ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
NÉRICAULT DESTOUCHES,

De l'Académie Françoiſe.

Tome Premier.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLVII.



AU ROI.

SIRE,

L'HOMMAGE respectueux que je prends la liberté de faire à VOTRE MAJESTÉ des Œuvres dramatiques de feu mon Père, me fut inspiré par lui-même, & c'est le vœu que j'ai recueilli avec ses derniers soupirs. « J'ai eu le bonheur, me dit-il, de consacrer au «

» Roi presqu'en commençant ma carrière, des » travaux plus importans par les négociations » dont j'eus l'honneur d'être chargé. Après » avoir rempli ma mission avec quelque succès, » mon goût pour les Lettres, & sur-tout pour » la Poësie, me fit chercher la solitude, j'y » composai divers ouvrages dont le principal » objet fut de concourir autant qu'il seroit en » moi, à la gloire du règne de Sa Majesté; » c'est à vous, mon fils, de les porter à ses pieds ». Telles furent, SIRE, les dernières paroles d'un de vos plus fidèles Sujets: Quelle eût été sa consolation s'il eut prévû que VOTRE MAJESTÉ daigneroit un jour lui assurer l'immortalité! Je n'ai point hérité de ses talens, mais le Ciel, dès mes plus jeunes années, a pénétré mon ame du

desir le plus vif de vouer mes jours au service de VOTRE MAJESTÉ. *Rangé depuis seize ans sous les étendards d'une Compagnie * distinguée par sa noblesse, sa valeur, sa fidélité, je n'ai rien plus à cœur que d'imiter ses exemples, & de signaler mon zèle pour le meilleur & le plus grand des Rois.*

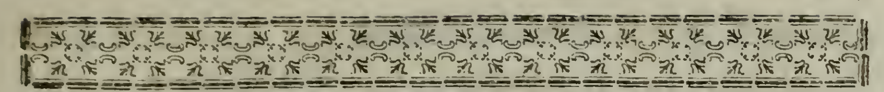
* La seconde Compagnie des Mousquetaires.

Je suis, avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-soûmis & très-fidèle sujet,
NÉRICAULT DESTOUCHES.



AVERTISSEMENT.

LE ROI, dont les bontés ne cessent d'encourager les talens, ayant bien voulu honorer la mémoire de mon père en ordonnant une édition de ses Œuvres au Louvre, j'ai cru ne pouvoir mieux répondre à cette grace qu'en portant l'édition au degré de perfection dont elle étoit susceptible.

Je ne m'en suis pas rapporté à mes soins uniquement pour les corrections, qui ont été faites avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Un ami de mon père, aussi connu par ses talens, que par sa place, a bien voulu m'aider dans ce travail. On trouvera beaucoup de changemens dans les premières Pièces, telles que le *Curieux impertinent,* l'*Ingrat,* l'*Irrésolu,* le *Médisant,* l'*Obstacle imprévû,* mais ces changemens ne sont point émanés de nous. Mon père les avoit préparés : la qualité distinctive d'un bon Auteur est de n'être jamais content de ses ouvrages ; M. Destouches avoit, j'ose le dire, porté cette louable défiance à l'excès ; il n'avoit cessé de revoir ses premières Pièces sur-tout, avec un œil sévère,

persuadé qu'on découvre dans un âge mûr bien des défauts qui ont échappé au feu de la jeunesse; c'est ce qui a produit des Scènes, des Actes refondus presqu'en entier. Il comptoit exercer la même critique sur ses autres Poëmes; la mort ne lui a pas permis d'achever cette entreprise, & c'est un regret de plus ajoûté à la douleur que m'a causée sa perte. Au surplus, on a retranché de cette édition tout ce qui n'est propre qu'à grossir des volumes, comme Épîtres dédicatoires, Préfaces, souvent relatives aux temps; mais on trouvera de plus que dans les éditions précédentes, le *Jeune Homme à l'épreuve,* la *Force du Naturel,* déjà connus; & en Œuvres posthumes, & qui n'ont point encore paru, le *Trésor caché,* en cinq Actes & en Prose (sujet tiré de Plaute); le *Mari confident* en cinq Actes & en Vers; l'*Archi-menteur,* de même; le *Dépôt,* petite Pièce en un Acte, aussi en Vers. Peut-être ces Poëmes ne paroîtront-ils pas de la force des premiers, néanmoins on ne les met au jour qu'après avoir consulté plusieurs gens de Lettres qui les ont jugés très-dignes d'être publiés. Enfin, on s'est renfermé dans le talent principal de l'Auteur, & l'on ne verra rien ici d'étranger au Théatre, que les Discours Académiques de M. Destouches, &

son

ſon Tombeau, monument érigé par l'amitié la plus tendre.

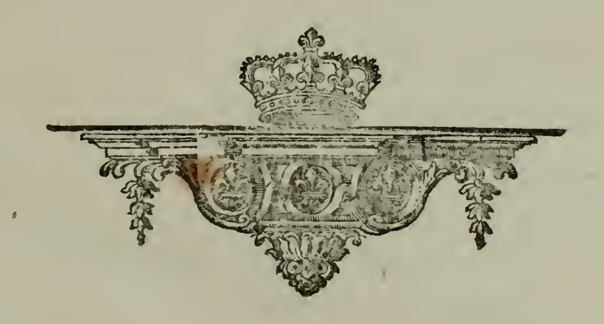
Ce ſeroit peut-être ici le lieu de tracer la vie de mon père, mais cette tâche eſt un peu trop délicate pour un fils. Je me bornerai à dire qu'il fut dans ſa jeuneſſe envoyé en Angleterre par M. le Duc d'Orléans Régent, & qu'il y fut employé long-temps à des négociations dont il s'acquitta à la ſatisfaction de ce Grand Prince. Feu mon père avoit eu le bonheur d'être inſtruit par M. le Marquis de Puiſieulx, dans le temps qu'il étoit Ambaſſadeur en Suiſſe, & il dût principalement aux lumières de cet excellent Politique, les ſuccès de ſes négociations. A ſon retour, le Roi lui accorda une gratification de cent mille livres. La mort de M. le Duc d'Orléans fit éclipſer les premiers rayons de fortune qu'il avoit vûs luire, il s'en conſola avec les Muſes, & pour les cultiver avec plus de ſoin, il prit le parti de la ſolitude; il acheta une Terre dans le deſſein de s'y retirer & de pouvoir ſe livrer tout entier à ſon goût pour le Dramatique. Il eût l'honneur, avant cette retraite, d'être reçû à l'Académie Françoiſe, & il entretint toûjours des correſpondances utiles avec la pluſpart des Membres de cette illuſtre Compagnie. Il s'étoit marié en Angleterre; le ſecret important que

cette alliance exigeoit alors, n'ayant point été gardé par une perſonne de la famille à laquelle il s'étoit uni, a donné lieu à la Comédie du *Philoſophe marié.* On ſait que la vie d'un Homme de Lettres, peu chargée d'événemens, n'eſt pas fort intéreſſante pour le Public en général, mais ce qu'il eſt toûjours curieux de connoître, c'eſt le caractère, ce ſont les mœurs des perſonnes qui ſe ſont diſtinguées par leur mérite ; & à cet égard, pour bien juger de mon père, on peut s'en rapporter aux ſentimens vertueux qu'il a répandus dans toutes ſes Pièces. Sa droiture, ſa candeur étoient encore moins le fruit d'un heureux naturel, que celui des impreſſions que la Religion, à laquelle il a toûjours été fidèlement attaché, avoit également faites ſur ſon cœur & ſur ſon eſprit.



TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.



LE CURIEUX

LE CURIEUX IMPERTINENT.

COMÉDIE.

ACTEURS.

GÉRONTE.

JULIE, fille de Géronte.

LÉANDRE, amant de Julie.

DAMON, ami de Léandre.

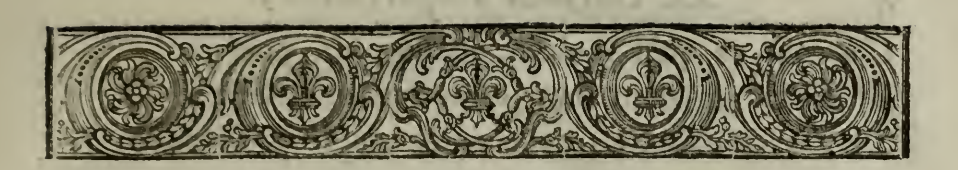
NÉRINE, ſuivante de Julie.

LOLIVE, valet de Léandre.

CRISPIN, valet de Damon.

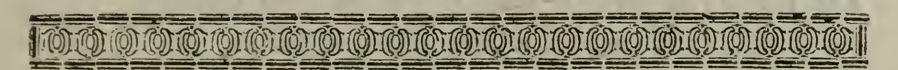
UN LAQUAIS de Géronte.

La Scène eſt à Paris, dans la maiſon de Géronte.



LE CURIEUX IMPERTINENT.

Comédie.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.

OH, par ma foi, Monſieur, je ne vous comprens point,
Et je veux, s'il vous plaît, raiſonner ſur ce point.
Pour vivre à la campagne, & pour être tranquille,
Au milieu de l'hiver vous ſortez de la ville;
Puis, à peine arrivé, vous regagnez Paris.
D'un ſi prompt changement, qui ne ſeroit ſurpris?

DAMON.

Ce voyage, Criſpin, ne doit pas te ſurprendre,
Je reviens à Paris par l'ordre de Léandre;

Car tout ce qu'il ſouhaite eſt un ordre pour moi,
Et de lui plaire en tout je me fais une loi.
Tu ſais qu'unis tous deux d'une amitié parfaite...

CRISPIN.

Nous voilà donc ici parce qu'il le ſouhaite!

DAMON.

Tu l'as dit.

CRISPIN.

J'ai, Monſieur, quelque petit ſoupçon;
De grace, apprenez-moi ſi j'ai tort ou raiſon.
Je crois, ſans vanité, n'être pas une bête,
Et lorſque je me mets certaine choſe en tête...
Vous êtes amoureux, ou je ſuis fort trompé.

DAMON.

Comment!

CRISPIN.

Quand vous étiez tout entier occupé
Du deſſein d'aſſurer le bonheur de Léandre,
Et d'engager Géronte à l'accepter pour gendre,
Le vieillard refuſoit; vous, content & joyeux,
Vous reveniez les ſoirs affable, gracieux:
Criſpin, me diſiez-vous avec un air paiſible,
J'ai perdu tous mes ſoins, Géronte eſt inflexible.

DAMON.

D'accord.

CRISPIN.

Après cela, lorſque ſur ſon eſprit
Vous eutes pour Léandre acquis quelque crédit,

Je vous vis, tout d'un coup, trifte, mélancolique,
Brutal, & fouffletant votre cher domeftique;
Tout ce que je faifois étoit toûjours mal fait,
Et jamais de mes foins vous n'étiez fatisfait.
Je me difois tout bas : Il en tient, notre maître,
De Julie amoureux, il n'ofe le paroître,
Ses foins près du vieillard, ont du fuccès enfin,
Et voilà le fujet qui caufe fon chagrin.

DAMON.

Tout ce que tu difois étoit trop véritable,
Julie avoit furpris...

CRISPIN.

Morbleu, qu'elle eft aimable!
Sa fuivante Nérine eft bien aimable auffi.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, revenons-nous ici?
Ayant fait tant d'efforts pour votre ami Léandre,
Jufques après la noce il vous falloit attendre.

DAMON.

La noce eft différée encor de quelques jours,
Et je fens que mes feux vont reprendre leur cours.
Je ne puis t'exprimer jufqu'où va ma furprife:
Léandre m'a mandé de venir fans remife.
Nos amans font brouillés, il n'en faut point douter:
Si j'en crois ma foibleffe, il en faut profiter.
Mais, Crifpin, je perdrois pluftôt cent fois la vie,
Que de faire à Léandre aucune perfidie.

CRISPIN.

Bon, mourir quand on a fi long-temps combattu!

Oh, pour moi, je ſens bien que j'ai moins de vertu.
Nérine m'a donné vivement dans la vûe,
Si-tôt que je la vois je me ſens l'ame émûe,
Je ne m'en cache point. Lolive eſt mon ami :
Mais le diable, Monſieur, n'eſt jamais endormi;
Et ſi Nérine veut, ma foi, quoi qu'il arrive,
Malgré notre amitié je ſupplante Lolive.

DAMON.

Pour ton compte, Criſpin, fais ce que tu voudras,
Mais de tels procédés ne me conviennent pas.
Pour m'éclaircir de tout je vais chercher Léandre.
Tu peux m'attendre ici, je viendrai te reprendre.

SCENE II.

CRISPIN *ſeul.*

MON maître eſt ſcrupuleux très-exceſſivement;
Moi, je n'y cherche point tant de rafinement.
Ménager un ami, reſpecter ſa maîtreſſe,
Craindre de la tenter, belle délicateſſe.
Oh par la ventrebleu, ſi j'étois dans le cas,
Un ſi ſot point d'honneur ne m'arrêteroit pas.
C'eſt peu d'être hardi, je ſerois téméraire :
Quand l'amour parle au cœur, l'amitié doit ſe taire.
Quoi ! ſe ſacrifier pour un ami ! Ma foi,
Ces beaux ſentimens-là ne ſont pas faits pour moi.
De tout temps les Criſpins frais, diſpos & groteſques,
Furent fort amoureux ſans être romaneſques;

Pour eux, un bon morceau n'eſt jamais de rebut,
Et, ſans aucun égard, ils vont droit à leur but.
Nérine, par exemple, eſt un minois qui tente,
Et ſi je la trouvois tant ſoit peu complaiſante,
Le commerce entre nous ſeroit bien-tôt lié,
En dépit de Lolive & de notre amitié.

SCENE III.

NE'RINE, CRISPIN.

NE'RINE.

Que vois-je! C'eſt Criſpin!

CRISPIN.

C'eſt lui-même en perſonne,
Ou je me trompe fort. Bonjour, belle friponne.

NE'RINE.

Bonjour le beau garçon.

CRISPIN.

Tu plaiſantes, je croi;
Mais on voit bien des gens qui ſont moins beaux que moi,
N'eſt-il pas vrai!

NE'RINE.

Monſieur penſe bien de lui-même.

CRISPIN.

Pas trop. Ma modeſtie...

NE'RINE.

Elle n'eſt pas extrême;

Mais un ſi grand mérite a droit de ſe vanter.

CRISPIN.

Madame, en vérité, vous voulez me flatter.

NE'RINE.

Oh point du tout, Monſieur.

CRISPIN.

Trève de raillerie,

Tu m'aimeras un jour.

NE'RINE.

Quand cela, je vous prie?

CRISPIN.

Vas, ce ſera bien-tôt, ou je ne ſuis qu'un ſot:
Interroges ton cœur. Que dit-il?

NE'RINE.

Pas le mot.

CRISPIN.

Il ne dit rien pour moi!

NE'RINE.

Rien du tout, je vous jure.

CRISPIN.

Il n'a donc point de goût.

NE'RINE.

Oh la rare figure

Pour faire une infidèle!

CRISPIN.

Eh ne jurons de rien.

Si tu me connoiſſois . . .

NE'RINE.

Briſons cet entretien,

Et

Et parlons de ton maître. Il s'eſt bien fait attendre.

C R I S P I N.

C'eſt que nous attendions les ordres de Léandre.
Mon maître a différé quelque temps ſon départ,
Mais enfin nous voici.

N E' R I N E.

Vous nous manquiez d'égard,
En vous hâtant ſi peu. Je perdois patience.

C R I S P I N.

Tu ne pouvois donc plus ſupporter notre abſence?

N E' R I N E.

Oh, pour la tienne, eût-elle encor duré vingt ans,
Je n'aurois pas trouvé que c'eût été long-temps.

C R I S P I N.

Je te ſuis obligé. Tu fais bien la tigreſſe.

N E' R I N E.

Et toi bien l'important. Mais voici ma maîtreſſe.

S C E N E I V.

J U L I E, N E' R I N E, C R I S P I N.

J U L I E *à Nérine.*

N'EST-CE pas là Criſpin?

N E' R I N E.

Oui, Madame, c'eſt lui.

J U L I E.

Je ne m'attendois pas à le voir aujourd'hui.

CRISPIN.

Vous me voyez pourtant.

JULIE.

J'en ai bien de la joie;
Car c'eſt apparemment ton maître qui t'envoie.
Quand viendra-t-il?

CRISPIN.

Tous deux, nous venons d'arriver;
Mais il eſt bien ſurpris, il croyoit vous trouver
Mariée à Léandre, & je penſois de même.

NE'RINE.

Vous vous trompiez bien fort, & ...

JULIE.

Ma joie eſt extrême
D'apprendre que Damon arrive en ce moment.
Criſpin, vas de ma part lui faire compliment,
Dis-lui que je l'attens avec impatience.

CRISPIN.

Je m'en vais l'avertir en toute diligence.

SCENE V.

JULIE, NE'RINE.

NE'RINE.

Enfin vous le voyez, chacun eſt étonné
Que votre hymen encor ne ſoit pas terminé.
Quel étrange amoureux que votre beau Léandre!
C'eſt lui qui doit preſſer, c'eſt lui qui fait attendre;

Et depuis plus d'un mois que cet amant chéri
Vous eſt par bon contrat engagé pour mari,
Lorſque rien ne s'oppoſe à votre mariage,
Il ne profite point d'un pareil avantage?
Qu'attend-il, s'il vous plaît? Je vous dis en un mot,
Qu'un amant qui diffère eſt infidèle ou ſot.

JULIE.

Il m'a dit ſes raiſons, dont je t'ai fait myſtère.

NÉRINE.

En êtes-vous contente?

JULIE.

Oui.

NÉRINE.

Je dois donc me taire,
Et croire après cela que Léandre fait bien;
Quoique j'en doute fort, je ne réplique rien.
En tout ceci pourtant je ſuis intéreſſée,
Et de conclurre, moi, je ſuis un peu preſſée.
Le maître eſt votre amant, le valet a ma foi,
Le délai vous convient, il me déplaît à moi.

JULIE.

De ſemblables diſcours choquent la bienſéance,
Nérine, ſonges au moins que ton impatience
Fait tort à notre sèxe, & bleſſe la pudeur.

NÉRINE.

Chanſons. Depuis long temps je ſuis fille d'honneur,
Et je comprens fort bien qu'en fait de mariage,
La plus impatiente eſt toûjours la plus ſage.

Mais ne conteſtons plus, dites-moi ſeulement
Ce qui porte Léandre à ce retardement.

JULIE.

Tu l'aurois pénétré, ſi tu pouvois comprendre
Juſqu'où va pour Damon, l'amitié de Léandre.
Il m'a donc conjurée au nom de notre amour,
D'attendre que Damon fût ici de retour,
Afin que cet ami, dont les ſoins & le zèle
Ménagèrent, dit-il, une union ſi belle,
Reçût de lui, de moi, ces marques d'amitié.

NÉRINE.

Ce ſont-là ſes raiſons!

JULIE.

Oui.

NÉRINE.

Cela fait pitié.
Peut-on ſe contenter d'un prétexte ſi fade!
Je crois que le pauvre homme a le cerveau malade.
Oui, depuis quelques jours je vois ſes yeux hagards,
Le trouble eſt répandu dans ſes bruſques regards,
Il rêve inceſſamment, il eſt quinteux, bizarre;
Vous voit-il! ſon eſprit s'inquiète & s'égare;
Il bégaïe en parlant, il eſt ſombre & diſtrait.
Ne ſe repent-il point du marché qu'il a fait!

JULIE.

Me préſerve le ciel d'avoir cette penſée!

NÉRINE.

De ſes ſottes raiſons je ſuis bien offenſée.

JULIE.

Cesses de le blâmer, & calmes tes esprits,
Tu vois que Damon vient d'arriver à Paris.

NÉRINE.

Il ne me faut donc plus, pour me tirer de peine,
Que voir aussi Lolive arriver de Touraine.

JULIE.

Il ne peut pas tarder.

NÉRINE.

Non, depuis quinze jours
Qu'il est parti d'ici pour s'en aller à Tours......

JULIE.

Crois qu'il sera dans peu de retour.

NÉRINE.

Je respire.
Mais encor, s'il vous plaît, j'ai deux mots à vous dire.
Quand Léandre sera devenu votre époux,
Nous emmènera-t-il en Province ? entre nous,
J'aimerois beaucoup mieux demeurer toûjours fille,
Que de quitter Paris ; & si votre famille
M'en croyoit....

JULIE.

Sur ce point tu peux te rassurer,
Car Léandre à Paris doit toûjours demeurer ;
Et comme il est fort mal avec sa belle-mère,
Il s'établit ici par l'ordre de son père ;
Sa charge est achetée, il doit incessamment...

NÉRINE.

Charge de Conseiller ?

JULIE.

Oui.

NERINE.

Pour moi ſranchement
Je ſouhaiterois ſort qu'il fût homme d'épée,
Et vous penſez de même, ou je ſuis ſort trompée.
Il ſera, je l'avoue, un joli magiſtrat;
Mais, Madame, un plumet ſied bien mieux qu'un rabat:
Oui, ſans doute, un plumet a toute une autre force,
Et pour prendre les cœurs c'eſt une vive amorce.

JULIE.

Je vois venir Léandre.

NE'RINE.

Et Damon avec lui.
Quel bonheur ſi Lolive arrivoit aujourd'hui!

SCENE VI.

JULIE, LE'ANDRE, DAMON, NE'RINE.

LE'ANDRE.

VOILA ce cher ami qu'enfin je vous préſente:
Quoiqu'il ait peu tardé, j'ai ſouffert de l'attente.
Tout près, par ſon retour, de me voir votre époux...

JULIE.

Léandre, ce retour me charme comme vous;
Vous avez ſur mon cœur un droit ſi légitime,
Et toûjours pour Damon j'ai ſenti tant d'eſtime,

Que de vos ſentimens je me fais une loi,
Et qu'avec grand plaiſir ici je le revoi.

DAMON.

Combien dois-je chérir l'amitié de Léandre,
Qui m'attire un accueil que je n'oſois attendre!
Heureux que mon retour ſerre enfin les doux nœuds
D'un hymen ardemment ſouhaité de tous deux!

LÉANDRE *à Damon.*

Juges par ſa beauté de mon impatience.

NÉRINE.

Et pourquoi donc d'un autre attendre la préſence!

JULIE.

Tais-toi, Nérine.

NÉRINE.

Oh non, vous ſouffrirez qu'ici
Après vous, à mon tour, je le harangue auſſi.
(à Damon.)
Soyez le bien venu du fond de la Champagne,
Vous avez un peu tard quitté votre campagne,
Et, pour bonnes raiſons, j'aurois fort ſouhaité
Que de vous rendre ici vous vous fuſſiez hâté;
Et Madame, de qui la pudeur eſt extrême,
Le ſouhaitoit autant, & peut-être plus même.

JULIE.

Depuis un certain temps elle perd la raiſon.

NÉRINE.

Chacun ſait ce qu'il ſait, je parle ſans façon,
Et je me pique en tout d'être fille ſincère.

JULIE *à Léandre.*

Je m'en vais annoncer ſon retour à mon père.

DAMON.

Je vous ſuis pour avoir l'honneur de l'embraſſer.

SCENE VII.

LE'ANDRE, DAMON.

LE'ANDRE *retenant Damon.*

LE bon-homme eſt ſorti, rien ne doit te preſſer.

DAMON.

Mais ne la ſuivre point !

LE'ANDRE.

Elle nous en diſpenſe,
Et je te veux, ami, faire une confidence.

DAMON.

Son bon cœur, ſon eſprit égalent ſa beauté,
Et rien ne doit manquer à ta félicité.

LE'ANDRE.

E'coutes-moi, de grace, & tu pourras connoître
Qu'il ne faut pas juger ſur ce qu'on voit paroître,
Tu vantes mon bonheur, & je ſuis malheureux.

DAMON.

Toi ! lorſque tout conſpire à contenter tes vœux !

LE'ANDRE.

Tu le crois ; mais apprens combien je ſuis à plaindre.

DAMON.

Comment !

LE'ANDRE.

LE'ANDRE.

Connois mon mal, il n'eſt plus temps de feindre;
Mais ne me blâmes point, & que ton amitié,
Loin de me condamner, me regarde en pitié.
J'ai beſoin de tes ſoins & de ta complaiſance;
J'ai de mortels chagrins.

DAMON.

Mais pendant mon abſence
Tes lettres auroient dû m'en marquer le ſujet.
Sur quoi ſont-ils fondés! Je brûle d'être au fait.

LE'ANDRE.

Je ſuis jaloux.

DAMON.

Jaloux!

LE'ANDRE.

Oui, jaloux comme un diable.

DAMON.

De qui!

LE'ANDRE.

Du monde entier.

DAMON.

Le trait eſt admirable.

LE'ANDRE.

Je ſuis ſûr d'être aimé, mais je tremble qu'un jour...
Souvent le mariage eſt la fin de l'amour:
Les femmes, tu le ſais, ſont foibles, inconſtantes,
On en voit tous les jours cent preuves éclatantes.
J'en ſuis frappé, je crains... Je mourrois de douleur,
Si je tombois, ami, dans un pareil malheur;

Car enfin, méprisant la commune méthode,
Je veux aimer ma femme, & l'aimer à ma mode;
J'en veux en même temps être amant & mari,
Mais aussi j'en veux être également chéri.
Pour satisfaire donc à ma délicatesse,
Je prétens de Julie éprouver la tendresse;
Avant de l'épouser je veux être certain
Que tout autre que moi l'adoreroit en vain;
Que les plus grands efforts d'une ardente poursuite,
Que le brillant éclat du plus parfait mérite,
Qu'en un mot il n'est rien qui la puisse engager,
Malgré le goût du siècle, au plaisir de changer.
Assuré de son cœur, dès demain je l'épouse;
Incertain, je me livre à mon humeur jalouse,
Point d'hymen. Aides-moi dans l'exécution
D'un projet d'où dépend ma satisfaction,
Mon repos, mon honneur.

DAMON.

Ah que viens-je d'entendre!
Que dis-tu! que veux-tu! que faut-il entreprendre!

LEANDRE.

Il me faut un rival; & pour un tel emploi,
Ne m'est-il pas permis de te choisir, dis-moi!
Sur tout autre que toi, sans être téméraire,
Puis-je me reposer du soin de cette affaire!
En mérite, en vertu, tu n'as guères d'égal;
Et quand ma jalousie, en toi, prend un rival,
Je présente à Julie un moyen infaillible
De prouver que son cœur pour moi seul est sensible.

Si près d'elle tes ſoins ne trouvent point d'accès,
Je craindrai peu qu'un autre ait un meilleur ſuccès.
Feins donc d'être charmé des attraits de Julie.

DAMON.

Moi, je ſeconderois une telle folie!
Quittes, mon cher ami, ce bizarre deſſein.

LÉANDRE.

Pour m'en faire changer tu parlerois en vain;
Quoi qu'il puiſſe arriver, je veux me ſatisfaire.
D'ailleurs, je ſuis très-sûr, ſi tu parviens à plaire,
Que tu m'informeras d'un ſuccès trop heureux
Qui me préſervera d'un hymen dangereux:
Au lieu qu'un autre ami profiteroit peut-être
Des diſpoſitions qu'il pourroit faire naître,
Et me les cacheroit, pour en goûter l'effet,
Quand je ſerois l'époux d'un infidèle objet.
Te voilà bien inſtruit de ma délicateſſe.
Je ſens qu'elle eſt outrée, & la combats ſans ceſſe;
Mais elle eſt au deſſus de tout raiſonnement,
Contr'elle l'amitié combattroit vainement,
Ma curioſité ſaura toûjours la vaincre.
Voici l'occaſion où tu dois me convaincre
Que ce que je deſire eſt ta ſuprême loi,
Et que ton cœur eſt prêt à tout faire pour moi.

DAMON.

Je puis, pour te ſervir, ſacrifier ma vie,
Mais non pas contenter ta ridicule envie.

LÉANDRE.

Ridicule!

DAMON.

Oui, mon cher, je dois trancher le mot.

LÉANDRE.

Je ſuis, ſi tu le veux, un ridicule, un ſot;
Mais ce n'eſt pas à toi d'examiner la choſe,
Tu dois exécuter ce que je te propoſe.
La complaiſance aveugle eſt d'un parfait ami;
Balancer à ſervir, c'eſt ſervir à demi.

DAMON.

Souffres que la raiſon...

LÉANDRE.

Oh la raiſon m'ennuie.

DAMON.

L'amitié cependant exige que j'appuie
Sur ce qu'elle me force à te repréſenter.

LÉANDRE.

C'eſt inutilement vouloir me tourmenter.

DAMON.

Je ne puis t'exprimer l'excès de ma ſurpriſe:
Pourſuis, ſi tu le veux, ſans moi ton entrepriſe,
Mais ne préſumes pas que j'en ſois de moitié,
Quelques droits que ſur moi te donne l'amitié.
Ces droits, mon cher Léandre, ont des bornes preſcrites;
Vouloir ce que tu veux, c'eſt paſſer les limites.

LÉANDRE.

Tu me refuſes?

DAMON.

Oui, pour ne te pas trahir,
Notre amitié m'engage à te deſobéir.

LÉANDRE.

Chanſons.

DAMON.

Je te dis vrai.

LÉANDRE.

Mais . . .

DAMON.

Sur le mariage
Voici tout ce que doit penſer un homme ſage.
On peut s'en trouver mal, on peut s'en trouver bien ;
Mais on doit en formant ce dangereux lien,
A tout évènement s'attendre ſans rien craindre,
Et ſi le malheur vient, le ſouffrir ſans ſe plaindre.

LÉANDRE.

La maxime eſt fort belle, & j'en fais fort grand cas ;
Je crois qu'en temps & lieu tu la pratiqueras :
Pour moi qui n'en veux point, Damon, je t'en conjure,
Sers-moi.

DAMON.

Me crois-tu donc capable d'impoſture !
Qui moi ! j'irois, d'un ton fauſſement langoureux,
Feindre que ta maîtreſſe eſt l'objet de mes vœux !
Non. A tous mes diſcours la vérité préſide,
Je ne veux point paſſer pour un ami perfide.
Et que diroit Julie apprenant mon amour,
Quand je la preſſerois ſur un tendre retour !
Je ſuis ſûr que mes ſoins ne pourroient rien ſur elle ;
Qu'elle mourroit pluſtôt que de t'être infidèle.
Mais enfin ſuppoſons que ſenſible à mes vœux,

Son cœur pût balancer à choisir de nous deux,
Que ferai-je pour lors!

LÉANDRE.

Comme un autre moi-même,
Tu m'en avertiras.

DAMON.

Et supposé que j'aime,
En me voyant aimé, serai-je sûr de moi!
Ou si je puis encore agir de bonne foi,
Dès que je serai sûr d'être aimé de Julie,
Devrai-je l'en payer par une perfidie!
Cela me fait frémir.

LÉANDRE.

Si Julie est constante,
Mes vœux seront remplis, j'aurai l'ame contente;
Si son cœur peut changer, je perdrai sans douleur
Un infidèle objet qui feroit mon malheur.

DAMON.

Cela tournera mal. De ce que tu médites,
Ami, pour toi, pour moi, j'appréhende les suites.

LÉANDRE.

Oh ventrebleu, c'est trop raisonner sur ce point;
Je vous crus mon ami, mais vous ne l'êtes point.
Il faut quitter ce titre, ou bien il faut te rendre.

DAMON.

Mon amitié m'engage à ne m'en plus défendre;
Je vais, pour te servir, employer tous mes soins,
Je n'épargnerai rien: mais souviens-toi du moins
Des efforts que j'ai faits pour sauver à Julie

Cette outrageante épreuve où la met ta folie.
Tu devois l'épouser quand je serois ici,
Tu ne peux de long-temps peut-être être éclairci.
Sur quel prétexte encor prétens-tu qu'on diffère!

LÉANDRE.

Comme depuis long temps je médite l'affaire,
Lolive s'est chargé . . .

DAMON.

Lolive est du secret!
Il est en bonnes mains.

LÉANDRE.

C'est un garçon discret.
Nous avons feint tous deux qu'un petit héritage
L'obligeoit d'aller faire en Touraine un voyage:
Le beau-père futur trompé par nos discours,
M'a demandé pour lui congé pour quinze jours.
J'ai paru l'accorder à Lolive avec peine.

DAMON.

Que diable produira son voyage en Touraine!
Ton père le voyant voudra savoir pourquoi . . .

LÉANDRE.

Il ne le verra point; de concert avec moi
Lolive s'est caché. Ta présence m'engage
A lui faire aujourd'hui terminer son voyage;
Il va se remontrer, je l'ai fait avertir.

DAMON.

Je ne vois pas à quoi cela doit aboutir.

LÉANDRE.

Patience, attendons.

DAMON.

Quelqu'un vient.

LEANDRE.

C'eſt Lolive.

SCENE VIII.

LEANDRE, DAMON, LOLIVE *en bottes avec un fouet à la main.*

LOLIVE *à Damon.*

Vous voilà de retour, il eſt temps que j'arrive.
J'ai bien fait du chemin pour regagner Paris.
(à Léandre.)
La Touraine eſt, Monſieur, un excellent pays;
J'ai vû là vos parens, vos amis, votre père,
Et rendu vos devoirs à votre belle-mère,
Qui vous aime . . .

DAMON.

Paſſons deſſus la parenté.

LOLIVE.

Pour un ſi long trajet me ſuis-je aſſez crotté!

LEANDRE.

Ceſſes de badiner & ſonges . . .

LOLIVE.

Laiſſez faire,
J'en donnerai, Monſieur, à garder au beau-père;
Et comme à s'attendrir par un récit touchant
Le bon-homme toûjours eut beaucoup de penchant;

J'en

J'en prépare un pour lui ſi rempli d'énergie....

LEANDRE.

Mais ne vas pas lâcher quelques traits de folie;
D'extravagans diſcours ne prennent point les gens:
Géronte, quoique ſimple, eſt homme de bon ſens.

LOLIVE.

Et Lolive, Monſieur, eſt-il donc une bête?
Laiſſez-moi, s'il vous plaît, n'en faire qu'à ma tête:
Je ſais ſi bien mentir qu'on croit que je dis vrai,
Et qu'on approuvera votre nouveau délai.
On vient. C'eſt le bon-homme: allez tous deux m'attendre.

SCENE IX.

GÉRONTE, LOLIVE.

GÉRONTE *ſans voir Lolive.*

IL eſt donc revenu cet ami de mon gendre!
Ah! nous allons enfin marier nos amans.
Corbleu, j'y danſerai mieux que nos jeunes gens:
Je ſuis comme j'étois dans ma verte jeuneſſe,
Toûjours la jambe fine, un air, une ſoupleſſe...
(Lolive fait claquer ſon fouet.)
Ah, Lolive, c'eſt toi! Te voilà donc ici!

LOLIVE.

Vous m'y voyez, Monſieur, je vous y vois auſſi.
C'eſt vous-même, ſans doute, & pendant mon voyage
Vous n'avez point changé ni d'air, ni de viſage;
Vous vous êtes toûjours, comme on voit, bien porté!

GÉRONTE.

Je le disois; je suis en parfaite santé.

LOLIVE.

C'est fort bien fait à vous, & ma joie est extrême
Que vous vous portiez bien, & que je sois de même:
Je pourrois même encor vous passer là-dessus,
Si j'avois seulement le quart de vos écus.

GÉRONTE.

Laissons-là ce chapitre, & parlons d'autre affaire.

LOLIVE.

De ce que vous voudrez; il faut vous satisfaire.

GÉRONTE.

Hé bien, ton héritage, en es-tu content?

LOLIVE.

Bon.

Ma vieille tante aimoit un beau jeune fripon,
Qui se prévalant trop d'un pareil avantage,
Pendant ma longue absence a mangé l'héritage;
Et n'ayant plus d'argent, ni de quoi se nourrir,
La bonne-femme a pris le parti de mourir.
On a mis le scellé. Procureur, Commissaire,
Et Notaire appelés pour faire l'inventaire;
Comme on n'a rien trouvé, vous comprenez fort bien,
Qu'en ôtant rien de rien, tout ce qui reste est rien.

GÉRONTE.

C'est bien dit. Mais parlons du père de ton maître;
J'ai depuis quarante ans l'honneur de le connoître.
Tu l'as vû. Le bon-homme, à qui souvent j'écris,
Ne me répond plus.

LOLIVE.

Quoi, vous en êtes ſurpris!
Il eſt bien en état . . . Chez lui plein d'allégreſſe
J'arrivois tout botté. Quels objets de triſteſſe!
J'y trouve un jeune fat, ſuppôt de Galien,

GÉRONTE.

Un médecin!

LOLIVE.

Suivi d'un vieux chirurgien,
Qu'eſcortoit un troiſième, à face débonnaire,
Qui m'a paru d'abord face d'apothicaire.

GÉRONTE.

La fin de tout!

LOLIVE.

La fin! Je n'y ſaurois ſonger,
Sans me ſentir le cœur... Je vais vous affliger.

GÉRONTE.

Tu me donnes déjà de terribles alarmes.

LOLIVE.

Il ne tiendroit qu'à moi de répandre des larmes;
Car je ſuis ſi touché que je me fais pitié:
Quand j'aime, voyez-vous, je crêve d'amitié,
Et ſi l'on dit que non, on me fait injuſtice.

GÉRONTE.

Ces digreſſions-là me mettent au ſupplice.
Veux-tu bien achever! Dis donc à quel deſſein
Venoient ces deux ſuppôts avec le médecin!
E'toient-ils appelés pour quelque maladie!

LOLIVE.

Ils venoient s'eſcrimer contre l'apoplexie,

Dont Monſieur Lyſimon fortement tourmenté...

GÉRONTE.

Il eſt mort?

LOLIVE.

Non, miracle! ils l'ont reſſuſcité:
Mais le haſard ſouvent ſupplée à l'ignorance.
Le bon-homme à la fin a repris connoiſſance,
Mais ſi foible, ſi pâle, & ſi défiguré,
Qu'on l'eût pris pour un mort fraîchement déterré.

GÉRONTE.

Le pauvre homme!

LOLIVE.

Auſſi-tôt qu'il m'a pû reconnoître,
Il m'a dit avec peine : Hé bien, que fait ton maître!
Ce coup ſi peu prévû, ne m'étonneroit pas,
Si je pouvois, mon fils, expirer dans tes bras.
Il m'embraſſoit alors croyant tenir Léandre.
Je ne te verrai plus, diſoit-il d'un air tendre,
Je ne puis l'eſpérer dans l'état où je ſuis.

GÉRONTE *pleurant.*

Ah!

LOLIVE.

Daignez m'écouter.

GÉRONTE.

Hélas! je ne le puis,
La douleur me ſaiſit.

LOLIVE.

Suſpendez-la, de grace;
Car vous venez, Monſieur, de faire une grimace,
Qui m'a preſque fait rire, & j'en ſerois fâché.

GÉRONTE.

Je ſuis de ton récit ſi vivement touché . . .

LOLIVE.

Oh la vérité ſimple eſt toûjours ſi touchante !
Car vous ne croyez pas, Monſieur, que je vous mente?

GÉRONTE.

Oh non.

LOLIVE.

(à part.) *(à Géronte.)*
Fort bien. Malgré ſon accident fatal,
On n'a plus rien pourtant à craindre de ſon mal;
Il m'a même ordonné de vous prier d'attendre
Qu'il pût être lui-même aux noces de Léandre;
Et par cette raiſon il ſouhaite ardemment
Que vous les différiez quinze jours ſeulement.
Il croit que le plaiſir d'aſſiſter à la noce,
La beauté du chemin, le grand air, le carroſſe,
Le ſéjour de Paris, enfin la nouveauté,
Tout cela lui rendra ſa première ſanté:
Outre qu'il a deſſein de vous revoir encore.

GÉRONTE.

Il m'obligera fort: je l'aime & je l'honore.
Un ami tel que lui n'a qu'à me commander,
Et je ſuis toûjours prêt à lui tout accorder.
Enfin nous l'attendrons.

LOLIVE.

Ce qui me deſeſpère,
C'eſt que mon maître veut aller trouver ſon père
Qu'il croit agoniſant, malgré ce que j'ai dit.
Comme vous, il eſt tendre, il ſoupire, il gémit,

Et ſans vous avertir, peut ſe mettre en voyage,
Ce qui retarderoit encor le mariage.

GÉRONTE.

Tu parles ſagement, il le faut empêcher.

LOLIVE.

Et que diantre au pays veut-il aller chercher!
De nouveau ſe brouiller avec ſa belle-mère!

GÉRONTE.

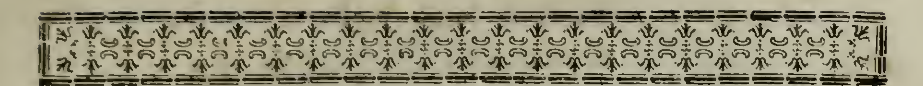
Tu dis vrai. Je ſais bien qu'elle ne l'aime guère.
Je m'en vais le preſſer par de ſages diſcours,
D'attendre ici ſon père, au lieu d'aller à Tours.

SCENE X.

LOLIVE *ſeul.*

IL ſera moins rétif que ne croit le bon-homme.
Si l'on peut mieux mentir, je l'irai dire à Rome.
Je me ſuis bien tiré d'affaire, Dieu merci;
J'y ſuis intéreſſé comme mon maître auſſi.
En travaillant pour ſoi, peut-on manquer d'adreſſe!
De mon côté, je veux éprouver ma maîtreſſe.
Chacun a ſon honneur à garder. Mon deſſein
Eſt d'en faire au plus tôt confidence à Criſpin;
Je le prens pour rival. Amour, fais que nos belles,
Malgré les mœurs du temps, ne ſoient point infidèles:
Si cela ne ſe peut, tout au moins fais ſi bien,
Qu'on bleſſe mon honneur ſans que j'en ſache rien.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, LOLIVE.

LOLIVE.

Tout va bien, grace au Ciel. Au beau-père crédule
J'ai fait fort doucement avaler la pilule.
Par mon récit naïf, mes ſoins, mes beaux diſcours,
La noce eſt différée encor de quinze jours,
Et, ſi vous perſiſtez dans la même folie,
Quinze jours ſuffiront pour éprouver Julie.
En moins de temps par fois, on fait bien du chemin.

LÉANDRE.

Tu ne parois pas trop approuver mon deſſein.

LOLIVE.

Je ne l'approuve pas, Monſieur! Tout au contraire.

LÉANDRE.

Tout dépend du ſecret, prens bien garde à te taire.

LOLIVE *ſe grattant.*

Monſieur...

LÉANDRE.

Quoi?

LOLIVE.

Si...

LÉANDRE.

Comment ?

LOLIVE.

Je n'ose vous cacher
Qu'à mon ami Crispin je n'ai pu m'empêcher ...

LÉANDRE.

D'apprendre mon projet ?

LOLIVE.

Monsieur.

LÉANDRE.

Ah, double traître !
Tu trahis donc ainsi le secret de ton maître !

LOLIVE.

Monsieur, ne criez pas, on peut être écouté.

LÉANDRE.

Mais qui t'a fait parler ?

LOLIVE.

La curiosité.
Votre exemple, Monsieur, m'a tourné la cervelle,
Et je veux éprouver si Nérine est fidèle.

LÉANDRE *voulant le frapper.*

Coquin, c'est bien à toi de penser ...

LOLIVE.

Hé tout doux ;
Je suis sur ce chapitre encor plus fou que vous.

LÉANDRE.

Le sot !

LOLIVE.

Je vous imite, &, malgré ma sagesse ;
Vous m'avez inspiré toute votre foiblesse,

En

En me parlant ſi mal du ſexe féminin,
Que je crois que le Diable eſt beaucoup moins malin.
Vous m'avez ſur cela conté plus d'une hiſtoire,
Que je ne ſaurois plus chaſſer de ma mémoire,
Et dont mon pauvre eſprit eſt tellement frappé,
Que j'en ſuis, malgré moi, jour & nuit occupé.
Si Nérine eſt chagrine, inquiète & rêveuſe,
Je crois que ma préſence eſt pour elle ennuyeuſe.

LÉANDRE.

Cela peut être vrai, je te trouve ennuyeux.

LOLIVE.

A peu près comme vous, Monſieur, quand je le veux.
L'autre jour...

LÉANDRE.

Oh finis!

LOLIVE.

Ecoutez, je vous prie:
La fourche du cocher, près de votre écurie,
Me tomba ſur la tête & me bleſſa le front,
Préſage trop certain d'un ridicule affront.
Sur le point d'épouſer la trop vive Nérine,
Ce préſage, Monſieur, ſans ceſſe me lutine;
Car je ſuis tellement délicat ſur l'honneur,
Que le moindre ſoupçon me donne de l'humeur.
Je veux donc pénétrer par une épreuve ſûre,
Si je ſuis menacé de ſiniſtre aventure.
Etre trop confiant, c'eſt le rôle d'un fat.

LÉANDRE.

Il te ſied bien, maraud, d'être ſi délicat!

LOLIVE.

Je puis l'être, je crois, tout auſſi-bien qu'un autre ;
Mon front eſt chatouilleux preſque autant que le vôtre.

LÉANDRE.

Maugrebleu du faquin !

LOLIVE.

Monſieur, par charité,
Laiſſez-moi contenter ma curioſité.

LÉANDRE.

Conſidères, maraud, à quel point tu m'expoſes.

LOLIVE.

Oh, point d'emportement, nous ferons bien les choſes.
Je ſuis ſûr de Criſpin, il eſt garçon diſcret,
Et m'a juré trois fois de garder le ſecret.

LÉANDRE.

Prends-y garde ſur-tout.

LOLIVE.

Oui, ce ſont mes affaires.

LÉANDRE.

Mon ſecret ſû, dehors, & cent coups d'étrivières.

SCENE II.

LOLIVE *ſeul.*

SON ſecret ! Ce ſecret eſt à moi comme à lui,
Nous haſardons tous deux même choſe aujourd'hui.
Malgré ce que j'ai dit pourtant, Criſpin encore

Ne ſait rien du projet que je vais faire éclorre.
Il vient, parlons. Il faut, de force ou d'amitié,
L'engager à ſonder ma future moitié.

SCENE III.

LOLIVE, CRISPIN.

LOLIVE.

Bonjour, mon cher Criſpin.

CRISPIN.

Bonjour, mon cher Lolive.

LOLIVE.

Te voilà gros & gras.

CRISPIN.

Tu vois; quoi qu'il m'arrive,
Je conſerve toûjours un embonpoint égal;
Chaſſer le jour, la nuit, à pied comme à cheval,
Le fuſil ſur l'épaule, en carroſſe, en litière,
Forcer chevreuil, cerf, daim, ſanglier, ſanglière,
Manger froid, boire chaud, dormir couché, debout;
Un garçon comme moi s'accommode de tout.
Quand on eſt à la guerre élevé de jeuneſſe,
Toûjours dans les haſards, & loin de la moleſſe....

LOLIVE.

Oui, la guerre, il eſt vrai, fait bien les gens.

CRISPIN.

Vraiment,
C'eſt de-là que me vient mon bon tempérament.

Que je hais le séjour & le repos des villes !
On n'y trouve jamais que des gens inutiles ;
Eloignés des périls qu'il nous faut essuyer,
De lire la gazette ils font tout leur métier :
Mais nous, morbleu, mais nous, endurcis à la peine...

LOLIVE.

A vanter les guerriers tu te mets hors d'haleine.

CRISPIN.

Il est vrai, je suis vif sur ce chapitre-là.

LOLIVE.

Il n'est pas maintenant question de cela.

CRISPIN.

La chasse est de la guerre une parfaite image.
Mais à propos, on dit que tu viens de voyage !

LOLIVE.

J'arrive de Paris.

CRISPIN.

De Paris ! es-tu fou !
Parles donc.

LOLIVE.

Si je mens, qu'on me rompe le cou.

CRISPIN.

Encor si tu disois que tu viens de Touraine.

LOLIVE.

J'en viens sans en venir, la chose est très-certaine.
Pour différer la noce au moins de quinze jours,
Mon maître a fait semblant de m'envoyer à Tours.

CRISPIN.

Pourquoi la différer ?

LOLIVE.

Voici le fait. Mon maître,
Avant que d'époufer, voudroit à fond connoître
Le cœur de fa future.

CRISPIN.

Il a perdu l'efprit.
Connoître à fond le cœur d'une femme !

LOLIVE.

Il fuffit,
Il le veut, bien ou mal; il faut qu'il réuffiffe,
Et dans ce grand projet, Damon lui rend fervice.
Je voudrois bien auffi, Crifpin, de mon côté,
Que quelqu'un fatisfift ma curiofité.
Si, pendant que ton maître éprouvera Julie,
Tu voulois éprouver Nérine.

CRISPIN.

La folie
Eft plaifante.

LOLIVE.

Tu fais que fouvent il en cuit
Pour s'être, comme on dit, embarqué fans bifcuit.
Sachons donc fi je dois m'embarquer en ménage.

CRISPIN.

Tu cours rifque d'y faire affez mauvais voyage.

LOLIVE.

C'eft ce qui m'inquiète, & je veux par mes foins…

CRISPIN.

Et c'eft-là ce qui doit t'embarraffer le moins.
Faut-il tant balancer à faire la fottife ?

Tiens, Lolive, la femme eſt une marchandiſe
Qu'on doit prendre au haſard, ſans la faire priſer,
Et qu'on ne peut jamais connoître qu'à l'uſer :
Il faut, ſans tâtonner, bruſquer le mariage,
Et s'expoſer ſur mer ſans craindre le naufrage.
Qui tremble dès le port, ne doit point s'embarquer ;
Et pour gagner beaucoup, il faut beaucoup riſquer.

LOLIVE.

Riſquer pour ſa fortune eſt choſe néceſſaire ;
Mais riſquer ſon honneur, c'eſt bien une autre affaire.

CRISPIN.

Parbleu, c'eſt bien à toi de ſonger à l'honneur.

LOLIVE.

Et ſi ma femme un jour....

CRISPIN.

Voyez le grand malheur.

LOLIVE.

Oui, c'en eſt un ſans doute, &...

CRISPIN.

Sois auſſi tranquille
Que tant de bons maris qui ſont en cette ville.

LOLIVE.

Bel exemple, ma foi !

CRISPIN.

Tu ſeras trop heureux
De pouvoir en cela figurer avec eux.
Sois tranquille, te dis-je.

LOLIVE.

Oh non, je ne puis l'être,

Et je prétens enfin faire comme mon maître,
Examiner Nérine, & voir si sa vertu....

CRISPIN.

Examiner Nérine ! Et comment feras-tu ?

LOLIVE.

Tu feindras de l'aimer, & tu me viendras dire
Ce que sur son esprit tes soins pourront produire.
Mon maître en fait de même, & le tien, dès ce jour,
Doit feindre pour Julie un violent amour;
Je te l'ai déjà dit.

CRISPIN.

Ah quelle extravagance !
Qui diable a jamais vû pareille impertinence ?

LOLIVE.

Enfin, pour contenter mes desirs curieux,
C'est sur toi, mon enfant, que j'ai jeté les yeux.

CRISPIN.

Pauvre sot ! je te plains. Regardes bien ma mine,
Peux-tu croire qu'envain j'attaquerai Nérine ?
Un regard, elle en tient. Tu risques trop, ma foi;
Crois-moi, prends un rival aussi mal fait que toi.

LOLIVE.

Cesses de badiner, la chose est résolue.

CRISPIN.

Mais je lui donnerai tout d'un coup dans la vûe.

LOLIVE.

Peut-être.

CRISPIN.

Tu le veux, il faut te contenter,
Et pour y réussir, je m'en vais m'apprêter.

SCENE IV.

LE'ANDRE, LOLIVE.

LE'ANDRE *entre en rêvant, & eſt quelque temps ſans parler.*

JE ne ſais ſi Damon . . . . hem.

LOLIVE.

Quoi, Monſieur!

LE'ANDRE.

Je gage

Qu'il n'aura pas encore oſé parler. J'enrage,
Je deviens fou.

LOLIVE.

Ma foi, je le deviens auſſi.

LE'ANDRE.

Dis-moi, ne ſais-tu point ſi Damon eſt ici!

LOLIVE.

Son valet vient, Monſieur, de ſortir tout à l'heure.
J'irai, ſi vous voulez, ſavoir...

LE'ANDRE.

Attends, demeure.

Non, vas-t-en.

LOLIVE.

Soit.

LE'ANDRE.

Reviens.

LOLIVE.

Monſieur.

LÉANDRE.

Va, laiſſe-moi :
Jamais valet ne fut plus importun que toi.

LOLIVE.

Demeure, viens, va-t-en, avance, non, recule :
Je ſuis en même cas, ſuis-je auſſi ridicule !

SCENE V.

LÉANDRE, DAMON, LOLIVE.

LÉANDRE *à Damon.*

Je te cherchois, ami, que viens-tu m'annoncer ?
(à Lolive.)
Laiſſe-nous.

LOLIVE.

Volontiers.

SCENE VI.

LÉANDRE, DAMON.

DAMON.

Je ne puis me forcer
A faire ce qu'exige aujourd'hui ton caprice.

LÉANDRE.

Comment ! c'eſt donc ainſi que tu me rends ſervice,
Après m'avoir donné ta parole & ta foi !

DAMON.

Oh bien, te la tenir ne dépend pas de moi.
Feindre auprès de Julie eſt un ſupplice extrême :
Il faut lui dire vrai, quand on lui dit qu'on l'aime.

LÉANDRE.

Aime-la donc, morbleu, ſois-en vraiment touché.

DAMON.

Si la choſe arrivoit, tu ſerois bien fâché,
Quand même tu ſerois sûr de la préférence :
Tout rival inquiète, ennuie, irrite, offenſe.
Oui, tu me haïrois ſi j'avois de l'amour,
Et je te haïrois, moi, peut-être à mon tour.

LÉANDRE.

Ne crains point que par-là notre amitié s'altère ;
Et ſans tant réfléchir, ſonge à me ſatisfaire.

DAMON.

Ah tu pouſſes trop loin les droits de l'amitié !
Vas, tu ſeras ſervi : mais tu me fais pitié.

LÉANDRE.

J'ai tort, je le ſens bien, mais cependant j'exige
Qu'au plus tôt....

DAMON.

Laiſſe-moi, je parlerai, te dis-je.

SCENE VII.

DAMON *seul.*

Ou vais-je m'engager ! à ma foible vertu,
Trop indiscret ami, quel écueil offres-tu !
Je n'ai que trop de pente à servir ta folie.
Je devois t'avertir que j'adore Julie;
Mais j'aurois redoublé ta curiosité :
Tu m'aurois soûtenu qu'un aveu concerté
Produit bien moins d'effet qu'un aveu véritable;
Ce qui n'est que trop vrai. Si Julie est capable
De manquer à sa foi, l'amour le plus parfait,
Bien mieux qu'un amour feint, produira cet effet.
Fidèle à mon ami par un motif de gloire,
Je vais donc souhaiter, & craindre la victoire.
J'ignore à quel objet je dois fixer mes vœux,
Et par où commencer cet essai dangereux.
Mais j'aperçois Julie. O ciel ! que lui dirai-je !

SCENE VIII.

DAMON, JULIE, NÉRINE.

JULIE *à Damon.*

Ou peut être Léandre, & quand le reverrai-je !
Je croyois avec vous le rencontrer ici.
Quelle raison l'oblige à s'écarter ainsi ?

Du chagrin qu'il reſſent la cauſe eſt fort légère ;
C'eſt trop s'inquiéter de la ſanté d'un père :
On n'a rien, dit Lolive, à craindre pour ſes jours.

DAMON.

Léandre a cependant deſſein d'aller à Tours.

JULIE.

Employez-vous, de grace, à rompre ce voyage,
Damon, conſeillez-lui....

DAMON.

Léandre eſt bien peu ſage ;
Du deſir de vous plaire uniquement charmé,
Il devroit mieux ſentir le bonheur d'être aimé :
Mais pour un temps encor votre hymen ſe diffère.

JULIE.

Son père le ſouhaite, il faut le ſatisfaire :
Je ne le blâme point de ce retardement.

DAMON.

Léandre eſt donc ſans cœur, ſans yeux, ſans jugement !
Quoi, près de poſſéder la divine Julie,
Bonheur dont aux dépens de ſon ſang, de ſa vie,
Il devroit acheter les précieux momens...
Madame, qu'il eſt peu de ſincères amans !
D'un pareil procédé mon amitié s'indigne,
Et d'un bonheur ſi doux Léandre n'eſt pas digne.

NÉRINE.

Voilà parler, Madame, & penſer ſenſément.
Votre amoureux, ma foi, aime trop froidement.
Je prendrois là-deſſus le parti le plus ſage.
Tu diffères, & moi je romps le mariage.

JULIE.

Vas-tu recommencer tes discours ennuyeux ?

DAMON.

Ah si Léandre avoit & mon cœur & mes yeux,
Tout entier à l'amour, trop content de vous plaire,
Sans égard pour l'ami, sans crainte pour le père,
Possesseur empressé de vos divins appas...

NERINE.

Damon assurément ne différeroit pas
Lui.

JULIE.

Ce discours m'étonne, & j'ai peine à comprendre...

NERINE.

Mais voilà ce qu'au fond devoit faire Léandre.

DAMON.

Jugez par cet aveu, de l'état de mon cœur :
J'ai caché les transports de ma secrète ardeur ;
Mais c'est trop la contraindre, il est temps qu'elle éclatte :
La froideur d'un ami l'autorise, & me flatte,
Et son nouveau délai me permet d'espérer
Un bien, dont il a trop tardé de s'emparer.

NERINE.

L'incident est nouveau ; quelle en sera la suite ?
Qu'en dites-vous, Madame, hem ?

JULIE.

Je suis interdite.
Damon, avez-vous donc perdu sens & raison ?

ERINE.

L'ami de votre amant, Madame, est un fripon ;
Mais j'aimerois mieux moi, mon goût n'est pas le vôtre,

Un fripon comme lui, qu'un amant comme l'autre.

DAMON.

Si l'aveu de mes feux vous ſemble criminel,
Je le fais malgré moi, j'en atteſte le Ciel.
Madame, il eſt bien vrai qu'en ceſſant de me taire,
Je ſuis, je vous l'avoue, un amant téméraire.
Combien, prêt à parler, ai-je tremblé, frémi!
Non, ne me croyez point perfide à mon ami:
Quand j'oſe vous parler de mon amour extrême,
Ce n'eſt point moi, c'eſt lui qui ſe trahit lui-même.
J'étois dans la Province, & loin de ce ſéjour;
Par ſes lettres Léandre a preſſé mon retour.
J'eſpérois de vous voir ſans trouble & ſans alarmes;
Je reviens, je vous trouve encor de nouveaux charmes;
Votre hymen différé; Léandre auprès de vous,
Loin d'être un tendre amant, paroît un froid époux.
Dans un cœur bien épris que le penchant entraîne,
Qu'à reprendre ſes droits l'amour a peu de peine!
Que l'on ſaiſit, Madame, avec avidité
L'eſpoir flatteur d'un bien qu'on a tant ſouhaité!
Je l'ai fait, j'ai parlé, vous m'en faites un crime;
Et ſi pour l'expier il faut une victime,
L'hymen mettra bien-tôt Léandre entre vos bras;
Je le verrai, cruelle, & n'y ſurvivrai pas.

NÉRINE.

Ce ſeroit grand dommage. Il me touche, Madame...

JULIE.

(à Damon.)

Tais-toi. Quand vous m'oſez découvrir votre flamme,

Et que je vous en marque aussi peu de courroux,
Damon, c'est votre ami que je respecte en vous :
Mais dûssai-je altérer l'amitié qui vous lie,
Je veux qu'il soit instruit de cette perfidie.
Ce trait va, comme moi, sans doute l'étonner ;
Le plus parfait ami ne peut le pardonner ;
C'est une trahison dont je suis indignée.

DAMON.

Ah ! loin de me blâmer, plaignez ma destinée.
D'abord que je vous vis, j'adorai vos appas ;
Vous aimiez mon ami : pour ne le trahir pas
Je m'éloignai de vous, mais l'indiscret Léandre,
Loin de presser l'hymen, a voulu le suspendre ;
C'est lui qui m'a forcé, Madame, à vous revoir,
Et l'amour, malgré moi, ranime mon espoir.

JULIE.

Qu'espérez-vous encor ! de me rendre infidèle !
Si vous l'osiez...

DAMON.

Jamais je ne vous vis si belle.
Je puis vous adorer sans trahir l'amitié :
Honorez-moi du moins d'une tendre pitié ;
C'est-là l'unique objet de l'espoir qui m'anime.

NERINE.

Plaindre les malheureux, ce n'est pas un grand crime.
Je sens qu'il m'attendrit : plaignez-le comme moi.

JULIE.

Non, je dois le haïr & m'en fais une loi.

DAMON.

Ah quel cruel arrêt votre bouche prononce !

JULIE.

Il eſt irrévocable, & voilà ma réponſe.

DAMON.

Sauvez à mon ami, Madame, à vous, à moi,
Un éclairciſſement....

JULIE.

Monſieur, je me le doi.
Ce ſeroit mériter qu'une nouvelle audace...

DAMON.

Vous pouvez m'en punir, mais je demande grace;
Et ſi jamais...

JULIE.

Adieu, ne ſuivez point mes pas.

DAMON.

Dans de tels ſentimens je ne vous quitte pas.

JULIE.

Je vous le défends.

DAMON.

Ciel !

NE'RINE *le pouſſant.*

Eh malgré la défenſe
Suivez, & l'obligez à garder le ſilence.

SCENE IX.

SCENE IX.

NÉRINE *ſeule.*

AVEC grand plaiſir, moi, je vois cet amour-ci;
Cela peut réchauffer notre amoureux tranſi :
Il faut tirer profit d'une telle aventure.
Ne vois-je pas Criſpin ! Quel excès de parure !

SCENE X.

CRISPIN, NÉRINE.

CRISPIN.

HÉ tu vois, mon enfant, à peine de retour,
Je donne tous mes ſoins, tout mon temps à l'amour.
J'avois chez mon tailleur cet habit de réſerve;
Car mon maître des ſiens n'entend pas qu'on ſe ſerve ;
Et d'abord qu'à Paris, ſur l'arrière-ſaiſon,
Nous venons de campagne, ou de la garniſon,
Pour bien paſſer l'hiver il faut de quelque belle
Faire, comme tu ſais, proviſion nouvelle.
J'ai ſoin d'être ſi propre & ſi fort ajuſté,
Qu'auſſi-tôt qu'on me voit on en eſt enchanté;
Et c'eſt, je l'avouerai, dans le deſſein de plaire,
Que je me ſuis paré plus qu'à mon ordinaire.
Nérine, que dis-tu de mon ajuſtement !

NE'RINE.

Voilà ce qui s'appelle un homme tout charmant.

CRISPIN.

Tu me trouves donc bien! mais dis-tu vrai, coquine!
Je n'ai point de défauts; vois, regarde, examine...

NE'RINE.

Fort bien.

CRISPIN.

Cette encolure; elle n'eſt pas d'un ſot.

NE'RINE.

Non.

CRISPIN.

Pour me faire aimer, je n'ai qu'à dire un mot.

NE'RINE.

Sous cet ajuſtement vous êtes adorable,
Vous me l'aviez bien dit.

CRISPIN.

Pour être plus aimable;
Plus piquant, plus charmant, je vais me débrailler.
Tiens, remarque ces airs.

NE'RINE.

Ah qu'il vous font briller!

CRISPIN.

La main dans la ceinture, un ou deux pas de danſe,
Et puis du curedent l'aimable contenance.

NE'RINE.

Que de rafinement!

CRISPIN.

Quand on veut plaire aux gens,
Il n'eſt rien de ſi beau que de curer ſes dents;

Parmi certaines gens c'eſt la belle manière.
Hé vraiment j'oubliois....

NÉRINE.

Quoi donc !

CRISPIN.

La tabatière :
C'eſt elle qui ſoûtient la converſation.
Prenez-en ; Dieu me damne, il vaut un million.

NÉRINE.

Je le trouve fort bon.

CRISPIN.

Mais bon par excellence,
Et j'en ſuis mieux pourvû qu'homme qui ſoit en France :
Dès qu'il en vient d'exquis, j'en ai tout le premier
Par un de mes amis devenu ſous-fermier.
Que dis-tu de ces tons ! car tu dois t'y connoître.

NÉRINE.

Voilà les airs, les tons d'un joli petit-maître.

CRISPIN.

Tout le monde m'en flatte, & je m'en flatte auſſi.

NÉRINE.

Mais à qui veux-tu plaire en te parant ainſi !

CRISPIN.

Un garçon comme moi, d'eſprit & de mérite,
Souvent pour s'expliquer veut qu'on le ſollicite ;
Quand on a des talens, & qu'on les a fait voir,
Je crois ſans vanité, qu'on peut s'en prévaloir :
Mais loin de me targuer de tous mes avantages,
C'eſt à tes beaux yeux ſeuls que j'en fais mes hommages ;

Je me borne au plaisir de captiver ton cœur,
Et j'ai pris le dessein de faire ton bonheur.
Cesse donc, mon enfant, de faire la cruelle :
Un homme tel que moi doit te rendre infidèle ;
Et loin de t'en blâmer, d'abord qu'on me verra,
Je te suis caution que l'on t'approuvera.
Tu ris ! tu vas te rendre, & mon bonheur commence.

NE'RINE *à part.*

Le fat ! rions un peu de son impertinence,
Et traitons-le si bien qu'il n'y revienne pas.

CRISPIN.

Tu ne me réponds rien, & raisonnes tout bas.

NE'RINE *d'un ton d'innocente.*

Quoi vous pouvez aimer une simple suivante !

CRISPIN.

Est-ce la qualité ! c'est la beauté qui tente.
Des cœurs d'un certain rang je me suis corrigé,
Pour une bagatelle ils vous donnent congé.

NE'RINE.

Lolive est mon amant, vous le savez.

CRISPIN.

Lolive :
C'est un plaisant maraud.

NE'RINE *sur le même ton.*

Je suis simple & craintive :
Il est soupçonneux lui, jaloux, hargneux, brutal ;
Et si j'osois en vous lui donner un rival,
Cette infidélité peut-être auroit des suites.

CRISPIN.

Non, Lolive, crois-moi, reſpecte mes mérites,
Et ſait bien qu'avec moi, quand je prends certain ton;
Il ne faut pas qu'il ſonge à tirer au bâton :
Autrement.... Là-deſſus que tes craintes finiſſent;
Que Lolive aille au diable, & que nos cœurs s'uniſſent.

NÉRINE.

Mais que va-t-on penſer d'un changement ſi prompt ?

CRISPIN.

Parbleu, s'il l'étoit moins, il me feroit affront.
Je veux qu'un cœur ſe rende & cède ſans remiſe :
Comme Céſar, venir, voir, vaincre eſt ma deviſe.

NÉRINE.

Quelle aimable fierté ! je cède à mon vainqueur.

CRISPIN.

Non, c'eſt moi qui me rends, & te donne mon cœur,
Friponne.

NÉRINE.

Il eſt pour moi d'un prix ineſtimable.

CRISPIN.

Et pour Criſpin, Nérine un objet tout aimable.

NÉRINE.

Vous m'aimez donc ?

CRISPIN.

Très-fort. Pour animer nos feux,
Entonnons un duo de ſoupirs amoureux.

(Ils ſoupirent enſemble)

Ah ! Cela va fort bien; mais faiſons plus encore,
Diſons-nous des douceurs.

NE'RINE.

Je t'aime.

CRISPIN.

Je t'adore.

Un baiser.

NE'RINE *le repousse.*

Des soupirs autant que tu voudras ;
Mais pour des baisers , non , ne m'en demandes pas.

CRISPIN *fièrement.*

A ton vainqueur ! Je parle , oses-tu t'en défendre ?
Allons , point de quartier, captive il faut se rendre.

NE'RINE *lui donne un soufflet.*

Un insolent vainqueur est ainsi respecté.

CRISPIN.

Un soufflet sur ma joue ! un vainqueur souffleté !
Un peu trop loin , morbleu , la pudeur vous emporte.
Traitez-vous quelquefois Lolive de la sorte ?

NE'RINE.

Non ; car Lolive est sage, & d'un sot compliment
N'a jamais mérité le juste châtiment :
Mais pour toi , qui m'as pris pour une de ces folles
Que l'on surprend avec de bruyantes paroles ,
Des airs extravagans , des gestes affectés ,
Ressource & seuls talens de cerveaux démontés ,
Inventeurs d'un jargon qui n'est qu'à leur usage ;
Si tu crois m'imposer par leur fade étalage ,
Tu te trompes bien fort , compte sur cent soufflets ,
Si sur un pareil ton tu me parles jamais.

CRISPIN.

Parbleu, mon ton étoit plus plaiſant que le vôtre.

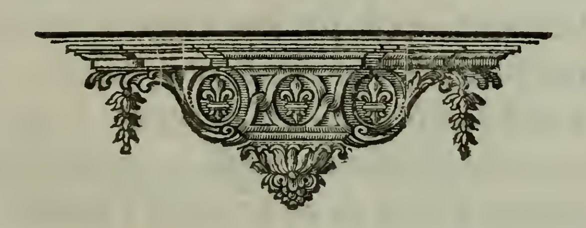
NÉRINE.

Avec vous cependant je n'en prendrai point d'autre.
Adieu, mon cher.

CRISPIN *ſeul.*

La femme eſt un traître animal!
Si mon maître eſt reçû d'un air auſſi brutal,
Nous voilà bien payés de notre complaiſance.
Par ma foi, je voudrois qu'il eût la même chance.
Je n'en ſaurois douter puiſqu'on m'a rebuté,
Et je crois le valoir, ſans nulle vanité.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE'ANDRE, LOLIVE.

LOLIVE.

Ma foi, car je vous puis parler avec franchiſe,
Nous faiſons l'un & l'autre une grande ſottiſe ;
Et croyez-moi, Monſieur, pour de moindres raiſons
On a mis bien des gens aux petites-maiſons.

LE'ANDRE.

C'eſt bien à toi, maraud, de blâmer ma conduite.

LOLIVE.

Si j'oſe la blâmer, c'eſt que j'en crains la ſuite.
Je voudrois bien pouvoir retirer mon enjeu,
Et vous feriez fort bien d'en faire autant. Le feu
N'eſt pas encor bien grand, mais ſongez qu'il faut craindre
Qu'il ne prenne ſi bien qu'on ne puiſſe l'éteindre.

LE'ANDRE.

Tais-toi.

LOLIVE.

Je me ſens là remuer dans le cœur
Certain je ne ſais quoi qui me prédit malheur :
N'avez-vous point auſſi quelque trouble dans l'ame!

Damon

Damon eſt beau, bien fait, votre maîtreſſe eſt femme,
Et Nérine & Criſpin... Ah, pour notre repos,
Nous avons-là choiſi deux étranges rivaux!
Qui peut vous aſſurer, que s'ils venoient à plaire,
Ils nous feroient de tout un récit bien ſincère!
Nous riſquons diablement votre honneur & le mien:
Ils ſe feront aimer, & nous n'en ſaurons rien.

LE'ANDRE.

Je connois de Damon le cœur & la franchiſe,
Et ne crains de ſa part foibleſſe ni ſurpriſe.

LOLIVE.

Moi, j'ai peur que Criſpin, d'un objet trop chéri,
Ne ſoit l'amant diſcret, moi le triſte mari.

LE'ANDRE.

Oh finis, laiſſe-là tes ridicules craintes.

LOLIVE.

Par avance, Monſieur, je vous porte mes plaintes,
Et ſouhaiterois fort que ces réflexions....

LE'ANDRE.

Encor! garde pour toi tes ſottes viſions.
Ce fou ne laiſſe pas de me remplir la tête
D'objets fâcheux.

LOLIVE.

Ce fou, Monſieur, n'eſt pas trop bête.
Mais Nérine en ce lieu vous cherche apparemment.

SCENE II.

LE'ANDRE, NE'RINE, LOLIVE.

NE'RINE.

C'EST vous ! On a le temps, Monſieur, en vous aimant,
De pouvoir s'ennuyer. De vos froides manières,
Julie, en vérité, ne s'accommode guères :
Je prévois qu'elle & moi ne pourrons deſormais
Vous parler à tous deux, vous voir que par placets.
Se ſaire ſouhaiter, & ſe rendre ſi rare,
C'eſt ſe donner près d'elle un mérite bizarre.

LE'ANDRE.

Je l'évite, & je veux lui ſauver, ſi je puis,
La part qu'elle prendroit au chagrin où je ſuis.

LOLIVE.

Et moi qui ſuis chagrin des chagrins de mon maître,
A tes regards joyeux je ne veux point paroître.

LE'ANDRE.

Oh pour moi, tes froideurs m'embarraſſent fort peu;
Je puis, quand je voudrai, te faire voir beau jeu.

LOLIVE *à Léandre.*

Criſpin s'eſt déclaré déjà.

LE'ANDRE.

Cela peut être.
Je voudrois bien ſavoir ce qu'aura fait ſon maître.

LOLIVE.

Hé nous ne le ſaurons peut-être que trop tôt.
Je crains que notre honneur n'ait déjà fait le ſaut.

SCENE III.

JULIE, LE'ANDRE, NE'RINE, LOLIVE.

JULIE.

Je viens me plaindre à vous de vous-même, Léandre :
A votre procédé je ne puis rien comprendre.
Vous marquez pour me voir ſi peu d'empreſſement,
Que, ſans vous faire tort, je pourrois aiſément,
Voyant que notre hymen chaque jour ſe diffère,
Soupçonner que peut-être une autre a sû vous plaire ;
Mais mon cœur qui ne peut que penſer bien de vous,
N'eſt point fait pour avoir ces ſentimens jaloux.

LE'ANDRE.

Penſer ainſi d'un cœur qui tendrement vous aime,
C'eſt lui rendre juſtice, & la rendre à ſoi-même.
Hé quels jaloux ſoupçons pourroient vous alarmer !
Qui vous aime une fois doit toûjours vous aimer.
Mais, Madame, inquiet de la ſanté d'un père,
Par qui de mon bonheur le moment ſe diffère,
Toujours triſte, rêveur, à moi-même ennuyeux,
J'ai voulu quelque temps me ſouſtraire à vos yeux.
Vous cacher ma douleur eſt-ce donc faire un crime,
Madame, & votre plainte eſt-elle légitime !

JULIE.

Quelque juſte raiſon qui vous puiſſe affliger,
Vos chagrins avec moi ſe doivent partager.
Loin de ſuivre un devoir où l'amour vous engage,

On dit que vous allez faire à Tours un voyage.

LÉANDRE.

Non. Monſieur votre père a paru ſouhaiter
Que je reſtaſſe ici : j'ai promis de reſter.

LOLIVE.

La nature a cédé, Madame, à la tendreſſe ;
Vos droits vont les premiers, tout leur cède.

NÉRINE.

Encore eſt-ce,
L'effort eſt grand.

JULIE.

Enfin vous ne partirez point ;
Léandre, me voilà tranquille ſur ce point;
Mais je vous avouerai que je ne ſaurois l'être
Sur l'indiſcret aveu qu'un ami lâche & traître...

LÉANDRE.

Madame....

JULIE.

C'eſt un trait ſi perfide, ſi noir...

LOLIVE *à Léandre.*

On a parlé.

LÉANDRE.

(à Lolive) *(à Julie)*
Tant mieux. J'ai peine à concevoir...

JULIE.

Ah ! Léandre, il n'eſt plus d'ami sûr, véritable,
Et ce titre à tout autre autrefois préférable,
Ne ſert plus qu'à cacher, ſous un nom reſpecté,
Des motifs d'intérêt ou bien de vanité.

J'ai peine en le disant à le croire moi-même.
Damon....

L E' A N D R E.

Hé bien, Damon ?

J U L I E.

C'est un perfide, il m'aime.

L E' A N D R E.

Qui vous l'a dit ?

J U L I E.

Lui-même.

L E' A N D R E.

Ah, Madame !

N E' R I N E.

Et Crispin,
A l'exemple du maître, est un fieffé coquin,
Qui, si je l'eusse cru...

L O L I V E *à Léandre.*

Vous voyez que les drôles
Se sont peu fait prier pour commencer leurs rôles.

L E' A N D R E.

Madame, à ce discours j'ai peine à donner foi,
Damon a trop d'égards, trop d'amitié pour moi.

L O L I V E.

Ce qu'on nous dit ici, Monsieur, ne sauroit être,
Le valet est pour moi ce qu'est pour vous le maître.

J U L I E.

Je ne veux plus le voir, & je veux qu'aujourd'hui,
Léandre, vous rompiez tout commerce avec lui.

L E' A N D R E.

Ce que vous demandez m'embarrasse & m'étonne.

Quel prétexte à cela voulez-vous que je donne!
C'eſt de ſon amitié, non de ſa paſſion,
Que Damon vous a fait la déclaration.
Quand même il brûleroit d'un amour véritable,
Ce que je ſens pour vous le rend bien excuſable.
Ne vous alarmez point de ce qu'il vous a dit.

JULIE.

Je ne lui veux de mal qu'autant qu'il vous trahit.
De l'aveu qu'il m'a fait vous n'avez rien à craindre;
Vous en êtes content, je ceſſe de m'en plaindre:
Mais cependant le peu de ſenſibilité
Que cauſe à votre cœur ſon infidélité,
Me fait connoître en vous un amant bien facile.
On aime foiblement quand on eſt ſi tranquille.

LÉANDRE.

L'excès de mon amour.....

JULIE.

Vous me le prouvez mal,
Lorſque dans un ami je vous montre un rival.

NÉRINE.

Elle a grande raiſon, & je penſe de même:
Si l'on n'eſt pas jaloux, je ne crois pas qu'on m'aime.

LOLIVE.

S'il ne tient qu'à cela, je vais l'être mon cœur,
Et déjà peu s'en faut que je n'entre en fureur.

LÉANDRE.

Ce qui vous ſemble en moi tranquillité, foibleſſe,
N'eſt que le pur effet d'une délicateſſe...

JULIE.

Je vous crois, & vous veux imiter en ceci,
En vous aimant avec délicateſſe auſſi.

LÉANDRE.

Damon m'attend, Madame, & je dois l'aller prendre.

JULIE *ironiquement.*

N'allez pas le gronder ſur un aveu trop tendre.

LOLIVE.

Nérine, au moins...

NÉRINE.

Adieu, Meſſieurs les délicats:
Quand on y reviendra, vous ne le ſaurez pas.

SCENE IV.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Hé bien, qu'en penſez-vous? ſur de telles affaires
Voilà ſans contredit des gens bien débonnaires.
A ce qui nous regarde on prend peu d'intérêt.

JULIE.

Un procédé ſi froid m'offenſe & me déplaît:
Il nous croit, en tenant une telle conduite,
Moi ſans reſſentiment, & Damon ſans mérite.

NÉRINE.

Et Lolive croit-il qu'un amour exceſſif
Empêchera mon cœur d'être vindicatif?

Vous traitez nos avis de pure bagatelle !
Oh bien…

JULIE.

Pour des amans la méthode eſt nouvelle.

NE'RINE.

S'ils étoient nos maris encore, ils feroient bien,
C'eſt l'ordre, tout ſavoir, tout voir ſans dire rien,
Se contraindre à propos, diſſimuler l'offenſe :
Mais d'amans à maris grande eſt la différence.
Il faut qu'un tendre amant ſoit inquiet, jaloux,
Un regard innocent doit le mettre en courroux,
Une mouche qui vole autour de ſa maîtreſſe,
Un épagneul qu'elle aime & qui lui fait careſſe,
Un petit perroquet, qui prenant ſa leçon,
Lui dit, *baiſez, baiſez*, dans ſon petit jargon,
Père, mère ou couſin, ou frère qu'elle embraſſe;
Un homme indifférent reçû de bonne grace,
Un excès d'enjouement, un air un peu chagrin,
Un diſcours ſérieux, un langage badin,
Une chimère, un geſte, un rien, une migraine,
Tout intrigue un amant & le tient en haleine.

JULIE.

Sur ce pied-là, Nérine, on nous aime bien peu.

NE'RINE.

Je le ſens comme vous, nos gens n'ont point pris feu ;
Et vous m'en voyez, moi, toute ſcandaliſée ;
Il eſt fort mal-plaiſant d'être ainſi mépriſée.
Mais Damon vient à nous.

JULIE.

Tâchons de l'éviter.

SCENE V.

SCENE V.

JULIE, DAMON, NE'RINE, CRISPIN.

DAMON.

Vous me fuyez, Madame ! hé daignez arrêter.

JULIE.

Je ne veux vous parler, ni vous voir de ma vie.

CRISPIN *à Nérine.*

La belle soouffleteuse.

NE'RINE.

Ote-toi, je te prie.

DAMON.

Je ne mérite point ce violent courroux.

CRISPIN *à Nérine.*

Je suis le plus lézé, mais raccommodons-nous.

JULIE *à Damon.*

Votre importunité me fatigue & m'outrage.

NE'RINE *à Crispin.*

Mon courroux contre toi s'irrite & devient rage.

CRISPIN.

Il est donc à propos de te parler de loin.

DAMON.

Madame !

JULIE.

Vous prenez un inutile soin.

CRISPIN.

Il faut avoir le cœur bien dur & bien arabe.

DAMON.

Je ne dirai qu'un mot.

CRISPIN.

Et moi, qu'une ſyllabe.

NE'RINE.

Ce ne ſera pas-là de quoi nous ennuyer.
Ecoutons-les, Madame.

JULIE.

Oſes-tu m'en prier !

NE'RINE.

Sûres de ne fâcher Lolive ni Léandre,
Le grand malheur au fond, pourquoi nous en défendre !

DAMON.

L'aveu de mon amour vous a tantôt déplû,
A m'éloigner de vous je m'étois réſolu,
Et, quoique pénétré de la plus vive flamme,
Ce valet peut vous dire....

CRISPIN.

Oui, nous partions, Madame;
Outré de vos refus, moi piqué d'un ſoufflet,
Même dépit chaſſoit le maître & le valet,
Et nous allions tous deux au fond de la Champagne,
Attendre le printemps pour rentrer en campagne.

DAMON.

Madame, de mes feux par moi-même éclairci,
C'eſt Léandre....

JULIE.

Comment !

DAMON.

Qui me retient ici.

JULIE.

Léandre eſt informé par vous . . . .

DAMON.

De ma tendreſſe,

Et ſon cœur généreux excuſe ma foibleſſe ;
Il me plaint, me conſole, & ſa tendre amitié,
De l'état où je ſuis, lui fait avoir pitié.

NÉRINE.

Vous avez un amant bien tendre & pitoyable.

CRISPIN.

Lolive en fait de même, ou je me donne au diable.

DAMON.

Ah ! lorſque je vous ai découvert mon amour,
Madame, ai-je compté ſur le moindre retour ?
L'avez-vous cru ? Forcé de rompre le ſilence,
Je n'ai point ſoupçonné votre cœur d'inconſtance.
Eſt-ce un crime d'aimer, d'adorer vos appas,
Quand même mon rival ne s'en offenſe pas ?
Du beau feu que je ſens qu'avez-vous lieu de craindre ?
Laiſſez-le s'exhaler, le temps pourra l'éteindre.
Votre ami connoît trop votre cœur & le mien,
Et nous eſtime trop pour s'alarmer de rien.

JULIE.

Damon, avec grand art votre bouche s'exprime.
Je veux bien ne plus voir votre amour comme un crime ;
Mais . . . .

NÉRINE.

Sur ce pied, Madame, il n'a pas ſi grand tort
Que vous & moi l'avions imaginé d'abord.

CRISPIN.

Ni moi. Mal à propos, en faveur de Lolive,
Ta main, ſur mon viſage, a pris l'affirmative.

JULIE.

Mais comme enfin l'amour peut ſe nourrir d'eſpoir,
Il faut, pour l'étouffer, renoncer à me voir.

DAMON.

Renoncer à vous voir ! moi, divine Julie !
Commandez que pluſtôt je renonce à la vie.

JULIE.

Hé bien, vous me verrez, mais à condition
Que ſi jamais un mot, ſi la moindre action,
Un ſoupir, un regard, un geſte vous échappe;
Si trop d'empreſſement, ſi trop de ſoin me frappe..

DAMON.

Ah ciel ! quelle contrainte exigez-vous de moi !

JULIE.

De ce que je vous dis faite-vous une loi;
Il faut me le promettre, & me tenir parole.

CRISPIN *à Nérine.*

Me veux-tu faire auſſi jouer le même rôle !

JULIE.

Et ſi vous y manquez, vous pouvez deſormais
De ma plus forte haine être ſûr pour jamais.

DAMON.

Il faut vous obéir pour ne pas vous déplaire,
Et mourir de douleur ſi je ne puis me taire.

(Il la reconduit)

CRISPIN.

Mais, Nérine, pour moi qui ſuis grand babillard,
Si je me tais long-temps ce ſera grand haſard:
Ne pourrai-je par fois, afin qu'il t'en ſouvienne,
Te dire que je t'aime?

NÉRINE.

Oh, ce n'eſt pas la peine.
Le diable, quand quelqu'un nous a parlé d'amour,
Nous en fait ſouvenir plus de cent fois par jour.

SCENE VI.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.

Ce que nous leur diſons, le diable leur répète!
Nous aurons là tous deux un fort bon interprète.
Cela pourroit bien être, & notre paſſion
Mérite de leur part quelque réflexion.
L'affaire eſt en bon train.

DAMON.

Tais-toi, voici Léandre.

SCENE VII.

LE'ANDRE, DAMON, CRISPIN, LOLIVE.

LE'ANDRE.

AVEC empreſſement, ami, je viens t'apprendre
De l'aveu de tes feux quel eſt l'heureux effet.

DAMON.

Le ſais-tu de Julie ? en es-tu ſatisfait ?

LE'ANDRE.

De ce premier ſuccès que mon ame eſt charmée !
Julie eſt contre toi de fureur animée,
Te nomme indigne ami, perfide, ſcélérat,
Et me veut faire, moi, rompre avec un ingrat.
Conçois-tu le plaiſir que ce ſuccès me cauſe !

DAMON.

Conçois-tu les chagrins à quoi cela m'expoſe ?
Je vois que tu ſeras content de ton côté,
Et que je ſerai, moi, mépriſé, déteſté.
De ton entêtement tu me rends la victime,
Tu t'aſſures du cœur, & moi je perds l'eſtime.

LE'ANDRE.

Vas, vas, je prendrai ſoin de calmer ſon eſprit.

DAMON.

Non, non, la vérité paſſe encor ton récit.
Ses regards, ſes diſcours, une prompte retraite...

CRISPIN.

Plus, un soufflet que j'ai reçû de la soubrette

LOLIVE.

Fort bien.

DAMON.

Que te faut-il encor après cela!
Sois content, je te prie, & demeurons-en là.

LÉANDRE.

Mon repos, mon honneur, tout veut que je poursuive.

DAMON.

Je viens de faire encore une autre tentative.

LÉANDRE.

Hé bien!

DAMON.

C'est encor pis, soins, transports superflus,
Et, de sa part, mépris, & plus cruels refus.

CRISPIN.

Que nous sommes haïs!

DAMON.

Je me lasse de l'être.

LÉANDRE.

Ah! que pour moi ton zèle achève de paroître.

CRISPIN.

Oui, oui, nous prétendons le pousser jusqu'au bout;
Car Lolive vous suit, & vous imite en tout,
Et c'est moi....

LÉANDRE.

Je le sais.

DAMON.

Crois-moi, deviens plus sage,

Et demain, ſans délai, concluſ ton mariage.

LE'ANDRE.

Non, non, elle n'eſt pas encore où je la veux.
Qui moi, je me rendrai ſur une épreuve ou deux?
Celles-ci ne ſont rien, j'en médite encore une....

LOLIVE.

Mais auſſi n'eſt-ce point trop tenter la fortune?

DAMON.

Ton valet eſt ſenſé, Léandre. Adreſſe-toi,
Pour ta nouvelle épreuve, à quelqu'autre qu'à moi.

LE'ANDRE.

Ah! tu m'ouvres les yeux, & j'entre en défiance.
Julie à t'écouter a moins de répugnance,
Tu crains de triompher.

DAMON.

Non; mais en vérité,
Si la choſe arrivoit, tu l'as bien mérité,
Et je trouve, entre nous, qu'elle t'eſt trop fidèle;
Mais les craintes que j'ai ne roulent point ſur elle.

LE'ANDRE.

Qui crains-tu?

DAMON.

Je me crains moi-même.

LE'ANDRE.

Toi?

DAMON.

Oui, moi;
Et s'il te faut ici parler de bonne foi,
Je ſens bien qu'en feignant d'adorer ta maîtreſſe,

Dans

Dans l'intrigue mon cœur un peu trop s'intéresse :
Je crains d'être trop vif à suivre ton dessein.
Je suis fort ton ami, mais je suis homme enfin.

LE'ANDRE.

Ah que me dis-tu là !

DAMON.

Je dis ce que je pense.

LE'ANDRE.

Tu ne prévois donc pas de longue résistance !

DAMON.

Crois-moi.

CRISPIN.

Je sens aussi que je m'échauffe trop,
Et l'amour à mon cœur fait courir le galop.
Nérine a des yeux !

LOLIVE.

Oui ! Monsieur Crispin, de grace,
Plus d'épreuve pour moi, c'est assez, je vous casse.

LE'ANDRE.

Je ne sais où j'en suis : surpris, confus, outré...
Mais enfin, quelque sort qui me soit préparé,
Quand j'en devrois mourir, quand Julie infidèle...

DAMON.

Ah ! tu lui ferois tort de penser ainsi d'elle ;
Je puis t'en assurer, Léandre, avec serment :
Loin d'être disposée au moindre changement...

LE'ANDRE.

Je le crois, mais j'en veux une plus forte preuve ;
Et pour mettre encor mieux sa constance à l'épreuve,

Je veux qu'elle me croie épris d'un autre objet.
Et pour connoître mieux quel en ſera l'effet,
Il faut en même temps lui parler de ta flamme,
Et ne rien oublier pour ébranler ſon ame,
La plaindre, me blâmer, exalter ſes appas.
Son cœur eſt bien à moi, s'il ne ſuccombe pas.
Pourſuis, parle, agis, preſſe, à toi je m'abandonne:
Si tu te fais aimer, vas, je te le pardonne;
Et ſi par grand bonheur tu n'es point écouté,
Je pourrai borner là ma curioſité.

LOLIVE.

Oui, mon maître a raiſon, cette preuve eſt ſenſible;
Elle peut tourner mal, mais elle eſt infaillible.

DAMON.

Je me rends, je ferai tout ce que tu voudras;
Mais, Léandre, crois-moi, tu t'en repentiras.

LÉANDRE.

Je ne m'en plaindrai point, je veux me ſatisfaire.

LOLIVE *à Criſpin.*

Je te rétablis donc, & vogue la galère.

CRISPIN.

Nous allons vous ſervir affectueuſement.

LÉANDRE.

J'en attends le ſuccès avec empreſſement.

LOLIVE *à Criſpin.*

Si tu trouves Nérine un peu trop attendrie,
Criſpin, que je n'en ſache au moins qu'une partie.

CRISPIN.

Non, non.

SCENE VIII.

JULIE, DAMON, NÉRINE, CRISPIN.

JULIE.

JUGEZ, Damon, de l'état où je ſuis,
Et par ce que je fais, connoiſſez mes ennuis.
Je viens vous chercher, moi qui viens de vous défendre
De me voir.

DAMON.

Quel ſujet vous oblige....

JULIE.

Léandre
Nous a fait par Lolive un récit concerté,
Qui ne contenoit pas un mot de vérité.
Son père eſt en Bretagne, & non pas en Touraine.

DAMON.

Eſt-il poſſible!

JULIE.

Oui, vous le croirez ſans peine,
Lorſque vous aurez lû la lettre qu'il écrit,
Dont le ſtyle naïf dément tout ce récit:
Liſez.

DAMON *lit.*

Mon cher ami, je vous écris de Rennes,
Où pour un aſſez gros procès
Je reſte depuis ſix ſemaines.
J'en attends un heureux ſuccès.
Léandre m'a mandé que vous étiez malade;

Que la belle Julie avoit la fiévre auſſi:
Mais ce ne ſera rien, & je me perſuade
Que vous vous portez bien à préſent, Dieu merci.
Pour moi je ſuis d'une ſanté parfaite;
Et comme mon ami par qui je vous écris,
Demeurera peu de temps à Paris,
Dès qu'il y ſera, je ſouhaite
Qu'il aſſiſte à la noce, ou qu'il la trouve faite:
Pour peu qu'elle tardât, je ſerois fort ſurpris.
Je ſuis toujours avec eſtime
Votre ... & cætera, très-intime.

LISIMON.

JULIE *à Damon.*

Au lieu de tout cela Léandre nous fait croire
Que ſon père eſt malade, & nous forge une hiſtoire
Pour différer la noce, à laquelle il prétend
Que le bon homme veut aſſiſter; qu'il l'attend,
Et que malgré l'ardeur de ſon impatience,
Il eſpère de nous la même déférence.
Dans tous ſes procédés vous voyez qu'il eſt faux.

NÉRINE.

Le maître & le valet ſont deux fieffés marauds.

JULIE.

Vous vous taiſez, Damon!

CRISPIN.

Les vilaines manières!
Ma foi, mon maître & moi ne leur reſſemblons guères.

JULIE.

Hé bien!

D A M O N.

Vous me voyez moins ſurpris qu'interdit.

J U L I E.

Sur votre eſprit, Damon, ſi j'ai quelque crédit,
J'en exige à préſent une preuve ſincère.
Me refuſeriez-vous!

D A M O N.

Parlez, que faut-il faire!

J U L I E.

Ne point vous obſtiner à paroître diſcret.
De mon perfide amant vous ſavez le ſecret:
Pour quelque objet nouveau ſon ame eſt attendrie;
Ne me déguiſez rien, dites-moi, je vous prie,
Tout ce que vous ſavez de cet attachement.
Ses délais affectés, ſon refroidiſſement,
Mettent mon triſte cœur dans une incertitude...
Ah! Damon, tirez-moi de cette inquiétude.

D A M O N.

S'il m'a dit ſon ſecret, ſans me deshonorer,
Quoique vous m'en preſſiez, puis-je le déclarer!

J U L I E.

Quoi, l'état où je ſuis ne vous fait point de peine!
Parlez, ou pour jamais ſoyez sûr de ma haine.

D A M O N.

Ah! ce ſeroit uſer avec trop de rigueur
Du pouvoir que vos yeux vous donnent ſur mon cœur.

N E' R I N E.

Criſpin, Madame, en ſait quelque choſe peut-être;
Allons, il faut qu'il jaſe au défaut de ſon maître.

CRISPIN.

Diablezot.... Ce feroit avec trop de rigueur...
Employer le pouvoir... que vos yeux dans un cœur...
Comment avez-vous dit, Monfieur? Enfin, Mefdames,
Nous ne jafons pas nous, comme vous autres femmes.

JULIE.

Un fi conftant refus m'irrite & me furprend.

DAMON.

Je veux vous obéir, mon devoir le défend.

NERINE *à Crifpin.*

Es-tu l'efclave auffi d'un devoir fi farouche!

CRISPIN.

Oui, j'ai tourné trois fois ma langue dans ma bouche.
Si chacun, comme moi, pefoit ainfi fes mots,
On verroit moins de gens parler mal-à-propos.

NERINE.

Oh, parle.

CRISPIN.

Me fauter à la gorge, à la face!

NERINE.

Parleras-tu!

CRISPIN.

Comment veux-tu donc que je faffe!
Lorfque ta blanche main me ferrant le gofier...
Je n'ai pas feulement la force de crier.

NERINE.

Il y paroît.

CRISPIN.

J'étrangle au moins. Monfieur, dirai-je!

DAMON.

Non.

NE'RINE.

Il ne parle point. Madame, étranglerai-je!

JULIE.

Ceſſez ce badinage, & ſortons de ce lieu.
Vous me refuſez donc, Damon!

DAMON.

Madame.

JULIE.

Adieu.

NE'RINE.

Au diable.

CRISPIN.

Vous voyez comme on nous congédie.

DAMON.

Il faut enfin parler, adorable Julie,
Léandre vous trahit.

JULIE.

Perfide!

DAMON.

Il eſt charmé
D'un objet moins parfait dont il eſt moins aimé.

JULIE.

Juſte ciel!

NE'RINE.

Et Lolive!

CRISPIN.

Il fait comme ſon maître,
Et te trouve ſi laide à préſent!...

NE'RINE.

Ah le traitre!

JULIE.

Je ſais donc de mon ſort l'affreuſe vérité !

NÉRINE.

Hom les chiens !

CRISPIN.

Ce n'eſt pas par la fidélité.

NÉRINE.

Seriez-vous comme moi d'humeur entreprenante !
Ne vous amuſez point à faire la dolente :
On change ; hé bien, ſuivons cet exemple, il eſt bon ;
J'aimerai Criſpin, moi ; vous aimerez Damon.

CRISPIN.

Fort bien.

NÉRINE.

On ne ſauroit en pareille occurrence,
Pour punir deux ingrats, trop hâter la vengeance.

CRISPIN.

Que Nérine a d'eſprit !

JULIE *à Damon.*

Si j'aimois à changer,
En recevant vos vœux je voudrois me venger.
Oui, tout en vous, Damon, me paroît eſtimable.
Qu'à votre indigne ami je vous tiens préférable !
Mais enfin, ſon exemple eſt ſur moi ſans pouvoir :
Il me trahit, l'ingrat, je veux encor le voir,
Je veux lui reprocher ſa lâche perfidie ;
Et quand par mes tranſports il l'aura bien ſentie,
Si ſon perfide cœur eſt pour moi ſans retour...
Le dépit quelquefois, Damon, venge l'amour.

DAMON.

DAMON.

Madame . . .

JULIE.

Laiſſez-moi : dans mon inquiétude,
Je ſens que j'ai beſoin d'un peu de ſolitude.

CRISPIN *à Nérine.*

Verras-tu ton ingrat, toi ?

NÉRINE.

Je ferai beau bruit ;
Et ſi l'éclat, ſoufflets, coups de pied ſont ſans fruit,
Pour venger mon offenſe, & pour laver ma honte,
Je te mets de moitié, mon cher Criſpin.

CRISPIN.

J'y compte.

SCENE IX.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.

TOUT va bien; leur fierté commence à chanceler,
Nous ſommes déjà sûrs d'être leur pis aller.

DAMON.

Ce pis aller, à tout me ſemble préférable.
Oui, je trouve Julie un objet adorable.

CRISPIN.

Vous trouvez bien. Nérine eſt auſſi, par ma foi,
Un pis aller, Monſieur, aſſez joli pour moi.

DAMON.

Je l'avois bien prévû, qu'il ſeroit impoſſible
De feindre de l'aimer, ſans devenir ſenſible.

CRISPIN.

Oh pour Nérine & moi, je me ſuis toûjours dit,
Que nous nous aimerions par goût, ou par dépit.

DAMON.

Mon cœur eſt tranſporté : que je crains qu'il n'éclate !
Ah ! je ſens qu'il ſe livre à l'eſpoir qui le flatte.
Léandre va ſe perdre, il n'en faut point douter ;
Dans ſon premier deſſein il voudra perſiſter,
Il fera vanité de s'avouer perfide.
Par quel chemin l'amour à mon bonheur me guide !
Il ſe rend dans mon cœur plus fort que l'amitié ;
Mais par aſſez d'efforts je ſuis juſtifié.

CRISPIN.

Puiſque votre ami fait cette ſotte entrepriſe,
Ne pas en profiter ſeroit autre ſottiſe.

DAMON.

L'amour & la raiſon me parlent, je me rends.

CRISPIN.

Je trouve comme vous mon bon, & je le prends.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE.

AH le maudit courier ! la foudre l'accompagne :
Qu'il eſt à la malheure arrivé de Bretagne !
Géronte eſt contre nous diablement irrité ;
Et Julie & Nérine auſſi de leur côté,
Autant que le vieillard, vives & pétulentes,
De ce qui s'eſt paſſé ne ſont pas fort contentes :
Auſſi n'ont-elles pas ſujet de s'en louer.
Nous ſommes deux grands fous, il le faut avouer.
Je vois de tous côtés s'apprêter un orage :
Tâcher de l'éviter, c'eſt faire en homme ſage.
Songeons pour quelques jours à quitter la maiſon.

SCENE II.

GÉRONTE, LOLIVE.

GÉRONTE *ſans voir Lolive.*

LE coquin ! il mourra ſous les coups de bâton.

LOLIVE.

Me voilà pris.

GÉRONTE.

Plaît-il ? Ah ! j'aperçois mon homme.
Viens-çà, pendard.

LOLIVE.

Monſieur.

GÉRONTE.

Viens-çà que je t'aſſomme.

LOLIVE.

Si vous ne m'appellez, Monſieur, que pour cela,
Je crois qu'il vaut autant que je demeure là.

GÉRONTE.

Je te rouerai de coups.

LOLIVE.

N'en prenez pas la peine,
Cette expédition vous mettroit hors d'haleine.

GÉRONTE.

Hé bien, j'ai des valets propres à cet emploi,
Dont le bras en fera la fonction pour moi.

LOLIVE.

Je ſais que vous avez un fort bon domeſtique,
Trois grands garçons bien faits....

GÉRONTE.

C'eſt de quoi je me pique.

LOLIVE.

Pleins de zèle pour vous, & c'eſt avec raiſon...

GÉRONTE.

Finis. Comme tu ſais, c'eſt ici ma maiſon.

LOLIVE.

Sur elle de ma part, n'ayant point d'hypothèque,

Je n'y demande rien ; &, comme dit... Sénèque...
C'eſt mal fait... d'envier l'héritage d'autrui...
Je penſe là-deſſus ſagement comme lui,
Et je m'en vais, Monſieur.

GÉRONTE.

Non, non, je prétends, traître ;
Que ſi tu ſors d'ici, ce ſoit par la fenêtre.

LOLIVE *fuit, & Géronte le retient.*

La porte me ſuffit.

GÉRONTE.

Ah ! changeons de diſcours.
Es-tu bien fatigué de ton voyage à Tours ?
Attendrons-nous long-temps le père de Léandre ?

LOLIVE.

Monſieur... pour vous parler... ſi vous voulez l'attendre...
Vous le pouvez ; ſinon il faudra...

GÉRONTE.

Du Meſnil,
La Jonquille, la Fleur.

SCENE III.

GÉRONTE, LOLIVE, DU MESNIL.

DU MESNIL.

Monsieur, que vous plaît-il ?

GÉRONTE.

Allez, & revenez avec vos camarades,
A ce maître coquin donner vingt baſtonnades.

SCENE IV.

GÉRONTE, LOLIVE.

LOLIVE *fièrement.*

MONSIEUR, mon maître eſt homme...

GÉRONTE.

Hé je m'en mocque bien.
Ton maître ne vaut guère, & toi, tu ne vaux rien.
Vous vous raillez de moi, vous outragez ma fille;
Corbleu! je vengerai l'honneur de ma famille.

LOLIVE.

Je le vois bien, Monſieur, je ſuis pris comme un ſot,
Et vais être aſſommé ſi vous lâchez un mot.
Vous êtes ſi bon, vous; moi, je ſuis ſi ſincère;
En vous avouant tout, puis-je ſortir d'affaire?

GÉRONTE.

Et que m'avoueras-tu que je ne ſache bien?
La lettre m'a tout dit.

LOLIVE.

La lettre ne dit rien.

GÉRONTE.

Aurois-tu de nouveau quelque choſe à m'apprendre?

LOLIVE.

Oui; mais pour le ſavoir, Monſieur, il faut ſuſpendre
L'ordre injuſte & cruel, par vous mal à propos,
A Meſſieurs vos valets donné contre mon dos.

GÉRONTE.

Après tes lâches tours & ton effronterie...

SCENE V.

GÉRONTE, LOLIVE, DU MESNIL, *& deux autres laquais.*

DU MESNIL.

Monsieur, nous voilà prêts pour la cérémonie.

LOLIVE.

Je ne le ſuis pas, moi. Monſieur a la bonté
De remettre l'affaire à ma commodité.

GÉRONTE.

Oui, oui, de quelque inſtant je veux bien qu'on diffère.

SCENE VI.

GÉRONTE, LOLIVE.

LOLIVE.

De quelque inſtant, Monſieur !

GÉRONTE.

Compte que ton ſalaire
Eſt tout prêt ſi tu ments ; & que je te promets...

LOLIVE.

Hélas ! vous ſavez bien que je ne ments jamais.

GÉRONTE.

Moi, je le ſais !

L O L I V E.

Monſieur, quand on dépend d'un maître;
On ment, mais ſans mentir; on laiſſe aſſez paroître
Que quand on ment ainſi... l'on ne dit pas fort vrai,
Et vous-même tantôt en avez fait l'eſſai;
Car quand je vous faiſois le récit du voyage
Que je n'avois pas fait... dans tout ce badinage
Vous compreniez fort bien que je mentois un peu.

G E'R O N T E.

Oh je m'en ſuis douté.

L O L I V E.

Je l'ai bien vû, morbleu:
Vous diſtinguez le faux & le vrai d'une hiſtoire;
Et l'on ſeroit bien fin de vous en faire accroire.

G E'R O N T E.

Oui, j'ai l'eſprit ſubtil & pénétrant.

L O L I V E.

Fort bien.

G E'R O N T E.

Apprends-moi donc pourquoi...

L O L I V E.

Ne pénétrez-vous rien?

G E'R O N T E.

Quand tu me l'auras dit, j'en ſaurai davantage.
Pourquoi tous ces délais, ce prétendu voyage?

L O L I V E.

Le pourquoi de cela n'eſt pas bien avéré;
Mais entre nous, mon maître a le chef mal timbré,
Il eſt fou.

G E'R O N T E.

GÉRONTE.

Lui, Léandre!

LOLIVE.

Oui, vous dis-je; & peut-être
Suis-je, moi qui vous parle, aussi fou que mon maître.

GÉRONTE.

Je te crois.

LOLIVE.

Vous savez que depuis certain temps,
Malgré tous vos discours, tous vos empressemens,
Par lui de jour en jour la noce se diffère.

GÉRONTE.

Vraiment c'est de cela que je suis en colère.

LOLIVE.

Il attendoit Damon son ami.

GÉRONTE.

Mais pourquoi?

LOLIVE.

Pourquoi? pour lui donner un fort plaisant emploi.

GÉRONTE.

Quel emploi?

LOLIVE.

D'éprouver sa maîtresse.

GÉRONTE.

Julie!
Ma fille! l'éprouver!

LOLIVE.

Doucement, je vous prie;
Cette épreuve se fait par curiosité.

GÉRONTE.

Qu'eſt-ce à dire ! comment !

LOLIVE.

Mon maître eſt entêté
De pénétrer à fond s'il eſt bien vrai qu'on l'aime.
Je veux de mon côté le pénétrer de même.
Damon à votre fille adreſſe donc ſes vœux,
Et de Nérine auſſi Criſpin fait l'amoureux :
C'eſt, comme vous voyez, un ſecret infaillible
Pour ſavoir....

GÉRONTE.

Ce projet eſt nouveau.

LOLIVE.

Mais riſible.
N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que le tour eſt plaiſant !
Dites.

GÉRONTE.

Le tour ! le tour eſt d'un extravagant ;
Et ton maître nous fait une offenſe cruelle.

LOLIVE.

Ce n'eſt pas tout.

GÉRONTE.

Quoi donc !

LOLIVE.

Il feint d'être infidèle,
Pour ſonder ſi Julie infidèle à ſon tour,
E'coutera Damon.

GÉRONTE.

Jamais juſqu'à ce jour
Je n'ai rien entendu qui fût auſſi bizarre.

LOLIVE.

Par curiofité fon pauvre efprit s'égare.
C'eft pour ce rare effai que par tant de détours
Nous différons la noce encor de quinze jours:
De-là vient mon voyage & notre apoplexie,
De-là vient votre fièvre & celle de Julie.

GÉRONTE *vivement.*

De-là vient que Léandre eft un fou bien pommé;
Que fi je faifois bien tu ferois affommé,
Et qu'on verra bien-tôt...

LOLIVE.

Monfieur, quoi qu'il arrive,
N'allez pas vous venger fur le dos de Lolive.

GÉRONTE.

Et Léandre, & Damon, & Lolive, & Crifpin,
Je ne fais qui des quatre eft le plus grand faquin.
(Il fort.)

LOLIVE.

Le vieillard penfe jufte, & moi-même j'ai honte...

SCENE VII.

LOLIVE, LÉANDRE.

LÉANDRE.

D'ou viens-tu?

LOLIVE.

De parler au bonhomme Géronte:
Nous avons eu tous deux un fort vif entretien.

LE'ANDRE.

Et que dit-il?

LOLIVE.

Il dit que vous ne valez rien;
Et comme le plus foible eſt toûjours le coupable,
Il vouloit que pour vous mon dos fût reſponſable:
Mais moi, pour éviter d'être roué de coups,
J'ai, pour vous obliger, tout fait tomber ſur vous.
Sachant que vous voulez qu'on vous croie infidèle,
Je ne pouvois trouver d'occaſion plus belle.

LE'ANDRE.

Bon.

LOLIVE.

Vous êtes, dit-il, un menteur, un fripon;
Et je ſuis convenu, moi, qu'il avoit raiſon.

LE'ANDRE.

Fort bien.

LOLIVE.

Vous trouvez donc que j'ai fait...

LE'ANDRE.

A merveilles.

LOLIVE.

Si quelqu'un l'entend mieux, je donne mes oreilles.

LE'ANDRE.

Et de mon changement il eſt fort courroucé?

LOLIVE.

Oui, Monſieur, il s'en tient vivement offenſé;
Et pour vous dire vrai, je crains quelque vacarme.

LE'ANDRE.

Il le faut avouer, cet incident me charme;

Et quand même avec toi je l'aurois concerté...

LOLIVE.

J'ai l'eſprit bien préſent, dites la verité.

LE'ANDRE.

On ne peut rien de mieux.

SCENE VIII.

LE'ANDRE, DAMON, LOLIVE.

LE'ANDRE *à Damon.*

HE' bien, comment Julie
A-t-elle appris par toi ma fauſſe perfidie?
Parle : t'a-t-on reçû plus favorablement?
As-tu de ſon dépit bien ſaiſi le moment?

DA'MON.

Ce dépit à l'amour ne donne point d'atteinte ;
Tout violent qu'il eſt, il ſe borne à la plainte.
Malgré ce que j'ai dit, fidèle à ſon devoir,
Elle veut te parler, & demande à te voir.
Parle-lui, hâte-toi de la tirer de peine,
Et ne t'expoſe point à mériter ſa haine.
Juſques à certain point on peut bleſſer l'amour;
Mais qui l'offenſe trop, l'offenſe ſans retour.

LE'ANDRE.

C'eſt par ce ſeul moyen, par l'excès de l'offenſe.
Que je puis être sûr de toute ſa conſtance:
Enfin, pour l'éprouver juſques au dernier point,
J'exige encore, ami, ne me refuſe point,

Qu'au vieillard qu'aigrira ma fauſſe perfidie,
Pour toi, de mon aveu, tu demandes Julie.
Voilà le dernier trait pour éprouver ſon cœur.
Dis-lui que je conſens à t'en voir poſſeſſeur.

DAMON.

S'il va me l'accorder! Tu deviens fou, Léandre.

LE'ANDRE.

Ah! c'eſt elle pour lors qui devra s'en défendre,
Réſiſter à tes vœux, refuſer d'obéir,
Te bannir de ſes yeux, & même te haïr.

DAMON.

Fort bien; c'eſt donc le but de ce que tu projettes!
Je me refuſe à tort à ce que tu ſouhaites.
Oh bien, mon pauvre ami, je te déclare net,
Qu'après ce que tu fais, ſi tu ſuis ce projet,
Pour te récompenſer d'un pareil ridicule,
Je te trahirai, moi, ſans le moindre ſcrupule.

LE'ANDRE.

Non, je te connois trop.

DAMON.

Ma foi je le ferai.

LE'ANDRE.

Je ne le ſaurois croire.

DAMON.

Oh je t'en convaincrai.

LE'ANDRE.

Si mon cœur en ceci craint une perfidie,
Va, ce n'eſt point de toi, ce n'eſt que de Julie.
Mais par de vains diſcours c'eſt trop te retarder;

Parle au pere ſur-tout, je vais te ſeconder.

DAMON.

E'coute encore un mot.

LE'ANDRE.

Je ne veux rien entendre ;

Fais ce que je t'ai dit.

DAMON.

Je t'avertis, Léandre,

Que j'adore Julie.

LE'ANDRE.

Tu l'adores !

DAMON.

Ma foi,

Rien n'eſt plus véritable.

LE'ANDRE.

Eh bien, tant mieux pour moi ;

Par-là tu mets Julie à la plus vive épreuve.
Ton amour doit produire une infaillible preuve,
Que ſi l'on te réſiſte, il n'eſt aucun effort
Qui de tant de maris m'expoſe au triſte ſort.

DAMON.

Je crains que mon amour à la fin ne produiſe...

LE'ANDRE.

Tu te flattes, mon cher: pourſuis ton entrepriſe ;
Je ſuis preſque aſſuré que l'effet qu'elle aura,
C'eſt qu'au parfait bonheur elle me conduira.

DAMON.

Elle va te conduire à ta perte infaillible.

LÉANDRE.

Bon !

DAMON.

Tu te ſouviendras que j'ai fait mon poſſible
Pour te ſauver...

LÉANDRE.

C'eſt trop inſiſter ſur ce point.
Si je ſuis malheureux, je ne m'en plaindrai point.

SCENE IX.

DAMON *ſeul.*

Je n'aurai, grace au ciel, nul reproche à me faire ;
Et ſi pour cet hymen j'obtiens l'aveu du père,
Et que Julie enfin, quand elle aura tout sû,
S'indigne du deſſein que Léandre a conçû,
Dans cette occaſion ſerai-je ſi coupable
De ſaiſir auprès d'elle un moment favorable !
Et que doit après tout m'importer que ſon cœur
Par goût ou par dépit conſente à mon bonheur !
Je ſerai trop heureux de poſſéder Julie.
Peut-être qu'à mon ſort par l'hymen aſſervie,
Elle ſecondera mes vœux & mon eſpoir.
Dans les cœurs vertueux l'amour naît du devoir.

SCENE X.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN *tout essoufflé.*

Je vous cherchois.

DAMON.

Qu'as-tu?

CRISPIN.

Voici bien des affaires.

DAMON.

Comment?

CRISPIN.

Il m'en viendra quelques coups d'étrivières.

DAMON.

Mais explique-toi donc?

CRISPIN.

Je sors de là-dedans.
Si vous saviez, Monsieur...

DAMON.

Quoi?

CRISPIN.

Le Diable est aux champs.
On sait tout.

DAMON.

Mais encore?

CRISPIN.

On croit que pour Julie
Votre amour n'est que feinte & jeu de comédie,

Entre Léandre & vous en ſecret concerté,
Pour contenter d'un fou la curioſité.

DAMON.

Qui peut leur avoir dit le nœud de cette intrigue!

CRISPIN.

Qui! pour le découvrir en vain je me fatigue;
Car à coup sûr, Monſieur, ce n'eſt ni vous, ni moi,
Ni Léandre non plus, ni Lolive, je croi.

DAMON.

A ce que tu me dis, je vois peu d'apparence.

CRISPIN.

Le fait eſt vrai pourtant: donnez-vous patience.
Je m'étois, que cela ſoit ſecret entre nous,
Donné près de Nérine un petit rendez-vous:
Je m'y rendois; un bruit fort grand ſe fait entendre.
J'écoute pour ſavoir d'où venoit cet eſclandre.
La ſcène ſe paſſoit dans un appartement,
Où les gens du logis n'entrent que rarement:
Cela me fait d'abord craindre quelque aventure.
Je mets doucement l'œil au trou de la ſerrure,
Je vois, il n'eſt pas bon d'être trop curieux,
Nérine & le vieillard jurans à qui mieux mieux;
Et Julie, à rêver fortement attachée,
Ne juroit pas ſi fort, mais étoit plus fâchée.
Le pétulent bonhomme écumoit de courroux,
De ſa canne & du pied il frappoit de grands coups;
Et Nérine diſoit: *Ce ſont des gens à pendre.*

DAMON.

Tout cela ne pouvoit regarder que Léandre.

CRISPIN.

Je l'ai cru comme vous d'abord; mais ma foi non:
On a par-ci, par-là, prononcé votre nom;
Puis ils ont à la fin conclu tous trois en somme,
Que vous étiez, Monsieur, un fort malhonnête homme.

DAMON.

Ah que me dis-tu là!

CRISPIN.

Je dis la vérité.
J'ai fort bien entendu, car j'ai bien écouté.
Fort douloureusement la modeste Julie
Disoit: *Quoi par Damon me voir ainsi trahie!*
Damon! Vous voyez bien, Monsieur, que c'étoit vous.
Crispin est un maraud, qu'il faut rouer de coups,
Reprenoit tendrement l'obligeante Nérine.
Crispin, c'est moi, du moins à ce que j'imagine.
Pour éprouver mon cœur, feindre d'être amoureux,
Disoit Julie. *Il faut les étrangler tous deux,*
Disoit Nérine. Enfin tous trois de compagnie
Sur Léandre & Lolive ont fait une sortie,
En ont dit plus de mal que de nous deux encor;
Et comme ils s'apprêtoient à sortir, moi d'abord
J'ai couru pour venir de ceci vous instruire,
Et pour voir avec vous ce qu'il faut faire ou dire.

DAMON.

Je vais trouver Julie, & je veux lui parler.

CRISPIN.

Donnons à leur courroux le temps de s'exhaler.
Du premier mouvement, Monſieur, je me défie.

DAMON.

Non, il faut ſans tarder que je me juſtifie.
Le haſard la conduit ici fort à propos.

CRISPIN.

Défendons le viſage, & leur tournons le dos.

SCENE X.

JULIE, DAMON, NE'RINE, CRISPIN.

JULIE *à Damon.*

Vous voilà donc, Monſieur!

NE'RINE *à Criſpin.*

Ah c'eſt donc vous beau ſire!

CRISPIN *à Damon.*

Hé bien, ai-je dit vrai!

NE'RINE.

Qu'auront-ils à nous dire?

JULIE.

Sachons un peu, Monſieur, par où j'ai mérité
D'être par vous traitée avec indignité!
Loin de guérir d'un fou l'injuſte défiance,
Vous même l'appuyez par votre complaiſance?
Léandre oſe douter de mon cœur, de ma foi,
Et vous lui prêtez, vous, des armes contre moi!

De vous deux, dite-moi, quel eſt le plus coupable ?
L'un de légèreté m'a pû croire capable,
Et l'autre montre un cœur indigne, lâche & bas,
De feindre de l'amour quand il n'en reſſent pas.

DAMON.

Je ne prends point ici le parti de Léandre :
Vouloir le diſculper, ſeroit trop entreprendre.
C'eſt un amant jaloux, curieux, indiſcret.
Je ne ſais point par où vous ſavez ſon ſecret :
Mais enfin, il eſt vrai, qu'ennemi de lui-même,
En vous aimant, Madame, il n'eſt pas sûr qu'on l'aime.
Contre ſes ſentimens j'ai long-temps combattu,
Non que de tels ſoupçons bleſſent votre vertu.
Vous devez excuſer le trouble qui l'agite :
Sa crainte eſt d'un amant peu sûr de ſon mérite.

JULIE.

Et vous, qui prétendiez me ſurprendre aujourd'hui,
Monſieur, croyez-vous donc en avoir plus que lui ?

DAMON.

Non; mais j'ai plus d'amour, plus de délicateſſe;
Je porte un cœur exempt d'une telle foibleſſe.
Croyez-vous que ce cœur ait pû feindre avec vous ?
Il fait de vous aimer ſon bonheur le plus doux;
Et lorſque mon ami me propoſa de feindre,
Je ſentois une ardeur que rien ne peut éteindre.
Je ne le trahis point, lui-même il s'eſt trahi :
Il m'a prié, preſſé, moi j'ai trop obéi.
Enfin, ſi vous aimer, vous trouver adorable,

Eſt un crime pour moi, Léandre en eſt coupable,
Madame; & vous ſeriez trop injuſte en effet,
De vouloir me punir d'un mal qu'un autre a fait.

JULIE.

Par votre procédé vous m'avez outragée :
Si vous m'aimez, Damon, je ſuis aſſez vengée.

NE'RINE *à Damon.*

A votre excuſe vous, vous donnez un bon tour;
La feinte fâchoit plus qu'un véritable amour.
Criſpin, en cas pareil, comme elle je ſuis vive.

CRISPIN.

L'hiſtoire de Léandre eſt celle de Lolive.

NE'RINE.

Tout de bon!

CRISPIN.

Tout de bon, j'en jure par ma foi.

NE'RINE.

Le ſot veut donc auſſi me faire éprouver, moi!
Ah ſi je l'avois sû, bien loin de me défendre...
J'ai regret au ſoufflet.

CRISPIN.

Si tu veux le reprendre.

JULIE.

Tant de fois aſſuré qu'il poſſédoit mon cœur,
Léandre a pû douter de ma ſincère ardeur!
Que n'eſſuirois-je point de ſon humeur jalouſe,
Quand un nœud ſolemnel m'auroit fait ſon épouſe!
Le moindre objet, un rien, troubleroit ſa raiſon.

On ne ſe défait pas d'un ſemblable ſoupçon ;
Et lorſque par malheur une ame en eſt ſaiſie ,
Rien ne peut raſſurer contre la jalouſie.
Non , Léandre jamais ne ſera mon époux.

DAMON.

Ah ! j'oſe me livrer à l'eſpoir le plus doux.
Souffrez donc qu'un amant reſpectueux & tendre ,
Sur l'heure à votre père aille s'offrir pour gendre.

JULIE.

Damon , c'eſt trop manquer aux droits de l'amitié.

DAMON.

Et c'eſt , le croiriez-vous , lui qui m'en a prié.

JULIE.

Il vous en a prié ! Léandre !

DAMON.

Avec inſtance.

NE'RINE.

Autre incident nouveau.

JULIE.

Je me perds plus j'y penſe.
Ah c'en eſt trop , je ſens de moment en moment
Augmenter ma colère & mon étonnement.

NE'RINE.

Qui ne ſeroit ſurpris d'une telle ſottiſe !
Il a perdu l'eſprit , ou bien il vous mépriſe.

JULIE.

Ou folie , ou mépris , tout eſt égal pour moi ,
L'un ou l'autre m'oblige à dégager ma foi ;

Et s'il eſt vrai, Damon, qu'un amant téméraire
Soigneux de m'offenſer, & sûr de me déplaire,
A cet excès d'outrage ait oſé ſe porter...

DAMON.

Mon cœur de quelqu'eſpoir pourra-t-il ſe flatter!

JULIE.

Le mien qu'en ce moment agite un trouble extrême,
De ce qu'il doit ſentir n'eſt pas bien sûr lui-même:
Mais il faut que mon père inſtruit de tout ceci...

DAMON.

Madame, permettez que je lui parle auſſi.
Dans l'inſtant que par vous il apprendra l'offenſe,
Vous me verrez m'offrir pour hâter ſa vengeance,
Puis-je de votre aveu lui demander le ſien!

JULIE.

Souffrez que là-deſſus je ne vous diſe rien.

(Elle ſort.)

DAMON.

Nérine.

NÉRINE.

J'entends bien, Monſieur, laiſſez-moi faire;
J'aigrirai comme il faut, & la fille, & le père.

DAMON.

J'attends tout mon bonheur d'un ſecours ſi puiſſant;
Toi, Nérine, attends tout d'un cœur reconnoiſſant.

SCENE XI.

NE'RINE, CRISPIN.

CRISPIN.

ÇA, Nérine, entre nous faiſons notre partie :
Ne me diras-tu rien auſſi par modeſtie ?
Je ſuis, comme mon maître, amoureux en effet,
Mais je ne puis long-temps filer l'amour parfait.

NE'RINE.

Tu m'aimes, tout de bon ?

CRISPIN.

Oui, je me donne au diable,
Et de feindre avec toi je ne ſuis plus capable.
Tes yeux vifs & mourans ont de certains appas
Qui cauſent là-dedans de terribles combats ;
Et comme un papillon brûle ſouvent ſon aîle
A force d'approcher trop près de la chandelle,
Du feu de tes beaux yeux m'étant trop approché...
Je n'en ſuis pas, ma foi, quitte à meilleur marché.
L'aîle de mon amour preſque à demi brûlée...
Fait qu'il ne peut ailleurs... reprendre ſa volée :
Ainſi par conſéquent... tu comprends bien cela,
Ne pouvant plus voler... il faut qu'il reſte-là ;
Et le pauvre Criſpin retenu de la ſorte...
Enfin, je t'aime trop, ou le diable m'emporte.

NE'RINE.

Vous vous en expliquez ſi pathétiquement,

Que j'aurois fort grand tort d'en douter un moment.

CRISPIN.

Promets donc...

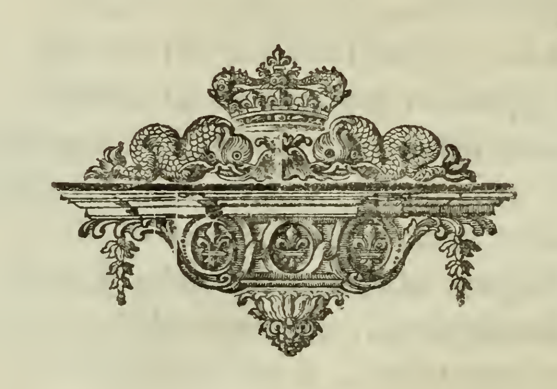
NÉRINE.

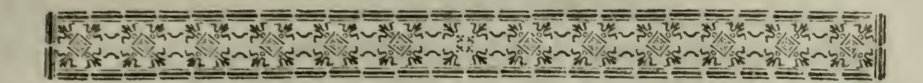
Je ne puis faire encor de promeſſe,
Et je veux ſuivre en tout le ſort de ma maîtreſſe.
Entre ſes deux amans le choix qu'elle fera,
Pour Lolive ou pour toi me déterminera;
Et ſi tu m'aimes bien, tu prendras patience.

CRISPIN.

Tu veux m'accoûtumer à la prendre d'avance:
Mais de notre union quel que ſoit le ſuccès,
J'aime encor mieux la prendre auparavant qu'après.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

UN jaloux eſt, Madame, un animal bien traître.
Fort à propos Léandre à vous s'eſt fait connoître:
A cacher ce qu'il penſe il eſt bien conſommé:
Vous devez le haïr autant qu'il fut aimé:
Mais une bonne fois, faite-moi bien comprendre
Si vous aimez toûjours le curieux Léandre.
Ne vous ſentez-vous point encor pour lui...

JULIE.

Moi! non;
Il m'a trop offenſée, & j'eſtime Damon.
Déjà depuis long temps, par ſa froideur extrême,
Léandre dans mon cœur ſe deſſervoit lui-même:
Je cachois mon dépit, & ſentois chaque jour
Que j'aimois par devoir autant que par amour.
Ses feintes, ſes ſoupçons, ont achevé l'ouvrage;
Je ne ſaurois tenir contre un pareil outrage;
J'oſe te l'aſſurer, l'affaire d'aujourd'hui
Ne permet pas que j'aie aucun retour pour lui.

NÉRINE.

Voilà des ſentimens de fille raiſonnable,
Gardez-vous d'en changer.

JULIE.

Je m'en ſens incapable,
Nérine; cependant je veux voir avant tout
S'il oſera pouſſer la feinte juſqu'au bout.
Je vais me plaindre à lui de ſon ardeur nouvelle,
Feindre que j'en reſſens une douleur mortelle;
Je n'épargnerai rien, ni ſoupirs, ni douceurs,
Ni plaintes, ni regards, ni reproches, ni pleurs:
Heureuſe, ſi je puis, comme je le deſire,
Me reſaiſir ſur lui de mon premier empire,
Rallumer tout l'amour dont ſon cœur fut épris,
Et l'accabler après de haine & de mépris.

NÉRINE.

Aux mouvemens divers qui règnent dans votre ame,
Que le premier amant vous plaît encor, Madame!

JULIE.

Tes yeux ſeront témoins de mon reſſentiment.

NÉRINE.

Et moi, ſi j'étois vous, ſans éclairciſſement
J'épouſerois Damon, il eſt tout fait pour plaire.
Le joli cavalier!

JULIE.

Qui te dit le contraire?

NÉRINE.

Ma foi, vivent les gens qui portent des plumets,
On en fait des maris qui ne grondent jamais;

On n'essuie avec eux ni soupçon ni querelle ;
Et lorsqu'au régiment la gloire les rappelle,
Leurs femmes en repos, en pleine liberté,
Passent, comme il leur plaît, le printemps & l'été.
Un époux de la sorte est un grand avantage ;
Qu'il soit six mois absent, c'est un demi-veuvage :
Quel avant-goût ! On vient : c'est notre curieux.

JULIE.

Tais-toi, tu me vas voir prendre un ton sérieux.

SCENE II.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE.

JULIE.

C'EST vous, Monsieur ! pour moi la rencontre est heureuse,
Mais je crois que pour vous elle sera fâcheuse ;
Car depuis quelque temps j'ai dû m'apercevoir
Que vous ne cherchiez pas fort souvent à me voir.

LÉANDRE.

Comment donc ? quel sujet avez-vous de vous plaindre ?
Hé Madame, aime-t-on les gens pour les contraindre ?
Peut-on sans injustice exiger d'un amant
Toûjours les mêmes soins, le même empressement ?
Faut-il qu'incessamment occupé de tendresse
Il quitte ses amis pour plaire à sa maîtresse ?
Que lui-même il se fasse une nécessité
De renoncer aux droits de la société ?

Ce ſeroit de ſa flamme une preuve éclatante
Il eſt vrai ; mais enfin cette preuve eſt gênante,
Et ce ſeroit bien cher payer de doux momens,
Dont le prix diminue après un certain temps.

NERINE.

Le compliment eſt doux.

JULIE.

Je vous ai laiſſé dire,
Et vos beaux ſentimens n'ont rien que je n'admire.
A les examiner, même du bon côté,
Loin d'avoir des amans la vive activité,
D'un mari mécontent vous affectez d'avance
Toute l'impoliteſſe & toute l'indolence.
Mon cœur de vains ſoupçons ne s'eſt point alarmé;
Pour un objet nouveau vous êtes enflammé:
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai dû le connoître,
Vos moindres actions me le font trop paroître,
Un air triſte, rêveur, contraint, embarraſſé,
Des ſoupirs affectés, un entretien glacé,
Des regards inquiets, de feintes complaiſances,
Un ton bruſque, chagrin, de fréquentes abſences,
Un ami, des parens, qu'on feint de ménager,
Une affaire importante à quoi l'on veut ſonger,
Mille délais nouveaux qu'on fait naître ſans ceſſe,
Plus d'égards empreſſés, plus de délicateſſe,
Pour conſerver un cœur, plus de ſoins, plus d'efforts,
Plus de vivacité, plus d'amoureux tranſports,
Plus de ſermens nouveaux d'une ardeur éternelle;
Que de juſtes raiſons de vous croire infidèle!

LEANDRE.

Je ne me connois point, Madame, à ce portrait.

NERINE.

C'eſt le vôtre pourtant, à coup ſûr, trait pour trait:
Oui, c'eſt d'un cœur perfide une vive peinture.
Madame & moi, Monſieur, peignons d'après nature.

LEANDRE.

Pour bannir les ſoupçons que vous avez conçus,
Je ne tenterai point des efforts ſuperflus.
En voulant apaiſer une femme en colère,
Il arrive ſouvent qu'on fait tout le contraire;
Et de mon changement ces ſoupçons affectés,
M'en déguiſent peut-être un que vous méditez.
Mieux que vous dans les cœurs, Madame, je ſais lire,
Et je ne dis pas tout ce que je puis vous dire.

JULIE.

Ingrat, il vous ſied bien de tenir ces diſcours,
Quand j'ai de ſûrs témoins de vos lâches détours!
Vous imaginez-vous couvrir votre inconſtance
En me faiſant encore une nouvelle offenſe!
On ne m'en a pas fait confidence à demi,
Lui-même il m'a tout dit.

LEANDRE.

Et qui donc!

JULIE.

Votre ami:
Le démentirez-vous!

NERINE.

Cela pourroit bien être,
Ne l'en défiez pas.

LÉANDRE.

Le perfide, le traître,
A qui feul j'ai par choix confié mon fecret!

JULIE.

Il eft donc vrai, cruel!

LÉANDRE.

Ami trop indifcret!
Je t'avois regardé comme un autre moi-même.
Mais il ne m'a trahi que parce qu'il vous aime.

JULIE.

Ah laiffez-lui le foin de fe juftifier:
Mais vous....

LÉANDRE.

Vous favez tout, que puis-je vous nier!
J'ai combattu long-temps contre une ardeur nouvelle,
Et l'amour me contraint à vous être infidèle;
Mon changement devient une néceffité.

NÉRINE *à part.*

Non, on ne vit jamais menteur plus effronté.

JULIE.

Ah je l'avois prévû, je m'y devois attendre.

LÉANDRE.

En époufant Damon, vengez-vous de Léandre;
Vous nous rendrez ainfi juftice à tous les deux,
Et vous me punirez en le rendant heureux.

JULIE.

Ah ne préfumez pas que mon cœur s'abandonne
A fuivre par dépit l'exemple qu'on me donne:
Non, dans fes premiers feux mon cœur veut perfifter:

Je

Je vous juſtifierois oſant vous imiter.
Quelque indigne que ſoit l'affront que vous me faites,
Je vous aime toûjours, tout ingrat que vous êtes.
Ah, cruel, ſi ton cœur s'ouvroit au repentir!
S'il t'échappoit du moins une larme, un ſoupir!

LE'ANDRE *à part.*

Cet excès de bonté me confond & m'accable;
De feindre plus long-temps je ne ſuis plus capable.
(haut.)
Madame .....

JULIE.

Je rougis d'un ſi honteux aveu.

LE'ANDRE.

Il faut vous en faire un ....

JULIE.

Adieu, perfide, adieu.

NE'RINE.

Malgré votre inconſtance, on vous aime à la rage.
Tenez-vous gai.

LE'ANDRE.

Nérine.

NE'RINE.

Adieu, petit volage.

SCENE III.

LE'ANDRE *ſeul.*

Tout conſpire à mes vœux, tout flatte mon deſſein;
On m'aime, je le vois, & j'en ſuis ſûr enfin.

Pendant notre entretien, pour garder le ſilence,
Que mon cœur pénétré s'eſt fait de violence!
Ah! pour douter du ſien, je n'ai plus de raiſons.
Quelle tranquillité ſuccède à mes ſoupçons!
O curioſité, qu'on met au rang des vices,
Vous devenez pour moi la ſource des délices,
Le remède aux ſoupçons, aux paniques terreurs,
Et la pierre de touche où l'on connoît les cœurs.

SCENE IV.

LÉANDRE, DAMON, CRISPIN.

LÉANDRE.

MAIS j'aperçois Damon, mon bonheur me l'envoie.
Approche, cher ami, viens partager ma joie.
Tes ſoins m'ont fait connoître, au gré de mon ſouhait,
Que je ſuis deſtiné pour un bonheur parfait.
On croit mon cœur épris d'une flamme nouvelle,
Et pourtant on s'obſtine à demeurer fidèle.
Pouvois-je me flatter d'un plus charmant eſpoir!
Cet excès de plaiſir peut-il ſe concevoir!
Heureux de te devoir le repos de ma vie.
Mais t'es-tu propoſé pour épouſer Julie!
As-tu vû Géronte!

DAMON.

Oui.

LÉANDRE.

Hé bien, que t'a-t-il dit!

DAMON.

Il m'a paru piqué d'un violent dépit :
Mais enfin, comme il eſt bon père de famille,
Il ne prétend, dit-il, gêner en rien ſa fille.

LÉANDRE.

Ah ! voilà ce qu'enfin j'avois tant ſouhaité.
Julie eſt ſur ce choix en pleine liberté,
Et je puis aujourd'hui l'obtenir d'elle-même.
Elle croit que je change, & que mon ami l'aime.
Tu vas dans un moment lui préſenter ta main :
Qu'elle refuſe, ami, je l'épouſe demain.

DAMON.

Crois-moi, dès ce moment que l'hymen vous uniſſe.

LÉANDRE.

Ah ! pouſſons juſqu'au bout mon heureux artifice :
Compte que ce n'eſt pas à préſent ſans effort ;
Mais laiſſe-moi jouir des douceurs de mon ſort.
Bien-tôt dans les tranſports d'une ame ſatisfaite....

SCENE V.

LÉANDRE, DAMON, LOLIVE, CRISPIN.

LOLIVE *à Léandre.*

Je viens vous avouer la faute que j'ai faite,
Et vous prier, Monſieur, de vouloir m'écouter.
Il faut que vous ſachiez....

LE'ANDRE.

Que me veut-il conter!

LOLIVE.

Le bâton m'a fait peur, & j'avoue, à ma honte,
Que j'ai dit...

DAMON.

J'aperçois Julie avec Géronte.

LE'ANDRE.

Crois que pour moi ſon cœur ne peut ſe démentir.

DAMON *à part.*

Il s'obſtine à ſe perdre, il faut y conſentir.

SCENE DERNIERE.

GE'RONTE, JULIE, NE'RINE, LE'ANDRE, DAMON, LOLIVE, CRISPIN.

LOLIVE *à Léandre.*

LES voici, ſongez bien...

LE'ANDRE.

Oh, garde le ſilence,
Ou vingt coups de bâton ſeront ta récompenſe.

LOLIVE.

Et la vôtre ſera... Nous allons voir beau jeu.

LE'ANDRE *à Géronte.*

Vous êtes informé...

GÉRONTE.

Je ſais que depuis peu
Vous avez . . .

LÉANDRE.

Je rougis, Monſieur, de cette affaire.

GÉRONTE.

Vous n'en avez pas fait cependant grand myſtère.
(à Julie.)
On n'en peut plus douter, ton infidèle amant,
Ma Julie, avec nous veut rompre abſolument.

JULIE.

S'il eſt bien vrai, Monſieur, qu'un autre objet l'engage,
On voudroit vainement retenir un volage.

GÉRONTE *à Léandre.*

Votre exemple, Monſieur, ſera ſuivi de près:
Que le ciel vous conduiſe, & laiſſez-nous en paix.
(à Julie.)
Léandre te trahit, Damon s'offre à ſa place,
J'y donne mon aveu.

DAMON.

Pour vous en rendre grace
Je n'imagine point de termes aſſez forts,
Et n'ai pour m'exprimer que mille doux tranſports.

LÉANDRE.

Que tu fais bien, Damon, de ſoutenir la feinte!

GÉRONTE *à Julie.*

Crains-tu de t'expliquer, parle-nous ſans contrainte,
Dis, n'acceptes-tu pas Damon pour ton époux?

LÉANDRE *à Damon.*

Je m'en vais triompher.

JULIE.

Il m'eût été bien doux
De me voir pour jamais unie avec Léandre :
Il ſait que je l'aimois de l'amour le plus tendre.
J'ai tantôt par lui-même appris ſon changement,
Sans que mon cœur ait pû changer de ſentiment;
Je ſuis toûjours la même.

LE'ANDRE.

Ah! c'eſt trop me contraindre,
Adorable Julie, il n'eſt plus temps de feindre;
Je le connois ce cœur, il eſt tendre & conſtant;
Vous m'aimez, j'en ſuis ſûr, & je ſuis trop content.

JULIE.

Comment donc?

LE'ANDRE.

Il vous faut expliquer ce myſtère :
Peut-être trop long-temps ai-je oſé vous le taire;
Mais enfin de vous ſeule uniquement charmé,
Je doutois, il eſt vrai, du bonheur d'être aimé.
Pardonnez à l'amant une tendre foibleſſe,
Pardonnez à l'ami cette feinte tendreſſe,
Que pour vous éprouver il affectoit pour vous:
C'eſt moi qui l'ai prié d'aller à vos genoux,
Madame, vous jurer une amour éternelle,
Et vous perſuader que j'étois infidèle.
Après bien des combats il m'a prêté ſes ſoins;
Vous l'avez cru, Madame, & ne m'aimez pas moins.
Il a plus fait encor, mais c'eſt à ma prière,
Il vous a demandée à Monſieur votre père :

Il en obtient l'aveu, j'ai toûjours votre cœur;
Voilà ma main, Madame.

JULIE.

Il n'eſt plus temps, Monſieur,
De vos honteux ſoupçons je crains l'indigne ſuite;
Mon repos, mon honneur, veulent que je l'évite.
Sans courroux, ſans aigreur, je m'explique avec vous,
Et j'accepte aujourd'hui Damon pour mon époux.

LÉANDRE.

Madame, à votre tour, je crois, vous voulez feindre;
Mais d'un pareil ami j'ai lieu de ne rien craindre.
L'exacte probité dont ſon cœur ſuit la loi...

DAMON.

Cet effort par malheur ne dépend plus de moi.
Je te plains; mais enfin, s'il faut que je le diſe,
Voilà le digne fruit de ta folle entrepriſe.
Si tu m'en avois cru, loin d'être malheureux,
Tu te verrois, Léandre, au comble de tes vœux.

LOLIVE.

Au tour que cela prend je puis juger d'avance,
Que j'aurai même prix de mon impertinence;
Et voyant le danger d'être trop curieux,
Sans vouloir m'éclaircir je vous fais mes adieux.

NÉRINE.

Fort bien.

CRISPIN *à Nérine.*

Pour éviter des diſgraces pareilles,
J'aurai ſoin de fermer mes yeux & mes oreilles.

Madame se déclare, & te donne le ton,
C'est à toi maintenant à sauter le bâton.

NE'RINE.

Comme tu me promets toute ta confiance,
Je ne veux pas plus loin pousser ta patience;
Mais point d'épreuve au moins.

GE'RONTE.

Finissons l'entretien.

LE'ANDRE *en s'en allant.*

Je perds tout ce que j'aime, & le mérite bien.

CRISPIN *au Parterre.*

Pour réfléchir, Messieurs, la matière est fort ample.
Amans, maris jaloux, profitez de l'exemple,
Soyez de bonne foi; croyez qu'on l'est aussi,
Et pour prendre leçon, venez souvent ici.

FIN.

L'INGRAT.

COMÉDIE.

ACTEURS.

GÉRONTE.

ARISTE, frère de Géronte.

CLÉON.

ISABELLE, fille de Géronte.

DAMIS.

ORPHISE.

LISETTE, ſuivante d'Iſabelle.

NÉRINE, ſuivante d'Orphiſe.

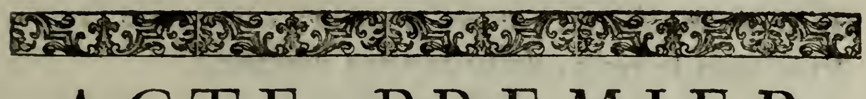
PASQUIN, valet de Damis.

La Scène eſt à Paris, dans la maiſon de Géronte.



L'INGRAT,

Comédie.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

VOUS voulez me parler d'une affaire importante?

ARISTE.

Oui, si vous contraignez votre humeur pétulente,
Jusques à m'écouter sans nul emportement.

GÉRONTE.

Soit.

ARISTE.

Pour peu qu'on s'oppose à votre sentiment,
Vous répondez d'un air....

GÉRONTE.

Ah que de préambule!

ARISTE.

Vous me promettez donc!....

GÉRONTE.

Suis-je si ridicule!
Est-ce qu'à la raison je ne me rends jamais!

ARISTE.

Je ne dis pas cela, mon frère, mais...

GÉRONTE.

Quoi, mais!
Je vous l'ai déjà dit plus de vingt fois, mon frère,
Et je vous le redis, dussai-je vous déplaire,
Je suis très-fatigué de vos moralités;
Et c'est toûjours à moi que vous les débitez.
Grands discours, mots choisis, figure à chaque phrase,
Vous parlez gravement, & même avec emphase;
Mais tout cela ne sert qu'à me faire enrager,
Et nullement, mon frère, à me faire changer.
Je suis vif, je suis prompt, mais je suis raisonnable.

ARISTE.

Quelquefois; & souvent vous êtes intraitable.
Dès qu'on veut vous ôter certains entêtemens....

GÉRONTE *brusquement.*

Oh parbleu, je suis las de vos raisonnemens;
Bonjour.

ARISTE.

Eh bien, j'ai tort, écoutez-moi de grace.

GÉRONTE.

Trève de remontrance, ou je quitte la place.

ARISTE.

Voulez-vous marier votre fille!

GÉRONTE.

Au plus tôt.
J'ai trouvé juſtement le parti qu'il lui faut.

ARISTE.

Quel eſt-il ?

GÉRONTE.

C'eſt Damis.

ARISTE.

Ah ! que viens-je d'entendre !
Mon frère, y penſez-vous ? Quoi vous prenez pour gendre
Un jeune homme ſans bien, que depuis quelques mois
Vous avez retiré chez vous ?

GÉRONTE.

Oui. Je conçois
Que mon deſſein, mon frère, eſt peu conforme au vôtre ;
Vous vouliez me parler, ſans doute, de quelqu'autre ?

ARISTE.

Oui, mon frère, il eſt vrai.

GÉRONTE.

Je n'en démordrai point,
Mon cher frère.

ARISTE.

Avez-vous conſulté ſur ce point
Le goût de votre fille ?

GÉRONTE.

Eſt-il donc néceſſaire
De prendre ſon avis ſur une telle affaire ?
De ma fille, je crois, j'ai droit de diſpoſer.

ARISTE.

Mais pour avoir ce droit, en faut-il abuſer ?

Sachez donc ſi Damis eſt aimé d'Iſabelle;
Car enfin ...

GÉRONTE.

Oh parbleu, vous me la donnez belle;
Il faut bien qu'il lui plaiſe étant choiſi par moi.
Un père à ſes enfans doit impoſer la loi:
Il eſt le ſouverain de toute ſa famille.

ARISTE.

Oui, mais quand il marie ou ſon fils ou ſa fille,
Il doit rabattre un peu de cette autorité,
Et ne point trop vouloir ce qu'il a projeté;
Autrement, c'eſt aller juſqu'à la tyrannie.

GÉRONTE.

Vous me faites pitié, ma foi. Pauvre génie!

ARISTE.

Enfin donc votre fille épouſera Damis.

GÉRONTE.

Oui, je vous en réponds; je me le ſuis promis,
Elle l'épouſera, la choſe eſt très-certaine,
Ou... je l'épouſerai, moi.

ARISTE.

Mais prenez la peine
De me dire pourquoi vous en uſez ainſi?
Quelles ſont vos raiſons?

GÉRONTE.

Mes raiſons? les voici.

ARISTE.

Bon,

GÉRONTE.

C'eſt que je le veux, & que je ſuis le maître.

ARISTE.

On ne peut pas répondre à cela: mais peut-être
En avez-vous quelqu'autre; & vous êtes trop bon,
Trop juſte....

GÉRONTE.

Oui morbleu, j'ai quelqu'autre raiſon,
Que tout homme d'honneur ne ſauroit contredire,
Et j'ai honte pour vous, qu'il vous en faille inſtruire.
Avez-vous oublié que je dois tout mon bien
Au père de Damis! & comptez-vous pour rien
Les bontés qu'eut pour moi cet ami plein de zèle,
Lorſque l'éclat fâcheux d'une affaire cruelle
Obligea notre père à ſortir de Paris!
Son bien fut confiſqué. Le père de Damis
Touché de nos malheurs, ſenſible à ma miſère,
Me prit dans ſa maiſon, & me tint lieu de père.
Ses parens, ſes amis, & ſes ſoins aſſidus,
Obtinrent que nos biens nous fuſſent tous rendus;
Il me ſauve en un mot d'un ſi cruel orage.
Au bout de quatorze ans, lui-même il fait naufrage;
Il prête à des amis, il ſe rend caution,
Et par d'autres malheurs il perd un million.
Un bien près de Nevers eſt le ſeul qui lui reſte,
Il s'y retire enfin après ce coup funeſte:
Il languit quelque temps dans ce triſte ſéjour;
Il meurt, & laiſſe un fils. Par un juſte retour
Je l'attire céans; & malgré ma famille,
Je prétends qu'au plus tôt il épouſe ma fille.
Je ſais bien, comme vous, qu'il eſt pauvre; mais quoi?

Les bienfaits que ſon père a répandus ſur moi
Ne ſont-ils d'aucun prix? c'eſt un riche héritage
Que Damis à ma fille apporte en mariage.

ARISTE.

Aidez-le, j'y conſens; mais ne le pouvez-vous,
Sans que de votre fille il devienne l'époux?
Déjà depuis long temps Cléon aime Iſabelle,
Et pour dire encor plus, peut-être l'aime-t-elle.
Cléon en l'épouſant vous feroit grand honneur;
Sa naiſſance & ſon rang.....

GÉRONTE.

Je ſuis ſon ſerviteur.
Je veux être toûjours maître dans ma famille;
Il croiroit faire grace en épouſant ma fille:
Puis, maître de mon bien, qu'il ſouhaite d'avoir,
Il ne daigneroit plus s'abaiſſer à me voir;
Et ma fille par lui haïe & mépriſée,
A mille déplaiſirs ſe verroit expoſée.
Dès qu'elle ſe plaindroit: Allez, lui diroit-on,
C'eſt bien aſſez pour vous de porter un grand nom;
Vous n'êtes que bourgeoiſe, entendez-vous, ma mie?
Morbleu! je ſouffrirois une telle infamie?
Je me dépouillerois pour avoir des mépris?
Non, non, je ne veux point de grandeur à ce prix.
J'ai du bien, mais enfin je n'ai point la foibleſſe,
De vouloir voir ma fille ou Marquiſe ou Ducheſſe;
Il en coute trop cher: plus d'un riche bourgeois
Ayant fait ce faux pas, s'en eſt mordu les doigts.

ARISTE.

ARISTE.

De la part de Cléon vous n'avez rien à craindre.

GÉRONTE.

Bagatelle : à préſent il tâche à ſe contraindre ;
Dès qu'il ſeroit mon gendre, adieu l'honnêteté.
Eh je connois l'humeur des gens de qualité.

ARISTE.

Examinez-le à fond, vous changerez de ſtyle,
Et conviendrez...

GÉRONTE.

Morbleu, vous m'échauffez la bile :
Retirez-vous de grace, & ne me troublez pas.

ARISTE.

Adieu donc.

SCENE II.

GÉRONTE *ſeul.*

IL me met dans un grand embarras.
Je crains fort que Cléon, trop aimé d'Iſabelle,
A mes intentions ne la rende rebelle ;
Mais elle vient. Feignons pendant quelques momens,
Et découvrons un peu quels ſont ſes ſentimens.

SCENE III.

GÉRONTE, ISABELLE, LISETTE.

GÉRONTE *d'un air riant.*

Ah vous voilà, ma fille : eh quoi, toûjours rêveuſe !
Qu'avez-vous, dites-moi ! ne ſoyez point honteuſe.

ISABELLE.

Moi ! qu'aurois-je, mon père !

GÉRONTE.

Ah ! vous diſſimulez.
Ouvrez-moi votre cœur : que vous faut-il ! parlez.

LISETTE.

La choſe à deviner n'eſt pas bien difficile.

GÉRONTE *bruſquement.*

Je ne vous parle pas ; vous êtes trop habile.
(à Iſabelle.)
Vous ſavez l'amitié que j'eus toûjours pour vous.

ISABELLE.

Il eſt vrai, c'eſt pour moi le bonheur le plus doux.

GÉRONTE.

Vous êtes inquiète.

LISETTE.

Oh la grande merveille,
Qu'une fille à vingt ans ait la puce à l'oreille !

GÉRONTE.

Pourquoi me réponds-tu ! je ne te parle pas.

LISETTE.

Je me réponds à moi.

GÉRONTE.

Réponds-toi donc tout bas.

(à Isabelle.)

De ce que vous pensez me ferez-vous mystère!

ISABELLE.

Moi! je ne pense rien que je veuille vous taire.

LISETTE.

Il est certains secrets qu'on renferme en dedans,
Et dont les pères sont de mauvais confidens.

GÉRONTE.

Tais-toi.

LISETTE.

Je ne le puis, Monsieur, en conscience.

GÉRONTE.

Je le veux.

LISETTE.

(Elle le prévient quand il veut parler.)

Qu'il est dur de garder le silence!

GÉRONTE *à sa fille.*

Enfin...

LISETTE.

Mais on le veut, il faut bien obéir.

GÉRONTE *à sa fille.*

Je sais...?

LISETTE.

Je me tairai, quand j'en devrois mourir.

(Elle rencontre les yeux de Géronte, qui lui jette un regard terrible.)

GÉRONTE.

Avouez le sujet de votre rêverie.

Ne ſouhaitez-vous pas ?....

ISABELLE.

Quoi ?

GERONTE.

Que je vous marie.

LISETTE.

Ma foi, vous devinez.

ISABELLE.

Je le ſouhaite, moi !

LISETTE.

Eh vous n'en mourriez pas, ni moi non plus, je croi.

GERONTE.

Liſette parle bien, & j'aime ſa franchiſe;
Suis ſon exemple, allons.

ISABELLE.

Que faut-il que je diſe ?

GERONTE.

Que tu veux un mari, ne diſſimule point.

ISABELLE.

Il me ſied aſſez mal de parler ſur ce point;
Cependant j'obéis. Si pour le mariage
On conſulte mon cœur, j'y vois mon avantage,
Rien ne peut me flatter plus agréablement.
Si l'on veut m'engager ſans mon conſentement,
Je hais le mariage, & je ſerai ravie
D'être comme je ſuis le reſte de ma vie.

GERONTE *à part.*

De mon benêt de frère elle a pris les leçons;
(haut.)
Contraignons-nous pourtant. Je goûte vos raiſons,

Ma fille, & de ma part vous n'avez rien à craindre.
Allez, je vous promets de ne vous point contraindre.
Ça, découvrez-moi donc le fond de votre cœur.
Cléon.... vous rougiſſez.

LISETTE.

Eh franchement, Monſieur,
Il joint bien du mérite à ſa haute naiſſance.

GÉRONTE.

Il vient ici ſouvent?

LISETTE *à part.*

Plus ſouvent qu'il ne penſe.

GÉRONTE *à ſa fille.*

Dite donc.

ISABELLE.

Quelquefois.

GÉRONTE.

J'ai cru m'apercevoir
Qu'il n'étoit pas fâché quand il pouvoit vous voir.

ISABELLE.

Au moins il me le dit.

GÉRONTE.

Vous jurant qu'il vous aime?

ISABELLE.

Oui.

GÉRONTE.

De votre côté, vous en uſez de même?

ISABELLE.

Comme il eſt honnête homme, & qu'il veut m'épouſer,
A ſes empreſſemens je n'ai pû m'oppoſer.

GÉRONTE.

Fort bien, je vous entends, ma petite mignone,
Vous l'aimez.

ISABELLE.

Il eſt vrai.

GÉRONTE *en fureur.*

Quoi vous l'aimez, friponne!
Ah ah, vous vous piquez de belle paſſion,
Et vous oſez aimer ſans ma permiſſion!

ISABELLE.

Mon père!

GÉRONTE.

Indigne fille!

ISABELLE.

Hélas! je ſuis perdue.

GÉRONTE.

Oſez-vous bien encor vous montrer à ma vûe!

LISETTE.

Pouvez-vous, car il faut que je parle à mon tour,
Montrer tant d'ignorance en matière d'amour!

GÉRONTE.

Quoi, coquine, tu veux, ..

LISETTE.

Malgré votre colère,
Sachez qu'on n'aime point ſelon l'ordre d'un père.
La main dépend de lui: le cœur en liberté,
Du pouvoir paternel brave l'autorité;
Il ne s'attache à rien qu'à ce qu'il trouve aimable,
Et c'eſt de la nature un droit inconteſtable.
Très-inutilement prétend-on l'engager

Par force, par devoir, par raiſon, à changer;
Ni force, ni devoir, ni raiſon, ni prudence,
Rien ne l'y peut forcer que ſa propre inconſtance.

GÉRONTE.

Quoi, pendarde, tu peux me tenir ce diſcours?
Ah je t'en punirai.

LISETTE *à Iſabelle.*

Vous tairez-vous toûjours?
Vous-même, à votre tour, défendez votre cauſe.

GÉRONTE.

Aimer ſans mon aveu!

LISETTE.

Voyez l'étrange choſe.
Ainſi donc il falloit, pour aimer tendrement,
Qu'elle prît ſoin, Monſieur, d'avoir votre agrément,
Et vous dît: Mon papa, Cléon me trouve aimable;
Je m'aperçois auſſi qu'il eſt très-eſtimable,
Qu'il eſt jeune, bien fait, qu'il a l'œil tendre & doux,
Je voudrois bien l'aimer; me le permettez-vous?

(Elle fait la révérence.)

Oh le beau compliment d'une fille à ſon père!
De votre temps, Monſieur, étoit-ce la manière?
Je ne ſais ſi l'on fait aujourd'hui bien ou mal,
Mais nous n'obſervons plus ce cérémonial.

GÉRONTE.

Enfin, malgré mes dents, il faut que je me taiſe,
Chienne, pour te laiſſer jaſer tout à ton aiſe.
Prends bien garde à la fin de te faire chaſſer.

LISETTE.

Je vous parle raiſon, pourquoi vous offenſer?

N'avez-vous pas promis de ne la point contraindre!

GE'RONTE.

Vas, si je l'ai promis, c'est que je voulois feindre.

LISETTE.

Mais qui voulez-vous donc lui donner pour époux!

GE'RONTE.

Damis.

ISABELLE.

Ah ciel!

LISETTE.

Damis! vous vous mocquez de nous.
En conscience, là, croyez-vous être sage!

GE'RONTE.

Oui; je veux dès demain faire ce mariage.
(à Isabelle.)
Si vous n'obéissez, un couvent dans trois jours
Vous fera repentir de vos folles amours.
(Il sort.)

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE *pleurant.*

Ah ma pauvre Lisette!

LISETTE *sur le même ton.*

Ah ma chère maîtresse!

ISABELLE.

Je ne puis respirer, tant la douleur m'oppresse.

Cher

Cher Cléon ! pourrez-vous ſoûtenir ce malheur.

LISETTE *d'une voix entrecoupée.*

Hélas, le pauvre enfant, il mourra de douleur.

ISABELLE.

C'eſt donc en vain que j'aime & que ſuis aimée !

LISETTE.

Je cède à la fureur dont je ſuis animée.

(du côté dont Géronte eſt ſorti.)

Quoi donc vous prétendez vieux réiſtre, vieux brutal !

ISABELLE.

Ah ! reſpecte mon père, & n'en dis point de mal.

LISETTE.

Je veux lui chanter pouille au moins en ſon abſence,
Puiſque je n'oſe pas le faire en ſa préſence.

ISABELLE.

Si c'eſt tout le ſecours que tu veux me donner,
A mon mauvais deſtin tu peux m'abandonner.
Conſeille-moi pluſtôt ſur ce que je dois faire.

LISETTE.

Primò, déſobéir à Monſieur votre père.
Oui, c'eſt-là le grand point qu'il vous faut obſerver,
Et j'ai trouvé cela tout d'un coup ſans rêver.

ISABELLE.

Le Couvent ....

LISETTE.

Raiſonnons en bonne politique.
Le Couvent eſt-il fait pour une fille unique,
Qui doit en mariage avoir cent mille écus
Du ſeul bien de ſa mère ! Allez ne craignez plus

Qu'à cette extrémité l'on veuille vous réduire;
Aimez toujours Cléon, osez même le dire.
Si Géronte vous presse, il faut dorénavant
Lui répondre en deux mots, Cléon, ou le Couvent.

ISABELLE.

Je crains qu'il ne persiste....

LISETTE.

Hé je sais qu'il vous aime.
Il faudra qu'il se rende en dépit de lui-même;
Et quand Damis saura que vous aimez Cléon,
Qu'il l'a toûjours aidé de sa protection,
Et qui depuis peu même, à ce que l'on publie,
A trouvé le moyen de lui sauver la vie;
Et de plus, que Cléon très-amoureux de vous,
Souhaite avec ardeur de se voir votre époux,
Comptez que le respect & la reconnoissance....

ISABELLE.

Je connois peu Damis: mais selon l'apparence,
Il ne se pique pas d'avoir des sentimens....

LISETTE.

Je sais que les ingrats sont communs en ce temps,
Et....

ISABELLE.

Céder une main qui fait notre fortune,
Ce n'est pas-là l'effort d'une vertu commune.

LISETTE.

En tout cas, il faudra lui déclarer tout net
Que vous le haïssez.

ISABELLE.

Je le hais en effet:
Mais, si malgré cela....

LISETTE.

Mon Dieu, laissez-moi faire,
Je trouverai moyen de rompre cette affaire.
Mais voici son valet, retirez-vous d'ici,
Et laissez-moi le soin de mener tout ceci.

ISABELLE.

Je me confie en toi.

LISETTE.

Vous serez satisfaite.

SCENE V.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Très-humble serviteur à l'aimable Lisette.

LISETTE *brusquement.*

Bonjour.

PASQUIN.

Comment, bonjour. Quel accueil est-ce là!
D'où peut naître, dis-moi, l'humeur où te voilà?

LISETTE.

Que t'importe?

PASQUIN.

Crois-moi, ne fais point la cruelle,
Les hommes aujourd'hui sont rares.

LISETTE.

Bagatelle.

Il en eſt encor plus que nous ne voudrions,
Et qui méritent bien que nous les mépriſions.

PASQUIN.

Vous avez beau tenir ce diſcours malhonnête,
Le moindre de nous tous, vous fait tourner la tête.

LISETTE.

Voilà certainement le diſcours le plus plat
Qui ſoit jamais ſorti de la bouche d'un fat.
Hé, taiſez-vous, Meſſieurs, dans le ſiècle où nous ſommes,
Où l'on voit chaque jour dégénérer les hommes.
Car qu'eſt-ce qu'un jeune homme? un jaſeur importun,
Un petit freluquet vuide de ſens commun,
Diſtrait, fat, étourdi, qui met toute ſa gloire,
Tout le jour à courir, toute la nuit à boire;
Sans goût, ſans politeſſe, inſolent, diſſipé,
Qui de la bagatelle eſt toûjours occupé;
Eſclave plus que nous d'une mode nouvelle,
Ami très-indiſcret, amant très-infidèle,
Qui jure, qui médit, qui prodigue ſon bien,
Qui n'a nuls ſentimens, qui ne s'applique à rien,
Qui ne ſait obſerver ni raiſon, ni meſure,
Et qui de l'homme enfin n'a plus que la figure.

PASQUIN.

Ta maîtreſſe a de nous meilleure opinion.

LISETTE.

Que ſais-tu?

PASQUIN.

Je vois bien qu'elle lorgne Cléon.

LISETTE.

Oui, parce qu'il eſt fait autrement que les autres.

PASQUIN.

Bon. Il a ſes défauts, & nous avons les nôtres.
A la naiſſance près, mon maître le vaut bien.

LISETTE.

Plaiſant original.

PASQUIN.

Comment!

LISETTE.

Ne m'en dis rien.
Depuis qu'il eſt ici j'évite ſa préſence;
Et me parler de lui, c'eſt me faire une offenſe.

PASQUIN.

Il t'eſt fort obligé de ces bons ſentimens,
Et je t'en fais pour lui d'humbles remercimens.

LISETTE.

Ma maîtreſſe le hait encore bien davantage.

PASQUIN.

Tout de bon!

LISETTE.

De ceci tu pourras faire uſage,
Si tu vois que ton maître ait la témérité
D'abuſer des bontés d'un vieillard entêté,
Qui forme quelquefois des projets fort bizarres.

PASQUIN.

Mais je ne t'entends point, je crois que tu t'égares.

LISETTE.

Non. Je te parle juſte. Apprends auſſi de moi
Qu'Iſabelle à Cléon vient d'engager ſa foi,

Et qu'ils se sont promis une amour éternelle.

PASQUIN.

J'y consens volontiers. Parlons de moi, la belle;
Vous sentez-vous d'humeur à m'aimer tant soit peu!

LISETTE.

Non. Naturellement je vous fais cet aveu.

PASQUIN.

Voilà ce qui s'appelle un aveu fort sincère.
Je me flattois pourtant d'avoir de quoi vous plaire.

LISETTE.

Je te dis franchement les sentimens que j'ai.
Adieu, va-t-en au diable, & voilà ton congé.

SCENE VI.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Je te cherchois, Pasquin.

PASQUIN *à part.*

Me voici. La coquine,
Pour qui j'avois déjà presque oublié Nérine.

DAMIS.

Dis-moi...

PASQUIN.

Je ne sais rien. Je suis pétrifié.

DAMIS.

Qu'as-tu!

PASQUIN *à part.*

Comme un faquin m'avoir congédié !

DAMIS.

Veux-tu bien me répondre ?

PASQUIN *à part.*

Insolente grisette !

DAMIS.

De qui parles-tu donc ?

PASQUIN

Je parle de Lisette.

Si vous saviez, Monsieur, comme elle m'a traité !

DAMIS.

C'est bien fait. On punit ton infidélité.

PASQUIN.

Si je suis inconstant, êtes-vous plus fidèle ?
Vous trahissez Orphise en aimant Isabelle.

DAMIS.

Je ne la trahis point, je l'aimois foiblement;
Et je prends celle-ci par raison seulement.
Un homme bien sensé n'aime que de la sorte:
Sur tout autre motif son intérêt l'emporte.
C'est-là sa passion. Orphise n'a plus rien:
On m'offre une autre épouse avec beaucoup de bien,
Dois-je en la refusant me piquer de constance,
Et tendre Céladon, préférer l'indigence
A l'état opulent où Géronte aujourd'hui
Prétend me rétablir en m'attachant à lui !

PASQUIN.

Dorante l'auroit fait en vous donnant Orphise,

Sa généroſité.

DAMIS *en ſoûriant.*

Je ferois la ſottiſe
De me ſacrifier à ſon intention!

PASQUIN.

Pourquoi non! vous devez faire réflexion
Qu'étant riche, & vous pauvre, il vous offroit ſa fille.

DAMIS.

Que veux-tu que j'y faſſe! un procès de famille
Qu'a perdu ce bon-homme, a changé ſon état.

PASQUIN.

Il peut le regagner. Je ſais d'un Avocat
Qu'on a fait à Dorante une injuſtice extrême.
Des gens très-bien au fait vous l'ont dit à vous-même.
Les Juges de Nevers avoient été ſurpris;
Il en devoit, je penſe, appeller à Paris.
De plus, Orphiſe attend d'une vieille parente
Une ſucceſſion qu'on dit très-importante.

DAMIS.

Eſpérances en l'air; chimères en un mot:
Pour compter là-deſſus il faut être bien ſot.

PASQUIN.

Mais le gain du procès, ſelon toute apparence...

DAMIS.

Le ſolide préſent vaut mieux que l'eſpérance.

PASQUIN.

Que dira-t-on de vous!

DAMIS *en riant.*

Tout ce que l'on voudra.

PASQUIN.

PASQUIN.

C'eſt une ingratitude, on vous en blâmera.

DAMIS.

Ingratitude ou non, je ſonge à ma fortune.

PASQUIN.

Il n'eſt pas d'un bon cœur....

DAMIS.

Un bon cœur importune.

PASQUIN.

On n'a pour un ingrat que haine & que mépris!...

DAMIS.

Caractère odieux pour les petits eſprits :
Qui craint ce titre-là n'eſt qu'un franc imbécille.
Tout fourmille d'ingrats, à la cour, à la ville.
De ſon ſeul intérêt on doit s'embarraſſer ;
Et ſans ingratitude on ne peut s'avancer.

PASQUIN.

Mais la reconnoiſſance...

DAMIS.

Eſt une tyrannie,
Qui ne pourra jamais aſſervir mon génie.
Puſillanimité.

PASQUIN.

Vertu.

DAMIS.

Tais-toi, faquin.

PASQUIN.

Je liſois l'autre jour dans un petit bouquin
Qu'il étoit un pays où pour l'ingratitude,

On ne pouvoit trouver un ſupplice aſſez rude.

DAMIS.

Pays des Iroquois.

PASQUIN.

Pays des gens de bien.

DAMIS.

Oui, de ſots comme toi.

PASQUIN.

Je n'avance donc rien
A vous prêcher?

DAMIS *en riant.*

Tu vois.

PASQUIN.

Mais, Monſieur, à ce compte,
Vous épouſerez donc la fille de Géronte?

DAMIS.

En doutes-tu, Paſquin?

PASQUIN.

J'aurois tort d'en douter,
Voyant qu'aucun égard ne peut vous ſurmonter;
Mais ce qui me ſurprend, c'eſt que par préférence,
Géronte vous la donne.

DAMIS.

Oui, par reconnoiſſance.
Car mon père autrefois l'a comblé de bienfaits,
Dont il veut qu'au plus tôt je ſente les effets.

PASQUIN.

Et vous trouvez cela?...

DAMIS.

Très-juſte.

PASQUIN.

Ah mon cher maître,
Je vous prends ſur le fait. Qui prétends reconnoître
Un bienfait eſt un ſot, ne l'avez-vous pas dit!
Donc, ſelon vous, Géronte eſt un petit eſprit,
Un imbécille, un fou.

DAMIS.

Qui te dit le contraire!
Il fait une ſottiſe, & je le laiſſe faire.
En feignant d'admirer ſon généreux motif,
Mon admiration le rend encor plus vif.
Je me moque tout bas d'un pareil ridicule,
Et j'en profiterai, ſans le moindre ſcrupule.
N'eſt-ce pas très-bien fait!

PASQUIN.

Oui, le trait eſt fort beau,
J'en ſuis édifié.

DAMIS.

Crois qu'il n'eſt pas nouveau.

PASQUIN.

Le bon cœur que voilà!

DAMIS.

Tu me crois bien blâmable;
Mais apprends qu'au bon cœur l'eſprit eſt préférable;
Et que l'eſprit conſiſte à n'avoir pour objet
Que ſon avancement, ſans ſe rendre ſujet
A tous ces vains égards dont de prétendus ſages
Nous font dans leurs écrits d'ennuyeux étalages:
Des plus puiſſans Etats l'intérêt eſt la loi;

Les grands hommes toûjours ont pensé comme moi.

PASQUIN.

La chose étant ainsi, vous êtes un grand homme;
Si je le suis jamais, je veux bien qu'on m'assomme.

DAMIS.

Tu n'es qu'un idiot, qu'une ame du commun.

PASQUIN.

Vouloir vous corriger, c'est vous être importun;
Quoique depuis le temps de votre adolescence,
J'aye acquis près de vous le droit de remontrance.

DAMIS.

Mais n'en use pas trop.

PASQUIN.

J'en userois en vain.
Je me tue à prêcher, vous allez votre train.

DAMIS.

Et n'ai-je pas raison? sais-tu mieux que moi-même
Ce qui me convient?

PASQUIN.

Oui, parce que je vous aime;
Je voudrois...

DAMIS.

Vas, tu peux te reposer sur moi.
Je m'ouvre librement, & je me fie à toi,
Que cela te suffise.

PASQUIN.

Un mot sur Isabelle.
Vous sentez-vous au fond quelque penchant pour elle?

DAMIS.

Pas le moindre.

PASQUIN.

Tant mieux.

DAMIS.

Eh pourquoi donc tant mieux !

PASQUIN.

C'eſt que ſi par malheur vous étiez amoureux,
Vous aimeriez tout ſeul, car elle en aime un autre.

DAMIS.

Qui te l'a dit !

PASQUIN.

Liſette. Il y va trop du vôtre
Pour que je vous le cache.

DAMIS.

Eh que me fait cela ?

PASQUIN.

Ah ! je n'attendois pas cette réponſe-là.

DAMIS.

Que m'importe ſon cœur ſi j'obtiens ſa perſonne ?
Je ne ſuis amoureux que du bien qu'on lui donne.
Je cherche à m'enrichir, non à me faire aimer.
D'ailleurs quand mon mérite auroit pû la charmer,
Cela dureroit peu . car à préſent l'uſage
Eſt qu'on ne s'aime plus après le mariage.

PASQUIN.

N'en étant point aimé, quand vous ſerez mari,
Ce ſera, ſur mon ame, un beau charivari.
Votre front pourra bien être orné par la belle.

DAMIS.

Ce malheur aujourd'hui n'eſt qu'une bagatelle.

De pareilles frayeurs ſont viſions de fous.

PASQUIN.

Je vois beaucoup de gens qui penſent comme vous.

DAMIS.

Mais quel eſt cet amant que ma future adore!

PASQUIN.

Un homme qui vous doit être cher.

DAMIS.

Mais encore!

PASQUIN.

Cléon.

DAMIS.

Quel conte!

PASQUIN.

Non. Rien n'eſt plus aſſuré.
Il adore Iſabelle, il en eſt adoré.
Tout homme d'un haut rang, ſentant ſa bourſe vuide,
D'une riche bourgeoiſe eſt diablement avide.
Pourrez-vous diſputer Iſabelle à Cléon,
Après ce qu'il a fait pour vous!

DAMIS.

Eh pourquoi non!
Voyons.

PASQUIN.

Laiſſons à part ſon rang & ſa naiſſance,
Mais ſongez, après tout, que la reconnoiſſance...

DAMIS.

Quelle reconnoiſſance eſt-ce que je lui doi,
Maraut!

PASQUIN.

La queſtion eſt plaiſante, ma foi.

Il ne vous a ſauvé que l'honneur & la vie,
Et ce ſont menus droits qu'aiſément on oublie.

DAMIS.

Ah ah! je m'en ſouviens: l'affaire de Nevers.

PASQUIN.

Ah qu'à votre louange on chantoit de beaux vers!
Vous aviez, diſoit-on, d'une ame noble & fière,
Tué, pendant la nuit, un homme par derrière.

DAMIS.

J'en étois innocent.

PASQUIN.

Oui, vous avez raiſon,
Je le ſais: mais enfin on vous mit en priſon.
Le défunt, comme vous, étoit amant d'Orphiſe;
Vous aviez eu tous deux ſur cela quelque priſe:
L'aſſaſſin avoit sû ſi bien prendre ſon temps,
Que vous euſſiez pour lui payé tous les dépens,
Vous périſſiez enfin malgré votre innocence,
Si Cléon n'eût écrit en toute diligence,
Et n'eût mis tous ſes ſoins à découvrir enfin,
Qu'un parent du défunt étoit ſon aſſaſſin.

DAMIS.

Il eſt vrai; mais Cléon n'a fait dans cette affaire,
Que ce qu'un galant homme eſt obligé de faire.
L'action eſt ſi belle & lui fait tant d'honneur,
Qu'il la doit plus que moi tenir pour un bonheur.
Je ſonde les motifs, j'en pèſe le mérite.

PASQUIN.

Et vous peſez ſi bien que vous demeurez quitte.

Que c'eſt un beau talent que de ſavoir compter.

DAMIS.

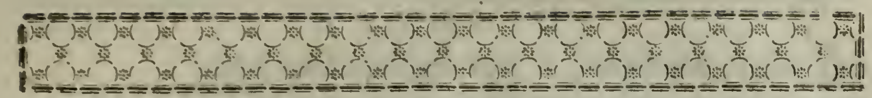
Qu'un fat eſt ennuyeux quand il veut plaiſanter !
Mais je ne ſonge pas qu'on attend le Notaire,
Le bon homme aujourd'hui veut terminer l'affaire ;
Je m'en vais le rejoindre & dicter le Contrat.

PASQUIN *ſeul.*

Morbleu ! que je ſuis las de ſervir un ingrat !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Mais où courez-vous donc!

ISABELLE.

He que ſais-je, Liſette!

LISETTE.

E'coutez-moi du moins.

ISABELLE.

Je ſuis trop inquiète.
Mon oncle ſort, Cléon ne revient point. Hélas!

LISETTE.

On l'eſt allé chercher, ne vous déſolez pas;
Il va vous demander lui-même en mariage:
Peut-être obtiendra-t-il...

ISABELLE.

Ah je tremble!

LISETTE.

J'enrage
De voir que vous ayez ſi peu de fermeté.

ISABELLE.

Je ſais trop à quel point mon père eſt entêté...

LISETTE.

Hé bien, Madame, il faut imiter votre père.
Sans vous, au bout du compte, on ne ſauroit rien faire :
Il tiendra pour Damis, vous tiendrez pour Cléon ;
Il dira toûjours oui, vous direz toûjours non.

ISABELLE.

Eſt-ce là le parti qu'une fille bien ſage …

LISETTE.

Il vous en aimera mille fois davantage.
Un père eſt trop heureux, & ſur-tout aujourd'hui,
De ſe voir un enfant qui tienne un peu de lui :
Cela n'eſt pas commun.

ISABELLE.

Je n'ai pas l'aſſurance… ?

LISETTE.

Hé bien, ſignalez-vous par votre obéiſſance ;
Damis ſera le prix de vos ſoûmiſſions,
Et l'on ne force point les inclinations.

ISABELLE.

Ah ! ne m'accable point par cette raillerie.

LISETTE.

Mais enfin, quel parti prenez-vous, je vous prie ?

ISABELLE.

De parler à Damis,

LISETTE.

Ah, j'approuve cela.

ISABELLE.

Et de lui déclarer…

LISETTE.

Hé tenez, le voilà.

SCENE II.

ISABELLE, DAMIS, PASQUIN, LISETTE.

DAMIS.

Madame, je ne ſais ſi vous êtes inſtruite,

LISETTE *à Iſabelle.*

Courage. Vous voilà déjà toute interdite.

DAMIS.

Des bontés dont Géronte a daigné m'honorer.

ISABELLE.

Je ſais juſqu'où ſon choix vous permet d'aſpirer:
Je ſais plus, c'eſt qu'avant de m'avoir conſultée,
L'offre qu'il vous a faite eſt par vous acceptée.
N'eſt-ce pas m'offenſer!

DAMIS.

Je ne puis le nier;
Mais mon empreſſement doit me juſtifier.
Si-tôt que je vous vis, je vous aimai, Madame,
Hé que n'ai-je point fait pour étouffer ma flamme!
Paſquin m'en eſt témoin.

PASQUIN *à part.*

Il a le diable au corps.

DAMIS *à Paſquin.*

Parle donc.

PASQUIN.

Il eſt vrai qu'il a fait des efforts....

(bas à Damis.)

Mais pouvez-vous mentir avec cette impudence!

DAMIS.

Ces efforts furent vains ; je m'impofai filence.
C'étoit beaucoup, Madame, & jufques à ce jour
Ma bouche ni mes yeux n'ont point parlé d'amour.
A fuivre mon penchant Géronte m'autorife,
Il m'offre votre main. Quelle aimable furprife !
Ai-je dû balancer, Madame, à l'accepter?
E'toit-ce vous aimer que de vous confulter?

PASQUIN.

Oh, mon maître a cela qu'il va vîte en affaires.
Quand l'on eft bien preffé, l'on ne raifonne guères.

DAMIS.

L'amour & la raifon peuvent-ils s'accorder?
Dans ces occafions, l'amour veut décider.

LISETTE.

Hé ce n'eft point l'amour en ceci qui décide;
Dite-le franchement, l'intérêt feul vous guide.

DAMIS.

L'intérêt? jufte ciel! moi, qui ne fais qu'aimer?

PASQUIN.

Mon maître intéreffé? grand Dieu! c'eft blafphémer.

DAMIS.

Tu fais que c'eft à tort, Pafquin, qu'on me foupçonne,
Et que mon cœur n'en veut qu'à fa feule perfonne.

LISETTE.

Vous le direz cent fois que nous n'en croirons rien:
Ma maîtreffe eft fort riche, & vous aimez fon bien;
Voilà tout votre objet.

PASQUIN.

Rends-lui plus de juſtice.

(bas à Damis.)

Ma foi, l'on vous connoît malgré votre artifice.

DAMIS.

Que le ciel....

PASQUIN.

Que l'enfer... Mais n'allons pas plus loin;
C'eſt à vous de jurer.

DAMIS.

Oui, le ciel m'eſt témoin
Que mon cœur enchanté de ce qu'on me propoſe....

LISETTE.

Hé bien, on vous croit donc, mais c'eſt la même choſe;
Car enfin... Allons, vous, il eſt temps de parler,
Madame.

ISABELLE *à Damis.*

Il faut ici ne rien diſſimuler:
Je ne vous aime point, & ſens que de ma vie,
Monſieur, de vous aimer je n'aurai nulle envie.

PASQUIN.

Ce n'eſt point s'exprimer énigmatiquement,
Et juſqu'au moindre mot j'entends ce compliment.

LISETTE *va du côté de Damis, & le tire à part.*

Je vous dirai bien plus, mais c'eſt en confidence:
Ma maîtreſſe vous hait, Monſieur, à toute outrance;
Et moi qui parle, moi, je ne vous hais pas moins.

PASQUIN *à Damis.*

Vous m'avez dit cent fois que vous perdiez vos ſoins

A chercher en ce monde une fille ſincère;
En voici deux pour une.

DAMIS *à Iſabelle.*

Ah! puiſque votre père
De nous unir tous deux a formé le deſſein,
A ſon ordre abſolu vous réſiſtez en vain.
De plus, quand vous ſaurez le motif qui l'y porte,
Votre haine, ſans doute, en deviendra moins forte.

PASQUIN.

Tantôt de ce motif mon maître me parloit.
Morbleu, ſi vous ſaviez comment il l'admiroit!

ISABELLE.

Mais quel eſt-il enfin!

DAMIS.

C'eſt la reconnoiſſance.
Aimable qualité! vertu dont l'excellence
Mérite d'autant plus nos applaudiſſemens,
Madame, qu'elle n'eſt que trop rare en ce temps!
Imitez votre père.

LISETTE.

Imitez-le vous-même.
Cléon aime Madame, & de plus elle l'aime:
Ce qu'il a fait pour vous eſt d'un aſſez grand prix
Pour que vous lui cédiez...

PASQUIN *bas à Damis.*

Ma foi, vous voilà pris.

DAMIS.

Si Liſette dit vrai...

LISETTE.

La chose est positive,
Et je...

DAMIS.

Cette raison n'est que trop décisive;
Je n'y puis repliquer, j'en suis au desespoir:
Il faut donc pour jamais renoncer à vous voir.

ISABELLE.

Ah ciel!

DAMIS.

Oui, pour Cléon tout me sera facile;
Je vais agir pour lui.

ISABELLE.

Qui vous!

DAMIS *à Isabelle.*

Soyez tranquille;
Attendez tout enfin d'un cœur reconnoissant,
Prêt à faire sur soi l'effort le plus puissant.
De l'honneur, du devoir, je serai la victime.

ISABELLE.

Après un tel effort, comptez sur mon estime.

LISETTE.

Et sur mon amitié.

DAMIS.

Bien-tôt par les effets,
Madame, vous verrez si j'impose jamais.

ISABELLE.

Adieu. Je vais tâcher de disposer mon père
A seconder l'effort que vous voulez vous faire.

PASQUIN *à Lisette.*

En faveur des bontés que mon maître a pour vous,
Ne pourrai-je obtenir quelques regards plus doux!

LISETTE.

Je voudrois de bon cœur te trouver plus aimable,
Mais tiens, plus je te vois, moins la chose est faisable.

SCENE III.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Pasquin, que penses-tu de tout ce que tu vois!

PASQUIN.

Je suis content de vous, Monsieur, pour cette fois:
Oui, j'en pleure de joie, & vous demande en grace
De vouloir bien souffrir...

DAMIS.

Quoi!

PASQUIN.

Que je vous embrasse.

DAMIS.

D'où te vient donc, Pasquin, un tel ravissement!
Dis-moi.

PASQUIN.

De voir en vous un si prompt changement.

DAMIS.

Moi je n'ai point changé, je suis toûjours le même.

PASQUIN.

N'avez-vous pas promis. ...

DAMIS.

Ta ſottiſe eſt extrême.
Tu crois que pour Cléon je m'en vais renoncer
A l'hymen d'Iſabelle?

PASQUIN.

Oui.

DAMIS.

Tu l'as pû penſer?

PASQUIN.

Comment donc! je croyois la choſe indubitable.

DAMIS.

Oh bien, détrompe-toi, rien n'eſt moins véritable.
Quoi! moi-même j'irois détruire mon bonheur
Pour un ſot point de gloire, un chimérique honneur!

PASQUIN.

Pour vous en diſpenſer, comment pourrez-vous faire!

DAMIS.

Je ſais me retourner, j'ai plus d'un caractère.

PASQUIN.

Vous êtes donc un fourbe auſſi-bien qu'un ingrat!

DAMIS.

Si je me dévoilois, je ne ſerois qu'un fat.
Il faut, dans le beſoin, travailler d'induſtrie.
C'eſt ce que le vulgaire appelle fourberie:
Moi je l'appelle adreſſe & ſoupleſſe d'eſprit.
Parlez ſelon les gens, & tout vous réuſſit.

PASQUIN.

Sur-tout l'hypocrisie.

DAMIS.

Oui.

PASQUIN.

Même en ma présence
Vous vantez le bon cœur & la reconnoissance!

DAMIS.

Je m'y suis vû forcé. Puisqu'on hait les ingrats,
Je ne puis être ingrat & ne m'en cacher pas:
Un ingrat doit savoir l'art de se contrefaire.

PASQUIN.

Sentez par-là l'horreur de votre caractère.

DAMIS.

A te dire le vrai, je la sens comme toi;
Et si je suis ingrat, je le suis malgré moi.
Le remords quelquefois se réveille & me gêne;
Mais quand j'y veux céder, mon intérêt m'enchaîne.
Pour sortir du malheur où le sort m'a jeté,
Je me suis endurci contre la probité.
Je ne puis résister aux offres de Géronte:
L'honneur en souffre un peu, mais j'y trouve mon compte.

PASQUIN.

Mais vous avez promis bien positivement
De parler en faveur de Cléon.

DAMIS.

Oui vraiment,
Je lui tiendrai parole.

PASQUIN.

Oh, je n'y vois plus goutte.

DAMIS.

Pour venir à mes fins, c'eſt la plus ſûre route.
Juſqu'au dernier excès Géronte eſt entêté,
Et ne révoque point ce qu'il a projeté.
D'ailleurs, en l'aſſurant que la reconnoiſſance
Me convie & m'oblige à fuir ſon alliance,
Ce diſcours généreux le prendra tellement,
Qu'il ſe confirmera dans ſon entêtement :
Cléon d'un dur refus emportera la honte,
Et ſa haine, à coup ſûr, tombera ſur Géronte.

PASQUIN.

Bon courage, Monſieur, voilà ſans contredit
Avoir fort peu d'honneur avec beaucoup d'eſprit.

DAMIS.

L'honneur eſt d'un grand poids, mais il eſt peu commode:
L'immoler au beſoin, c'eſt ſe mettre à la mode;
C'eſt par-là que l'on voit à la ville, à la cour,
Tant de fourbes adroits s'avancer chaque jour.

PASQUIN.

Vous parviendrez à tout.

DAMIS.

Oui, Paſquin, je l'eſpère.

PASQUIN.

Mais malgré votre eſprit & votre ſavoir-faire,
Vous aurez de la peine à ſortir d'embarras;
Car à coup ſûr Cléon ne vous cédera pas.

DAMIS.

Je ſaurai l'y forcer par l'adroite manœuvre...

PASQUIN.

Vous allez donc ici faire votre chef-d'œuvre.
Permettez avant tout que je vous mette au fait.

DAMIS.

Sur quoi donc?

PASQUIN.

Soyez sûr qu'Isabelle vous hait.

DAMIS.

Il s'agit d'épouser, & tu verras ensuite
Qu'on sait se faire aimer quand on a du mérite.
Au pis aller, le bien qu'elle m'apportera,
De tous les accidens me dédommagera.

PASQUIN.

Ma foi, m'en croirez-vous? fuyez qui vous méprise,
Retournons à Nevers pour apaiser Orphise:
Elle vous adoroit; son amour renaîtra
Dès le premier moment qu'elle vous reverra.
En même temps aussi je reverrai Nérine,
Qui, depuis notre absence, est, je crois, bien chagrine.
Hélas! la pauvre enfant, elle m'aimoit si fort,
Que lorsque je partis...

DAMIS.

Tu pleures.

PASQUIN.

Ai-je tort?
J'ai quitté, pour vous suivre, une aimable maîtresse;
Plus douce qu'un mouton. ici d'une diablesse,
Pour mes péchés, je crois, je me suis entêté.
Vous-même autant que moi je vous vois maltraité.
Laissons ces guenons-là, partons, tout nous invite...

DAMIS.

Je trouve mon bonheur, tu veux que je le quitte,
Pour aller vivoter ſur le reſte d'un bien
Que Dorante a perdu! non je n'en ferai rien.

PASQUIN.

Craignez que d'un rival Cléon ne ſe délivre:
Il vaut mieux vivoter que de ceſſer de vivre.

DAMIS.

Cléon eſt grand ſeigneur, mais je ne le crains point:
S'il oſoit me pouſſer juſques à certain point,
Je lui diſputerois hautement Iſabelle;
Et ſi par des détours je veux m'aſſurer d'elle,
C'eſt afin d'éviter avec lui quelque éclat,
Qui pourroit m'obliger à paſſer pour ingrat.
Je veux l'être en ſecret ſans en avoir la honte,
Afin de conſerver l'eſtime de Géronte:
Par elle je ſaurai parvenir à mes fins;
Et la perdre, entre-nous, eſt tout ce que je crains.

PASQUIN.

Voici Cléon, je ſors.

DAMIS.

Demeure, & de ta vie
Tu n'auras vû jouer ſi bien la Comédie.
Admire, & ne dis mot.

PASQUIN.

Du moins j'y tâcherai.
Mieux vous allez jouer, & moins j'applaudirai.

SCENE IV.

DAMIS, CLE'ON, PASQUIN.

CLE'ON.

Vous me voyez, Damis, dans une peine extrême;
Mais comme vous m'aimez autant que je vous aime,
Je viens me joindre à vous...

DAMIS.

Je l'ai dit mille fois,
Je ſonge inceſſamment à ce que je vous dois;
C'eſt un doux ſouvenir, & plus je le rappelle,
Plus je ſens que mon cœur...

PASQUIN *à part.*

La ſcène ſera belle.

DAMIS.

Paſquin ſait que tantôt nous en parlions tous deux.

PASQUIN.

Et nous en parlerons.

DAMIS.

Si je forme des vœux...

CLE'ON.

J'apprends que vous voulez en ami véritable...

DAMIS.

Je ſais trop à quel point je vous ſuis redevable,
Pour ne pas employer tous mes ſoins deſormais
A prouver que je ſuis ſenſible à vos bienfaits.

PASQUIN *à Cléon.*

Oh, c'eſt le meilleur cœur...

DAMIS *bas à Pasquin.*

Bourreau, veux-tu te taire!

CLEON.

Je recherche Isabelle: on dit que sur son père
Vous pouvez tout, Damis; & cette occasion
Vous fournit les moyens...

DAMIS.

Votre protection
M'a tiré d'un péril...

CLEON.

Je m'en fais trop de gloire
Pour prétendre...

DAMIS.

J'en veux conserver la mémoire
Jusqu'au dernier soupir.

CLEON.

Vous me rendez confus.

DAMIS.

Sans vous j'étois perdu : vos soins...

CLEON.

N'en parlons plus.

DAMIS.

Je ne m'en lasse point, & je mourrois de honte
Si...

CLEON.

Cherchons les moyens d'obtenir de Géronte...

DAMIS.

Permettez qu'avant tout, en vous ouvrant mon cœur...

CLEON.

Ne songez desormais qu'à faire mon bonheur.

DAMIS.

J'en ſuis tout occupé ; plein de reconnoiſſance,
Le plaiſir d'obliger tient lieu de récompenſe.
Quiconque ne ſert pas pour ſervir ſeulement,
N'en mérite pas même un ſeul remerciment.

CLÉON.

Si j'exige de vous une faveur bien grande,
Ce n'eſt pas comme un droit que je vous la demande ;
Je ne veux l'obtenir que de votre amitié.

PASQUIN *bas à Damis.*

Hé quoi ! cet homme-là ne vous fait pas pitié !

CLÉON.

Pour vous récompenſer tout me ſera facile,
Et je ne ſerai point ſatisfait ni tranquille
Que lorſque j'aurai pû, Damis, vous rendre heureux,
Et vous élever même au-delà de vos vœux.

DAMIS.

Joindre à tant de bienfaits cette nouvelle grace,
C'eſt me faire mieux voir ce qu'il faut que je faſſe.

CLÉON.

Vous me promettez donc....

DAMIS.

Je ne vous promets rien ;
Les effets parleront.

PASQUIN.

Et parleront ſi bien...

DAMIS *après avoir pouſſé Paſquin pour le faire taire.*

Que ne puis-je vous faire un plus grand ſacrifice !

CLÉON.

CLE'ON.

Me pouvez-vous jamais rendre un plus grand ſervice,
Qu'en renonçant pour moi....

DAMIS.

Géronte vient à nous,
Commencez, s'il vous plaît, puis j'agirai pour vous.

PASQUIN *bas à Cléon.*

Ma foi, vous aurez peine à vous tirer d'affaire.

DAMIS *bas à Paſquin.*

Vas, je m'en tirerai, Paſquin, laiſſe-moi faire.
(à Cléon.)
Abordez-le.

SCENE V.

GE'RONTE, CLE'ON, DAMIS, PASQUIN.

GE'RONTE.

Oui, morbleu, contre un ſi bon deſſein
Tout le monde murmure & ſe déchaîne en vain;
Je veux l'exécuter, & ma joie eſt extrême
De pouvoir en cela me contenter moi-même,
Et déſoler mon frère, homme vain, entêté
Du faſte, des grandeurs & de la qualité.
Mais que vois-je!

CLE'ON.

Monſieur,

GE'RONTE *à part.*

La peſte ſoit de l'homme!

CLEON.

Je vois que mon abord vous ſurprend.

GÉRONTE *à Damis.*

Il m'aſſomme.

CLEON.

Malgré l'éloignement que vous avez pour moi,
Je ne ceſſerai point...

GÉRONTE.

Je ſais ce que je doi
Au ſang dont vous ſortez, au rang qui vous élève:
Je me connois auſſi, mais s'il faut que j'achève,
La naiſſance & le rang que je reſpecte en vous,
Font que je n'aime point que vous hantiez chez nous.

CLEON.

Mais ſongez, s'il vous plaît, que l'uſage autoriſe...

GÉRONTE.

Diſpenſez-moi, Monſieur, de faire une ſottiſe,
Et ſoyez informé pour une bonne fois,
Que je veux m'en tenir à l'étage bourgeois.
Je prétends que mon gendre aime à vivre en famille:
Je veux qu'il conſidère & chériſſe ma fille;
Qu'il ſoit doux, complaiſant, ſincère, officieux;
Qu'il ne puiſſe parler ni de rang, ni d'ayeux;
Que de me ménager il ſe faſſe une affaire,
Et ſe tienne honoré de m'avoir pour beau-père.
Or, ſi j'étois le vôtre, avouez franchement,
Monſieur, que tout cela tourneroit autrement:
Ma famille, à vous voir, n'oſeroit pas prétendre;
Je ſerois obligé de reſpecter mon gendre,

Et même ſi j'oſois l'appeler de ce nom,
On me commanderoit de régler mieux mon ton:
Vous haïriez ma fille; & d'un vain titre ornée,
Elle viendroit chez moi pleurer ſa deſtinée,
Tandis qu'on vous verroit briller à mes dépens,
Et rire du bon-homme avec les courtiſans.

CLE'ON.

Non, vous vous abuſez, & la reconnoiſſance
Nous rendra vous & moi d'une égale naiſſance.

GE'RONTE.

Chanſons que tout cela.

CLE'ON.

Je ne vous dirai pas,
Monſieur, que tous vos biens n'ont pour moi nul appas.
Votre frère toûjours a réglé mes affaires,
Et fait que vos ſecours me ſeroient néceſſaires;
Mais c'eſt le moindre objet qui m'amène chez vous,
Et j'y ſuis attiré par un charme plus doux.
Vous l'avouerai-je enfin! oui, j'adore Iſabelle,
Et j'oſe me flatter que je ſuis aimé d'elle.

GE'RONTE.

L'effrontée!

CLE'ON.

Ah! bien loin de condamner nos feux,
Conſentez que l'hymen nous uniſſe tous deux:
Impoſez-moi des loix, je ſuis prêt à les ſuivre,
Dans un parfait accord avec vous je veux vivre;
En moi vous trouverez tous les égards d'un fils
Qui vous reſpectera, qui vous ſera ſoûmis.

GÉRONTE.

Voilà des courtiſans le doucereux langage ;
Fiez-vous-y, morbleu.

CLÉON.

Mais quoi ! ſi je m'engage...

GÉRONTE.

Jurez & proteſtez juſqu'à la fin du jour,
Je ne vous croirai point, vous êtes de la cour.

CLÉON.

Mais enfin...

GÉRONTE.

Mais enfin, Damis ſera mon gendre ;
Et...

DAMIS.

Non, à cet honneur je n'oſe plus prétendre.

GÉRONTE.

A l'autre. Et pourquoi non ! je vous trouve plaiſant ;
N'eſt-ce pas mon deſſein ! eſt-il ami, parent,
Égard, avis, prière, ordre qui puiſſe faire
Que je n'achève pas au plus tôt cette affaire !
Oui, je l'acheverai, puiſqu'on me contredit,
Dût mon benêt de frère en crever de dépit.

DAMIS.

Sans reſpecter les loix d'un père de famille,
L'amour a contre vous révolté votre fille ;
Vous ſavez pour Cléon quels ſont ſes ſentimens.

CLÉON.

Voulez-vous ſéparer les plus tendres amans !

GÉRONTE.

Les plus tendres amans ! Par la morbleu j'enrage

Quand on vient me tenir ce doucereux langage:
C'eſt de l'hébreu pour moi. Voici l'homme en deux mots
Que j'ai choiſi pour gendre; & trève de propos.
Oui, Damis, dès ce ſoir je vous donne Iſabelle.

DAMIS.

Et moi je veux toûjours vous prendre pour modèle.
Je dois tout à Cléon, eſt-ce vous imiter,
Si, quand je lui dois tout, je lui veux tout ôter!
Si vous vous ſouvenez des bontés de mon père,
Des bienſaits de Cléon la mémoire m'eſt chère.
Donnez-lui votre fille, & ſouffrez qu'aujourd'hui
Je puiſſe à vos dépens m'acquitter envers lui.
Je veux à vos genoux obtenir cette grace.

GÉRONTE.

Je n'y puis plus tenir, il faut que je l'embraſſe,
Et mon cœur eſt ſaiſi de doux raviſſemens,
Lorſque je vois en lui de ſi beaux ſentimens.

DAMIS.

Si...

GÉRONTE.

Pour vous il n'eſt rien que je ne veuille faire.

DAMIS *vivement.*

Quoi, vous conſentez donc que Cléon....

GÉRONTE.

Au contraire;
Me voilà réſolu plus que je ne l'étois,
A vous donner ma fille; & je rebuterois
Un prince qui viendroit s'offrir d'être mon gendre,
Après ce que de vous je viens ici d'entendre.

DAMIS.

Songez...

GERONTE.

Je vous défends d'ajoûter un ſeul mot.

CLEON.

Votre frère ſait bien . . .

GERONTE.

Mon frère n'eſt qu'un ſot:
Qu'il me laiſſe le ſoin de régler ma famille.
C'eſt lui qui vous engage à rechercher ma fille,
Il s'eſt ſur ce ſujet fait quereller tantôt,
Et je m'en vais encor le tancer comme il faut.

SCENE VI.

DAMIS, CLEON, PASQUIN.

DAMIS.

J'AI peine, je l'avoue, à cacher ma ſurpriſe.
Se peut-il qu'à ce point Géronte vous mépriſe!

CLEON.

Quoique deſeſpéré d'un ſi cruel refus,
Je ſuis charmé de vous, & . . .

DAMIS.

Moi, je ſuis confus
De voir que mon bon cœur ne ſerve qu'à vous nuire.
Mais ſi par mes conſeils vous voulez vous conduire,
Allez voir Iſabelle, & conſeillez-lui bien
De ne point obéir ; je n'épargnerai rien
De ma part.

CLEON *l'embraſſant.*

Que le ſort me fut vraiment propice
Quand il me donna lieu de vous rendre ſervice!
Je n'oublierai jamais les généreux efforts
Que vous voulez bien faire en ma faveur. Je ſors,
Et je vais conſulter ce qu'il faut que je faſſe,
Pour ne point eſſuyer le ſort qui me menace.
Adieu, Damis.

SCENE VII.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Il ſort très-ſatisfait de moi,
Auſſi l'ai-je ſervi comme il faut.

PASQUIN.

Oui, ma foi,
Vous n'êtes point ingrat, & la preuve en eſt claire.

DAMIS.

Au fond, n'ai-je pas fait ce que je devois faire!

PASQUIN.

Oui, ce qu'un honnête homme eût fait en pareil cas;
Vous l'avez fait, Monſieur, je n'en diſconviens pas,
Et j'enrage de voir que cette perfidie
Ait l'air d'une action qui doit être applaudie.
Quoi, votre procédé ne vous fait pas horreur!

DAMIS.

Non.

PASQUIN.

Vous ne ſentez pas au fond de votre cœur
Des remords....

DAMIS.

Point du tout.

PASQUIN.

Ma patience eſt laſſe.
Fourbe, ingrat, vous pouvez....

DAMIS.

Ah! finiſſons, de grace.

PASQUIN.

Cœur de tigre.

DAMIS.

C'eſt trop endurer d'un valet.

PASQUIN.

Je penſe qu'il me vient de donner un ſoufflet.

DAMIS.

Inſolent, apprenez...

PASQUIN.

Voilà la récompenſe
De vous avoir toûjours ſervi dès votre enfance;
Mais, grace à mon bonheur, jamais votre bonté
N'a donné d'autre prix à ma fidélité.
Ce traitement me fait ſouvenir d'un voyage,
Où je mangeai pour vous mon petit héritage;
Vous tombates malade, &, ſans vous faire tort,
Par mes ſoins, mes ſecours, j'empêchai votre mort.

DAMIS.

J'aurois avec plaiſir abandonné la vie.

PASQUIN.

Vous n'en témoigniez pas cependant grande envie.
Pasquin, me disiez-vous, en me tendant les bras,
Prends courage, mon fils, ne m'abandonne pas;
Et puisque tu veux bien partager ma misère,
Compte que si le sort me devient moins contraire
Tu t'en ressentiras ainsi que moi. Mais, bon,
Huit ou dix jours après, vous prites un bâton,
Et me fites sentir, en me donnant l'aubade,
Que, graces à mes soins, vous n'étiez plus malade.

DAMIS.

Oh, tais-toi, malheureux, ou je t'assomme.

PASQUIN.

Hé bien,
Puisque vous le voulez, je ne vous dis plus rien;
Mais restez à Paris, retournez à la guerre,
Faite, si vous voulez, tout le tour de la terre,
Mariez-vous, ou bien ne vous mariez pas,
Le fidèle Pasquin ne suivra plus vos pas.
Me traiter de la sorte!

DAMIS.

Oui, selon ton mérite.

PASQUIN.

Mais ne craignez-vous pas....

DAMIS.

Quoi?

PASQUIN.

Que si je vous quitte,
Je n'aille révéler vos manœuvres!

DAMIS.

Le fat!

Que diras-tu de moi! que je ſuis un ingrat.
On ne te croira point; & par mon ſavoir-faire,
D'avance je ſuis ſûr qu'on croira le contraire.
Tu viens d'en voir l'effet, & ſans peine, crois-moi,
Je ſaurai démentir un faquin comme toi.

PASQUIN.

Vous tromperiez le diable, je vous rends juſtice;
Mais ſi vous êtes fin, je ne ſuis pas novice,
Prenez-y garde au moins.

DAMIS.

Ah, je te mets au pis:
Je ſuis las d'un valet qui donne des avis,
Oſte-toi de mes yeux.

PASQUIN.

Donnez-moi donc mon compte.

DAMIS.

Va, va, je te paierai de l'argent de Géronte.

PASQUIN.

Vous ne le tenez pas.

DAMIS.

Je le tiendrai bien-tôt.

PASQUIN.

J'oſe encore en douter.

DAMIS.

Retire-toi, maraut.

PASQUIN.

Du moins...

DAMIS.

Ne pouſſe pas à bout ma patience.

PASQUIN.

Je me retire donc.

DAMIS.

Bon voyage.

PASQUIN *va, & revient.*

Je penſe

Que vous me rappelez.

DAMIS.

Je n'y ſonge pas.

PASQUIN.

Moi

J'y ſonge, Monſieur, &, parlez de bonne foi,
Vous me regrettez.

DAMIS.

Non, ta figure m'ennuie.

PASQUIN *s'attendriſſant.*

Mon cher maître.

DAMIS.

Voilà trop de fois que j'eſſuie
Tes inſolens propos.

PASQUIN.

Nous avons tort tous deux.
J'oublierai le ſoufflet, oubliez....

DAMIS.

Non, je veux
Me défaire de toi.

PASQUIN.

Si j'aimois la vengeance,
Songez que je pourrois...

DAMIS.

Encore une inſolence!

PASQUIN.

Mais considérez donc que si je me piquois,
J'irois trouver Géronte, & que je lui dirois....

DAMIS.

Dis ce que tu voudras, tu ne saurois me nuire.
Dans l'esprit du bon homme on tâche à me détruire;
Je l'ai si bien saisi qu'il ne peut m'échapper.

PASQUIN.

Ma foi, mon cher patron, vous pourriez vous tromper.

DAMIS.

Que je me trompe ou non, ce n'est pas ton affaire.
Je te donne congé.

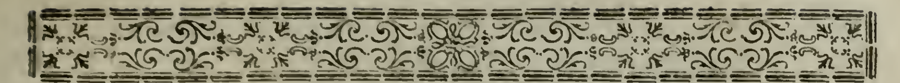
(Il sort.)

SCENE VII.

PASQUIN *seul.*

Congé pour tout salaire!
Me voilà bien payé; mais je m'en vengerai,
Et, tout rusé qu'il est, je le démasquerai.
J'ai besoin contre lui d'une manœuvre adroite.
Ça, morbleu, commençons par instruire Lisette,
Puis Ariste & Cléon. Je conduirai sous main
L'intrigue, & nous verrons qui sera le plus fin
De cet homme ou de moi. L'imprudent me défie,
Je vais donc avec lui faire assaut de génie;
Et quoiqu'il ait tout lieu de compter sur le sien,
Fût-il aidé du diable, il faut qu'il cède au mien.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE.

OU trouverai-je Ariſte? Ah qu'il aura de joie
Du ſecours imprévû que le ciel nous envoie!
Paſquin bien à propos s'eſt venu rendre à nous,
Et je vais à Damis porter de rudes coups.
Le traître! il eſt aimé d'une jeune perſonne,
Et par pure amitié Dorante la lui donne;
Enfin ce que pour lui Géronte fait ici,
Dorante en ſa faveur l'a déjà fait auſſi:
On dreſſe le contrat, & la noce s'apprête;
Un malheureux procès vient troubler cette fête;
On le perd, & Damis à peine en eſt inſtruit,
Qu'il prend congé d'Orphiſe, ou pluſtôt qu'il s'enfuit.
Ce lâche déſerteur, trop digne qu'on l'aſſomme,
Se réfugie ici, ſéduit notre bon homme,
Et veut être ſon gendre aujourd'hui! Non morbleu,
Je l'empêcherai bien, & nous verrons beau jeu.
De cette hiſtoire-ci je prétends faire uſage,
Et nous en tirerons un fort grand avantage:
Mais ne nous preſſons point; avant que d'éclater,
Il faut avec notre oncle un peu nous concerter.

Allons donc... Mais que veut cette noire fémelle!
Je ne la connois point. Voyons.

SCENE II.

NE'RINE, LISETTE.

NE'RINE.

Mademoiselle,
C'est ici la maison de Géronte!

LISETTE.

Oui vraiment.

NE'RINE.

Je suis votre servante.

LISETTE.

Oh ça, sans compliment,
Qu'est-ce que vous voulez!

NE'RINE.

Vous me paroissez vive.

LISETTE.

Il est vrai, je le suis, & même un peu naïve,
Et je vous avouerai que votre abord ici
Me paroît surprenant.

NE'RINE.

Le vôtre l'est aussi.
Quand même du logis vous seriez la maîtresse,
Vous pourriez me parler avec moins de rudesse;
Mais je crois, & soit dit sans vous mettre en courroux,
Que vous êtes ici ce que je suis chez nous.

LISETTE.

C'eſt ſelon ; car enfin deux filles de notre âge
Peuvent fort bien ſe mettre à différent uſage.
Mais briſons là-deſſus. Parlez, mon temps m'eſt cher,
Quel ſujet vous amène ici ?

NERINE.

J'y viens chercher...

LISETTE.

Géronte ?

NERINE.

Non.

LISETTE.

Son frère ?

NERINE.

Encor moins.

LISETTE.

Iſabelle ?

NERINE.

Point du tout.

LISETTE.

Point du tout ! qui diantre cherche-t-elle ?
Demandez-vous Liſette ? en ce cas, la voici.

NERINE.

Non.

LISETTE.

Voilà tous les gens qui demeurent ici.

NERINE.

Excuſez, je croyois y trouver un jeune homme...
On ſe ſera mépris.

(Elle veut s'en aller.)

LISETTE.

Doucement. Il ſe nomme ?

NÉRINE.

Damis.

LISETTE.

Damis! oh oh! vous connoiſſez Damis?

NÉRINE.

Aſſez.

LISETTE.

Il eſt céans. Eſt-il de vos amis?

NÉRINE.

Peut-être. Mais, de grace, achevez de m'inſtruire.
Damis...

(Elle ſoupire.)

LISETTE.

Vous ſoupirez?

NÉRINE.

Il eſt vrai, je ſoupire.
N'a-t-il pas un valet qui ſe nomme Paſquin?

LISETTE.

Oui.

NÉRINE.

Mon meſſage eſt fait; adieu, juſqu'à demain.

LISETTE *la retenant.*

Souffrez à votre tour que je vous interroge.
Vous avez de l'eſprit.

NÉRINE.

Vraiment, c'eſt un éloge
Que je n'attendois pas.

LISETTE.

Eſtes-vous de Paris?

NÉRINE.

Non, j'y ſuis depuis peu.

LISETTE

LISETTE.

Quel eſt votre pays !
Je voudrois le ſavoir.

NÉRINE.

Hélas ! que vous importe !

LISETTE.

J'ai, pour le demander, une raiſon très-forte.

NÉRINE.

J'en ai peut-être auſſi pour ne le dire point.

LISETTE.

Non, croyez-moi, ma chère, éclairciſſons ce point :
A quelque heureux ſuccès cela peut nous conduire.

NÉRINE.

Mais je ſuis de Nevers, puiſqu'il faut vous le dire.

LISETTE.

Vous êtes de Nevers ! l'ai-je bien entendu !

NÉRINE.

Fort bien. De point en point je vous ai répondu,
Souffrez...

LISETTE.

Encore un mot. Connoiſſez-vous Orphiſe !

NÉRINE.

C'eſt ma maîtreſſe.

LISETTE.

Ah ciel !

NÉRINE.

D'où vient cette ſurpriſe ?

LISETTE.

Vous êtes-donc Nérine !

NE'RINE.

Oui.

LISETTE.

Quel raviſſement!
Embraſſez-moi, ma chère, & très-étroitement.
Orphiſe eſt-elle ici?

NE'RINE.

Sans doute, avec ſon père.

LISETTE.

Une ſeconde fois embraſſez-moi, ma chère;
Soyez la bien-venue. O jour cent fois heureux!
Me voilà maintenant au comble de mes vœux.

NE'RINE.

Cet accueil obligeant me raſſure & me charme;
Mais par quelle raiſon....

LISETTE.

Nous ſommes en alarme:
Le patron de céans veut donner pour époux
Damis à ma maîtreſſe.

NE'RINE.

Ah! que m'apprenez-vous?

LISETTE.

Or nous n'en voulons point: nous en aimons un autre,
Et nous voulons l'avoir. Pour reclamer le vôtre,
Vous venez à propos: reprenez votre bien,
Car très-aſſurément nous n'y prétendons rien.

NE'RINE.

Et Damis conſent-il à ce beau mariage?

LISETTE.

C'eſt ce qui nous déſole.

NÉRINE.

Ah perfide! ah volage!
Je ne m'étonne plus ſi depuis quatre mois
L'ingrat n'a pas daigné nous écrire une fois.
Je tremble, & je ne ſais s'il faut que je haſarde
De m'éclaircir auſſi... Mais plus je vous regarde,
Plus je crains que Paſquin n'ait imité Damis.
Le malheureux! après ce qu'il m'avoit promis!
Ma chère, dite-moi franchement s'il vous aime.

LISETTE.

Voulez-vous le ſavoir au plus tôt par lui-même?

NÉRINE.

Comment!

LISETTE.

Dans un inſtant il viendra me chercher,
Et de ce cabinet où je vais vous cacher...
Mais il vient, entrez vîte, & ſoyez attentive.

SCENE III.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

VIENS-TU de chez Cléon?

PASQUIN.

Oui, mon enfant, j'arrive.
Des beaux tours de mon maître il eſt inſtruit à fond.

LISETTE.

Il t'en a sû bon gré!

PASQUIN.

Vraiment je t'en répond.
Si tu savois combien il m'a fait de caresses....
Dis-moi, les grands seigneurs tiennent-ils leurs promesses?

LISETTE.

Quelquefois.

PASQUIN.

C'est-à-dire, à parler franchement,
Qu'ils promettent beaucoup, & tiennent rarement.

LISETTE.

A te dire le vrai, c'est assez leur allure.

PASQUIN.

Tant pis.

LISETTE.

Mais pour Cléon, oh! sa parole est sûre.

PASQUIN.

Tant mieux; car il prétend me faire tant de bien,
Que jamais, m'a-t-il dit, il ne me manque rien.
Enfin à mon mérite il fait rendre justice,
Et je vais dès ce soir entrer à son service.

LISETTE.

Tout de bon?

PASQUIN.

Tout de bon, c'est un point arrêté;
Mais n'en dis mot, au moins, car tout seroit gâté.
Il s'agit de fourber un fourbe très-insigne,
Qui du premier coup d'œil devine au moindre signe:

Une parole, un rien, tout le met en ſoupçon.
Je crois qu'il eſt ſorcier.

LISETTE.

Va, mon pauvre garçon,
Je ſais fort bien me taire.

PASQUIN.

Oh, tu n'es donc pas fille.

LISETTE.

Je ſuis fille & me tais, c'eſt par-là que je brille.
Je faiſois tout à l'heure une réflexion:
Quand Géronte eſt coëffé de quelque opinion,
Rien ne la peut détruire; il entendra l'hiſtoire
D'Orphiſe & de Damis ſans en vouloir rien croire.

PASQUIN.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Pour ſortir de cette affaire-ci,
Nous aurions grand beſoin qu'Orphiſe fût ici.

PASQUIN.

Plût à Dieu qu'elle y fût, auſſi-bien que Nérine!
Mais elles ſont bien loin, c'eſt ce qui me chagrine.

LISETTE.

Tu penſes donc encore à Nérine?

PASQUIN.

Oui vraiment.

LISETTE.

Et d'où peut provenir un pareil changement?
Tu m'aimois, diſois-tu.

PASQUIN.

Je ne puis m'en défendre,

Tes yeux vifs & fripons ont penſé me ſurprendre;
Mais enfin tes mépris, dont je te ſais bon gré,
M'ont fait voir que leurs coups ne m'avoient qu'effleuré.
D'ailleurs, crois-tu qu'il ſoit une peine plus rude,
Que celle de ſe voir noirci d'ingratitude!
Non, le cœur d'un ingrat eſt toûjours agité,
Et je crois qu'un damné n'eſt pas plus tourmenté.
On convient malgré ſoi que l'on n'eſt qu'un infâme,
Et toûjours la raiſon... qui règle une belle ame...
Car enfin, vois-tu bien, quand on a de l'honneur...
On rougit aiſément... & ſi-tôt que le cœur...
Pour ainſi-dire... avec l'animal raiſonnable...
Fi, morbleu, les ingrats ne valent pas le diable.

LISETTE.

J'admire la beauté de ton raiſonnement.

PASQUIN.

Je me ſuis embrouillé.

LISETTE.

C'eſt dommage vraiment.

PASQUIN.

La morale...

LISETTE.

Oui, Paſquin, ta morale eſt très-fine,
Mais tu la prêches mal. Revenons à Nérine.
Souhaites-tu bien fort de la voir!

PASQUIN.

Oui, ma foi.

LISETTE.

E'coute, ſais-tu bien qu'il ne tiendroit qu'à moi
De te la faire voir!

PASQUIN.

Comment!

LISETTE.

Je ſuis ſorcière.

PASQUIN.

Quoi, tu vas au ſabat!

LISETTE.

Serois-je la première!
Si tu veux, à l'inſtant un ſpectre paroîtra
Tout ſemblable à Nérine, & même parlera.

PASQUIN.

(bas.) La pauvre fille en tient. *(haut.)* Tu radotes, Liſette.

LISETTE.

Non, tu n'as qu'à parler, c'eſt une affaire faite.

PASQUIN.

Je te croyois plus ſage.

LISETTE.

Ah que de vains propos!
Dis, *Je veux voir Nérine,* & moi, par quelques mots
Que je vais prononcer, je la ferai paroître.

PASQUIN.

Parbleu, c'eſt être folle autant qu'on le puiſſe être;
Mais je conſens à tout, pour me mocquer de toi.

LISETTE.

Bon.

PASQUIN.

Je veux voir Nérine, allons, montre-la moi.

LISETTE.

Elle fait pluſieurs geſtes extravagans, & puis un cercle autour de Paſquin, & dit enſuite fort gravement,

Amo. Masculinus. Diabolus.

PASQUIN.

Comment diable !

Elle sait le grimoire.

LISETTE.

A ma voix redoutable

Obéissez, Nérine, & paroissez ici.

SCENE IV.

NE'RINE, LISETTE, PASQUIN.

NE'RINE.

TES charmes peuvent tout, j'accours, & me voici.

PASQUIN.

Ah que vois-je !

LISETTE.

As-tu peur ?

PASQUIN.

Non, mais c'est que je tremble.

LISETTE.

Je vais voir ma maîtresse, & je vous laisse ensemble.

SCENE V.

NE'RINE, PASQUIN.

PASQUIN.

LISETTE, demeurez. Quelle malignité !
Me laisser là tout seul ! Lisette, en vérité...

NE'RINE.

NÉRINE *le retient.*

Approche.

PASQUIN.

Attendez donc.

(Il fuit de l'autre côté du théatre.)

NÉRINE.

Suis-je ſi redoutable ?

PASQUIN.

Parlez-moi franchement, n'êtes-vous point un diable ?

NÉRINE.

Oui, ſans doute, je ſuis un diable féminin.

PASQUIN.

Peſte, vous êtes donc un diable bien malin.

NÉRINE.

Viens, je veux t'embraſſer.

PASQUIN.

Pour m'étouffer peut-être.

Madame Lucifer, allez prendre mon maître.

NÉRINE.

Ah, ah, ah.

PASQUIN.

Vous riez ! cet eſprit eſt bouffon.

Mais il faut que je ſois un inſigne poltron.

Approchez, s'il vous plaît, que je vous examine.

Arrêtez. Bon. Voilà tous les traits de Nérine.

Parlez.

NÉRINE.

Hé, le poltron, deux filles te font peur !

Toi, qui m'as ſi ſouvent parlé de ta valeur.

PASQUIN.

Oh ! c'eſt elle : je ſens renaître mon courage.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, ce lugubre équipage !

NÉRINE.

C'eſt que la tante eſt morte, & nous portons le deuil.
Grande ſucceſſion.

PASQUIN.

Bon. Au premier coup d'œil
Cet accoutrement noir m'a frappé. La ſurpriſe
De te voir tout à coup... Tu ris de ma ſottiſe,
Mais bien d'autres que moi peut-être y ſeroient pris.
Pourquoi donc, s'il vous plaît, êtes-vous à Paris !

NÉRINE.

Pourquoi ! pour ce procès qu'avoit perdu Dorante.

PASQUIN.

Dieu-merci, me voilà hors de toute épouvante.
Viens, je veux t'embraſſer du meilleur de mon cœur.
Il n'en faut point mentir, mais tu m'as fait grand peur.

NÉRINE.

C'eſt bien fait. Tu voulois prendre une autre maîtreſſe,
Et t'en voilà puni.

PASQUIN.

Va, crois-moi, ma foibleſſe
N'a duré tout au plus que la moitié d'un jour,
Et ce n'eſt proprement qu'une éclipſe d'amour.

NÉRINE.

J'ai fort bien entendu ton diſcours à Liſette,
Et de ton repentir je ſuis très-ſatisfaite ;
Mais plus d'éclipſe au moins.

PASQUIN.

Non, je te le promets.
Tu me vois étonné, si je le fus jamais.
Quel hasard a voulu que tu te sois trouvée
Ici tout à propos....

NÉRINE.

Quand j'y suis arrivée,
Je ne m'attendois pas à cet évènement.

PASQUIN.

Ma foi, ni moi non plus.

NÉRINE.

Je voulois doucement,
Et sans me découvrir, apprendre si ton maître,
Comme on nous le dit hier, étoit céans. Peut-être
L'aurois-je pû savoir par des gens du quartier:
J'ai cru qu'il valoit mieux m'adresser au portier.
Je ne l'ai point trouvé. Sa porte étoit ouverte;
J'ai traversé la cour. La cour étoit déserte,
Pas le moindre laquais. Moi, sans me rebuter,
J'ai monté jusqu'ici. C'étoit beaucoup tenter,
Mais l'amour me guidoit, j'étois bien soûtenue.
Lisette s'est d'abord présentée à ma vûe.
J'ai demandé Damis. J'ai sû ses trahisons,
Cela m'a fait sur toi naître quelques soupçons.
Je l'ai dit bonnement. Lisette m'a cachée,
Tu viens, je te fais peur, & n'en suis pas fâchée.

PASQUIN.

Les friponnes! à moi, me faire de ces tours!
Je n'en serai remis de plus de quinze jours.

Mais, Nérine, apprends-moi des nouvelles d'Orphiſe,
Que dit-elle de nous?

NE'RINE.

Ce qu'il faut qu'elle en diſe,
Bien du mal.

PASQUIN.

Il eſt vrai qu'on n'en peut dire aſſez,
De mon maître, s'entend. Pour moi, comme tu ſais...?

NE'RINE.

Je ſais que ſi Liſette eût eu plus de foibleſſe,
J'en avois pour mon compte ainſi que ma maîtreſſe.
Va, je ne ſuis pas dupe, &...

PASQUIN.

Parlons du procès,
Votre appel à Paris a-t-il quelque ſuccès?

NE'RINE.

Le procès eſt gagné, la tante eſt dans la bière;
Orphiſe ma maîtreſſe eſt ſa ſeule héritière.

PASQUIN.

La peſte, quelle aubaine!

NE'RINE.

Et tous ces grands biens-là
Sont venus en huit jours. Que dis-tu de cela?

PASQUIN.

Qu'il ſemble que le ciel en tout vous favoriſe
Pour punir un ingrat, & pour venger Orphiſe;
Car je ne penſe pas qu'après ce qu'il a fait,
Le deſſein qu'elle avoit puiſſe avoir ſon effet.

NERINE.

Si ma maîtreſſe encor le retrouvoit fidèle,
Avec quelques ſoupirs il obtiendroit tout d'elle;
Il poſſédoit ſon cœur: mais dès qu'elle ſaura
Toute ſa perfidie, elle ſe guérira.

PASQUIN.

Si tu pouvois céans amener ta maîtreſſe,
Rien ne la pourroit mieux guérir de ſa foibleſſe.

NERINE.

Cela m'eſt très-facile, elle eſt fort près d'ici,
Mais il faut qu'avec moi tu lui parles auſſi.

PASQUIN.

Soit, mais ſéparons-nous, Damis peut nous ſurprendre;
A vingt pas du logis tu n'auras qu'à m'attendre,
Je m'en vais t'y rejoindre. On vient.

NERINE.

Et moi, je ſors.

SCENE VI.

ISABELLE, ARISTE, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE *à Paſquin.*

Qu'EST devenu le ſpectre!

PASQUIN.

Il eſt déjà dehors,
Madame la ſorcière; & ſi ton art magique
M'a fait voir tout-à-coup un eſprit fantaſtique,

Moi, j'en évoque un autre, & dans quelques momens
Vous verrez tout l'effet de mes enchantemens.

LISETTE.

Que dis-tu?

PASQUIN.

Qu'à l'inſtant Orphiſe va paroître,
Pour rompre les projets de mon indigne maître:
Nous avons entrepris de l'amener ici,
Et je veux que tantôt Dorante y vienne auſſi.

ARISTE.

J'irai le chercher, moi.

PASQUIN.

Tant mieux. Dans leur colère,
Dieu ſait comme ils peindront Damis à votre père.

ARISTE.

De l'humeur dont il eſt, quand il le connoîtra,
Loin d'en faire ſon gendre, il le déteſtera;
Mais il faut que Cléon ſache notre entrepriſe,
Et que dans ſon carroſſe il aille prendre Orphiſe.
Va le trouver, il eſt dans mon appartement.

ISABELLE.

Dépêche-toi, Paſquin.

PASQUIN.

J'y cours dans ce moment.

ARISTE.

Il nous faudroit du temps: pour l'obtenir, ma nièce,
Suivez bien mes conſeils.

PASQUIN.

Quels ſont-ils?

LISETTE.

Ma maîtreſſe
Va feindre d'accepter ton maître pour époux,
Mais à condition …

PASQUIN.

Je comprends.

ARISTE.

Taiſez-vous.
Quelqu'un vient, ce me ſemble.

PASQUIN.

Adieu, je me retire.

ISABELLE.

Je crains …

LISETTE.

Tout ira bien, j'oſe vous le redire.
Oui, je veux mourir fille, & j'en enragerois,
Si Damis eſt jamais votre époux.

ISABELLE.

Tu pourrois…

SCENE VII.

GÉRONTE, ARISTE, DAMIS, ISABELLE, LISETTE.

GÉRONTE *à Ariſte.*

Ah! vous voilà. Je viens de conclurre une affaire
Qui n'aura pas, je crois, le bonheur de vous plaire;
Mais je vous avouerai que mon ambition
N'eſt pas celle d'avoir votre approbation.

ARISTE.

Je vous ſuis obligé.

GÉRONTE.

Pour vous, ma chère fille,
Qui voulez, quoiqu'il coûte, anoblir ma famille,
Et qui vous entêtez d'un ſeigneur indigent,
Qui ſoupire pour vous moins que pour mon argent,
De vos hauts ſentimens daignez un peu deſcendre,
Et recevez l'époux que j'ai choiſi pour gendre.
Il n'eſt point relevé par des titres pompeux,
Mais il m'aime, il vous aime, & c'eſt ce que je veux.
Vous ne vous direz point ni monſieur, ni madame,
Il ſera votre époux, & vous ſerez ſa femme:
Ces beaux noms conſacrés à la ſociété,
Et bannis par l'orgueil & l'infidélité,
Seront, conformément aux coûtumes antiques,
Vos titres les plus doux & les plus magnifiques.

LISETTE.

Ces mots ont en effet un agréable ſon!
Ma femme! mon époux! oui, vous avez raiſon.

GÉRONTE.

Tu veux railler, je crois.

LISETTE.

Moi! point du tout, j'admire.
Mon époux! que ce mot eſt agréable à dire!

GÉRONTE.

Notre contrat eſt fait & dreſſé comme il faut.

LISETTE.

Le beau chef-d'œuvre!

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Allons le ſigner au plus tôt.

(à Iſabelle.)

Comment ! vous héſitez !

ISABELLE.

Ah de grace mon père !

GÉRONTE.

Quoi, coquine !

ARISTE.

Calmez un peu votre colère,
Et daignez l'écouter pendant quelques momens.

GÉRONTE.

Et qu'ai-je affaire, moi, de ſes raiſonnemens !

ARISTE.

Mais enfin...

GÉRONTE.

Mais enfin la choſe eſt réſolue,
Qu'on ne replique pas, ma bile eſt trop émue.

ARISTE.

Quel riſque courez-vous à ſavoir ſes raiſons !

GÉRONTE.

De voir qu'elle ne ſuit que vos ſottes leçons.

ARISTE.

Voilà de vos diſcours, mais je vous les pardonne,
Pourvû que vous voyiez quels conſeils je lui donne.

GÉRONTE *à ſa fille.*

Hé bien, vous dites donc !

ISABELLE.

Que je ne ferai plus
Contre vos volontés des efforts ſuperflus ;

Mais, mon père, du moins, ſi ma plus forte envie
Eſt de vous immoler le bonheur de ma vie,
Ne me contraignez pas d'obéir dès ce jour,
Et donnez-moi du temps pour combattre l'amour.
Oui, pour premier effort de mon obéiſſance,
Je m'en vais à Cléon ôter toute eſpérance,
Lui dire que Damis doit être mon époux,
Et que l'amour ſur moi peut beaucoup moins que vous.
Après un tel effort le temps fera le reſte,
Il vient à bout de tout. Enfin je vous proteſte
Que ſi vous perſiſtez dans votre ſentiment,
Je vous obéirai, mon père, aveuglément.

GÉRONTE.

Oh j'y perſiſterai, j'oſe vous le promettre.
Mais à combien encor voulez-vous nous remettre?

LISETTE.

Cléon avoit ſon cœur, & l'avoit tout entier,
Il nous faut bien au moins ſix mois pour l'oublier;
Et pour aimer monſieur qui n'eſt pas trop aimable,
Un délai de trois ans me paroît raiſonnable.

GÉRONTE.

Vous êtes une ſotte, on vous l'a dit cent fois,
Taiſez-vous.

DAMIS.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je vois,
Monſieur, que je n'ai pas le bonheur de lui plaire.

LISETTE.

Oh vraiment, deſormais je ſerai moins ſincère,
Car je ne dirai plus que mille biens de vous.

De ma maîtreſſe un jour vous deviendrez l'époux,
Je dois m'accoûtumer à vous flatter d'avance,
Et joindre mes reſpects à ſon obéiſſance.

ARISTE.

Mon frère, vous voyez le fruit de mes avis.
Hé bien, a-t-on mal fait de les avoir ſuivis!

GÉRONTE.

Non, & j'avoue ici que ma ſurpriſe eſt grande.

ARISTE.

Ainſi donc Iſabelle obtiendra ſa demande!

GÉRONTE.

Soit, nous différerons encore quelque temps,
Il faut la contenter; mais auſſi je prétends
Que Cléon dès ce jour apprenne d'Iſabelle
Combien mes volontés ont de pouvoir ſur elle,
Qu'elle obtienne de lui de ne le voir jamais,
Et que Damis enfin ſoit aimé deſormais.

ARISTE.

Je vais trouver Cléon, & moi-même l'inſtruire...

GÉRONTE.

Mais au moins dite-lui tout ce qu'il faut lui dire.

ARISTE.

Repoſez-vous ſur moi.

GÉRONTE.

Je ſors pour un inſtant.
Ma fille, ſongez bien...

LISETTE.

Hé vous ſerez content.

SCENE VIII.

ISABELLE, DAMIS, LISETTE.

DAMIS.

J'AI peine à croire encor ce que je viens d'entendre,
Madame, ſe peut-il que l'amour le plus tendre,
Appuyé du devoir, ait touché votre cœur,
Et conſentez-vous bien à faire mon bonheur!

ISABELLE.

Aux loix de mon devoir vous me voyez ſoûmiſe.

LISETTE.

Oui, mais à dire vrai, c'eſt faire une ſottiſe
D'épouſer une fille en dépit qu'elle en ait,
Et tout homme d'honneur en doit craindre l'effet:
Je pourrois ſur cela me faire mieux comprendre,
Mais vous m'entendez bien ſi vous voulez m'entendre.

DAMIS.

Si madame conſent que je ſois ſon époux,
Sa vertu me répond du bonheur le plus doux.

LISETTE.

Ne vous y fiez pas.

DAMIS.

Je ne veux point encore
Vous preſſer de m'aimer, quoique je vous adore.
Un autre a votre cœur, je ne puis l'ignorer,
Mais laiſſez-moi du moins la douceur d'eſpérer.

Daignez à mon amour accorder cette grace :
Pour l'obtenir de vous, que faut-il que je faſſe !
(Il ſe jette à ſes genoux.)
Permettez qu'un amant reſpectueux, ſoûmis...

SCENE IX.

ISABELLE, ORPHISE, CLE'ON, DAMIS, LISETTE, NE'RINE.

CLE'ON.

Que vois-je ? c'eſt donc là ce que tu m'as promis,
Perfide !

ORPHISE.

C'eſt ainſi que Damis m'eſt fidèle,
Et je trouve l'ingrat aux genoux d'Iſabelle !

DAMIS *à part.*

Ciel ! qu'eſt-ce que je vois !

CLE'ON.

Sont-ce là les effets
Qu'ont produits dans ton cœur mes ſoins & mes bienfaits !

ORPHISE.

Eſt-ce donc là le prix que je devois attendre
D'une eſtime ſi pure & d'un amour ſi tendre !

CLE'ON.

Fut-il jamais un cœur & plus double & plus bas !

LISETTE.

Bon, pouffez l'un & l'autre, & ne l'épargnez pas.

CLÉON.

Rends graces au refpect qui retient ma colère...

DAMIS *fièrement.*

Ne vous emportez pas, on peut vous fatisfaire.

CLÉON.

Ah je te punirai...

ORPHISE.

Je me charge du foin
De le punir, Monfieur, vous en ferez témoin.
Mon amour outragé va me fervir de guide,
Pour venger mon injure & confondre un perfide.
Mon père ignore encor toutes tes trahifons,
Mais je vais de ce pas confirmer fes foupçons;
Et nous viendrons ici déclarer à Géronte
Le lâche procédé qui te couvre de honte.

LISETTE.

Oui, oui, nous parviendrons à le defabufer.
Chez Arifte, avec nous, venez vous repofer,
Pendant qu'il eft dehors; jufqu'à ce qu'il revienne,
Il faut fur tout ceci que l'on vous entretienne.

ORPHISE *à Damis.*

Attendant le fuccès de nos communs efforts,
Perfide, je te laiffe en proie à tes remords.

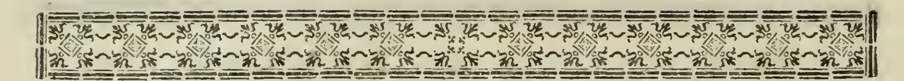
SCENE X.

DAMIS *ſeul.*

QUELLE aventure, o ciel ! comment, par quel miracle
Orphiſe eſt-elle ici pour me ſervir d'obſtacle !
Son père va venir, je les verrai tous deux...
Que la foudre à l'inſtant puiſſe tomber ſur eux.
Allons, il faut tâcher de parer ma diſgrace.
J'ai déjà concerté ce qu'il faut que je faſſe,
Et pendant leurs diſcours que je n'écoutois pas,
Je ſongeois aux moyens de ſortir d'embarras.
Prévenons le bon homme, & ſans perdre courage,
Menſonge, adreſſe, eſprit, mettons tout en uſage :
Il ne les connoît point, & ſa crédulité
Peut faire réuſſir ce que j'ai projeté.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, DAMIS.

GÉRONTE.

Ils veulent me ſurprendre?

DAMIS.

Oui, la choſe eſt certaine.

GÉRONTE.

Leurs efforts ſeront vains, ne ſoyez point en peine.

DAMIS.

J'ai balancé long-temps à vous le déclarer;
Mais comme on veut me perdre & me deshonorer,
J'ai réſolu, Monſieur, de rompre le ſilence.
Vous pourriez vous laiſſer tromper à l'apparence;
Car enfin leur projet eſt ſi bien concerté,
Que tout homme croiroit ce qu'ils ont inventé,
S'il n'étoit prévenu ſur cette fourberie.

GÉRONTE.

Mais par où ſavez-vous leur complot, je vous prie?

DAMIS.

Par mes réflexions.

GÉRONTE.

GE'RONTE.

Cela ne prouve rien.

DAMIS.

Voulez-vous m'écouter!

GE'RONTE.

Oui-dà, je le veux bien.

DAMIS.

Cléon depuis long temps eſt aimé d'Iſabelle
Qui ne reſſent pour moi qu'une haine mortelle,
Ai-je dit, cependant tout d'un coup je la voi
Prête à quitter Cléon pour me donner ſa foi,
Mais à condition que l'hymen ſe diffère.
On veut gagner du temps, ceci cache un myſtère,
Me ſuis-je dit encor.

GE'RONTE.

Je crois qu'il a raiſon.

DAMIS.

Vous ſortez, auſſi-tôt je vois entrer Cléon :
Iſabelle lui dit, mais ſans paroître émue,
Qu'à m'épouſer enfin elle s'eſt réſolue.
Je croyois que Cléon enflammé de courroux,
S'alloit plaindre aigrement de moi, d'elle, de vous.
Je ne veux point, dit-il, me répandre en injures,
Damis, j'étoufferai juſqu'aux moindres murmures.
Iſabelle vous donne & ſa main & ſon cœur,
J'y conſens, ſoyez-en tranquille poſſeſſeur.
D'un amant qu'on trahit eſt-ce là le langage!

GE'RONTE.

Non, non, ils m'ont trompé, je le vois bien. J'enrage

Lorſque ſur tout cela je fais réflexion...

DAMIS.

E'coutez-moi, de grace, avec attention.
Iſabelle & Cléon en bonne intelligence
Vont dans l'appartement d'Ariſte.....

GE'RONTE.

Plus j'y penſe,
Et plus je vois, morbleu, que je ne ſuis qu'un ſot.

DAMIS.

Mais écoutez-moi donc.

GE'RONTE.

Je ne dirai plus mot,
Achevez.

DAMIS.

Je les ſuis.

GE'RONTE.

Je vous ferai connoître.

DAMIS.

Mais je les ſuis de loin, ne voulant pas paroître.
Ils entrent.

GE'RONTE.

Ce qu'on gagne à ſe jouer à moi.

DAMIS.

Je me tiens à la porte, on parle, j'entends...

GE'RONTE.

Quoi?

DAMIS.

Qu'on demande à Paſquin...

GE'RONTE.

Votre valet!

D A M I S.

Sans doute,
Si les gens qu'il ſait bien ſont arrivés. J'écoute
Pour ſavoir ſa réponſe, & j'entends ce maraud
Qui dit, que ces gens-là vont venir au plus tôt,
Qu'il les a tous inſtruits de la bonne manière,
Et qu'enfin la ſuivante, & la fille, & le père
Savent ſi bien leur rôle & le joueront ſi bien,
Qu'à cette comédie il ne manquera rien.

G E' R O N T E.

Non, car j'en ſerai moi, je la rendrai plaiſante.

D A M I S.

Un vieillard doit venir ſous le nom de Dorante,
Arrivé depuis peu de Nevers à Paris,
Car de tous leurs diſcours c'eſt ce que j'ai compris;
Une fille ſuivra, qui ſe diſant Orphiſe,
Soutiendra qu'à Nevers elle me fut promiſe,
Que je ſuis un ingrat qui lui manque de foi;
Et pour mieux appuyer ce qu'ils diront de moi,
Une fauſſe ſuivante, après cent impoſtures,
D'un air ſimple & naïf m'accablera d'injures.

G E' R O N T E.

Allons, ſortons.

D A M I S.

Il faut...

G E' R O N T E.

Suivez-moi.

D A M I S.

Mais enfin,
Il eſt bon de ſavoir quel eſt votre deſſein.

GÉRONTE.

Mon deſſein ! c'eſt d'aller chanter pouille à mon frère.

DAMIS.

Si j'oſois…

GÉRONTE.

Je n'ai point de plus preſſante affaire.

DAMIS.

De grace, modérez un tel emportement;
Il faut, pour nous venger, agir plus doucement.

GÉRONTE.

Pour qui me prenez-vous ! uſer de politique,
Sachant qu'à me tromper tout le monde s'applique !

DAMIS.

Oui, ſi vous m'en croyez.

GÉRONTE.

Je ne vous croirai point,
Et rien ne me ſauroit convertir ſur ce point.

DAMIS.

Voulez-vous aujourd'hui déſoler votre frère !

GÉRONTE.

Oui.

DAMIS.

Feignez d'ignorer le nœud de cette affaire;
Mais lorſqu'il vous viendra propoſer d'écouter
Ceux que pour m'accuſer il doit vous préſenter,
En vous moquant de lui, dite d'un air tranquille,
Qu'il prend auſſi-bien qu'eux une peine inutile,
Que déjà vous ſavez le fait dont il s'agit,
Qu'il peut les renvoyer, & vous tenez pour dit…

GÉRONTE.

Il faut donc ignorer qu'ils veulent me ſurprendre?

DAMIS.

Oui ; mais pour les punir, il faut, ſans plus attendre,
Révoquer le délai que l'on vous a ſurpris,
Et terminer la choſe aujourd'hui.

GÉRONTE.

J'y ſouſcris.

DAMIS.

Ils verront bien par-là que toute leur adreſſe...

GÉRONTE.

Il eſt vrai : vos diſcours ſont ſi pleins de ſageſſe,
Que je me voudrois mal de n'y pas déférer.
Pour la première fois je vais me modérer.
Oh qu'il m'en coûtera! je ſens que de ma vie
Je n'eus de quereller une ſi forte envie.

DAMIS.

Mais, ſi vous aimez mieux éclater...

GÉRONTE.

Non, Damis,
Me voilà réſolu de ſuivre votre avis.

DAMIS.

Quelquefois il eſt bon de ſe mettre en colère.

GÉRONTE *en fureur.*

Ventrebleu je vous dis que je n'en veux rien faire.

DAMIS.

L'intérêt que je prends...

GÉRONTE.

Trève de compliment.

DAMIS.

Oui, je me ſens pour vous un tel attachement,
Qu'il n'eſt rien…

GERONTE.

Vous plaît-il de garder le ſilence!

PASQUIN *derrière le théatre.*

Je vais le préparer, donnez-vous patience.

GERONTE.

Qu'eſt-ce que j'entends-là!

DAMIS.

C'eſt la voix de Paſquin.
On a, pour commencer, détaché ce coquin.

GERONTE.

Eloignez-vous un peu, vous pourrez nous entendre;
Et quand il ſera temps, vous viendrez le ſurprendre.

DAMIS.

Il va vous en conter de toutes les façons.

GERONTE.

Hé vous verrez comment je reçois les fripons.

SCENE II.

GERONTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Le voici juſtement. Allons, Paſquin, courage.

GERONTE *à part.*

Il cherche à m'aborder.

PASQUIN *à part.*

L'affaire où je m'engage
Pourroit bien m'attirer quelque mauvais régal;
Damis eſt un fripon, Géronte eſt un brutal.
Il me voit.

GÉRONTE.

Que veux-tu?

PASQUIN.

Mais ... je cherche mon maître.
Si j'oſois vous prier de me dire ...

GÉRONTE *à part.*

Le traître
(à Paſquin.)
Va commencer ſon rôle. Hé bien, tu veux ſavoir...

PASQUIN.

Où peut être Damis : il eſt de mon devoir
De ne lui pas laiſſer ignorer une choſe...

GÉRONTE.

Quoi donc? qu'eſt-ce que c'eſt? apprends-le moi.

PASQUIN.

Je n'oſe.

GÉRONTE.

Parle; je te promets de ne me point fâcher.

PASQUIN.

Hé le moyen, Monſieur, de vous en empêcher?
Si vous ſaviez le fait, vous voudriez, je gage,
D'Iſabelle & de lui rompre le mariage.

GÉRONTE.

Tout de bon?

PASQUIN.

Tout de bon, rien n'eſt plus aſſuré;
Mais vous ne ſaurez rien, car je l'ai bien juré.

GÉRONTE.

Compte...

PASQUIN.

Un valet diſcret & qui veut le paroître,
Ne doit point publier les défauts de ſon maître.

GÉRONTE.

C'eſt bien dit. Je te crois un honnête garçon,
Quoique tu portes l'air d'un inſigne fripon.

PASQUIN.

Ah! mon air me fait tort; & plus on m'examine,
Plus on voit qu'il n'eſt rien ſi trompeur que la mine.

GÉRONTE *à part.*

La tienne, ſcélérat, ne trompe point du tout.
(haut.)
Ça, dis-moi donc...

PASQUIN.

Jamais vous ne viendrez à bout
De tirer de ma bouche un aveu de la ſorte.

GÉRONTE.

Hé fais-moi ce plaiſir.

PASQUIN.

Non, le diable m'emporte.
Vous croyez que Damis eſt un homme d'honneur:
Eſt-ce à moi, s'il vous plaît, à vous tirer d'erreur?
Non, non, quoi qu'il ait fait, je ne veux rien vous dire;
Trop de gens par malheur ſauront vous en inſtruire.

GÉRONTE.

GE'RONTE.

Hé qui donc!

PASQUIN.

Ces gens-là demandent à vous voir,
Ils ſont ici. Pour moi, je ferai mon devoir,
(Il pleure.)
Et bien loin de parler contre mon pauvre maître...
Ne ſauriez-vous me dire en quels lieux il peut être!
Vous allez nous chaſſer, monſieur, je le prévoi.

GE'RONTE *à part.*

Le fat, ſur mon honneur, croit ſe moquer de moi.

PASQUIN.

Peſte ſoit de Dorante, & peſte ſoit d'Orphiſe.

GE'RONTE *à part.*

Le fripon!

PASQUIN.

Je ſais bien que Damis les mépriſe,
Quoiqu'ils euſſent pour lui mille bontés tous deux;
Mais aime-t-on les gens qui ceſſent d'être heureux!
Orphiſe étoit fort riche, il l'aimoit comme telle;
Un procès la ruine, il fuit, trouve Iſabelle
Seule & riche héritière, & pour bien moins, je croi
Que l'on peut être ingrat & manquer à ſa foi.

GE'RONTE *à part.*

L'y voilà.

PASQUIN *à part.*

Je le tiens. *(haut.)*
Vous êtes équitable:
De bonne foi, leur plainte eſt-elle raiſonnable!
Là, je vous en fais juge, & j'attends...

GÉRONTE *à part.*

De quel art,
Pour me ſurprendre mieux, ſait uſer ce pendard!

PASQUIN.

Vous ne répondez rien. Ah le maudit voyage!
Que diable allions-nous faire à Nevers!

GÉRONTE *à part.*

Oh! j'enrage
De n'oſer ſur le champ aſſommer ce fripon.
(haut.)
Mais feignons. Ton diſcours m'alarme avec raiſon,
Je crains que cette Orphiſe...

PASQUIN.

Elle en mourra, je penſe.
Auſſi Damis lui fait une mortelle offenſe,
Car enfin il avoit promis de l'épouſer;
Mais, comme je l'ai dit, on le peut excuſer.

GÉRONTE.

Non, fais-moi ſon portrait.

PASQUIN.

Hé mais, à ne rien feindre,
Il eſt tel à peu près que je vais le dépeindre.
Il a beaucoup d'eſprit, mais un eſprit malin,
Adroit, inſinuant, & même patelin;
Pour faire ſa fortune il manœuvre ſans ceſſe,
Tout moyen pour cela lui paroît gentilleſſe;
Envieux & jaloux, il ſe croit tout permis
Pour décrier ſous main juſques à ſes amis;
Voulant primer par-tout, tout mérite le pique,

Il veut perſuader qu'il eſt un homme unique ;
Malgré ſon ton naïf, il eſt fourbe, trompeur ;
Sous un air vrai, ſenſible, il cache un mauvais cœur ;
Nul bienfait ne le touche, & de l'ingratitude
Il s'eſt fait de tout temps un vice d'habitude.
Au reſte, paſſez-lui tous ces petits défauts,
C'eſt le meilleur garçon ...

SCENE III.

GÉRONTE, DAMIS, PASQUIN.

GÉRONTE *à Damis.*

Vous venez à propos ;
Paſquin me fait ici votre panégyrique.

DAMIS.

Je ſuis heureux d'avoir un ſi bon domeſtique.

GÉRONTE.

C'eſt un peintre excellent.

PASQUIN *à part.*

Morbleu, je ſuis perdu !

DAMIS.

Je reconnois ſon zèle, & j'ai tout entendu.

GÉRONTE.

Vous avez entendu ce qu'il vient de me dire !

DAMIS.

Oui, l'en récompenſer eſt ce que je deſire :
On ne peut trop payer des ſervices pareils.

GÉRONTE.

J'y veux contribuer au moins de mes conſeils.

DAMIS.

Hé bien, ordonnez donc ce qu'il faut que je faſſe,
J'obéirai.

PASQUIN.

Meſſieurs, je vous demande en grace
D'en uſer ſans façon : je ſers ſans intérêt,
Et vous baiſe les mains.

DAMIS.

Doucement, s'il vous plaît.
Traître !

PASQUIN.

Je ſuis preſſé, permettez que je ſorte.

DAMIS.

Scélérat ! vous oſez déchirer de la ſorte
Un maître qui pour vous eut toûjours cent bontés.
Il faut que je me venge.

PASQUIN.

Hé, de grace, arrêtez,
Et de monſieur au moins reſpectez la préſence.
La bienſéance veut...

GÉRONTE.

Va, va, je l'en diſpenſe.

PASQUIN.

Si vous m'abandonnez, je ſuis un homme mort.

GÉRONTE.

Tu le mériterois.

PASQUIN.

Je ſais bien que j'ai tort ;

Mais là, confidérez que fi je fuis coupable,
C'eft pour avoir voulu vous fervir.

GÉRONTE.

Miférable !
Eft-ce donc me fervir que vouloir m'abufer !

PASQUIN.

D'un femblable deffein pouvez-vous m'accufer ?

DAMIS.

Quoi ! n'as-tu pas pris foin de chercher & d'inftruire
Les témoins fuppofés qu'on doit ici conduire ?
Car enfin je fais tout, & j'ai bien écouté
Ce qu'enfemble tantôt vous avez concerté.
Je fais qu'un faux Dorante & qu'une fauffe Orphife
Doivent inceffamment commencer l'entreprife,
Venir devant monfieur me demander raifon
De mon ingratitude & de ma trahifon.
Lorfque pour l'abufer tout le monde fe ligue,
N'es-tu pas, malheureux, entré dans cette intrigue ?
Et l'argent de Cléon ne t'a-t-il pas porté
A me faire aujourd'hui cette infidélité !

PASQUIN *à part.*

Ah le fourbe maudit !

DAMIS.

Parle fans plus attendre.

GÉRONTE.

Il faut avouer tout, ou je te ferai pendre.

PASQUIN.

Avouer !

DAMIS.

Oui, ſans doute, & ſur le champ.

PASQUIN.

Bourreau!

GÉRONTE.

Allons, dépêche-toi.

PASQUIN *à part.*

Le cas eſt tout nouveau:
Pendu ſi je ne ments; diſant vrai, l'on m'aſſomme:
Qui pourroit s'en tirer ſeroit bien habile homme.

DAMIS.

Parle donc.

PASQUIN.

Demandez, & je vous répondrai.

DAMIS.

N'eſt-il pas vrai, maraud.......

PASQUIN.

Oui, monſieur, il eſt vrai.

DAMIS.

Quoi!

PASQUIN.

Ce que vous voudrez.

DAMIS.

Pour de l'argent, infâme;
M'accuſer fauſſement! quelle baſſeſſe d'ame!

PASQUIN.

Nous ſommes faits tous deux de diverſe façon:
Vous êtes honnête homme, & je ſuis un fripon.

DAMIS.

C'eſt bien récompenſer les bontés de Géronte,
Que vouloir l'abuſer!

PASQUIN.

Monsieur, j'en meurs de honte.
Après ce qu'il a fait, quiconque de nous deux
Le trompe, est un ingrat, un fourbe, un malheureux,
Un monstre qui doit faire horreur à tout le monde,
Et qui mérite bien que l'enfer le confonde.

DAMIS.

Vous voyez qu'il convient de tout ce que j'ai dit.
Votre frère & Cléon l'avoient fort bien instruit;
C'est à vous de punir...

GÉRONTE.

Non, cela doit suffire;
Et, puisqu'il se repent, il faut...

SCENE IV.

GÉRONTE, DAMIS, PASQUIN, LISETTE.

LISETTE.

Je viens vous dire
Qu'un Monsieur de Nevers demande à vous parler.

GÉRONTE *à Damis.*

Comme ils s'entendent tous!

DAMIS.

Il faut dissimuler.

LISETTE.

Vous ne répondez rien : que voulez-vous qu'on fasse?

GÉRONTE.

Approche. Ose-tu bien me regarder en face!

LISETTE.

Pourquoi non!

GÉRONTE.

Effrontée! ôte-toi de mes yeux.

LISETTE.

Hé mon Dieu! qu'eſt-ce donc qui vous rend furieux!
Ne voulez-vous pas voir....

GÉRONTE.

Je ne veux voir perſonne.
Je ne ſais qui me tient que vingt ſoufflets, friponne...

LISETTE.

Mais pourquoi vous fâcher! Dorante va venir,
Sa fille eſt avec lui. Tous deux...

GÉRONTE.

Veux-tu finir!

LISETTE.

Ils veulent vous parler, l'affaire eſt d'importance;
Elle va vous ſurprendre.

GÉRONTE.

Admirez l'impudence!

DAMIS.

Monſieur ſait déjà tout, moi-même je l'ai dit.

LISETTE.

Quoi! vous ſavez qu'Orphiſe...

GÉRONTE.

Oui, je ſuis bien inſtruit
De ce qu'elle me veut, & .... ſors, impertinente;
Va dire de ma part à ce monſieur Dorante,
A cette dame Orphiſe, à ſa ſuivante auſſi,
A tous les Nivernois, qu'ils décampent d'ici.

LISETTE.

LISETTE.

Mais y penſez-vous bien ?

GÉRONTE.

Oui, très-bien, je t'aſſure.

LISETTE.

Faire à des gens d'honneur une pareille injure ?

GÉRONTE.

Point de raiſonnement : je hais les gens d'honneur,
Et j'aime les fripons du meilleur de mon cœur.

PASQUIN *à part.*

Le pauvre homme, ma foi, dit plus vrai qu'il ne penſe.

DAMIS.

Que dis-tu ?

PASQUIN.

Rien, monſieur, je garde le ſilence.

GÉRONTE *à Liſette.*

Va-t-en chercher ma fille, & me l'amène ici.

LISETTE.

Je n'irai pas bien loin, je crois que la voici.

SCENE V.

GÉRONTE, DAMIS, ISABELLE, LISETTE, PASQUIN.

ISABELLE.

Ne vous a-t-on pas dit qu'Orphiſe & que Dorante....

GÉRONTE.

Ah vous vous en mêlez, madame l'impudente !

De mes bontés pour vous voilà donc tout le fruit!

LISETTE.

Mais qu'avons-nous donc fait, & pourquoi tant de bruit!
Je ne vous comprends point; & plus je m'examine...

GÉRONTE.

Tu raiſonnes encor! ſortiras-tu, coquine!
(à Iſabelle.)
Approchez, vous. Allons, qu'on lui donne la main.

LISETTE *en s'enfuyant.*

Je vous le défends.

GÉRONTE *la pourſuit.*

Chienne.

ISABELLE.

Au moins juſqu'à demain
Donnez-moi le loiſir...

GÉRONTE.

Non, non, plus de remiſe.

ISABELLE.

Mais, mon père...

GÉRONTE.

Quoi donc!

ISABELLE.

Souffrez que je vous diſe
Que vous m'avez preſcrit, ou d'épouſer monſieur,
Ou d'aller au couvent.

GÉRONTE.

Oui.

ISABELLE.

J'y vais de bon cœur.

Donnez-lui tout mon bien, j'en ſuis très-ſatisfaite,
Et ne veux plus ſonger qu'à choiſir ma retraite.

GÉRONTE.

Hé tout cela n'eſt rien, & j'ai vû bien ſouvent.
Où vas-tu donc encor?

(Liſette paſſe devant Géronte en lui faiſant la révérence.

LISETTE.

Je m'en vais au couvent.

SCENE VI.

GÉRONTE, DAMIS, PASQUIN.

GÉRONTE.

Il faut que je lui parle, & je puis bien d'avance
Vous répondre, Damis, de ſon obéiſſance.

DAMIS.

Gardez-vous, s'il vous plaît, de me commettre en rien.

GÉRONTE.

De vos derniers avis je me ſouviendrai bien.

Paſquin veut le ſuivre, & Damis le retient.

SCENE VII.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Un mot, monſieur Paſquin.

PASQUIN.

Monſieur.

DAMIS.

Vous ſavez peindre.

PASQUIN.

Vous croyez du portrait avoir lieu de vous plaindre;
Mais ſi, quand je l'ai fait, je ne l'ai point flatté,
C'eſt par excès de zèle & de fidélité.

DAMIS.

Toi zélé! toi fidèle!

PASQUIN.

Oui, moi zélé, fidèle,
Et des valets parfaits le plus parfait modèle.

DAMIS.

Quand tu n'épargnes rien pour me rendre odieux,
Et pour rompre un hymen qui peut me rendre heureux.

PASQUIN.

Je l'ai fait tout exprès pour dégoûter Géronte.

DAMIS.

Et c'eſt donc là, bourreau, me ſervir à ton compte!

PASQUIN.

Oui, c'eſt-là vous ſervir, & vous donner moyen,
Et d'épouſer Orphiſe, & d'avoir un gros bien.

DAMIS.

Du bien avec Orphiſe!

PASQUIN.

Apprenez que ſa tante
Eſt morte en lui laiſſant dix mille écus de rente.

DAMIS.

Quoi donc, ſa tante eſt morte!

PASQUIN.

Et comme les bonheurs
Semblent être enchaînés ainſi que les malheurs,
Elle vient de gagner ce procès d'importance,
Dont la perte vous fit partir en diligence.

DAMIS.

Paſquin, ſa tante morte, & le procès gagné!

PASQUIN.

Oui, monſieur. Tout cela ſembloit bien éloigné,
Rien n'eſt plus ſûr. Orphiſe eſt-elle mépriſable!

DAMIS.

Non, Orphiſe devient un objet adorable.

PASQUIN.

C'eſt-là pourquoi, monſieur, j'ai voulu tout riſquer
Pour rebuter Géronte & pour vous rembarquer
Avec l'autre beau-père & la trop bonne Orphiſe;
Qui de vous, m'a-t-on dit, plus que jamais épriſe,
Prête à vous pardonner malgré tout ſon courroux,
N'aſpire qu'au bonheur de vous voir ſon époux.

DAMIS.

Quoi, tout de bon, tu crois qu'Orphiſe m'aime encore!

PASQUIN.

Oh oui, monſieur, Orphiſe eſt folle & vous adore.

DAMIS.

Mais en es-tu bien ſûr!

PASQUIN.

Oh j'en ſuis caution.
Jugez mieux à préſent de mon intention:
Je voulois malgré vous faire votre fortune.

Vous voyez ma candeur, ainſi plus de rancune.

DAMIS.

A ce que tu me dis je n'oſe ajoûter foi ;
Mais s'il ſe trouve vrai, tu rentres près de moi.
Orphiſe m'aime encor ! je ne puis, quand j'y penſe,
Lui marquer trop d'eſtime & de reconnoiſſance.

PASQUIN.

Vous m'enchantez ; je vois, malgré ce que j'ai dit,
Que vous avez le cœur auſſi bon que l'eſprit.

DAMIS.

L'occaſion m'enchante, & m'épargne la honte
De devoir la fortune à ce fou de Géronte.

PASQUIN.

Vous en êtes bien las ! ne me déguiſez rien.

DAMIS.

Son génie eſt en tout trop différent du mien ;
Son trop de probité, ſa candeur, ſa droiture,
Tiennent inceſſamment mon ame à la torture ;
Eſclave des devoirs, ſottement prévenu...
Ce bon homme m'ennuie à force de vertu.

PASQUIN.

Ah que vous penſez juſte !

DAMIS.

Allons trouver Orphiſe.

PASQUIN.

Je la crois chez Ariſte. Elle ſera ſurpriſe
D'un auſſi prompt retour, comme vous jugez bien.
Je vais l'y préparer, & je n'oublierai rien
Pour vous ſauver, monſieur, quelques fâcheux reproches,

Qui pourroient échapper aux premières approches.

DAMIS.

Non, je veux la ſurprendre, & vais adroitement....

PASQUIN.

Ariſte va rentrer dans un petit moment,
Voulez-vous qu'il vous trouve avec elle!

DAMIS.

Qu'importe!
Le bon homme Géronte eſt prévenu de ſorte,
Qu'à tout ce qu'on pourroit lui dire contre moi,
Quand j'en conviendrois même, il n'auroit nulle foi.

PASQUIN.

Je vois bien à préſent que vous lui feriez croire,
Dans la plus ſombre nuit, que la nuit n'eſt pas noire.

DAMIS.

Oui, je ſuis ſon oracle, il croit ce que je veux,
Et je le forcerois à démentir ſes yeux.

PASQUIN.

Et ſes oreilles même.

DAMIS.

Oui.

PASQUIN.

Mais puiſque d'Orphiſe
Votre ame généreuſe eſt maintenant épriſe,
Il n'eſt plus queſtion d'aucun ménagement
Pour le bon homme, il faut le braver.

DAMIS.

Doucement.
Je n'aime guère Orphiſe, encor moins Iſabelle;

Ma fortune m'occupe, & j'épouſerai celle
Qui pourra m'aſſurer le ſort le plus heureux.

PASQUIN.

Ah! ſi vous les pouviez épouſer toutes deux.

DAMIS.

Je veux choiſir du moins.

PASQUIN.

Et par reconnoiſſance,
La plus riche des deux aura la préférence.

DAMIS.

C'eſt ce qui doit régler un cœur ſans paſſion.

PASQUIN.

Vous devriez pourtant pour obliger Cléon...

DAMIS.

Obliger Cléon! moi! lui rendre un bon office!
Il me fait trop ſentir qu'il m'a rendu ſervice,
Il met à trop haut prix ſes bienfaits & ſes ſoins,
Et le prix qu'il y met, fait que je les ſens moins.

PASQUIN.

Vous ſavez mieux que moi ce que les choſes valent:
Il n'eſt point là-deſſus de gens qui vous égalent.

DAMIS.

Paſquin, vivons pour nous, c'eſt la première loi:
Dans tout ce que je fais, je n'ai d'égard qu'à moi,
Je ſonge à m'avancer, je m'eſtime, je m'aime,
Et je n'ai point d'ami plus zélé que moi-même.

PASQUIN.

Si ce n'eſt moi, monſieur. Souffleté, puis chaſſé,
A vous ſervir encor je me ſuis empreſſé,

Même

Même en dépit de vous, afin de vous ſurprendre.
Fut-il jamais valet plus fidèle & plus tendre !

DAMIS.

Allons donc voir Orphiſe, & garde le ſecret,
C'eſt toûjours le plus ſûr.

PASQUIN.

Je ſuis fin & diſcret.
Votre intérêt, monſieur, eſt tout ce qui m'occupe.

Seul.

Ah fourbe, je te tiens, & tu ſeras ma dupe.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Oui, tout tourne autrement que je ne l'aurois cru;
J'ai vû de mes deux yeux, & doute ſi j'ai vû.

LISETTE.

Tout ce que tu me dis me paroît incroyable.

PASQUIN.

Cependant, mon enfant, rien n'eſt plus véritable.
La peur d'être battu m'a forcé de mentir:
J'ai dit qu'Orphiſe enfin ne pouvoit conſentir
A s'éloigner de lui, quoiqu'il fût infidèle;
Qu'elle lui pardonnoit s'il quittoit Iſabelle.
J'ai vanté, pour avoir encor plus de ſuccès,
Et la ſucceſſion & le gain du procès.
Sans me donner le temps de prévenir Orphiſe,
Il s'en va la trouver. Juge de ma ſurpriſe:
Auſſi-tôt qu'elle a vû Damis à ſes genoux,
Elle a jeté ſur lui les regards les plus doux,
Le dépit a ceſſé, l'amour a pris ſa place,
Et l'ingrat en un mot vient de rentrer en grace.

LISETTE.

Quoi, ſi facilement! ſi promptement!

PASQUIN.

Dis-moi,

Quand on a le cœur pris, eſt-on maître de ſoi!
Dans le premier dépit, ce ſont plaintes, murmures;
On querelle, on menace, on en vient aux injures;
La raiſon veut régner: l'amour vient, la pourſuit;
Il rentre dans le cœur, & la raiſon s'enfuit.

LISETTE.

Je conviens avec toi que l'amour eſt bien traître;
Quand on le croit éteint, il eſt prêt à renaître.

PASQUIN.

Sur-tout quand on s'y prend de certaine façon.
Le traître de Damis a pris d'abord un ton
Reſpectueux, ſoûmis; il a verſé des larmes,
De la belle en pleurant exagéré les charmes.
Il m'a fait pleurer, moi.

LISETTE.

Comment! ſi prévenu....

PASQUIN.

Si le fond de ſon cœur m'eût été moins connu,
J'aurois encore été plus charmé de l'entendre.
On n'a jamais rien dit de ſi vif, de ſi tendre.
Mon adorable Orphiſe, à vos divins attraits,
Je veux, uniquement ſenſible deſormais,
Ne vivre que pour vous, déteſter Iſabelle,
Regretter les inſtans que j'ai paſſés près d'elle.

LISETTE.

Le chien!

PASQUIN.

Mais dans le temps qu'en propos amoureux
Il exhaloit ſon cœur, un témoin dangereux
L'écoutoit à la porte.

LISETTE.

Et qui?

PASQUIN.

C'étoit Géronte.

LISETTE.

Géronte!

PASQUIN.

Oui, parbleu. Pour t'aller rendre compte
De ce qui ſe paſſoit, je laiſſe nos amans
Se confondre à l'envi dans de beaux ſentimens.
J'ouvre la porte, & vois, non ſans ſurpriſe extrême,
En ouvrant bruſquement, le bon homme lui-même,
Comme au mur attaché, ſtupéfait, interdit,
Et qui n'a rien perdu de tout ce qui s'eſt dit.

LISETTE.

Qui l'avoit conduit-là, que venoit-il y faire?

PASQUIN.

Il venoit à deſſein de quereller ſon frère.
Tu ſais qu'Orphiſe étoit dans ſon appartement.
Mon maître parloit haut. Géronte apparemment
A reconnu ſa voix, & le ciel a fait naître
Ce moment fortuné pour nous venger d'un traître.

LISETTE.

Fort bien. Et que t'a dit Géronte?

PASQUIN.

Pas un mot.

De ſon côté chacun eſt demeuré bien ſot.
En s'en allant pourtant je l'entends qui murmure;
Plus il double le pas, plus il s'échauffe. Il jure,
Il rencontre ſon frère au bas de l'eſcalier,
C'eſt-là que ſon dépit ſe fait voir tout entier.
Il parloit bas pourtant, je ne pouvois l'entendre;
Mais, en les regardant, ce que j'ai pû comprendre,
C'eſt que tous deux d'accord, avec juſte raiſon,
Convenoient que Damis étoit un grand fripon.

LISETTE.

C'eſt un fait ſans diſpute. Une telle aventure
Doit nous conduire à bien.

PASQUIN.

Je le crois.

LISETTE.

J'en ſuis ſûre.

SCENE II.

ISABELLE, PASQUIN, LISETTE.

ISABELLE.

Ah Liſette! ſais-tu par quel ſuccès heureux....

LISETTE.

C'eſt de quoi dans l'inſtant nous raiſonnions tous deux.

ISABELLE.

Mon oncle m'a tout dit; & maintenant j'eſpère,
Puiſqu'il ne s'agit plus de détromper mon père,
Qu'à l'hymen de Damis bien loin de me forcer...

LISETTE.

Comptez qu'il le déteste, & qu'il va le chasser
Pour rappeler Cléon.

ISABELLE.

Nous nous flattons, Lisette.

LISETTE.

Cléon va revenir, c'est une affaire faite,
Et bien-tôt nous vivrons dans un autre séjour.
Adieu, Paris, adieu, nous allons à la Cour.
Quel plaisir! nous n'allons plus voir que des comtesses,
Des comtes, des marquis, des ducs & des duchesses.
Les princes nous viendront visiter quelquefois:
Nous ne fréquenterons bourgeoises ni bourgeois;
Et pour mieux ressembler aux gens du haut étage,
Nous changerons d'habit, de mœurs & de langage.
Le bruit & le fracas seront notre élément,
Plus de soin de ménage, & plus d'arrangement.
Deux pages, six laquais nous serviront d'escorte;
Vingt créanciers toûjours garderont notre porte;
Nous veillerons la nuit, nous dormirons le jour.
Adieu, Paris, adieu, nous allons à la Cour.

PASQUIN.

Voilà tes adieux faits, il faut plier bagage.
Damis pourtant encor peut rompre le voyage.
Après la paix conclue, il est sorti d'abord
Pour aller voir Géronte, & suivant notre accord
Prendre congé de lui: la trop crédule Orphise
L'attend pour l'emmener; mais je crains la surprise.

LISETTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Ce diable d'homme avoit l'air inquiet.
Je ſais que dans ſa tête il a plus d'un objet,
Que c'eſt ſon intérêt qui règle ſes affaires,
Et qu'ayant comparé les biens des deux beaux-pères,
Il donnera la pomme au plus riche des deux.

ISABELLE.

Quel indigne mortel!

PASQUIN.

Car il n'eſt amoureux
Ni de vous, ni d'Orphiſe. Ah voici votre père!

LISETTE.

Il ſe parle tout haut & paroît en colère.

SCENE III.

GÉRONTE, ISABELLE, LISETTE, PASQUIN.

GÉRONTE *entre en touſſant, ſans les voir.*

Quel horrible complot contre Damis & moi!

LISETTE *à Iſabelle.*

Que dit-il?

GÉRONTE *ſans les voir.*

Je ſuis ſimple, il eſt de bonne foi,
Et par mille moyens cette ligue traîtreſſe
Tâche de nous brouiller: mais malgré leur fineſſe,
Damis ſera mon gendre.

ABELLE *à Lisette.*

Ah ciel, qu'ai-je entendu!

GÉRONTE *toûjours à part.*

Si le seigneur Cléon, ce gendre prétendu,

(Il tousse.)

Reparoît devant moi.... Hem. Ce rhume m'essouffle;

Il m'étrangle.

PASQUIN *lui faisant la révérence.*

Monsieur...

GÉRONTE.

Ah te voilà, marousle!

(Il tousse.) *(à Pasquin.)*

J'étouffe de pituite. Ose-tu m'aborder!

LISETTE.

Quel plaisir prenez-vous à nous intimider!

GÉRONTE.

Impudente.

ISABELLE.

Eh bon dieu, qu'avez-vous donc, mon père!

Lorsque nous nous flattons...

GÉRONTE.

Vous plaît-il de vous taire!

Cléon, mon frère & vous, vous êtes de concert

Pour guider ce fripon; mais j'ai tout découvert.

Ne vous flattez donc plus que jamais je renonce...

PASQUIN.

Qu'avez-vous découvert!

GÉRONTE *lui donnant un soufflet.*

Tiens, voilà ma réponse.

PASQUIN.

PASQUIN.

La peste qu'elle est chaude! eh dites donc pourquoi.

GÉRONTE.

Ah tu t'obstines, traître, à te jouer de moi!

PASQUIN.

Que voulez-vous donc dire?

GÉRONTE.

A mille menteries

Dont tu m'as régalé, tu joins les fourberies?

PASQUIN.

Moi, monsieur!

GÉRONTE.

Oui, coquin.

PASQUIN.

Si je sais...

GÉRONTE.

Quoi, maraut,

N'étois-tu pas, dis-moi, chez mon frère tantôt?

PASQUIN.

J'en conviens.

GÉRONTE.

Avec qui?

PASQUIN.

J'étois avec mon maître.

GÉRONTE.

Avec Damis?

PASQUIN.

Sans doute.

GÉRONTE.

Et moi je suis sûr, traître,

Que dans ce moment-là Damis étoit dehors.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit!

GÉRONTE.

Lui-même.

PASQUIN.

Il a le diable au corps.

Quoi, ce n'étoit pas lui qui conjuroit Orphiſe
De lui pardonner!

GÉRONTE.

Non. J'ai fait la ſottiſe
De le croire d'abord; car tu contrefaiſois
Et ſon ton & ſa voix, parce que j'écoutois.

PASQUIN.

Pouvois-je le ſavoir! la porte étoit fermée.

GÉRONTE.

Oui, ma toux ma trahi. Feignant d'être charmée
Ta prétendue Orphiſe a ſaiſi ce moment
Pour jouer avec toi le raccommodement;
Elle a feint de pleurer, de céder aux excuſes,
Et moi fort ſottement j'ai donné dans vos ruſes.

PASQUIN.

Eh' que n'entriez-vous! vos yeux, vos propres yeux...

GÉRONTE.

J'allois entrer auſſi, car j'étois furieux;
Mais dans le même inſtant eſt ſurvenu mon frère
A qui j'ai bonnement conté toute l'affaire:
Ayant ſû profiter de mon émotion,
Il m'a fait agréer qu'il ramène Cléon.
Il ſort, Damis arrive, & me trouve en furie,

Mais il m'ouvre les yeux ſur la ſupercherie.
Avez-vous oublié que des gens apoſtés
Pour me perdre, ont recours à mille fauſſetés,
Me dit-il! vous voyez une preuve certaine
Que je n'ai pû moi-même aſſiſter à la ſcène
Qui vous met dans l'erreur, puiſque dans ce moment
Je reviens de la ville. Il faut abſolument
Que l'on ait profité d'un quart-d'heure d'abſence
Pour vous tromper, monſieur, par cette manigance.
Il m'a même ajoûté que ce maître fripon,
Qui ſavoit contrefaire & ſa voix & ſon ton,
Autrefois à Nevers pendant des nuits obſcures,
Avoit cauſé par-là cent ſortes d'aventures.
Je ne finirois point ſur ce qu'il m'a conté;
Le détail eſt trop long. Eh bien, maître effronté,
Te voilà ſtupéfait.

PASQUIN.

Ma foi, je vous l'avoue.
Son génie, après tout, mérite qu'on le loue.
J'étois perſuadé qu'il plieroit ſous le mien,
Mais je me ſens forcé de rendre hommage au ſien.
Si faudra-t-il pourtant...

GERONTE.

Oh vous aurez beau faire.
Damis m'a conjuré de finir notre affaire
Sans perdre un ſeul inſtant: m'y voilà réſolu.
J'ai détaillé mes biens, & nous avons conclu.
Sûr qu'il ſera très-riche en devenant mon gendre,
Son Orphiſe ſur lui n'a plus rien à prétendre.

Il vient de me quitter pour écrire à Nevers,
Et prendre congé d'elle. Ainſi, coquin, tu perds
Ton adreſſe & ton temps en oſant entreprendre
De m'engager enfin à prendre un autre gendre.
Damis va l'être. Et quand! Avant la fin du jour.

LISETTE *à Iſabelle.*

Changeons donc nos adieux, faiſons-les à la Cour.

GE'RONTE.

Où ſont ces Nivernois! il faut que je les voie
Pour les tancer ſi bien...

SCENE IV.

ORPHISE, GE'RONTE, ISABELLE, LISETTE, NE'RINE, PASQUIN.

ORPHISE *accourt en tendant les bras à Iſabelle.*

PRENEZ part à ma joie,
Madame, mon perfide eſt revenu vers moi:
Reconnoiſſant, fidèle, il m'a rendu ſa foi,
Et ne me paroît plus indigne de la mienne.

GE'RONTE *à Paſquin.*

C'eſt donc-là ton Orphiſe! on veut qu'elle ſoûtienne
Son rôle juſqu'au bout, mais nous verrons beau jeu.

ORPHISE *à Iſabelle.*

Monſieur eſt votre père!

GE'RONTE.

Oui, vous verrez dans peu

Que je ne ſuis pas dupe. On vous ſtyle à merveille,
Mais moi...

ORPHISE *à Iſabelle.*

Que dit monſieur?

GERONTE.

Que monſieur vous conſeille
De ſortir de céans.

ORPHISE.

Qui moi!

GERONTE.

Dans le moment.

NERINE.

On vous fait-là, madame, un joli compliment:
C'eſt recevoir les gens d'une façon galante.

GERONTE *à Paſquin.*

Ah ah! n'eſt-ce pas-là cette fauſſe ſuivante
Qui devoit chanter pouille à Damis!

NERINE.

Apprenez
Que je ne ſuis point fauſſe.

GERONTE.

Eh quoi, même à mon nez
Tu te donnes les airs....

NERINE.

Nous valons bien vos Dames.

GERONTE *à Paſquin.*

Coquin, voilà l'effet de tes ſubtiles trames.
Si tu n'emmènes pas ces créatures-là,
Tu ſeras étrillé.

ORPHISE *à Isabelle.*

Quel propos est-ce là!

Juste ciel!

ISABELLE *à Orphise.*

Excusez, c'est une erreur.

SCENE V.

DORANTE, GÉRONTE, ISABELLE, ORPHISE, LISETTE, NÉRINE, PASQUIN.

ORPHISE *courant au-devant de Dorante.*

Mon père,

Vous venez à propos.

DORANTE *à Géronte.*

Une importante affaire

M'obligeant à sortir, m'a privé de l'honneur

De vous embrasser, mais...

(Il veut embrasser Géronte qui lui tourne le dos.)

GÉRONTE.

Très-humble serviteur.

DORANTE.

Permettez...

GÉRONTE.

Ventrebleu, laissez-moi, je vous prie,

Je ne suis pas en train d'entendre raillerie.

Croyez-moi, mon ami, j'ai le coup d'œil subtil,

Je l'applique sur vous.

DORANTE.

Sur moi! que vous dit-il!

GÉRONTE.

Que vous êtes un fourbe ; & pour ces demoiſelles...
Je veux bien retrancher ce que je penſe d'elles.

DORANTE *à Paſquin.*

Mais il faut que cet homme ait perdu la raiſon.

PASQUIN.

Elle eſt bien égarée.

GÉRONTE *courant après lui.*

Attends, maître fripon,
Je te ferai ſentir ſi ma raiſon s'égare.

PASQUIN *mettant la main ſur ſa joue.*

Je l'ai déjà ſenti.

DORANTE.

Vous êtes bien bizarre !
A des gens comme nous faire un pareil accueil !
Ne vous piquez plus tant d'avoir un fin coup d'œil ;
Car je ne vois que trop que vous ne voyez goute,
Et que votre bon ſens, monſieur, eſt en déroute.

GÉRONTE.

Comment juſque chez moi vous venez m'inſulter !

DORANTE.

Oui, monſieur, quand chez vous vous oſez maltraiter
Un homme de ma ſorte, une fille d'honneur.

NÉRINE.

Dites deux, s'il vous plaît.

DORANTE.

Nous avons trop de cœur
Pour ſouffrir de ſang froid un affront ſi ſenſible :
Vous m'en ferez raiſon.

ISABELLE *à Géronte.*

Mon père, eſt-il poſſible
Que vous ne ſentiez pas....

GÉRONTE.

Comment, vous me parlez,
Inſolente!

DORANTE.

Eh monſieur...

GÉRONTE *à Dorante.*

Mon ami, détallez,
Car je ſuis ſur le point de perdre patience.

DORANTE.

Autre part que chez vous nous ferons connoiſſance,
Et je vous prouverai...

GÉRONTE.

Quelle obſtination!

SCENE VI.

ARISTE, CLÉON, DORANTE, GÉRONTE, ISABELLE, ORPHISE, LISETTE, NÉRINE, PASQUIN.

ARISTE *à Géronte.*

Je me ſuis dépêché de ramener Cléon.
Le voici, tranſporté du bonheur qu'il eſpère.

CLÉON *à Iſabelle.*

Je vous dois le retour de monſieur votre père,
Sans doute; aidez-moi donc à le remercier.

ISABELLE.

I S A B E L L E *en pleurant.*

Ah Cléon!

C L E' O N.

Juſte ciel!

L I S E T T E *à Cléon.*

On va bien vous payer

De vos tranſports joyeux.

A R I S T E *à Géronte.*

Que veut-elle donc dire!

G E' R O N T E.

Que vous êtes un fat.

D O R A N T E *à Orphiſe.*

Cet homme eſt en délire.

C L E' O N.

Je tombe de mon haut.

P A S Q U I N *à Cléon.*

C'eſt un tour de Damis.

C L E' O N *à Géronte.*

Si je reviens ici, c'eſt que l'on m'a promis...

G E' R O N T E.

Oui, je vois que mon frère a fait une ſottiſe.

A R I S T E *à Géronte.*

C'eſt par votre ordre exprès...

C L E' O N.

Il m'avoit dit qu'Orphiſe
Pardonnoit à Damis ſon infidélité;
Et que vous repentant de m'avoir maltraité...

G E' R O N T E.

Mais par malheur pour vous j'ai découvert l'intrigue,
Et Damis en deux mots a dérangé la ligue.

C L E' O N.

Quelle ligue, monſieur!

GÉRONTE *à Dorante.*

Bon homme, répondez.

DORANTE.

Corbleu, je ne sais pas ce que vous entendez,
Mais vous perdez l'esprit, ou bien quelqu'un vous trompe.

LISETTE.

C'est trop me taire, il faut que je vous interrompe.

GÉRONTE *à Lisette.*

Quoi, coquine....

LISETTE.

Je vais débrouiller le cahos.
E'coutez seulement, j'aurai fait en deux mots.

GÉRONTE.

Quel cahos!

LISETTE.

(à Dorante.)

Le voici. Si monsieur vous maltraite,
C'est qu'il vous croit le chef d'une intrigue secrette.

DORANTE.

D'une intrigue!

LISETTE.

Oui, monsieur, il est persuadé
Que vous êtes un fourbe adroitement aidé
Par ces personnes-là, qu'il croit que l'on suppose
Pour décrier Damis.

DORANTE.

Ah ah! c'est autre chose.

(à Géronte.)

En ce cas-là, monsieur, vous n'avez d'autre tort
Que d'être trop crédule: apprenez-nous d'abord
Quel est l'homme impudent qui vous a fait ce conte.

GÉRONTE.

C'eſt quelqu'un qui bien-tôt va vous couvrir de honte.

DORANTE.

Mais qui donc!

GÉRONTE.

C'eſt Damis qui m'a déſabuſé ;
Et vous me jouyez tous le tour le plus ruſé
S'il ne m'eût averti qu'un prétendu Dorante,
Et qu'une fauſſe Orphiſe avec une ſuivante
Auſſi ſubtile qu'elle, étoient venus chez moi,
Bien payés par Cléon, d'un air de bonne foi,
Se plaindre que Damis étoit un infidèle,
Un perfide, un ingrat indigne d'Iſabelle.
(à Ariſte.)
Tantôt même on a feint dans votre appartement,
Sous le nom de Damis, un racommodement,
Parce qu'on ſavoit bien que j'écoutois. Ce traître
(en montrant Paſquin.)
A ſi bien imité tous les tons de ſon maître . . . .

ARISTE.

Et c'eſt Damis encor qui vous a dit cela !

GÉRONTE.

Sans doute.

ARISTE.

Eſt-il un fourbe égal à celui-là!

ORPHISE.

Je l'avoue à ma honte, un excès de tendreſſe
Juſqu'à lui pardonner a porté ma foibleſſe ;
Par un faux repentir il a ſéduit mon cœur:
Mais je vois à préſent l'excès de mon malheur;
Ce que j'apprends ici me le fait trop connoître.

Aussi hardi menteur, qu'infidèle, que traître . . . . .

GÉRONTE.

Quoi donc, ce n'étoit pas ce fripon de valet
Qui le contrefaisant. . . .

PASQUIN.

Non, monsieur, le soufflet
Encor chaud sur ma joue, appartient à la sienne.
Ne puis-je vous le rendre, afin qu'il lui revienne?

GÉRONTE.

Maraut! votre concert est bien exécuté,
Mais parbleu le concert sera déconcerté.
J'attends Damis.

ORPHISE.

C'est trop souffrir son imposture.
(présentant une lettre à Géronte.)
Tenez, connoissez-vous, monsieur, son écriture?

GÉRONTE.

Comme la mienne.

ORPHISE.

Eh bien vous allez voir l'effet
De vos bontés pour lui, par ce tendre billet
Renvoyé de Nevers, où me croyant encore,
Son stile m'exprimoit combien il vous honore.

DORANTE.

Il n'étoit à Paris que depuis quinze jours,
Et n'y vivoit, je crois, que par votre secours.

GÉRONTE *lit:*

Si je suis parti, belle Orphise,
Sans vous en avertir, n'en soyez point surprise;
Mes profonds soupirs & mes pleurs
Auroient trop aigri vos malheurs.

Sans ressource dans cette ville,
J'y vis chez un bourgeois, grondeur, capricieux,
Qu'un long âge rend imbécille.
J'emprunte quelque argent de cet homme ennuyeux
Pour rejoindre ma compagnie,
Et parts demain pour l'Italie.
Recevez mes derniers adieux.

DAMIS.

Puis-je croire, grand Dieu, ce que je viens de lire ?
Je le comble de biens, & l'ingrat me déchire !
Mes bienfaits sur son cœur ont ce cruel effet !
Je m'en vais le chercher & lui dire son fait.

DORANTE.

Vous attendrons-nous ?

GE'RONTE.

Oui.

(dans le temps qu'il veut sortir, Damis en....)

SCENE DERNIERE.

ARISTE, CLE'ON, DORANTE, GE'RONTE, ISABELLE, ORPHISE, LISETTE, NE'RINE, PASQUIN, DAMIS.

DAMIS *à Géronte.*

Monsieur, voici la lettre
Que je vous ai promis tantôt de vous remettre
Pour la faire partir.

GE'RONTE *après l'avoir prise.*

Il n'en est pas besoin.
Pour la rendre en main propre on n'ira pas bien loin.

(à Orphise.)

Lisez ma belle enfant.

DAMIS *à Géronte après avoir aperçû la compagnie.*

Je sors pour une affaire

Que j'avois oubliée.

GÉRONTE.

Il est plus nécessaire

Que nous ayons ici quelque éclaircissement,

Nous en avons besoin.

DAMIS *voulant s'échapper.*

Permettez ....

CLÉON *s'opposant à sa sortie.*

Un moment.

ORPHISE *lit :*

A Mademoiselle ORPHISE DORANTE, *à Nevers.*

On me propose un mariage
Qui va finir tous mes malheurs,
Et c'est ce soir que je m'engage :
Vous pouvez vous pourvoir ailleurs.

LISETTE *à Orphise.*

Voilà votre congé dans la meilleure forme.

ORPHISE.

O ciel ! fut-il jamais procédé plus énorme !

GÉRONTE *à Damis.*

Et je te donnerois ma fille après cela !

DAMIS.

Pourquoi non !

GÉRONTE.

L'impudent ! lis cette épître-là

Si tu l'oses.

PASQUIN *à Damis.*

Ma foi le voilà confondu.

DAMIS *en soûriant.*

A ces manœuvres-là je m'étois attendu:
Mais je vous prouverai ....

GERONTE *vivement.*

Quoi ce n'est pas Orphise
Que tu vois!

DAMIS *en riant.*

Oh je vois .... que quoique je vous dise,
Vous ne me croirez plus.

GERONTE.

Non traître, non ingrat.
On m'a fait lire enfin dans ton cœur scélérat:
Tu n'abuseras plus de mon esprit crédule.

DAMIS *riant toûjours.*

J'aime mieux être faux que d'être ridicule:
Votre crédulité m'a long-temps diverti,
Mais la pièce est finie, & je prends mon parti.
(à Cléon.)
Pour n'être plus ingrat je vous cède Isabelle,
Et demeurons amis. Orphise voudroit-elle
Après la cession renouer avec moi!
(à Orphise.)
Pour le coup je reviens de la meilleure foi;
Et vous m'aimez toûjours: acceptez je vous prie.
(en lui présentant la main.)

ORPHISE.

Peut-on à cet excès pousser l'effronterie!
Monstre, je te méprise autant que je te hais.
Garde-toi, malheureux, de me parler jamais.

DAMIS.

Il faut vous excuſer, vous êtes en colère.

GÉRONTE *à Damis.*

Tu ne méritois pas le bonheur de lui plaire.

(à Dorante.)

Pour cette aimable enfant je vous offre un neveu
Jeune, riche, bien fait, que vous verrez dans peu.

DORANTE.

Vous nous faites honneur, & j'accepte pour elle.

GÉRONTE *à Cléon.*

Aux yeux de cet ingrat je vous donne Iſabelle,

DAMIS.

Puiſque ſur mon ſujet vous prenez un travers,
Bonſoir.

NÉRINE *à Damis.*

N'avez-vous rien à mander à Nevers!

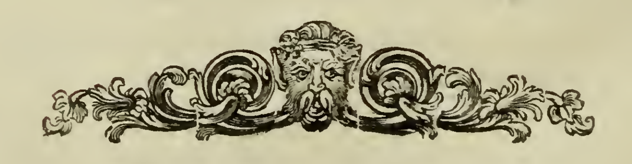
DAMIS.

Tu peux dire par tout que quoiqu'on me mépriſe,
J'eſpère trouver mieux qu'Iſabelle & qu'Orphiſe.

PASQUIN *au Partère.*

Vous avez vû punir le plus grand des ingrats:
Profitez de l'exemple, & ne l'imitez pas.

Fin du cinquième Acte.



L'IRRÉSOLU.

COMÉDIE.

ACTEURS.

PYRANTE, vieillard.

LYSIMON, ancien ami de Pyrante.

Madame ARGANTE, veuve.

CÉLIMÉNE, JULIE, } filles de madame Argante.

DORANTE, fils de Pyrante.

LE CHEVALIER, fils de Lysimon.

NÉRINE, femme de chambre de madame Argante.

FRONTIN, valet de chambre de Dorante.

La Scène est à Paris, dans un hôtel garni.



L'IRRÉSOLU,

Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

PYRANTE, LYSIMON.

PYRANTE.

Oui, cette veuve eſt folle, & ſon extravagance
A ſouvent, j'en conviens, laſſé ma patience;
Mais depuis tout le temps que vous êtes ici,
Vous vivez avec elle, & j'y puis vivre auſſi.

LYSIMON.

J'y vis en enrageant, & maudis cent fois l'heure
Où dans cette maiſon j'ai choiſi ma demeure.
Allons loger ailleurs.

PYRANTE.

Je n'y puis conſentir.

LYSIMON.

Vous aurez bien-tôt lieu de vous en repentir.

PYRANTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, une raison pressante
M'oblige à demeurer avec madame Argante.

LYSIMON.

Mais, vous n'y reveniez que pour l'amour de moi,
Disiez-vous.

PYRANTE.

Je conviens . . .

LYSIMON.

Parlons de bonne foi,
Cette raison pressante est facile à connoître,
Et de vos volontés votre fils est le maître ;
C'est lui qui vous oblige à vous loger ici.

PYRANTE.

Comme il l'a souhaité, je le souhaite aussi.

LYSIMON.

Voulez-vous que je parle avec franchise entière ?
Il est très-mauvais fils, & vous très-mauvais père.
A ce fils trop aimé vous ne refusez rien.

PYRANTE.

Non.

LYSIMON.

Il fait votre office, & vous faites le sien.
O quel renversement ! n'avez-vous point de honte ?

PYRANTE.

Vous desapprouvez donc ma conduite à ce compte ?

LYSIMON.

En doutez-vous, morbleu ! qui voudroit l'approuver ?

PYRANTE.

Tous ceux qui comme moi pourroient s'en bien trouver.
Imitez mon exemple, & dans huit jours je gage . . .

LYSIMON.

Autoriſer mon fils dans le libertinage !

PYRANTE.

Bien loin de l'y plonger, vous l'en retirerez.

LYSIMON.

C'eſt en vain ſur cela que vous me prêcherez;
Vous blâmez ma conduite, & je blâme la vôtre.

PYRANTE.

Oui, mais la plus heureuſe eſt préférable à l'autre.

LYSIMON.

Et que fait donc ce fils, de beau, de merveilleux ?

PYRANTE.

Apprenez-le en deux mots, il fait ce que je veux.

LYSIMON.

Je trouve qu'en cela ſa peine n'eſt pas grande,
Car vous voulez toûjours tout ce qu'il vous demande.

PYRANTE.

Moi ! je cherche ſon goût, il ſe conforme au mien ;
Mon fils eſt mon ami, comme je ſuis le ſien.

LYSIMON.

Ma foi, vous radotez, je vous croyois plus ſage.

PYRANTE.

Je ne me repens point de ſuivre cet uſage.
Dès ſes plus jeunes ans j'ai voulu le former.
Le ſuccès de mes ſoins a droit de me charmer.
D'abord, en lui parlant, je pris un air ſévère,

Pour lui faire sentir l'autorité de père :
La crainte & le respect ayant saisi son cœur,
A la sévérité je joignis la douceur.
Je lui parlois raison dès l'âge le plus tendre,
Et je l'accoûtumois tous les jours à l'entendre.
Il connut ses devoirs, non par le châtiment,
Mais par l'obéissance & le raisonnement.
S'il y manquoit par fois, la rougeur dès cet âge,
Quand je l'en reprenois, lui montoit au visage;
Et je reconnoissois, en sondant son esprit,
Qu'il rougissoit de honte, & non pas de dépit.

LYSIMON.

Moi, je rougis pour vous de dépit & de honte,
De voir que vous puissiez me faire un pareil conte.

PYRANTE.

E'coutez jusqu'au bout.

LYSIMON.

Je suis las d'écouter.

PYRANTE.

E'coutez-moi, vous dis-je, afin d'en profiter.
Quand j'eus formé son cœur . . .

LYSIMON.

Son cœur ! le beau langage !

PYRANTE.

Hé bien, il ne faut pas vous parler davantage.

LYSIMON.

Oh çà, sans vous piquer de ma sincérité,
Dites-moi si ce fils si sage, si vanté,
N'a point quelque défaut ?

P Y R A N T E.

J'ai pris un ſoin extrême
De connoître mon fils auſſi bien que moi-même.
Son cœur eſt excellent, il a beaucoup d'eſprit;
Ce que je vous dis-là, tout le monde le dit:
Mais pour avoir, trop jeune, acquis trop de lumières,
Il eſt irréſolu ſur toutes les matières;
Chaque choſe a pour lui mille difficultés;
Il l'examine à fond, la prend de tous côtés;
Et ſes réflexions font qu'en chaque rencontre,
Après avoir trouvé cent raiſons pour & contre,
Il demeure en ſuſpens, ne ſe réſout à rien:
Et voilà ſon défaut, car chacun a le ſien.

L Y S I M O N.

Et vous voyez cela ſans vous mettre en colère!

P Y R A N T E.

Oui, mais je le plains fort. Je vis ſon caractère
Lorſqu'il fut queſtion d'embraſſer un état.

L Y S I M O N *à part.*

Bon, le fils extravague, & le père eſt un fat.

P Y R A N T E.

Plaît-il!

L Y S I M O N.

Rien.

P Y R A N T E.

Sa raiſon fut long-temps occupée
A le déterminer pour la robe ou l'épée:
Enfin il ſouhaita d'avoir un régiment.
J'y ſouſcrivis d'abord, j'en obtins l'agrément.

LYSIMON.

Fort bien.

PYRANTE.

Deux jours après il crut tout au contraire,
Qu'une charge de robe étoit mieux son affaire.

LYSIMON.

Hé bien, que fites-vous?

PYRANTE.

Je me fis un plaisir
De pouvoir en cela contenter son desir.
J'avois mis cette affaire en train d'être conclue,
Quand mon fils tout-à-coup vint s'offrir à ma vûe,
Les yeux baignés de pleurs, embrassant mes genoux,
Avouant qu'il avoit mérité mon courroux,
Mais que si je voulois terminer ses alarmes,
Je le destinerois pour le métier des armes.
Il s'est dans ce métier distingué de façon,
Que j'ai connu depuis qu'il avoit eu raison,
Et que j'ai résolu, le reste de ma vie,
De le laisser en tout contenter son envie.

LYSIMON.

C'est fort bien fait à vous. Pour moi j'ai résolu
Que mes enfans feront ce que j'aurai conclu.
Point de quartier, morbleu. Mon fils aîné Clitandre
Vouloit être d'épée, & loin d'y condescendre,
J'ai voulu qu'il portât la robe & le rabat.

PYRANTE.

Et vous en avez fait un mauvais magistrat.

LYSIMON.

Bon, il n'est pas le seul, c'est ce qui me console.

Le

Le ſecond de mes fils n'eſt qu'une franche idole,
Vous le ſavez.

PYRANTE.

Hé bien!

LYSIMON.

J'en ai fait un abbé.
On m'a parlé pour lui, je n'ai point ſuccombé.
Quand j'ai pris un parti, rien ne peut m'en diſtraire:
Lorſqu'on eſt d'un avis, j'en prends un tout contraire.

PYRANTE.

Et votre chevalier!

LYSIMON.

Ce n'eſt qu'un étourdi;
J'en fais un mouſquetaire. Il s'eſt long-temps roidi
Contre un pareil deſſein; mais il a du courage,
Il faut...

PYRANTE.

N'en dites pas, s'il vous plaît, davantage:
Un ſi dur procédé me fâche au dernier point,
Et je vous promets bien de ne l'imiter point.

SCENE II.

PYRANTE, LYSIMON, FRONTIN.

FRONTIN *à Pyrante.*

JE vous cherche, monſieur, avec impatience.

PYRANTE.

Hé bien, que fait mon fils!

FRONTIN.

Il réfléchit, il penſe,
Il me chaſſe, il m'appelle, il eſt aſſis, debout;
Il court, puis il s'arrête, il balance, il réſout;
Il eſt joyeux, rêveur, plaiſant, mélancolique;
Il approuve, il condamne, il ſe tait, il s'explique;
Il ſort de la maiſon, il y rentre auſſi-tôt;
Il veut, il ne veut plus, ne ſait ce qu'il lui faut;
Et voilà, pour vous faire un récit bien ſincère,
De monſieur votre fils le manége ordinaire.

PYRANTE.

Il n'eſt pas queſtion de ce beau récit-là,
Et depuis très-long temps je connois tout cela.
Tu ſais que me trouvant ſur le déclin de l'âge,
Je voudrois voir mon fils ſonger au mariage.

FRONTIN.

De vos ordres ſecrets je me ſuis acquité
Avec beaucoup de zèle & de dextérité.
Hier au ſoir j'employai mes ſoins & mon adreſſe
Pour lui perſuader de prendre une maîtreſſe
Qui portât ſes deſirs au lien conjugal:
Je le prêchai long-temps, & ne prêchai pas mal;
Je ſuois ſang & eau.

PYRANTE.

Quelle fut ſa réponſe?

FRONTIN.

Ah! belle tout-à-fait, & digne qu'on l'annonce.

PYRANTE.

Hé bien, il répondit?

FRONTIN.

Il ne répondit rien.
Mais, monſieur, mon diſcours l'endormit aſſez bien.

LYSIMON.

Il ſe moque de vous.

FRONTIN.

Non, je me donne au diable.

PYRANTE.

Je crois que ce qu'il dit eſt aſſez véritable.
Ainſi donc tes diſcours ont été ſans effet!

FRONTIN.

Pardonnez-moi vraiment, j'en ſuis très-ſatisfait.
En voici les raiſons en fort peu de paroles.
Ce matin . . .

LYSIMON.

Il vous va conter des fariboles.

FRONTIN.

Hé mais, ſi monſieur veut contrarier toûjours,
Je ne finirai pas mon récit en deux jours.

PYRANTE.

Hé laiſſe-le parler.

FRONTIN.

Ce matin donc mon maître,
Au moment que le jour commençoit à paroître,
S'eſt levé tout joyeux. Cher Frontin, m'a-t-il dit,
Tes diſcours ont long-temps occupé mon eſprit.
Tout bien conſidéré, je me trouve d'un âge
A devoir en effet ſonger au mariage.
Je ne balance plus, le deſſein en eſt pris.

PYRANTE.

Plus agréablement pouvois-je être ſurpris !
Tiens, voilà deux louis pour ta bonne nouvelle.

FRONTIN.

Très-obligé. Je ſors ; mon maître me rappelle,
Je l'habille, il ſe tait. Quand il eſt habillé,
Je rêvois, me dit-il, tantôt tout éveillé.
Qui moi, me marier ! ah je n'ai point envie
D'aller riſquer ainſi le repos de ma vie.

LYSIMON.

Je vous l'avois bien dit qu'il ſe moquoit de vous.

PYRANTE.

Allons, coquin, rends-moi mes deux louis.

FRONTIN.

Tout doux.

Ceci ne finit pas comme on pourroit le croire.
E'coutez, s'il vous plaît, la fin de mon hiſtoire.
Il ſort. A ſon retour, il paroît tout changé,
Il brûle de ſe voir par l'hymen engagé.
D'un ſemblable projet je ne faiſois que rire ;
Mais comme il m'a permis de venir vous le dire,
Et de vous aſſurer qu'il ne changera point,
Je crois qu'il ne peut plus reculer ſur ce point.

PYRANTE.

C'eſt bien dit. Il me craint, il m'aime, il me reſpecte :
Sa réſolution ne peut m'être ſuſpecte.
Mais dis-moi.

FRONTIN.

Quoi, monſieur ?

PYRANTE.

Je ſerois curieux
De ſavoir s'il n'a point ençor jeté les yeux
Sur quelque objet . . .

FRONTIN.

Hé oui, c'eſt ce qui fait ſa peine.

PYRANTE.

Comment! a-t-on pour lui du mépris, de la haine!

FRONTIN.

Non, ce n'eſt point cela. La peine où je le vois,
C'eſt qu'il aime, monſieur, deux belles à la fois.
L'un de ces deux objets eſt une jeune blonde,
Qui paroît à ſes yeux la plus belle du monde;
Et l'autre eſt une brune aux yeux vifs & perçans,
Dont les charmes ſur lui ne ſont pas moins puiſſans.
Le ſérieux de l'une & ſa langueur touchante
Lui diſent qu'elle eſt tendre, & fidèle, & conſtante;
Mais l'enjouement de l'autre & ſa vivacité
Ont un attrait piquant dont il eſt enchanté.
Enfin, paſſant toûjours de la blonde à la brune,
Il les veut toutes deux & n'en choiſit aucune:
Et quant à moi, je crois que pour le rendre heureux,
Il les lui faudroit faire épouſer toutes deux.

PYRANTE.

Finis ce badinage, & tire-moi de peine.
Qui ſont ces deux objets?

FRONTIN.

Julie & Célimène.

PYRANTE.

Je ne m'étonne plus s'il a tant ſouhaité
Que je logeaſſe ici.

FRONTIN.

Pour ſa commodité
Il a voulu loger avec madame Argante,
Et la choſe en ſera beaucoup moins fatigante,
Car nous ferons l'amour ſans quitter la maiſon.

PYRANTE.

Je m'étois bien douté que c'étoit la raiſon...

LYSIMON.

Si vous vous en doutiez, c'eſt par-là, ce me ſemble,
Qu'il falloit éviter de loger tous enſemble.

PYRANTE.

Pourquoi?

LYSIMON.

Vous ſouffrirez, ſans en être honteux,
Qu'à vos yeux votre fils faſſe le langoureux?

PYRANTE.

Sans doute.

LYSIMON.

Vous pourrez avoir la patience
De l'entendre parler de flamme, de conſtance?
Et vous tiendrez enfin à tous ces ſots diſcours
Que nos amans tranſis rebattent tous les jours?

PYRANTE.

Oui: mon fils eſt d'un âge à ſentir dans ſon ame
Les tendres mouvemens d'une amoureuſe flamme.

LYSIMON.

Les tendres mouvemens! quels termes doucereux!

Je crois qu'en un besoin vous seriez amoureux.

PYRANTE.

Non, mon temps est passé. Mais comme en ma jeunesse
J'ai goûté les plaisirs d'une vive tendresse,
Je dois trouver fort bon que mon fils, à son tour,
S'abandonne aux transports d'un légitime amour.
Je ne condamne point ce que j'ai fait moi-même :
J'aimois quand j'étois jeune, il faut que mon fils aime.

LYSIMON.

Mais pouvez-vous souffrir qu'il songe à s'allier
Avec madame Argante ! elle est folle à lier.

PYRANTE.

Oui ; mais ses filles sont aussi sages que belles.

LYSIMON.

Elles ont peu de bien.

PYRANTE.

Mon fils en a pour elles.

LYSIMON.

Je ne replique rien tant je suis en courroux ;
Mais je vous avertis que je romps avec vous :
Plus de commerce ensemble.... Adieu, je me retire.

PYRANTE.

Adieu donc.

LYSIMON.

Serviteur.

SCENE III.

PYRANTE, FRONTIN.

PYRANTE.

Il faut le laisser dire.
Que Dorante choisisse en toute liberté,
J'y consens ; mais voici ce que j'ai projeté.
Je vais tout au plus tôt trouver madame Argante,
Pour tâcher d'obtenir qu'elle accorde à Dorante
Julie ou Célimène, après qu'il m'aura dit
Celle qui lui convient.

FRONTIN.

Voilà, sans contredit,
Le plus sage dessein que l'on pût jamais prendre.
Allez l'exécuter ; & moi je vais attendre
Que Dorante...

PYRANTE.

Sur-tout, parle-lui sagement,
Et ne lui marque rien de mon empressement.

SCENE IV.

FRONTIN *seul.*

Jamais père fut-il ni meilleur, ni plus sage !
Mais j'aperçois mon maître. On voit sur son visage
L'irrésolution peinte avec tous ses traits.
Puisqu'il ne me voit pas, approchons de plus près.

SCENE V.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

Ah ! te voilà, Frontin.

FRONTIN.

Oui, monſieur, c'eſt moi-même.

DORANTE *ſe promenant.*

Frontin.

FRONTIN.

Monſieur.

DORANTE.

Je ſuis dans une peine extrême . . .
Le carroſſe eſt-il prêt !

FRONTIN.

Oui, depuis ce matin.

DORANTE.

Je m'en vais : tu diras à mon père . . . Frontin,
Tu ne lui diras rien.

FRONTIN.

Bon, la choſe eſt facile.

DORANTE *s'en va, puis il revient.*

Qu'on ne m'attende point, je dois dîner en ville.

FRONTIN.

Cela ſuffit.

DORANTE *ſe promenant toûjours.*

Je crois qu'il ſeroit à propos . . .

Frontin, dis au cocher qu'il ôte les chevaux,
Je ne ſortirai point.

FRONTIN.

Vous avez une affaire...

DORANTE.

Fais ce que l'on te dit.

FRONTIN.

Soit, je m'en vais le faire.

SCENE VI.

DORANTE *ſeul.*

ENFIN... J'aurois mieux fait cependant de ſortir.
Hé, ne te preſſe point de l'aller avertir.
Mais il ne m'entend plus. Reſtons. Le mariage
Eſt un joug trop peſant; & plus je l'enviſage...
Non, ne nous mettons point au rang de ces maris,
Dont le ſort...

SCENE VII.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

AH! Frontin, voilà mon parti pris.

FRONTIN.

Tout de bon!

DORANTE.

Tout de bon.

FRONTIN.

Quoi déjà!

DORANTE.

Chose sûre.

FRONTIN.

Tant pis; cela n'est pas d'un favorable augure.

DORANTE.

Pourquoi!

FRONTIN.

Quand vous voulez décider promptement,
Cela ne dure au plus que le quart d'un moment.

DORANTE.

Non, c'en est fait, te dis-je, & pour toute ma vie.

FRONTIN.

En jureriez-vous!

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

J'en ai l'ame ravie.
Laquelle épousez-vous!

DORANTE.

Laquelle!

FRONTIN.

Oui, dites-moi:
Est-ce Julie à qui vous donnez votre foi!
C'est elle assurément: je vois que je devine.
Mais vous tournez la tête, & vous faites la mine.
Prenez-vous Célimène! hem! vous ne dites mot.

DORANTE.

Ne cesseras-tu point de parler comme un sot!

FRONTIN.

Comment?

DORANTE.

J'épouſerois Julie ou Célimène?

FRONTIN.

Oui vraiment, & je crois la choſe bien certaine.

DORANTE.

Et ſur quoi le crois-tu?

FRONTIN.

Plaiſante queſtion!
N'en aviez-vous pas pris la réſolution?

DORANTE.

Oui, tu dis vrai; mais, grace à mon heureuſe étoile,
Je ne ſuis plus aveugle, & j'ai rompu le voile
Qui cachoit à mes yeux les dangers & l'ennui
Que dans le mariage on eſſuie aujourd'hui.
Oui, tout ce que je vois m'attriſte ou m'épouvante.
Ma femme ſera prude, ou bien ſera galante.
Prude, elle m'ôtera toute ma liberté,
Et voudra gouverner avec autorité;
Inquiète, jalouſe, altière, ſoupçonneuſe,
Triſte, vindicative, & ſur-tout querelleuſe.
Si ma femme eſt galante, à quoi ſuis-je expoſé!
Mari très-incommode, ou très-apprivoiſé,
Par trop de complaiſance, ou par trop de ſcrupule,
D'un ou d'autre côté je deviens ridicule.
Si je me mets au rang des maris trop prudens,
Tranquille aux yeux de tous, jurant entre mes dents,
Je n'entretiendrai ſeul mon infidèle épouſe,

Que pour donner carrière à ma fureur jalouſe,
Et je ne réponds pas qu'enfin cette fureur...
Non, en fuyant l'hymen, j'évite mon malheur.

FRONTIN.

Tenez, vos ſentimens ne ſont plus à la mode,
Et tout cela, monſieur, ſent l'ancienne méthode.
Autrefois ſur l'honneur on étoit délicat:
Un mari qui s'en pique à préſent, eſt un fat.
Mais d'ailleurs, ce qui peut calmer votre épouvante,
Toute femme après tout n'eſt pas prude ou galante,
Il en eſt d'une eſpèce... ah! d'une eſpèce...

DORANTE.

Hé bien!

FRONTIN.

Des femmes qui jamais ne chicannent ſur rien,
Et de qui la douceur égalant la ſageſſe...
La difficulté gît à trouver cette eſpèce.
On dit qu'elle eſt fort rare, & je le dis auſſi;
Mais je crois tout de bon qu'elle ſe trouve ici.
Célimène & Julie...

DORANTE.

Oui, l'une & l'autre eſt ſage,
J'en augure fort bien, mais point de mariage.

FRONTIN.

Mais tout-à-l'heure encor vous m'avez aſſuré...

DORANTE.

J'ai changé de penſée, & je m'en ſais bon gré.

FRONTIN.

Monſieur, permettez-moi de vous dire une choſe.

Ne réſolvez plus rien ſans y mettre une clauſe.

DORANTE.

Une clauſe ! & pourquoi ?

FRONTIN.

C'eſt qu'en peu de momens
Vous avez quatre fois changé de ſentimens.

DORANTE.

Quatre fois !

FRONTIN.

Tout autant.

DORANTE.

Je ne le ſaurois croire.

FRONTIN.

J'en vais faire le compte, il eſt dans ma mémoire.
Item, en s'éveillant, mon maître que voilà
Souhaitoit une femme.

DORANTE.

Oui, je ſais bien cela.

FRONTIN.

Plus, s'étant habillé, mondit maître trop ſage,
A blaſphémé vingt fois contre le mariage.
Item, il eſt ſorti, diſant que ſon retour
Ne ſeroit, au plus tôt, que vers la fin du jour,
Mais un quart d'heure après eſt rentré pour me dire
Qu'il s'alloit marier, ce qui m'a fait bien rire.
Item, le ſuſdit maître, en ce ſuſdit moment,
Dit au ſuſdit Frontin, que craignant prudemment
Pour ſon front délicat quelque ſenſible outrage,
Ou d'une prude au moins l'humeur fière & ſauvage,

Il renonce à jamais au lien conjugal.
Le tout bien ſupputé, ſe monte le total,
Qui ne me paroît pas rehauſſer votre gloire,
A quatre ſentimens, ſauf erreur de mémoire.

DORANTE.

Quand il eſt queſtion, Frontin, de s'engager
Par les nœuds de l'hymen, on n'y peut trop ſonger.

FRONTIN.

Mais ſur tout autre fait, comme ſur cette affaire,
Vous ne ſavez jamais ce que vous voulez faire.
Vous rêvez!

DORANTE.

Après tout, de l'humeur dont je ſuis,
Je pourrai mieux qu'un autre éviter les ennuis
Et tous les accidens dont l'hymen nous menace.
Oui, je ſais les moyens de parer ma diſgrace,
De faire que pour moi l'hymen ait des douceurs:
Quand on fait un bon choix, c'eſt le lien des cœurs:
Un mari complaiſant, libéral, jeune & tendre,
Au bonheur d'être aimé peut aiſément prétendre,
Si, lorſqu'il ſe marie, il poſſéde le cœur
De celle dont il veut faire tout ſon bonheur.
Son exemple eſt puiſſant ſur l'eſprit de ſa femme.
Vertueux, il ſoutient la vertu dans ſon ame;
Rempli d'égards pour elle, il en eſt reſpecté;
Fidèle, il l'a maintient dans la fidélité.
Mille exemples enfin font aiſément connoître
Que ſouvent les maris ſont ce qu'ils veulent être.
Malgré les mœurs du temps, je veux me rendre heureux,

En bornant à ma femme, & mes foins, & mes vœux ;
Et plus amant qu'époux, toûjours la politeffe
Suivra les doux tranfports de ma vive tendreffe.
Voilà le vrai moyen d'être en repos, chéri,
Et de faire au galant préférer le mari.

FRONTIN.

La chofe en ce temps-ci me paroît difficile.
Quiconque y réuffit peut paffer pour habile ;
Mais ce miracle-là vous étoit réfervé.

DORANTE.

Oui, je prétends me faire un bonheur achevé.

FRONTIN.

Voyons donc maintenant à choifir des deux belles.
Votre cœur penche-t-il également pour elles?

DORANTE.

Si je l'en crois, Frontin, mon choix eft déjà fait.

FRONTIN.

N'aimez-vous point Julie?

DORANTE.

Oui, je l'aime en effet.
Son aimable enjouement me ravit & m'enchante.
Quel brillant! quel éclat!

FRONTIN.

Elle eft vive & piquante.
Ses yeux, quoique muets, demandent clairement
Ce que fa bouche n'ofe expliquer nettement.

DORANTE.

Faut-il t'avouer tout! dès que je l'envifage,
Je n'ai plus de raifons contre le mariage.

FRONTIN.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus. Or donc, ſans biaiſer,
Il faut nous dépêcher, monſieur, de l'épouſer.

DORANTE.

M'y voilà réſolu ... mais pourtant, quand j'y penſe,
Sa ſœur eſt bien aimable.

FRONTIN.

Elle eſt d'une indolence ...

DORANTE.

Tu nommes indolence un gracieux maintien,
Une douce langueur, un modeſte entretien,
Tout ce qui fait enfin que l'on ne peut, ſans crime,
Lui refuſer au moins la plus parfaite eſtime.
Oui, quoique malgré moi Julie ait tous mes vœux,
Je ſens qu'avec ſa ſœur je ſerois plus heureux.

FRONTIN.

Prenons donc celle-ci. Bon, le voilà qui penſe.
Votre choix eſt-il fait?

DORANTE.

Non, je ſuis en balance,
Je ne ſais que réſoudre, & d'une & d'autre part...

FRONTIN.

Tenez, m'en croirez-vous? choiſiſſez au hazard.

DORANTE.

Non, Frontin, mais je ſais un moyen infaillible
Pour ſortir d'embarras.

FRONTIN.

Seroit-il bien poſſible!

DORANTE.

Si l'une des deux ſœurs a du penchant pour moi,
Dès que je le ſaurai je lui donne ma foi;
Celle qui m'aimera ſera la plus aimable.

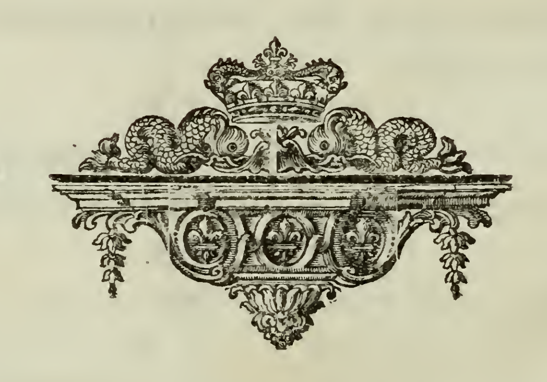
FRONTIN.

Parbleu, cette penſée eſt aſſez raiſonnable.
Nérine peut ſavoir leurs ſecrets ſentimens,
Elle m'aime, il eſt ſûr que jamais deux amans
N'ont de ſecrets entr'eux; outre que d'ordinaire
Toute fille ſuivante eſt peu propre à ſe taire.
Je vais ſur ce ſujet la faire raiſonner.

DORANTE.

J'attendrai ton retour pour me déterminer.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NÉRINE *seule.*

ALLEZ, monsieur Frontin, comptez sur mon adresse :
Je mourrai dans la peine, ou tiendrai ma promesse.
Je puis fort aisément sonder deux jeunes cœurs,
Dont le monde n'a point encor gâté les mœurs ;
Et quand je n'aurois pas toute leur confiance
Comme je l'eus toûjours dès leur plus tendre enfance,
Je suis fine, & je sais du cœur le plus discret
Arracher, quand je veux, un amoureux secret.
Sur-tout je voudrois voir Célimène amoureuse,
Car elle me paroît un peu trop dédaigneuse ;
Elle fait vanité de n'avoir nuls desirs,
Et dans l'indifférence elle met ses plaisirs.
Triste état, à mon sens, que cette léthargie !
Mais pour moi, sans l'amour, j'estime peu la vie.
Finissons ; & tandis que madame est dehors,
En faveur de Dorante employons nos efforts.
Voici tout à propos la prude Célimène.

SCENE II.

CÉLIMENE, NÉRINE.

NÉRINE.

Vous êtes bien rêveuſe.

CÉLIMENE.

Oui, je ſuis fort en peine.

NÉRINE.

Et de quoi?

CÉLIMENE.

Je ne ſais. Je venois te trouver...
Dis-moi, ne ſais-tu point ce qui me fait rêver?

NÉRINE.

Tout franc, la queſtion me paroît fort plaiſante.
Comment, vous ignorez...

CÉLIMENE.

Je ne ſuis pas contente,
C'eſt tout ce que je ſais.

NÉRINE.

Examinez-vous bien.

CÉLIMENE.

Je cherche, j'examine, & ne découvre rien.

NÉRINE.

Mauvais mal! depuis quand êtes-vous ſi rêveuſe?

CÉLIMENE.

Depuis trois jours.

NE'RINE.

Oh oh! l'affaire eſt ſérieuſe.

Depuis trois jours?

CE'LIMENE.

Tu ſais que naturellement

Je me plais à reſter dans mon appartement,

Que j'évite le monde, & que, toûjours tranquille,

Je nourris mon eſprit d'une lecture utile.

NE'RINE.

Hé bien?

CE'LIMENE.

Depuis trois jours je ne me connois plus:

Pour me tranquilliſer, mes ſoins ſont ſuperflus.

Je vais, je viens, je ſuis inquiète, agitée.

NE'RINE.

Pauvre enfant! je vous trouve auſſi plus ajuſtée

Qu'à l'ordinaire.

CE'LIMENE.

Oui, mais je ne ſais pourquoi.

NE'RINE.

Des mouches, des rubans. Ah! qu'eſt-ce que je voi?

Vous avez mis du rouge!

CE'LIMENE.

Il faut ſuivre la mode.

NE'RINE.

Quoi vous, qui la trouviez ridicule, incommode?

CE'LIMENE.

Ah ma chère! aide-moi, de grace, à deviner

D'où vient ce changement qui paroît t'étonner.

NERINE.

Ne le ſavez-vous pas ?

CELIMENE.

Non, ma peine eſt extrême,
Je ne ſaurois encor me deviner moi-même.

NERINE.

Je m'en vais vous aider. Là, regardez-moi bien.
Bon.

CELIMENE.

Parle franchement & ne me cache rien.

NERINE.

Non, non. Depuis un temps je me ſuis aperçûe
Que notre chevalier jette ſur vous la vûe,
Qu'il vous dit des douceurs . . . je crois que m'y voilà.

CELIMENE.

Si tu ne ſais pas mieux deviner que cela,
Nous ne pourrons jamais ſavoir ce que je penſe.

NERINE.

Excuſez, s'il vous plaît, mon peu d'expérienc.,
Je viens de m'eſſayer dans l'art de deviner,
Et dans un coup d'eſſai l'on peut mal raiſonner.
Voyons ſi cette fois je ſerai plus habile.
Çà, depuis quand Dorante eſt-il en cette ville !

CELIMENE.

Hé mais . . . depuis trois jours juſtement.

NERINE.

Juſtement.
Vous avez remarqué la choſe exactement.

CELIMENE.

Hé bien, Nérine !

NE'RINE.

Hé bien . . . je n'ai plus rien à dire.

CE'LIMENE.

Cela ne ſuffit pas, achève de m'inſtruire.

NE'RINE.

Ceci commence donc à vous intéreſſer !

CE'LIMENE.

Plus que le chevalier.

NE'RINE.

J'ai lieu de le penſer.

CE'LIMENE.

Pourſuis donc.

NE'RINE.

Vous étiez ſolitaire & tranquille,
Nourriſſant votre eſprit d'une lecture utile,
Maintenant tout cela ne vous divertit plus :
Pour vous tranquilliſer vos ſoins ſont ſuperflus,
Et c'eſt depuis trois jours, ſans en ſavoir la cauſe,
Que vous ſentez en vous cette métamorphoſe.

CE'LIMENE.

Il eſt vrai.

NE'RINE.

Confrontons bien curieuſement
Le retour de Dorante & votre changement,
Et ſi ces deux faits-là forment la même époque,
Nous connoîtrons bien-tôt le mal qui vous ſuffoque.
Depuis trois jours Dorante eſt de retour ici.
Votre humeur a changé depuis trois jours auſſi ;
Donc, ce que je conclus, la belle ſérieuſe,
C'eſt que, depuis trois jours, vous êtes amoureuſe.

CE'LIMENE.

Crois-tu cela?

NE'RINE.

Sans doute, & dès hier je vis...?

CE'LIMENE *en soupirant.*

A te dire le vrai, je suis de ton avis.
Adieu. J'ai trop parlé... mais dis-moi, pour m'instruire,
N'aurois-tu point encor quelque chose à me dire?

NE'RINE.

Non.

CE'LIMENE.

Crois-tu que Dorante ait du goût pour ma sœur?
Ce n'est pas que Dorante ait fort touché mon cœur;
C'est curiosité plustôt que jalousie,
Curiosité pure.

NE'RINE *à part.*

Ah que d'hypocrisie!

CE'LIMENE.

Que dis-tu?

NE'RINE.

Que je vais travailler de mon mieux,
Afin de contenter vos desirs curieux.
Mais si vous m'en croyez, & si vous voulez plaire,
De toutes ces façons tâchez à vous défaire:
Car pour vous dire net ce qu'il faut sur ce point,
Vous faites l'innocente, & vous ne l'êtes point.

SCENE III.

NÉRINE *seule.*

LA solitaire en tient, & me voilà contente :
Nous pourrons à présent déterminer Dorante.

SCENE IV.

JULIE, NÉRINE.

JULIE *entre en chantant & en dansant.*

JE ne sais pas pourquoi mille gens, chaque jour,
Sur un ton langoureux se plaignent de l'amour,
Et comment on soûtient qu'une vive tendresse
Fait soupirer, gémir, & languir de tristesse :
Pour moi, Nérine, j'aime, & j'aime de bon cœur,
Cela n'a pourtant rien changé dans mon humeur.

NÉRINE.

Vous aimez ! cet aveu me paroît fort sincère.

JULIE.

Oh ! je ne suis pas fille à t'en faire mystère.

NÉRINE.

J'en sais qui ne sont pas aussi franches que vous.

JULIE.

Moi, j'aime & je le dis ; l'amour en est plus doux.
D'amantes & d'amans chaque pays abonde ;
Pourquoi rougir d'un feu qui brûle tout le monde !

NÉRINE.

L'amour est en effet un puissant potentat.
Le guerrier pétulent, le grave magistrat,
Le doucereux abbé, le procureur avide,
L'avocat babillard, & l'usurier perfide,
Le vautour son confrère, & tous les animaux,
Jeunes, vieux, doux, cruels, sur terre, dans les eaux,
Tout est, bon gré, malgré, soûmis à son empire:
Ainsi l'on peut aimer sans craindre de le dire.

JULIE.

Les exemples, du moins, ne me manqueront pas.

NÉRINE.

Celui que vous aimez adore vos appas,
Sans doute!

JULIE.

A dire vrai, je n'en sais rien encore.

NÉRINE.

Comment! vous l'ignorez!

JULIE *en sautant.*

Vraiment oui, je l'ignore.

NÉRINE.

Mais je ne vois pas là de quoi rire & sauter.

JULIE.

J'aime pour mon plaisir, & non pour m'attrister.

NÉRINE.

Vous m'avouerez du moins que cette incertitude
Doit mettre en votre esprit un peu d'inquiétude.

JULIE.

Point. Si celui que j'aime a de l'amour pour moi,

Je veux, pour l'en payer, l'aimer de bonne foi:
S'il prétend m'honorer de ſon indifférence,
Bien loin de me piquer d'une ſotte conſtance,
Avant qu'il ſoit huit jours je m'en conſolerai,
Et par quelqu'autre amour je me détacherai.
De l'humeur dont je ſuis, vois-tu, rien ne m'afflige.

NÉRINE.

J'aime aſſez cette humeur.

JULIE.

Point de chagrin te dis-je:
Il faut prendre l'amour comme un amuſement.

NÉRINE.

Ne me direz-vous point quel eſt l'heureux amant ...

JULIE.

C'eſt Dorante.

NÉRINE.

Dorante?

JULIE.

Oui, Dorante lui-même.
Ne te paroît-il pas mériter que je l'aime?

NÉRINE.

Je le trouve, au contraire, un cavalier parfait,
Et j'approuve le choix que votre cœur a fait.

JULIE.

Ah! je voudrois qu'il ſût à quel point je l'eſtime.

NÉRINE.

Ne ſouhaitez-vous rien de plus?

JULIE.

Seroit-ce un crime
De ſouhaiter auſſi qu'il m'aimât tendrement?

NE'RINE.

Non. Ne desirez-vous que cela seulement?

JULIE.

Mais je voudrois aussi, pour me prouver sa flamme,
Qu'il pût me demander & m'obtenir pour femme.

NE'RINE.

Ensuite?

JULIE.

Ensuite, ensuite! oh, demeurons-en là,
Mes voeux jusqu'à présent ne passent point cela.

NE'RINE.

Dorante, à ce qu'on dit, vous croit un peu volage,
Et craint votre inconstance après le mariage.

JULIE.

Non. Dûssent me railler les femmes d'aujourd'hui,
Tous mes vœux, tous mes soins ne seront que pour lui;
Mais à condition, pour prix de ma tendresse,
Que je lui tiendrai lieu de femme & de maîtresse.
S'il s'en tient à l'estime & porte ailleurs l'amour...

NE'RINE.

Vous n'êtes point ingrate; à beau jeu, beau retour.

JULIE.

Hé mais...

NE'RINE.

Si vous voulez suivre cette méthode,
Je garantis bien-tôt le futur à la mode;
Car il est statué par les loix d'aujourd'hui,
Qu'un mari du bel air n'aime jamais chez lui.

JULIE.

Ma mère vient, adieu, garde-toi de lui dire...

SCENE V.

M.de ARGANTE, JULIE, NE'RINE.

M.de ARGANTE *à Julie.*

Que faites-vous ici ? vîte, qu'on ſe retire,
Et ſur-tout ayez ſoin de reſter là-dedans.

NE'RINE.

Oui.

JULIE *faiſant la révérence & des mines à Nérine.*

Je m'en vais.

SCENE VI.

M.de ARGANTE, NE'RINE.

M.de ARGANTE.

Quelqu'un eſt-il venu céans

NE'RINE.

Oui, madame, j'ai vû le bon homme Pyrante,
Qui venoit vous parler d'une affaire importante.

M.de ARGANTE *vivement.*

Et dis-moi, ma mignonne, étoit-il avec lui ?

NE'RINE.

Qui donc ?

M.de ARGANTE.

Dorante.

NERINE.

Non.

M.de ARGANTE.

Se peut-il qu'aujourd'hui
Il ne ſoit pas venu pour me rendre viſite!

NERINE.

Non, je ne l'ai point vû. Vous êtes interdite!

M.de ARGANTE.

Mais de ſa part au moins on eſt venu ſavoir
Comment je me portois, & s'il pouvoit me voir.

NERINE.

Encor moins.

M.de ARGANTE.

Comment donc!

NERINE.

Oui, j'en ſuis bien certaine.

M.de ARGANTE.

Dis-moi, n'a-t-il point vû Julie ou Célimène!

NERINE.

Tout auſſi peu.

M.de ARGANTE.

Tant mieux. Je reſpire.

NERINE.

Comment!

M.de ARGANTE.

Je ne me ſens pas d'aiſe & de raviſſement.

NERINE.

Et d'où vous vient, madame, un tel excès de joie!

M.de ARGANTE.

Tu le ſauras. Dorante . . . il faut que je le voie.

J'acheverai bien-tôt ce que j'ai commencé.

NÉRINE.

Quoi donc!

M.de ARGANTE.

Par un regard qu'hier il m'a lancé,
J'ai vû qu'il me trouvoit encore aſſez aimable...

NÉRINE.

Fi donc, vous vous moquez.

M.de ARGANTE.

Rien n'eſt plus véritable.
J'ai de l'expérience.

NÉRINE.

Oh! je n'en doute point.

M.de ARGANTE.

Et je ne prends jamais le change ſur ce point.
Çà, Nérine, après tout, eſt-ce que je me flatte!
N'ai-je pas des attraits!

NÉRINE.

Mais d'ancienne date.

M.de ARGANTE.

Nérine.

NÉRINE.

Quant à moi, je ne ſais point flatter,
Et je ne ſuis point fille à vouloir vous gâter.
Chaque choſe a ſon temps. Il faut vous mettre en tête,
Que jamais à votre âge on n'a fait de conquête,
Que cette gloire eſt dûe à des charmes naiſſans,
Et non à des appas ſi loin de leur printemps.
En vain vous diſputez contre le baptiſtaire

Par vos ajuſtemens, par le deſir de plaire,
Par le mélange adroit des plus vives couleurs,
Par un ris attrayant, par de tendres langueurs,
Et par tout ce qui peut, avec le plus d'adreſſe,
Conſerver la fraîcheur de l'aimable jeuneſſe:
L'âge eſt un ennemi qui nous trahit toûjours.
Jamais nous ne plaiſons qu'au printemps de nos jours;
C'eſt alors que ſied l'art de la minauderie.
Sur l'arrière-ſaiſon, l'art de la pruderie
Convient; & ſi le cœur ſe laiſſe encor bleſſer,
On peut aimer ſous cap, mais il faut financer.

M.de ARGANTE.

Moi financer, Nérine?

NÉRINE.

Oui. La ſeule reſſource,
A votre âge, eſt d'avoir des appas dans ſa bourſe.

M.de ARGANTE.

Soit, je financerai, mais légitimement;
Je ne veux me lier que par le ſacrement.

NÉRINE.

Avec Dorante?

M.de ARGANTE.

Oui.

NÉRINE.

Mais vous ſeriez ſa mère.

M.de ARGANTE.

Vous êtes une ſotte.

NÉRINE.

Hé, là, point de colère,

On

On ne nous entend point.

M.de ARGANTE.

Nérine, je prétends

Eſtre comme j'étois à l'âge de vingt ans.

NE'RINE.

Voilà, je vous l'avoue, une verte vieilleſſe.

M.de ARGANTE.

Pour moi, je prétends être encor dans ma jeuneſſe.

NE'RINE.

Oui, par les actions, & par les ſentimens;
Mais cela ſuffit-il pour captiver les gens?
On ſait que vous avez deux filles très-nubiles.

M.de ARGANTE.

Ah! c'eſt mon deſeſpoir, &...

NE'RINE.

Plaintes inutiles.

Il faut les marier.

M.de ARGANTE.

Sans ces friponnes-là,

Je n'aurois pas trente ans.

NE'RINE.

Oh! je crois bien cela,

Mais malheureuſement on vous en croit cinquante.
Combien vous donnez-vous?

M.de ARGANTE.

Je ſuis ſur les quarante.

NE'RINE.

Oui, mais depuis long temps.

M.de ARGANTE.

Brisons sur ce sujet.
Nérine, je te veux confier un secret.
Feu monsieur mon mari ... devant Dieu soit son ame,
Mais, c'étoit un grand sot.

NE'RINE *faisant la révérence.*

Je le sais bien, madame.

M.de ARGANTE.

Or donc, feu mon mari voulut bien m'épouser
Pour ma seule beauté. Sans vouloir me priser,
J'étois comme je suis, fraîche, vive, éclatante.
Il avoit bien en fonds dix mille écus de rente;
Mais je connus depuis, qu'il avoit de surplus,
En billets au porteur, plus de cent mille écus.
Cinq ans avant sa mort il m'en fit confidence,
Et je sûs me contraindre à tant de complaisance,
Que le pauvre benêt crut que je l'aimois fort,
Et qu'il me confia ses billets. Il est mort,
Grace au ciel, & je puis en fort belles espèces
Récompenser les feux ...

NE'RINE.

Voilà de bonnes pièces.
Aux dépens du défunt vous aurez des appas,
Qu'un jeune homme, à coup sûr, ne méprisera pas.

M.de ARGANTE.

Voilà ce qu'à Dorante il faudroit faire entendre.

NE'RINE.

A Dorante!

M.[de] ARGANTE.

Au plus tôt.

NÉRINE.

Je commence à comprendre.

M.[de] ARGANTE.

Veux-tu lui parler ?

NÉRINE.

Oui.

M.[de] ARGANTE *l'embrassant.*

J'ai toûjours bien compté
Que tu m'aimois, Nérine, avec vivacité.
Fais donc agir pour moi ton zèle & ton adresse,
Et dis-lui que s'il veut répondre à ma tendresse,
Mes billets sont à lui.

NÉRINE.

Fort bien, cela suffit.

M.[de] ARGANTE *en s'en allant.*

Ce petit fripon-là me fait tourner l'esprit.

SCENE VII.

NÉRINE *seule.*

Me voilà, grace au ciel, l'unique confidente
De nos deux jeunes sœurs & de madame Argante.
Qu'un petit homme aimable est dangereux ! ma foi,
Je crains fort qu'à mon tour je ne l'aime aussi, moi.
Franchement, si j'étois faite pour y prétendre . . .

SCENE VIII.

DORANTE, NE'RINE, FRONTIN.

NE'RINE.

Vous venez à propos.

DORANTE.

Hé bien, vas-tu m'apprendre
Quelque choſe qui puiſſe enfin fixer mes vœux!

NE'RINE.

Je ne ſais; mais, monſieur, vous êtes trop heureux.
Oh çà, pour commencer, Célimène vous aime.

DORANTE.

Ne te trompes-tu point!

NE'RINE.

Je le ſais d'elle-même.
Avant votre départ je l'avois ſoupçonné:
Votre retour fait voir que j'ai bien deviné.

DORANTE.

Pour moi, qui n'en jugeois que ſelon l'apparence,
J'avois preſque compté ſur ſon indifférence.

NE'RINE.

Auſſi, quand j'ai tâché d'éclaircir mes ſoupçons,
Si vous ſaviez combien elle a fait de façons.
Elle vouloit parler; une honte ſecrette
L'empêchoit tout-à-coup d'avouer ſa défaite:
Elle s'efforçoit même, admirez ſa pudeur,

Jusques à se cacher le trouble de son cœur.
Mais enfin son amour a trahi son adresse,
Un mouvement jaloux m'a marqué sa tendresse.

DORANTE.

Ah! que cette pudeur relève ses appas,
Et que j'aime à la voir dans un tel embarras!
Qu'un amant délicat, apprenant ses alarmes,
Ses troubles, ses combats, trouve en elle de charmes!
Quel trésor est un cœur qui n'a jamais aimé,
Et qui n'ose avouer que l'amour l'a charmé!
Et qu'heureux est l'amant à qui le sort prépare
Les solides plaisirs d'un triomphe si rare!
Conçois-tu bien, Frontin, jusqu'où va mon bonheur!

FRONTIN.

Oui, la pudeur, monsieur, je suis pour la pudeur.
(à Nérine.)
Et toi, ma chère enfant!

DORANTE.

Ah! sage Célimène,
D'un cœur irrésolu vous triomphez sans peine;
Oui, vous avez déjà mon estime & mes vœux:
Vous m'aimez, & c'est vous qui me rendez heureux.

NE'RINE.

Ainsi vous renoncez desormais à Julie!

DORANTE.

Il le faut bien, Nérine. Est-il une folie
Plus grande que d'aimer qui ne nous aime pas!

NE'RINE.

Elle vous aime aussi.

FRONTIN.

Bon, nouvel embarras.

DORANTE.

Je suis aimé, dis-tu, de Julie!

NÉRINE.

Oui vraiment,
Elle en a fait l'aveu tout naturellement;
Même elle a souhaité que l'on pût vous l'apprendre,
Et brûle de savoir ce qu'elle en doit attendre.
Si vous voulez l'aimer, elle vous aimera;
Si vous la méprisez, elle se guérira;
Si vous êtes constant, elle sera fidèle;
Et si vous souhaitez vous unir avec elle
Par les nœuds de l'hymen, elle y borne ses vœux,
Et sera très-heureuse en vous rendant heureux.

FRONTIN.

Hé bien, qu'en dites-vous?

DORANTE *après avoir rêvé.*

Ce qu'il faut que j'en dise.
On ne peut trop aimer cette aimable franchise;
Et dans ce libre aveu, dont je suis enchanté,
Je vois l'excès charmant de sa sincérité.
Je voulois être aimé d'une fille sincère,
Je la trouve en Julie, elle a droit de me plaire,
Sans la sincérité, qu'il faut toûjours chercher,
La plus rare beauté ne sauroit me toucher.
Une femme sincère est un trésor si rare,
Que dès qu'on la rencontre, il faut qu'on s'en empare.
Et quel bonheur encor, quand l'esprit, la beauté,

Mille agrémens ſont joints à la ſincérité!
Tous ces charmes, Frontin, ſe trouvent dans Julie,
Et le ſort m'offre en elle une fille accomplie.

FRONTIN.

Vous l'épouſerez donc!

DORANTE.

Oui, je vois que nos cœurs
Sont...

FRONTIN.

J'entends, vous allez épouſer les deux ſœurs.

DORANTE.

Quel diſcours!

FRONTIN.

Par ma foi, c'eſt la ſuite du vôtre.

NÉRINE.

Les prendrez-vous enſemble, ou bien l'une après l'autre!

DORANTE.

Je voudrois n'être aimé que de l'une des deux.

NÉRINE.

Je vous l'avois bien dit, vous êtes trop heureux.

DORANTE.

Le moyen de choiſir!

NÉRINE.

Votre aventure eſt rare,
Et la plainte eſt nouvelle autant qu'elle eſt bizarre.
Mais vous avez le don de charmer tous les cœurs,
Et vous ne ſavez pas encor tous vos malheurs.

DORANTE.

Comment donc!

NÉRINE.

Je connois une aimable pouponne
Qui voudroit vous offrir au moins une couronne,
Et qui, pour abréger les discours superflus,
Veut payer votre cœur plus de cent mille écus.

FRONTIN.

Cent mille écus !

NÉRINE.

Comptans.

FRONTIN.

La peste, quelle somme !
Vîte, dis-nous comment cette belle se nomme.
Cent mille écus, monsieur, en argent bien compté !
Cela vaut la pudeur & la sincérité.

DORANTE.

Tu railles.

NÉRINE.

Non : l'amour, je crois, la rendra folle ;
On vient de me charger de vous porter parole.

FRONTIN.

Veut-elle épouser ?

NÉRINE.

Oui.

FRONTIN.

Monsieur donne sa foi,
Mais il faut cent louis de pot de vin pour moi.

DORANTE.

Nérine, quelle est donc cette beauté charmante ?

NÉRINE.

Devinez.

DORANTE.

Je ne puis.

NÉRINE.

C'eſt...

DORANTE.

Qui!

NÉRINE.

Madame Argante.
Ce qu'elle ſent pour vous lui cauſe des tranſports...

DORANTE.

Elle m'aime, dis-tu!

FRONTIN.

J'en réponds corps pour corps.
Voyons donc qui des trois aura la marchandiſe.
D'un côté la pudeur, de l'autre la franchiſe;
D'autre part on nous vient offrir cent mille écus.
Ma foi prenons l'argent, & laiſſons les vertus.

NÉRINE.

Du ſiècle où nous vivons, c'eſt aſſez-là l'uſage.

DORANTE.

Qui moi! j'épouſerois une femme à ſon âge!

FRONTIN.

Fort bien.

NÉRINE.

Je vais les faire eſpérer toutes trois;
Pour vous donner le temps de fixer votre choix.
Juſqu'au revoir, Frontin.

FRONTIN.

Adieu, belle poulette.

SCENE IX.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

Conçois-tu l'embarras où tout cela me jette?

FRONTIN.

Oui: pour vous empêcher de déterminer rien,
Toutes trois vous aimer! fi, cela n'eſt pas bien.

DORANTE.

Laiſſons leur mère à part; mais ce qui fait ma peine,
C'eſt qu'en lui demandant Julie ou Célimène...

(Dorante ſe jette dans un fauteuil, & ſe met à rêver profondément.)

SCENE X.

DORANTE, Le CHEVALIER, FRONTIN.

Le CHEVALIER *du côté d'où il entre.*

Criez, peſtez, jurez autant qu'il vous plaira,
Je vous dis en un mot que cela ſe fera.
Maugrebleu du vieux fou.

FRONTIN.

Vous êtes en colère.
A qui parliez-vous-là?

Le CHEVALIER.

Je parlois à mon père.
Bonjour, Frontin.

FRONTIN.

Je ſuis votre humble ſerviteur.

Le CHEVALIER.

J'enrage.

FRONTIN.

Vous voilà de bien mauvaiſe humeur.

Le CHEVALIER.

Et qui n'y ſeroit pas ? mon père en eſt la cauſe ;
Il veut me gouverner.

FRONTIN.

Voyez la belle choſe !
Un père qui veut mettre un fils à la raiſon !
Il a perdu l'eſprit.

Le CHEVALIER.

Ai-je tort ? dis-moi.

FRONTIN.

Non.
On devoit autrefois du reſpect à ſon père ;
Mais à préſent, monſieur, oh ! c'eſt une autre affaire.

Le CHEVALIER.

La vieilleſſe eſt toûjours ſujette à radoter :
Cependant les vieillards veulent nous régenter.
Mais je ſoûtiens, morbleu, que c'eſt à la jeuneſſe
De prétendre, à bon droit, gouverner la vieilleſſe.
L'eſprit des jeunes gens eſt mâle & vigoureux,
Et celui des vieillards froid, peſant, langoureux.
Mais je vois d'où leur vient l'ennui qui nous tracaſſe :
Ils enragent, morbleu, de nous quitter la place.
Ah ! bonjour donc, Dorante.

DORANTE *sortant de sa rêverie.*

Ah ! Chevalier, bonjour.

Le CHEVALIER.

Je pense qu'à la fin te voilà de retour.
T'avois-je déjà vû depuis ton arrivée ?

DORANTE.

Non, & l'occasion ne s'en est pas trouvée.

Le CHEVALIER.

Que je t'embrasse donc. Ma foi, je t'aime bien,
Mon cher. Ton père est-il aussi fou que le mien !
Parle donc.

DORANTE.

Mon père est un vieillard vénérable,
Pour qui j'aurai toûjours un respect véritable.

Le CHEVALIER.

Hé fi ! tu parles-là comme nos vieux gaulois.
Quitte ce sot langage, & parle-moi françois.

DORANTE.

Je dis vrai.

Le CHEVALIER.

Tu fais donc tout ce que tu veux faire !

DORANTE.

Oui ; mais je fais aussi tout ce que veut mon père.

Le CHEVALIER.

Le mien me contredit du matin jusqu'au soir,
Et souvent par ses cris me met au desespoir.
A mes moindres desirs il cherche des obstacles.
J'aime le vin, le jeu, les femmes, les spectacles ;
Les spectacles, s'entend, pour y faire du bruit :

J'aime à dormir le jour, puis à courir la nuit,
A jurer, à médire, à ferrailler, à battre ;
Mon père ſur cela me fait le diable à quatre,
Et ne peut concevoir que c'eſt-là mon emploi,
Et que nos jeunes gens ſont tous faits comme moi.

FRONTIN.

Il a tort.

Le CHEVALIER.

Ai-je lieu de l'aimer, je te prie ?
Il veut même empêcher que je ne me marie.

DORANTE.

A te dire le vrai, je crois qu'il a raiſon.
Pourquoi te marier ? un cadet de maiſon ?

Le CHEVALIER.

Et palſambleu, faut-il qu'un cadet ſe morfonde ?
Et les aînés tout ſeuls peupleront-ils le monde ?
Oh ! je veux peupler, moi.

DORANTE.

Mais n'ayant pas de bien . . .

Le CHEVALIER.

Va, pour en acquerir je ſais un bon moyen.
Notre vieille maman, cette madame Argante,
A de l'argent, dit-on, & cet argent me tente.
Je prétends au plus tôt épouſer ſes écus.

DORANTE.

Bon ; tu m'empêcheras d'eſſuyer un refus.

Le CHEVALIER.

Comment ?

DORANTE.

Je me prépare à demander Julie,

Et je brûle de voir cette affaire accomplie.

FRONTIN.

Julie emporte donc la victoire !

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

Ma foi,

C'est bien fait.

DORANTE.

Mais sa mère a des desseins sur moi,
Cela peut empêcher le bonheur où j'aspire.
Et comme un jeune époux est ce qu'elle desire,
Dès que tu t'offriras . . .

Le CHEVALIER.

Elle mourra d'amour :
Je la livre à mes pieds avant la fin du jour.
Ma figure d'abord, surprend, saisit, enchante.

FRONTIN.

Et croyez-vous peupler avec madame Argante !

Le CHEVALIER.

Non, son argent est tout ce que j'en veux tirer.
Je suis jeune, elle est vieille, & j'ai lieu d'espérer . . .

FRONTIN *à Dorante.*

Si vous prenez Julie, & qu'il prenne la mère,
Monsieur le Chevalier sera votre beau-père.

DORANTE.

Oui vraiment.

Le CHEVALIER.

Palsambleu, cela sera bouffon.
Tu me respecteras !

DORANTE.

Avec juſte raiſon.
Ne nous amuſons pas à railler davantage;
Va-t-en la demander toi-même en mariage :
Ton compliment reçû, j'irai la diſpoſer...

Le CHEVALIER.

Aſſuré du ſuccès, je vais me propoſer.
La vieille a le goût fin, & le cœur le plus tendre...

DORANTE.

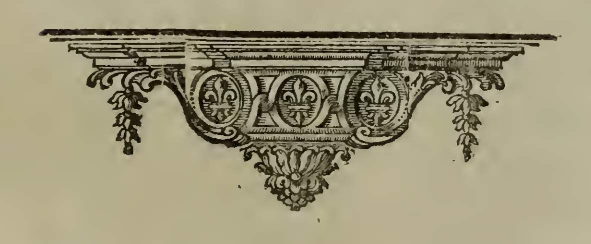
Beau-père, hâtons-nous.

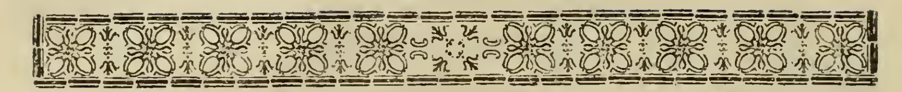
(Il veut paſſer devant, le Chevalier le retient & paſſe gravement devant lui.)

Le CHEVALIER.

St. Après moi, mon gendre.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PYRANTE, DORANTE, FRONTIN.

PYRANTE.

Je vous l'ai déjà dit, l'irrésolution,
Mon fils, est dangereuse en toute occasion.

DORANTE.

D'un homme irrésolu la noble inquiétude
Est l'ordinaire effet d'une profonde étude,
D'un raisonnement sain, & des réflexions
D'où naissent sur un fait plusieurs opinions.
Un pareil embarras n'est connu que du sage:
Mais un esprit grossier suit ce qu'il envisage;
Il ne voit qu'un seul point où tendent ses souhaits,
Et l'embarras du choix ne l'arrête jamais.
Pour moi, qui veux en tout agir avec prudence,
Et qui crains de me voir séduit par l'apparence,
Je cherche, j'examine, &, pour ne faillir pas,
Je crois être obligé de marcher pas à pas.

PYRANTE.

Il raisonne fort juste; & qui le veut entendre,

Toûjours

Toûjours à ſon avis eſt forcé de ſe rendre.

FRONTIN.

Moi, je ne me rends point à ces belles raiſons:
Tout irréſolu viſe aux petites maiſons.

DORANTE.

Maraud!

PYRANTE.

(à Dorante.)

Tais-toi, Frontin. Vous ne devez pas craindre
Qu'à prendre aucun parti je veuille vous contraindre.
Je ne vous ai parlé que comme votre ami,
Et je ne ſerai point complaiſant à demi.
Peſez, examinez, j'ai réſolu d'attendre,
Et j'approuverai tout: mais il m'a fait entendre
Qu'au mariage enfin vous étiez réſolu.
Y penſez-vous toûjours!

FRONTIN.

Oui, monſieur a conclu
Une fois pour toûjours, qu'il faut qu'il ſe marie.

PYRANTE.

Avec qui!

FRONTIN.

Mais tantôt c'étoit avec Julie,
Et juſques à préſent il ne s'eſt point dédit.

DORANTE.

Oui, tantôt ce deſſein m'a paſſé par l'eſprit;
Mais depuis un moment j'ai changé de penſée.

FRONTIN.

(à part.)

Oh je m'en doutois bien. Sa tête eſt renverſée.

PYRANTE.

Auroit-elle pour vous marqué quelque froideur?
Ou bien vous sentez-vous du penchant pour sa sœur?

DORANTE.

Point du tout.

PYRANTE.

Pourquoi donc, dites-le moi vous-même,
N'épouser pas Julie? hem?

DORANTE.

Parce que je l'aime.

PYRANTE.

Parce que vous l'aimez vous ne l'épousez pas?
C'est par-là qu'il faudroit...

DORANTE.

Non, elle a trop d'appas,
Et mon cœur pour Julie auroit tant de foiblesse,
Que de mes sentimens elle seroit maîtresse.
D'abord j'avois pensé que pour se rendre heureux
Il falloit de sa femme être fort amoureux;
Mais j'étois dans l'erreur, & je tiens pour maxime,
Qu'on ne doit pour sa femme avoir que de l'estime.

PYRANTE.

Quel étrange systême!

DORANTE.

Il est bien raisonné.

FRONTIN.

Et moi, je dis...

DORANTE.

Quoi?

FRONTIN.

Rien, je me tiens condamné.

PYRANTE.

Vous vous formez, mon fils, de bizarres ſcrupules,
Que l'on pourra traiter de craintes ridicules,
Et je crois...

DORANTE.

Permettez que, ſuivant mon deſſein,
Je porte à Célimène & mes vœux & ma main.
Pour elle pénétré de la plus forte eſtime...

PYRANTE.

C'eſt-là vous entêter d'une fauſſe maxime ;
Et ſi vous y penſiez pendant quelques momens...

DORANTE.

J'y penſe, & la raiſon règle mes ſentimens.

FRONTIN.

Morbleu, votre raiſon raiſonne en précieuſe,
Et je crois franchement qu'elle eſt un peu quinteuſe.
Tantôt elle dit blanc, tantôt elle dit noir,
Elle blâme au matin ce qu'elle loue au ſoir,
Sans ceſſe elle épilogue, & n'eſt jamais contente,
Et c'eſt un vrai lutin qui toûjours vous tourmente.

PYRANTE.

Tout franc, pour un valet, c'eſt fort bien raiſonner.
La raiſon ne ſert point à vous déterminer.

DORANTE.

Mais mon deſſein eſt pris.

PYRANTE.

Avant que de rien faire

Il faut examiner mûrement cette affaire.
Consultez-vous encor, pour n'agir point en vain;
Et si vous persistez dans le même dessein,
Mon fils, bien loin d'y faire aucune résistance,
Je vous donne déjà mon agrément d'avance.
Mais pour moi j'ai toûjours été d'opinion,
Qu'on doit se marier par inclination.

SCENE II.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

Il parle sensément.

FRONTIN.

Oui, la chose est certaine.

DORANTE.

Crois-tu que je persiste à choisir Célimène?

FRONTIN.

La belle question que vous me faites-là!
Et qui peut mieux que vous répondre de cela?

DORANTE.

J'en réponds: mais enfin, qu'en penses-tu?

FRONTIN.

Je pense
Que déjà sur cela vous êtes en balance;
Qu'après avoir formé vingt projets tour à tour,
Vous reviendrez enfin au projet de l'amour.

DORANTE.

Oh bien, détrompe-toi.

FRONTIN.

Je m'en ferois ſcrupule.

DORANTE.

De tous ces changemens je ſens le ridicule.
J'ai choiſi Célimène, & la réflexion
Ne détruira jamais ma réſolution.
En vain à ce projet l'amour veut mettre obſtacle.

FRONTIN.

Oh ! ſi vous perſiſtez, je veux crier miracle.

DORANTE.

Tu ſeras bien ſurpris !

FRONTIN.

Oui, monſieur, par ma foi.

DORANTE.

Tu le ſerois bien plus, Frontin, ſi, comme moi,
Tu pouvois pénétrer juſqu'au fond de mon ame.
Car j'adore Julie; & pour vaincre ma flamme,
Je me fais des efforts qu'on ne peut concevoir.
Souvent de ma raiſon je combats le pouvoir:
Je voudrois quelquefois vaincre ſa réſiſtance,
Et quelquefois mon cœur fait pencher la balance . . .
Attends, Frontin.

FRONTIN.

Quoi donc !

DORANTE.

Je crois qu'en ce moment
L'amour ſur la raiſon l'emporte hautement.

Julie à mon esprit s'offre avec tous ses charmes.
Qu'elle est belle, Frontin! je suis dans des alarmes.
Non...

FRONTIN.

Ferme, résistez à la tentation.

DORANTE.

J'aurai peine à tenir ma résolution,
Je le vois à présent; même pour Célimène,
Je sens naître en mon cœur des mouvemens de haine...

FRONTIN.

De haine, dites-vous!

DORANTE.

Oui. C'est elle, Frontin,
Qui m'engage & me force à changer de dessein.

FRONTIN.

Et par où, s'il vous plaît!

DORANTE.

L'amour cède à l'estime:
Elle remplit mon cœur d'un espoir qui l'anime.
Pour un cœur délicat elle a bien plus d'attraits,
Qu'un amour dont le temps peut émousser les traits.
L'amour est inconstant, l'estime est immortelle.
Voilà ce que je pense.

FRONTIN.

Et la pensée est belle!

DORANTE.

Elle est belle, elle est juste; elle triomphe.

FRONTIN.

Eh bien,
Cédez-lui donc.

DORANTE.

Crois-tu qu'il ne m'en coûte rien!
Que mon cœur en gémit! qu'il ſe rend avec peine!

FRONTIN.

Je le crois.

DORANTE.

Oui j'eſtime & je hais Célimène.
Cette eſtime m'a fait entrevoir le danger
Où, guidé par l'amour, je m'allois engager:
La crainte du péril n'étonnoit point mon ame.

FRONTIN.

Et quel eſt ce péril!

DORANTE.

Celui d'aimer ma femme.

FRONTIN.

Eſt-ce un ſi grand malheur!

DORANTE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Et pourquoi!

DORANTE.

C'eſt que je veux toûjours être maître de moi:
Si j'étois amoureux je ne pourrois plus l'être.

FRONTIN.

C'eſt fort bien raiſonné; mais ſongez, mon cher maître,
Tout bien conſidéré, que n'aimant point chez vous,
Vous chercherez ailleurs des paſſe-temps plus doux:
Vous vous rappellerez les charmes de Julie,
Et cela vous fera faire quelque folie.

DORANTE.

Sais-tu que quelquefois tu raiſonnes fort bien!

FRONTIN.

Oh je le ſavois bien, monſieur. Le ſeul moyen
Pour ſortir d'embarras, eſt d'épouſer la belle
Qui ſait vous inſpirer une ardeur ſi fidèle:
Il faut de bonne grace affronter le danger.

DORANTE.

Qui moi, que par l'amour je me laiſſe engager!
Non: d'ailleurs, je me ſens un fond de jalouſie...

FRONTIN.

Quoi vous ſeriez atteint de cette frénéſie!

DORANTE.

Oui, Frontin, je ſerois jaloux au dernier point.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, monſieur, ne vous mariez point:
Plus on craint le malheur, plus le malheur eſt proche.
La femme d'un jaloux, eût-elle un cœur de roche,
Si quelqu'un du dépit ſaiſit l'occaſion,
Ne ſauroit réſiſter à la tentation.

DORANTE.

Et voilà juſtement ce qui cauſe ma crainte.
Mais je ne pourrai point réſiſter à l'atteinte
Que l'eſtime ou l'amour porteront à mon cœur
Tant que je ſerai libre; & pour fuir ce malheur,
J'imagine un moyen,

FRONTIN.

Quel deſſein eſt le vôtre?

DORANTE.

Qui m'empêche à jamais d'épouſer l'une ou l'autre.

FRONTIN

FRONTIN.

Quel eſt-il ce moyen, ne le ſaurai-je pas!

DORANTE.

Tu ſeras étonné lorſque tu l'apprendras.

FRONTIN.

Ma curioſité devient impatiente.

DORANTE.

Je m'en vais épouſer...

FRONTIN.

Qui donc!

DORANTE.

Madame Argante.

FRONTIN.

Madame Argante!

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

Je conviens avec vous,

Que c'eſt le vrai moyen de n'être point jaloux.

DORANTE.

Sans cela, tôt ou tard je ferai la folie
D'épouſer, malgré moi, Célimène ou Julie.

FRONTIN.

D'ailleurs, cent mille écus peuvent faire penſer...

SCENE III.

M.de ARGANTE, DORANTE, NE'RINE, FRONTIN.

M.de ARGANTE *ſans voir Dorante.*

Oui, je veux voir Dorante.

NE'RINE.

Et pourquoi vous preſſer?
Laiſſez-le ſe réſoudre.

M.de ARGANTE.

Oh, je perds patience.
Comment? depuis une heure il réſoud, il balance!
Riche comme je ſuis, aimable au dernier point...

FRONTIN.

La voici, parlez donc, & ne balancez point.

M.de ARGANTE.

Je l'aperçois lui-même. Il me cherche, Nérine,
Il brûle de me voir.

NE'RINE.

Oh je me l'imagine.

FRONTIN *à Dorante.*

Comment? vous héſitez quand il faut déclarer...

DORANTE.

Ah! Frontin, donne-moi le temps de reſpirer.

NE'RINE.

Je crois que votre aſpect l'embarraſſe, madame.

M.de ARGANTE.

Il m'aime, & n'oferoit me découvrir fa flamme.
En effet, mes appas ont jufques à ce jour
Infpiré du refpect autant que de l'amour.
Mais je vais réchauffer le beau feu qui le guide,
Et deux de mes regards le rendront moins timide.
Bonjour, mon cher Dorante.

DORANTE.

Ah! madame... bonjour.

FRONTIN.

Oui, bonjour. Beau début pour lui parler d'amour!

M.de ARGANTE.

Je vous trouve à propos, & j'en fuis fi ravie...
Avouez franchement que vous avez envie
De m'ouvrir votre cœur; n'eft-il pas vrai, mon cher!

FRONTIN.

C'eft pour ce fujet-là qu'il alloit vous chercher
Madame: vos vertus, votre argent & vos charmes
Font qu'il eft obligé de vous rendre les armes,
Et que lorfqu'il vous voit il fent des mouvemens...
Allons, monfieur, allons, dites vos fentimens.

M.de ARGANTE.

Quoi donc! en nous voyant nos bouches font muettes?
Voulez-vous que nos yeux foient nos feuls interprètes!
Sortons de l'embarras où nous jettent nos feux:
Pourquoi nous en tenir aux regards amoureux!

(à Nérine.)

Parlez, mon cher enfant. Vois-tu comme il foupire!

DORANTE.

(à Frontin.)

Madame, vos bontés... je ne sais que lui dire.

FRONTIN.

Faites-vous un effort, au moins dans ce moment.

(à madame Argante.)

Mon maître, à ce qu'il dit, vous aime éperdûment.

M.de ARGANTE.

E'perdûment, Nérine! ah! quel comble de gloire!

NE'RINE.

Ma foi, je n'en crois rien.

M.de ARGANTE.

Pourquoi ne le pas croire,
Insolente!

FRONTIN.

Oui. Madame est-elle hors d'état
De captiver le cœur d'un homme délicat!
Apprenez que mon maître est, en fait de tendresse,
Plein de rafinement & de délicatesse,
Et trouve des appas, quand il a bien rêvé,
Où les autres, morbleu, n'en ont jamais trouvé.

NE'RINE.

En ce cas je me rends, & n'ai plus rien à dire:
Suivez les mouvemens que le cœur vous inspire.
Si madame a pour vous de si charmans appas,
Vous pouvez l'adorer, je ne l'empêche pas.
Madame se croit belle, elle se rend justice;
D'ailleurs, on voit souvent des amours de caprice.

M.de ARGANTE.

Des amours de caprice! est-ce que pour m'aimer
Il faut...

NE'RINE.

Non. Je ſais bien que vous ſavez charmer.

M.de ARGANTE.

Des amours de caprice! écoutez, impudente,
Si vous vous aviſez... oh çà, mon cher Dorante,
Que dirons-nous!

DORANTE.

Et mais... tout ce qu'il vous plaira.

M.de ARGANTE.

Qu'il eſt tendre & galant, jamais on n'aimera
Comme nous nous aimons, n'eſt-il pas vrai!

DORANTE.

Madame...

M.de ARGANTE.

J'aime ſon embarras, il exprime ſa flamme
Mieux que tous les diſcours...

DORANTE.

Oui, madame, il ſuffit...

M.de ARGANTE.

Que ſa réponſe eſt pleine & d'amour & d'eſprit!
Vous ſavez bien pour vous tout ce que je veux faire!

DORANTE.

Ah! ce n'eſt point par-là que je vous conſidère.

FRONTIN.

Non. Il admire en vous une mûre beauté,
Un charmant embonpoint rempli de majeſté;
Car il ne peut ſouffrir les tailles délicates.

M.de ARGANTE *à Frontin.*

Tu ne croirois jamais à quel point tu me flattes.

Çà, faites-moi l'aveu de tous vos ſentimens,
Secondez mes ſoupirs par des tranſports charmans,
Dites que ma beauté vous charme & vous enflamme,
Dites que mon portrait eſt gravé dans votre ame,
Et que ſi notre hymen ne ſe fait dans ce jour,
Vous allez expirer de triſteſſe & d'amour.

DORANTE.

(bas à Frontin.)

J'allois vous propoſer ... ah, Frontin, qu'elle eſt folle!

M.de ARGANTE.

Que dit-il?

FRONTIN.

Que l'amour lui coupe la parole.

M.de ARGANTE.

C'eſt l'ordinaire effet des grandes paſſions.
Mais vos tendres regards ont des expreſſions ...
De grace, finiſſez un ſi charmant langage,
Je n'y puis plus tenir. A quand le mariage?

DORANTE.

Hé mais ... quand vous voudrez; dès demain, que ſait-on?

NÉRINE.

Quoi, monſieur, vous voulez l'épouſer tout de bon?

FRONTIN.

C'eſt ſon deſſein, Nérine, & l'affaire eſt conclue.

NÉRINE.

Puiſque votre union eſt ſi bien réſolue,
Souffrez que la première, en ce même moment,
Je vous faſſe à tous deux mon humble compliment.

(à madame Argante.)

Je m'en vais informer Célimène & Julie

Qu'à monſieur, dès ce jour, un doux hymen vous lie.
Puiſſiez-vous vivre enſemble auſſi tranquillement
Qu'on le doit eſpérer d'un tel aſſortiment!
Puiſſiez-vous à Dorante inſpirer la tendreſſe!
Puiſſe Dorante en vous trouver de la jeuneſſe!
Et pour rendre le trait encor plus ſingulier,
Puiſſiez-vous à monſieur donner un héritier!

(elle s'en va en riant.)

FRONTIN.

La friponne!

SCENE IV.

M.de ARGANTE, DORANTE, Le CHEVALIER, FRONTIN.

Le CHEVALIER.

Bonjour, maman trop adorable:
On a beau vous chercher, vous êtes introuvable.

M.de ARGANTE.

Pourquoi me cherchez-vous?

Le CHEVALIER.

Pour vous parler d'amour.
Il faut nous marier avant la fin du jour.

DORANTE *à Frontin.*

Qu'il arrive à propos!

Le CHEVALIER.

Ma flamme eſt violente,

Et je ne ſais pourquoi je vous trouve charmante.
Je viens donc vous jurer que vous avez en moi
Un proteſtant tout prêt à vous donner ſa foi.

M.de ARGANTE.

Laiſſez-nous.

Le CHEVALIER.

Refuſer un homme de ma ſorte!
Quand je ſuis tout en feu, quand l'amour me tranſporte!

M.de ARGANTE.

Fi donc, petit badin, vous vous paſſionnez.

Le CHEVALIER.

Et peut-on retenir l'amour que vous donnez!
Pour vous voir un moment j'ai couru comme un lièvre.
Je ſens des mouvemens ... n'aurois-je point la fièvre!
Tâtez ...

M.de ARGANTE.

Oh, je vous crois, car j'ai ſû de tout temps
Inſpirer des tranſports ſi prompts, ſi violens ...

Le CHEVALIER *ſe jetant à ſes genoux.*

Que je meure à vos pieds ſi je ne vous adore.
Vous êtes ma beauté, mon ſoleil, mon aurore.
Belle maman, daignez m'honorer d'un regard.

M.de ARGANTE.

Mon pauvre Chevalier, vous arrivez trop tard.

Le CHEVALIER.

Eſt-il quelque rival dont la flamme inſolente ...

M.de ARGANTE.

Oui, vous en avez un, le voilà, c'eſt Dorante.

DORANTE *bas au Chevalier.*

N'en crois rien, Chevalier.

M.de ARGANTE.

M.de ARGANTE.

Pour couronner nos feux,
Les doux nœuds de l'hymen vont nous unir tous deux.

Le CHEVALIER.

Bon ! vous rêvez cela.

M.de ARGANTE.

Non, je vous dis qu'il m'aime.
Si vous ne m'en croyez, demandez-le à lui-même.
Il borne tous ſes vœux à ſe voir mon époux,
Me le dit, me le jure.

Le CHEVALIER.

Il ſe moque de vous.

M.de ARGANTE.

Allons, avouez donc ce que monſieur ignore.

DORANTE.

Que faut-il avouer !

M.de ARGANTE.

Que votre cœur m'adore,
Et que vous me trouvez de ſi charmans appas,
Que Vénus, près de moi, ne vous toucheroit pas.
(au Chevalier.)
Vous allez voir, monſieur.

DORANTE.

Madame, en conſcience,
Rien n'eſt moins véritable.

FRONTIN *à part.*

Oh, quelle impertinence !

M.de ARGANTE.

Quoi !

DORANTE.

Mon respect pour vous ne peut être égalé;
Mais pour vous aimer, non, qu'il n'en soit point parlé.

Le CHEVALIER.

Il refuse une main trop vivement offerte;
Mais qui peut mieux que moi réparer cette perte!
Çà, je compte déjà notre hymen arrêté,
Ainsi je vais user de mon autorité.
J'entends, je veux, j'ordonne, en père de famille,
Que Dorante au plus tôt épouse notre fille.

M.de ARGANTE.

Notre fille!

Le CHEVALIER.

Oui, Julie, il l'aime à la fureur.
La friponne pour lui ressent la même ardeur.

M.de ARGANTE.

Vous ne répondez rien. Me dit-il vrai, Dorante!

FRONTIN.

Quelque chose approchant.

DORANTE.

Tout franc, madame Argante,
Monsieur le Chevalier vous convient mieux que moi,
Vous êtes nés tous deux l'un pour l'autre.

Le CHEVALIER.

Oui, ma foi.

M.de ARGANTE.

Quoi! par un feint amour vous m'auriez donc leurée!

FRONTIN.

C'est qu'il s'étoit mépris; la chose est réparée.

M.de A R G A N T E.

Répondez, répondez; comment justifier...

D O R A N T E.

Je vous parle en ami, prenez le Chevalier.

M.de A R G A N T E *à Dorante.*

Ah! trève d'amitié.

Le C H E V A L I E R.

Souffrez que je vous prie,

Si c'est peu d'ordonner, qu'il épouse Julie.

M.de A R G A N T E *à Dorante.*

Comment, vous l'aimez donc!

D O R A N T E.

Cela n'est que trop vrai.

M.de A R G A N T E.

Mais vous me recherchiez.

F R O N T I N.

C'étoit un coup d'essai.

M.de A R G A N T E.

Un coup d'essai!

F R O N T I N.

Sans doute. Il craint d'aimer sa femme.

M.de A R G A N T E.

Et vouloit m'épouser!

F R O N T I N.

Oui. Vous saurez, madame,

Que mon maître, tranquille & sans trouble, voudroit
Pouvoir être toûjours un mari de sang froid.

M.de A R G A N T E.

De sang froid! ah fi donc.

FRONTIN.

En un mot, ſon ſyſtème
Eſt, que l'on ne doit point épouſer ce qu'on aime;
Car en dépit des mœurs & du ton d'aujourd'hui,
Il veut malgré ſa femme être maître chez lui.

M.de ARGANTE.

Eh bien il le ſera, je lui livre l'empire.

FRONTIN.

Il l'auroit avec vous, cela s'en va ſans dire,
Mais . . .

M.de ARGANTE.

Mais il aime Julie!

DORANTE.

Il faut vous l'avouer.

M.de ARGANTE.

Et ſi cruellement vous oſez me jouer!

DORANTE

Ah, ne le croyez pas. Du cœur le plus ſincère
Je vous offrois ma main; mais j'étois téméraire
D'eſpérer d'étouffer le feu que je reſſens.
La raiſon eſt pour vous; ſes vœux ſont impuiſſans,
Ils combattent ſans force un penchant indomptable:
L'amour ne peut ſouffrir que je ſois raiſonnable.

FRONTIN.

S'il l'étoit, comme il craint d'être un mari jaloux,
Pourroit-il faire mieux que d'être votre époux!

M.de ARGANTE.

Que dit cet inſolent! ai-je aſſez peu de charmes,
Pour ne pouvoir cauſer d'inquiètes alarmes!

Hélas! feu mon époux penſoit bien autrement,
Il ne me laiſſoit pas en repos un moment:
Avec lui ma vertu ſembloit être inutile.

FRONTIN.

Oh, mon maître avec vous ſeroit bien plus tranquille.

DORANTE.

Oui, je vous en réponds.

M.de ARGANTE.

Tant de tranquillité
Seroit, à mon avis, une autre extrémité.
Je hais l'emportement; mais il n'eſt rien qui flatte
Comme une inquiétude & tendre & délicate.
C'eſt ainſi qu'avec moi vous vous comporteriez,
N'eſt-il pas vrai!

DORANTE.

Madame...

M.de ARGANTE.

Et bien-tôt vous verriez
Que mon auſtérité fut toûjours invincible.
Mille gens pour la vaincre ont tenté l'impoſſible;
Autant de malheureux.

DORANTE.

Ah, je n'en doute pas.

M.de ARGANTE.

Qu'une auſtère pudeur relève les appas!
Tout vous parle pour moi; je ſuis riche, encor belle,
Comme vous le voyez; vive autant que fidèle:
Vous prévenant ſur tout, je bornerois mes vœux
A vous rendre, à vous voir l'époux le plus heureux;

Et je ferois si bien que j'éteindrois la flamme
Dont l'ardeur vous tourmente, en dépit . . .

DORANTE.

Ah, madame,
Que ne puis-je goûter un bonheur si parfait!

M.de ARGANTE.

Il ne tiendroit qu'à vous.

DORANTE.

Inutile souhait!

M.de ARGANTE.

Non, non, j'espère encore.

DORANTE.

Et moi, je desespère.

M.de ARGANTE.

E'coutez la raison.

DORANTE.

Que je suis en colère
Contre mon cœur!

M.de ARGANTE.

Allons, un généreux effort,
Et vous le dompterez.

DORANTE.

Je m'en flattois à tort.
Plus je combats l'amour, plus je sens qu'il redouble.
Mes soupirs, malgré moi, vous décellent mon trouble.

M.de ARGANTE.

Soupirez mon enfant, & puis regardez-moi;
C'est le plus sûr moyen de vous guérir.

Le CHEVALIER.

Ma foi,
Soit dit ſans vous fâcher, je crois tout le contraire.
Vous avez, il eſt vrai, le ſecret de me plaire,
Mais ſon goût & le mien ne ſe reſſemblent pas.

M.de ARGANTE.

Quoi donc! c'eſt pour vous ſeul que j'aurois des appas!

Le CHEVALIER.

Oui, mon cœur, pour moi ſeul; & ſi vous êtes ſage,
Vous devez pour moi ſeul ſonger au mariage.

M.de ARGANTE *à Dorante.*

Qu'en dites-vous, Dorante?

DORANTE.

Il vous conſeille bien.

M.de ARGANTE.

Vous le croyez?

DORANTE.

Sans doute.

M.de ARGANTE.

Et moi, je n'en crois rien.
Conſultez-vous, mon cher.

DORANTE.

Ah, plus je me conſulte,
Moins vous me ſaurez gré de ce qu'il en réſulte.

M.de ARGANTE.

Vous m'impatientez. Conclurrons-nous, ou non?

DORANTE.

Madame, en vérité . . . j'ai perdu la raiſon.

FRONTIN.

Jamais il n'a mieux dit.

Le CHEVALIER.

Pour punir ſa folie,
Il faut ſans balancer le livrer à Julie.

M.de ARGANTE.

Ce ſeroit le traiter avec trop de rigueur:
Je l'aime trop encor pour faire ſon malheur.
Raſſurez-vous, monſieur, vous n'aurez point ma fille,
Et je vous dis adieu pour toute la famille.

DORANTE.

Ah! payez-moi du moins d'avoir tout eſſayé,
Pour...

M.de ARGANTE.

Vous êtes un ſot.

FRONTIN.

Et vous voilà payé.

DORANTE.

Je croyois mériter...

M.de ARGANTE.

Pour toute récompenſe,
N'attendez de ma part que haine & que vengeance.
Adieu. Vous, ſuivez-moi, monſieur le Chevalier.

SCENE V.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Dans tous vos procédés vous êtes ſingulier:
Vous méritez, monſieur, cette belle avanie,
Et votre incertitude eſt dignement punie.

DORANTE.

J'avois mille raiſons . . .

FRONTIN.

Oui, maintenant je vois
Que vous en trouveriez pour m'épouſer, je crois.
Mais enfin ces raiſons, que vous trouviez ſi belles,
Cèdent dans le moment à des raiſons nouvelles.
Vous préfériez la mère à l'une & l'autre ſœur,
Et dès qu'elle paroît, ſon aſpect vous fait peur.
E'couter votre amour, c'étoit une folie,
Et l'entretien finit en demandant Julie.

DORANTE.

Sa mère m'a paru ſi folle en ce moment,
Qu'elle m'a fait d'abord changer de ſentiment;
Et Julie avec elle à l'inſtant comparée,
M'a paru de tout point digne d'être adorée.
Oui, je lui vais offrir, & mon cœur, & ma main,
Et rien ne ſauroit plus m'arracher ce deſſein.

FRONTIN.

Sa mère voudra-t-elle . . .

DORANTE.

On ſaura la réduire.

FRONTIN.

Chut, voici les deux ſœurs. Que vont-elles vous dire?

SCENE VI.

CÉLIMENE, JULIE, DORANTE, FRONTIN.

JULIE.

Avec empressement nous accourons vers vous;
Ma mère va bien-tôt vous avoir pour époux,
Et nous venons, monsieur, par un respect sincère,
Saluer, reconnoître en vous notre beau-père.

(elles lui font toutes deux la révérence.)

FRONTIN.

Ah ! le trait est malin.

DORANTE.

Si j'ai pû concevoir ...

CÉLIMENE.

Loin de nous écarter des règles du devoir,
Nous vous respecterons en père de famille,
Et chacune de nous se dira votre fille.

(Célimène fait la révérence.)

DORANTE.

J'avoue ingénument que ...

JULIE.

Pour moi, dès ce jour,
Je vais mettre mes soins à vous faire ma cour.
De vos bontés, monsieur, j'espère être appuyée,
Et que de votre main je serai mariée.

(elle fait la révérence.)

FRONTIN.

Je parlerai pour vous, je suis son favori;
Allez, je vous promets à chacune un mari.

DORANTE.

(à Julie.)

Te tairas-tu, maraud! ſi vous vouliez m'entendre...

JULIE.

Non vraiment, c'eſt un ſoin que je ne veux point prendre.
Je me croyois pour vous un vif attachement,
Je vous l'avoue ſans fard; mais en vous imitant
Je ſens que je pourrai me donner à quelqu'autre,
Et que mon inconſtance eſt égale à la vôtre.
Je vais trouver ma mère, afin de la preſſer
De célébrer la noce, où je veux bien danſer.

(elle s'en va en danſant & en chantant, après avoir fait pluſieurs révérences.)

FRONTIN *à Célimène.*

Danſerez-vous auſſi! mais, vous rêvez, je penſe.
Hom, celle-ci n'a pas tant de goût pour la danſe.

CÉLIMENE *à Dorante.*

J'en aurois pour un cœur qui ſeroit tout à moi,
Et je vous avouerai de la meilleure foi...
Qu'allois-je dire! o ciel! vous épouſez ma mère:
La honte & le reſpect me forcent à me taire.
Je vous quitte, monſieur, pour ne vous plus revoir.

DORANTE.

Madame... elle me fuit.

SCENE VII.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Elle eſt au deſeſpoir.
Je crois qu'elle pleuroit, ſa douleur eſt touchante,

N'eſt-il pas vrai, monſieur?

DORANTE.

Au fond elle eſt charmante.

FRONTIN.

Qui l'emportera donc? la raiſon, ou le cœur?

DORANTE.

Ah! je ſuis pénétré de joie & de douleur.
Je ſuis deſeſpéré des mépris de Julie,
Par les pleurs de ſa ſœur mon ame eſt attendrie:
Je retombe par-là dans ma perplexité,
Et mon trouble eſt plus grand qu'il n'a jamais été.
Mais le dépit enfin me domine, & je jure . . .
Je n'oſerois, Frontin, je crains d'être parjure.
Si l'une par ſes pleurs a ſu gagner mon cœur,
L'autre par ſes mépris irrite mon ardeur.
Allons trouver Julie. Ah! je veux qu'elle apprenne . . .

FRONTIN.

Allons.

DORANTE.

Non, il vaut mieux parler à Célimène.

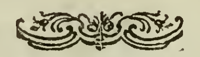
FRONTIN.

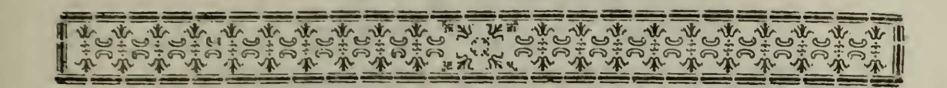
Et que lui direz-vous?

DORANTE.

Je ne ſais; mais enfin . . .
Viens, ſuis-moi, je pourrai me réſoudre en chemin.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Enfin donc Célimène emporte la balance!

DORANTE.

Je me livre aux tranſports d'une juſte vengeance,
Je veux braver Julie.

FRONTIN.

En conſcience, là,
Combien de temps encor voudrez-vous bien cela!

DORANTE.

Combien je le voudrai!

FRONTIN.

Si pendant un quart d'heure
Vous ſuivez ce deſſein, c'eſt beaucoup, ou je meure.

DORANTE.

Moi! je pourrois changer après tous les mépris ...
Ah! ne m'en parle point, le deſſein en eſt pris.

FRONTIN.

Mais, monſieur ...

DORANTE.

Mais, Frontin, la choſe eſt réſolue,
Je ſuis de mon dépit la puiſſance abſolue,
Et la réflexion venant à ſon ſecours,
De mes feux, pour jamais, vient d'arrêter le cours.
J'ai fait mille ſermens de n'aimer plus Julie.

FRONTIN.

Mais cependant, monſieur, vous la trouviez jolie.

DORANTE.

Jolie ! ah ! dis pluſtôt que c'eſt une beauté ;
Qu'on ne ſauroit la voir ſans en être enchanté ;
Qu'elle a l'eſprit charmant, qu'elle a la voix divine.

FRONTIN.

Et vous ne l'aimez plus !

DORANTE.

Du moins je l'imagine.

FRONTIN.

Et j'imagine, moi, que vous en êtes fou.

DORANTE.

Va, je te prouverai le contraire.

FRONTIN.

Et par où !

DORANTE.

Par mes empreſſemens auprès de Célimène.
Oui, la reconnoiſſance auprès d'elle m'entraîne.
Elle m'aime, & je vais lui jurer mille fois,
Que ſes divins appas m'ont rangé ſous ſes loix.
As-tu vû Nérine !

FRONTIN.

Oh, je l'ai deſabuſée.

La chofe, à dire vrai, n'étoit pas mal aifée,
Elle ne doutoit point que bien-tôt la maman
Ne vous dégoûtât d'elle; & pour moi, votre plan
M'a paru ...

DORANTE.

Laiffons-là ta penfée & la fienne.
A-t-elle fu calmer Julie & Célimène?
Et leur a-t-elle dit que je ne voulois plus ...

FRONTIN.

Elles font toutes deux inftruites là-deffus.

DORANTE.

Allons donc au plus tôt ...

FRONTIN.

Célimène s'avance.

DORANTE.

Tu vas voir fi l'amour emporte la balance.

SCENE II.

CE'LIMENE, DORANTE, FRONTIN.

CE'LIMENE *entre en rêvant & fans les voir.*

IL a beaucoup d'efprit & beaucoup de raifon.
Avoit-il pû former un pareil projet? non;
Mais fachant que ma mère eft facile & crédule,
Il la vouloit, je crois, tourner en ridicule.

FRONTIN *à Dorante.*

Elle donne un beau tour à votre beau projet.
Laiffons-la dans l'erreur.

DORANTE.

C'eſt bien dit.

CÉLIMENE.

En effet,

Croiroit-on . . . le voici. Tâchons avec adreſſe
De ſavoir quel eſt donc l'objet de ſa tendreſſe.

FRONTIN *à Dorante.*

Elle approche.

DORANTE.

Ah, Frontin!

FRONTIN.

Quoi! qu'avez-vous, monſieur!

DORANTE *à Frontin.*

Qu'elle eſt belle!

FRONTIN.

Charmante.

DORANTE.

Elle efface ſa ſœur.

FRONTIN.

Oui.

DORANTE.

Je crains qu'à la fin ſa beauté ne m'enflamme.

FRONTIN.

Diable, gardez-vous-en; ce ſera votre femme.

DORANTE.

Madame, quel bonheur vous préſente à mes yeux!
Mais hélas! que je crains de vous être odieux!

CÉLIMENE.

Non. Il me ſiéroit mal d'affecter de la haine,
Et vous connoiſſez trop le cœur de Célimène.

Mes

Mes ſentimens tantôt ont paru malgré moi.

FRONTIN *bas à Dorante.*

Son cœur eſt bien malade.

DORANTE.

Oui, Frontin, je le voi.

CÉLIMENE.

Mais n'allez pas penſer qu'écoutant ma foibleſſe,
Je cherche en votre cœur une égale tendreſſe.
Quoique votre conquête eût de quoi me charmer,
Je vous ai toûjours cru peu capable d'aimer;
Ainſi je veux me vaincre, & le ſoin de ma gloire...

DORANTE.

Peu capable d'aimer! avez-vous pû le croire!
Quoi donc! peut-on vous voir, & ne vous aimer pas!
Vous préſumez trop peu de vos divins appas,
Rien ne peut réſiſter à leur éclat ſuprême:
Ils ſauroient attendrir l'indifférence même.

FRONTIN.

L'indifférence même! ah, morbleu, le beau mot!
Vous mentez quelquefois joliment.

DORANTE.

Tais-toi, ſot.

CÉLIMENE.

En vain vous me flattez d'un pareil avantage,
Ce n'eſt point votre cœur qui me tient ce langage.

DORANTE.

Vous me faites injure, & me connoiſſez peu.

FRONTIN.

Dès que vous paroiſſez, mon maître eſt tout en feu.

C'eſt ce qu'il me diſoit tout à l'heure.

DORANTE.

Moi feindre !
A cet indigne effort qui pourroit me contraindre ?
D'ailleurs, quand je voudrois feindre de vous aimer,
Mon cœur à votre aſpect ſe laiſſeroit charmer ;
Et l'éclat de vos yeux, que perſonne ne brave,
D'un amant ſuppoſé ſauroit faire un eſclave.

FRONTIN.

On ne badine point avec votre beauté.
La peſte, il y fait chaud !

CE'LIMENE.

Dites la vérité.
Pourquoi donc oſiez-vous propoſer à ma mère
De l'épouſer !

DORANTE.

De grace, oublions cette affaire,
J'avois quelques raiſons pour en uſer ainſi ;
Mais...

FRONTIN.

Traitons le ſujet qui nous aſſemble ici.

DORANTE.

Oui, madame, ſongez que ma plus forte envie
Eſt de m'unir à vous, & pour toute ma vie :
Trop heureux, ſi daignant approuver mon deſſein,
Vous conſentez, madame, à me donner la main.
Vous ne répondez rien ! ah ! rompez ce ſilence,
Et permettez du moins qu'une douce eſpérance...

CE'LIMENE.

Une mère a ſur nous un pouvoir abſolu ;

Obtenez ſon aveu, notre hymen eſt conclu.
Mais je crains que ma ſœur . . .

DORANTE.

(Julie paroît, & écoute ſans être vûe.)

Non, belle Célimène,
Je veux juſqu'au trépas vivre dans votre chaîne:
Ce n'eſt que votre hymen qui peut combler mes vœux,
Et de tous les mortels je ſuis le plus heureux.
Que je vous trouve en tout préférable à Julie!
Madame, c'en eſt fait, pour jamais je l'oublie.
Puiſque vous acceptez & ma main & mon cœur,
Je jure à vos genoux que jamais votre ſœur . . .

(il aperçoit Julie.)

Juſte ciel!

CÉLIMENE.

Qu'avez-vous?

FRONTIN.

Achevez donc.

DORANTE.

Je jure . . .

(il ſe lève.)

Je ne puis.

FRONTIN.

D'où vous vient . . . ah! voici l'enclouûre.

SCENE III.

JULIE, CE'LIMENE, DORANTE, FRONTIN.

JULIE *à Célimène.*

Vous lui faites jurer de ne m'aimer jamais,
Ma ſœur! craignez-vous tant l'effet de mes attraits?
Monſieur à vos genoux vous livre la victoire:
S'il ne fait des ſermens, vous n'oſez pas le croire.
Ah! vous ne rendez point juſtice à vos appas.
Qu'eſt-ce donc? vous voilà tous deux dans l'embarras!
Vous ne répondez rien! craignez-vous ma préſence?
Du moins honorez-moi de votre confidence.
Quoi? pas un mot? Frontin, ils ſe taiſent tous trois.

FRONTIN.

Les tranſports de l'amour nous étouffent la voix.

(Julie ſe met à rire.)

CE'LIMENE *à Julie.*

Ce que vous avez vû vous en doit aſſez dire,
Pour n'avoir pas beſoin de vous en faire inſtruire:
Mais par votre diſcours je connois aiſément,
Que l'aveu qu'on m'a fait vous bleſſe vivement;
Et par ſon embarras je remarque de même,
Que votre aſpect le jette en un deſordre extrême.
Je m'inquiète peu d'où cela peut venir,
Et vous pouvez tous deux vous en entretenir.

(elle ſort.)

SCENE IV.

DORANTE, JULIE, FRONTIN.

JULIE *à Dorante.*

CE que je viens de voir a lieu de me ſurprendre;
Et dans vos procédés j'ai peine à vous comprendre.
Ma mère ce matin a reçû votre foi;
Tout prêt à l'épouſer, vous la quittez pour moi:
Quand j'y penſe le moins, j'apprends cette nouvelle.
Je vous dirai bien plus, car je ſuis naturelle,
J'eſpérois que bien-tôt je la ſaurois par vous;
Et dans le même inſtant, je vous trouve aux genoux
De ma ſœur, lui jurant...

DORANTE.

Oui, je ſuis trop ſincère,
Madame, pour vouloir vous en faire un myſtère.
J'eſtime votre ſœur, je l'épouſe demain,
Si votre mère veut approuver ce deſſein.

JULIE.

Ma mère! vous venez de lui faire une offenſe
Qui mérite pluſtôt qu'elle en tire vengeance.

DORANTE.

Je ferai mes efforts pour fléchir ſon courroux.

JULIE.

Hé bien, je vous promets... de lui parler pour vous.

DORANTE.

Vous parlerez pour moi, vous, madame?

JULIE.

Moi-même.
D'où vous vient donc, monsieur, cette surprise extrême!

DORANTE.

C'est que je m'attendois à vous voir tout tenter
Pour rompre mon projet.

JULIE.

Vous osiez vous flatter
Jusqu'à croire, monsieur, que je serois jalouse
De cette préférence! & ...

FRONTIN.

Souvent il se blouse
Dans ses opinions.

JULIE.

Oh la plaisante erreur!
Donnez-vous à ma mère, ou demandez ma sœur,
Tout cela m'est égal, & mon indifférence
Ira de pair, au moins, avec votre inconstance,
Qui me réjouit fort, au lieu de m'affliger:
C'est l'unique façon dont je veux me venger.
Aimer ou n'aimer pas, rien ne m'est plus facile;
Et si j'ai l'esprit vif, j'ai le cœur fort tranquille.

DORANTE.

Je vous fais très-bon gré de sa tranquillité,
Elle remet le mien en pleine liberté.

JULIE.

Il peut se promener sans le moindre scrupule,
Cela m'amusera: j'aime le ridicule,
Sur-tout quand il excelle; & le vôtre est parfait.

Nous préférer ma mère eſt un excellent trait,
Comique, original.

(elle rit de toute ſa force.)

FRONTIN *à Dorante.*

Qu'en dites-vous ?

DORANTE.

J'enrage.

Elle me pique au vif.

FRONTIN.

Quoi, pour un badinage
Vous vous déconcertez !

DORANTE.

C'eſt du mépris.

FRONTIN.

D'accord.

Voulez-vous vous venger ? riez encor plus fort.
Allons, gai . . .

DORANTE.

Sais-tu bien que ton impertinence . . .
Pourroit bien à la fin . . .

JULIE.

Vous me boudez, je penſe.
On veut vous égayer, vous prenez l'air grondeur.
Eſt-ce que ma gaieté vous donne de l'humeur ?

FRONTIN *à Julie, d'un ton vif.*

Vous avez tort auſſi de n'être pas fâchée.
Il voit que tout-à-coup vous voilà détachée ;
L'amour propre en pâtit.

DORANTE.

Faquin, qui dit cela ?

FRONTIN.

Qui me le dit, monſieur! l'état où vous voilà.
C'eſt aſſez, croyez-moi, jouer la comédie;
Malgré vous & vos dents, vous adorez Julie,
Et vous l'adorerez, j'oſe vous en jurer.

JULIE.

Non, il me haïra s'il ne me voit pleurer.

FRONTIN.

Cela ſe pourroit bien ... vous vous mettez à rire
Dans le moment qu'il croit que votre cœur ſoupire.
Je vous le dis tout net, cela n'eſt point plaiſant,
Un tendre deſeſpoir eſt bien plus amuſant.

JULIE.

Puiſqu'un air douloureux auroit pour lui des charmes,
Je veux bien par bonté verſer deux ou trois larmes.
Mon cher Dorante, hélas, me quitter pour ma ſœur!
Quel triomphe pour elle, & pour moi quel malheur!
(elle feint de pleurer.)
Cela vous plaît-il mieux!

DORANTE.

Vous m'inſultez, madame,
Ce procédé cruel vient d'étouffer ma flamme.

JULIE.

Quoi, vous m'aimiez encore, & vous vouliez changer!

FRONTIN.

Eh vraiment oui, madame, afin de ſe venger.

JULIE.

De qui!

FRONTIN.

De vous.

JULIE.

Pourquoi?

FRONTIN.

Vous êtes trop charmante;
Voilà votre défaut, & cela le tourmente.

JULIE.

Et par quelle raison!

FRONTIN.

C'eſt qu'il veut commander;
Mais quand on aime trop, il faut toûjours céder.

JULIE.

Monſieur aime l'empire!

FRONTIN.

Et l'empire ſuprême.

JULIE.

Comment nous accorder! je l'aimerois de même.

DORANTE.

Vous l'aimeriez, madame!

JULIE.

Autant que vous du moins.
J'aime l'indépendance; on perdroit tous ſes ſoins
A vouloir me gêner, & jamais de ma vie
Je ne prendrai la loi que de ma fantaiſie.

FRONTIN.

C'eſt parler nettement à ſon futur époux.

JULIE.

Lui! nous avons rompu.

FRONTIN.

(à Dorante.)

Rompu! le croyez-vous!

DORANTE.

Sans doute je le crois, si madame est sincère.

JULIE.

Tout naturellement voilà mon caractère:
Soyez sûr que jamais je ne me contraindrai,
Que c'est ma volonté que je consulterai,
Et point celle d'autrui.

FRONTIN.

Si par hasard la vôtre . . .

JULIE.

Elle me conduira plus sûrement qu'une autre.
En prenant un époux j'engagerai ma foi,
Et tant qu'il m'aimera je lui réponds de moi.

FRONTIN.

S'il étoit libertin.

JULIE.

Oh, c'est une autre affaire.

FRONTIN.

Cela n'a pas besoin du moindre commentaire.
(à Dorante.)
Mais vous ne risquez rien, car vous êtes tout fait
Pour aimer votre femme.

DORANTE.

Oui, je sens en effet
Que je l'adorerai, quoi qu'on en puisse dire;
Et les mœurs d'aujourd'hui ne pourront me séduire.

JULIE.

Ni moi non plus.

DORANTE.

Ni vous!

JULIE.

J'en ferois bien ferment.
J'aimerois un mari qui feroit mon amant ;
Pour l'en récompenfer, je ferois fa maîtreffe.

DORANTE.

Et peut-être un peu trop.

JULIE.

Si ce terme vous bleffe,
Je m'en vais m'expliquer. Quand on s'aime, je croi
Que le defir de plaire eft la fuprême loi :
Sur deux cœurs bien unis l'amour feul a l'empire.
Mais rien n'eft plus choquant que de s'entendre dire
Je veux, je ne veux pas. Avec moi ce ton-là
Réuffiroit très-mal.

FRONTIN *à Dorante.*

Retenez bien cela.

DORANTE *à Frontin.*

Oui, madame, en effet, aime l'indépendance.

JULIE.

Il faut de part & d'autre égale complaifance.
L'obéiffance aveugle eft fort de votre goût,
Mais au mien ce feroit un très-mauvais ragoût ;
Et s'il faut achever de me faire connoître,
J'aimerois un mari, je haïrois un maître.
Je crois que vous voilà bien dûement averti ;
Et fi mon tour revient, prenez votre parti.

DORANTE.

Il eft tout pris, madame. Un pareil caractère,
Puifqu'il faut à mon tour vous parler fans myftère

Me ſemble un peu ſcabreux, & ne me tente pas.
Celui de votre ſœur a pour moi plus d'appas,
Je m'y tiens.

JULIE.

C'eſt bien fait. Ma ſœur eſt doucereuſe;
Mais une humeur pareille eſt bien-tôt ennuyeuſe:
Rien n'eſt faſtidieux comme l'égalité.
J'aime à voir dans l'humeur de la variété.
Un caractère vif, un peu d'étourderie,
Produiſent à la fin quelque tracaſſerie;
Cela réveille, on ſonge au raccommodement,
Un mari ſe ranime & redevient amant.
Voilà ce que j'ai ſû d'une parente habile,
Dont la vie eſt heureuſe & n'eſt jamais tranquille.

DORANTE.

Pour moi, je n'aime point tant de variété,
Rien n'eſt plus de mon goût que l'uniformité.

JULIE.

Monſieur aime l'ennui.

DORANTE.

La paix en dédommage.

JULIE.

Ma ſœur vous la promet, portez-lui votre hommage;
Moi, je vais voir ma mère, adoucir ſon aigreur,
Pour vous faire jouir d'un tranquille bonheur.

DORANTE.

Parlez-vous tout de bon?

JULIE.

C'eſt ma plus forte envie,
Dût-elle me coûter le repos de ma vie.

DORANTE.

De votre vie! o ciel!

FRONTIN.

Ah, ſexe dangereux!
Vous voilà ſubjugué par trois mots doucereux.

DORANTE.

Eh puis-je y réſiſter!

FRONTIN *à part.*

Quelle foible cervelle!

SCENE V.

DORANTE, JULIE, NÉRINE, FRONTIN.

NÉRINE.

Qu'on m'écoute, j'apporte une grande nouvelle,
Depuis une heure entière, en ſon particulier,
Madame tient conſeil avec le Chevalier:
Voici le réſultat de leur haute folie.
Pour vous punir, monſieur, d'avoir aimé Julie,
Et d'avoir témoigné la vouloir épouſer,
On a pris le parti de vous la refuſer.

JULIE.

On a bien fait.

NÉRINE.

Comment!

JULIE.

Oui, j'en ſuis très-contente.

NÉRINE.

Vous m'étonnez. De plus, comme on ſait que Dorante
N'aime point Célimène, on conſent de bon cœur
Qu'il l'épouſe au plus tôt.

JULIE *à Dorante.*

Courez vîte à ma ſœur,
Qu'elle apprenne par vous ces heureuſes nouvelles.

FRONTIN.

Courons, volons, l'amour nous prêtera ſes aîles.

NÉRINE.

Qu'eſt-ce donc que ceci ! depuis quelques momens,
Il s'eſt fait entre vous d'étranges changemens !

FRONTIN.

Juges-en, nous allons épouſer Célimène,
Et l'arrêt prononcé ne nous fait point de peine.

JULIE.

Oui, Nérine, le ciel vient d'exaucer ſes vœux,
Il va trouver l'objet qui doit le rendre heureux.

SCENE VI.

DORANTE, JULIE, Le CHEVALIER, FRONTIN.

Le CHEVALIER *à Dorante.*

JE te cherchois.

DORANTE.

Pourquoi !

Le CHEVALIER.

Pour te voir enrager.
Le parti qu'on a pris doit beaucoup t'affliger.
Tu filois le parfait avec cette charmante,
On te donne ſa ſœur; la choſe eſt aſſommante,
D'autant plus que ce ſoir j'épouſe cette enfant.

DORANTE.

Monſieur le Chevalier a l'air bien triomphant.

Le CHEVALIER.

Tu le vois. La maman eſt fort vindicative;
Et plus elle t'aimoit, plus ſa colère eſt vive.
(à Julie.)
Ma belle, malgré vous, vous nous obéirez;
Mais conſolez-vous-en, car vous m'adorerez.

DORANTE.

Chevalier.

Le CHEVALIER.

Quoi?

DORANTE.

Sais-tu que la plaiſanterie
Commence à me laſſer? trève de raillerie.

NE'RINE *au Chevalier.*

Madame & vous, monſieur, vous vous flattez en vain
De pouvoir l'engager à vous donner la main;
Elle n'en fera rien, c'eſt moi qui vous l'aſſure.

Le CHEVALIER.

Il faut donc réformer ce qu'on vient de conclurre.

NE'RINE.

Oui, je vois que l'amour contre vous a conclu.

Le CHEVALIER.

As-tu pris ton parti monſieur l'irréſolu?

DORANTE.

Oh, très-abſolument.

Le CHEVALIER.

Quel eſt-il je te prie?

DORANTE.

C'eſt de ne point ſouffrir qu'on m'enlève Julie.
Quiconque y prétendra, pourra s'en repentir.

Le CHEVALIER.

Je veux la conſulter avant de repartir.

(à Julie.)

Lequel aimez-vous mieux, répondez ma charmante!

JULIE.

Mon choix n'eſt pas douteux.

NÉRINE.

Et ce choix, c'eſt Dorante.
Me démentirez-vous!

JULIE.

Je ne te réponds rien.

NÉRINE.

L'entendez-vous, monſieur!

Le CHEVALIER.

Oh oui, je l'entends bien;
Ce ſilence diſcret eſt un aveu ſincère.

(à Julie.)

Si vous ne m'aimez point, je ne vous aime guère.
Dorante eſt mon ami, vous nous charmez tous deux:
Sans amour, j'aurois tort d'aller troubler vos feux;
Et d'ailleurs, votre ſœur, vous, ou la bonne femme,
Tout m'eſt bon.

SCENE VII.

SCENE VII.

M.^de^ ARGANTE, JULIE, NE'RINE, DORANTE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER *à M.^de^ Argante.*

Vous venez très-à-propos, madame;
Nos projets . . .

M.^de^ ARGANTE *à Dorante.*

Vous ſavez ce que j'ai décidé.
Ma conduite répond à votre procédé.
Plus de prétention ſur Julie: elle eſt vaine,
Je viens d'en diſpoſer. E'pouſez Célimène,
J'y conſens; mais pour vous c'eſt tout ce que je puis.

DORANTE.

J'eſtime Célimène, & foible que je ſuis,
Voulant forcer mon cœur à lui rendre juſtice,
Je n'en puis obtenir un pareil ſacrifice;
Il revient à Julie, il l'adore: je ſens,
Contre un penchant ſi doux, mes efforts impuiſſans.
L'adorable Julie a ſur moi trop d'empire;
Je le dis devant elle, & j'oſe vous le dire,
Dût un ſi tendre amour redoubler ſa fierté,
Et bleſſer votre eſprit déjà trop irrité.
Je vois mon ridicule, en me blâmant moi-même,
De retourner ſi-tôt au ſeul objet que j'aime,
Après avoir oſé, par un coupable éclat,

Tenter contre l'amour un indigne attentat.
Je vous ai fait outrage : excusez la foiblesse
Qui me fait, malgré moi, délibérer sans cesse,
Et qui m'offrant toûjours un nouveau sentiment,
Dès mes plus jeunes ans fut mon cruel tourment.
J'en triomphe à la fin, je la hais, la déteste :
Si vous me pardonnez, je promets, je proteste,
Je jure, que jamais je ne balancerai,
Que par mon seul penchant je me gouvernerai,
Qu'un premier mouvement sera ma loi suprême,
Et que je m'y tiendrai contre la raison même.
Comptez donc pour toûjours que Julie a mon cœur,
Qu'il borne tous ses vœux à s'en voir possesseur :
Je vous la redemande avec toute l'instance
Qui peut de mon amour prouver la violence.
Si je ne puis fléchir votre injuste courroux,
Il faut qu'en cet instant j'expire à vos genoux.

M.de ARGANTE *le relevant.*

Le petit scélérat !

DORANTE.

Si l'on commet un crime
En ne sentant pour vous qu'une parfaite estime,
J'avoue, en rougissant, que je suis criminel.

NERINE.

L'aveu n'est pas flatteur, mais il est naturel.

M.de ARGANTE.

Tenez, quoiqu'il m'ait dit une sottise en face,
Il joint à ses discours tant de feu, tant de grace,
Que le dépit ne peut contre lui m'animer.

(à Dorante.)

A la fin vous ferez obligé de m'aimer :
Ne le fentez-vous pas ?

DORANTE.

Cela m'eft impoffible.
Si fuivant ma raifon je devenois fenfible,
J'ofe vous affurer que vous feriez mon choix ;
Mais cet objet charmant me retient fous fes loix.

M.de ARGANTE *à Julie.*

Coquine !

DORANTE *lui baifant la main.*

Il faut qu'enfin vous m'accordiez Julie,
Ou le moindre délai peut me coûter la vie.
Laiffez-vous attendrir.

M.de ARGANTE *pouffant un long foupir.*

Ah, barbare ! pourquoi
Tout ce que tu dis-là n'eft-il pas dit pour moi !

JULIE.

N'allez pas m'imputer...

M.de ARGANTE.

Taifez-vous, infolente ;
Gardez-vous pour jamais de penfer à Dorante.

JULIE.

Eh que ferai-je donc ?

M.de ARGANTE.

Songez au Chevalier.

Le CHEVALIER *à Julie.*

Non, je vous le défends.

M.de ARGANTE.

Que vous êtes groffier !

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne voulez-vous plus d'elle?
Le CHEVALIER.
C'eſt que j'en veux à vous, je vous trouve plus belle.
M.de ARGANTE.
Monſieur le Chevalier, dans ſa vivacité,
A quelquefois des traits dont on eſt enchanté.
Le CHEVALIER.
On me l'a toûjours dit.
M.de ARGANTE.
Mais ſoyez le plus ſage.
Je prétends vous donner Julie en mariage:
Nous allons terminer cette affaire aujourd'hui,
Et vous me vengerez de ma fille & de lui.
JULIE.
Si j'oſois dire un mot...
M.de ARGANTE.
Vous avez l'impudence...
DORANTE *à madame Argante.*
Je vois que votre cœur ſe livre à la vengeance,
Et que tous mes efforts ne peuvent vous fléchir;
Mais de vos dures loix le mien va s'affranchir.
Je ne dis plus qu'un mot, ſongez-y bien, madame.
Vous eſpérez en vain triompher de ma flamme,
Elle eſt à toute épreuve, & votre autorité
Ne peut rien ſur mon goût, ni ſur ma volonté.
Je vous laiſſe un moment. Croyez, je vous ſupplie,
Que mes vœux pour jamais ſont fixés à Julie:
Il faut me l'accorder, ou rompre abſolument.

Le CHEVALIER.

Pour un irréſolu, c'eſt parler nettement.
Allons, belle maman, concluez; il me ſemble
Qu'il vous parle raiſon.

M.de ARGANTE.

Que l'on nous laiſſe enſemble,
Il faut que vous & moi nous diſcutions ceci.

Le CHEVALIER.

C'eſt fort bien aviſé. Sortez.

SCENE VIII.

M.de ARGANTE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

En raccourci,
Parlons & terminons; car je puis, à bon titre,
Entre Dorante & vous me porter pour arbitre.
Voyez-vous cette tête; elle abonde en raiſon,
Et je vais vous fournir des conſeils à foiſon.

M.de ARGANTE.

Cette tête eſt bien jeune.

Le CHEVALIER.

Et n'en eſt que plus forte.
Je ſuis un vrai Caton, ou le diable m'emporte.
Demandez-moi conſeil, & vous l'éprouverez.

M.de ARGANTE.

Approuvez mes deſſeins, & vous m'en convaincrez.

Le CHEVALIER.

Vos desseins sont très-bons, mais très-impraticables.
Voulez-vous gouverner des cœurs ingouvernables?

M.de ARGANTE.

Mes filles sont à moi.

Le CHEVALIER.

Sans contestation;
Mais non jusqu'à régler leur inclination.
Comment voudriez-vous forcer celle d'un autre,
Quand vous ne pouvez pas triompher de la vôtre?

M.de ARGANTE.

Suis-je pas la maîtresse?

Le CHEVALIER.

Hé, oui, de vos ducats;
Mais maîtresse des cœurs, ne le présumez pas.
Ce sont des libertins, ils suivent leur caprice.

M.de ARGANTE.

Et je veux m'en venger.

Le CHEVALIER.

Çà, rendons-nous justice.
Dorante, jeune, riche, aimable au par-dessus,
Vous épousera-t-il? ne vous en flattez plus.

M.de ARGANTE.

Et pourquoi vient-il donc m'en donner l'assurance,
Me le proposer même?

Le CHEVALIER.

Oh, pourquoi!

M.de ARGANTE.

Oui.

Le CHEVALIER.

Je penſe
Qu'il vous l'a fait connoître amplement.

M.de ARGANTE.

Et par où!

Le CHEVALIER.

Par où! voici le fait. Le pauvre diable eſt fou.

M.de ARGANTE.

Vous l'êtes donc auſſi: renoncer à Julie
Pour vouloir m'épouſer, c'eſt la même folie.

Le CHEVALIER.

Diſtinguons, s'il vous plaît. Je ſuis gueux & cadet,
Une mère fort riche eſt juſtement mon fait.

M.de ARGANTE.

Oui, vous aimez mon bien, & non pas ma perſonne.

Le CHEVALIER.

J'adore l'un & l'autre, adorable pouponne.
Vos traits & votre argent, votre argent & vos traits
Ont par leur union d'invincibles attraits.

M.de ARGANTE.

Mais Julie a du bien.

Le CHEVALIER.

Pas tant que vous, ma reine.
Vos billets au porteur ſont d'un poids qui m'entraîne
Et me fait ſuccomber. Mes belles qualités
Vous entraînent auſſi: l'un par l'autre emportés,
Moi tantôt le plus fort, vous tantôt la plus forte,
Nous nous laiſſons aller au poids qui nous emporte;
Et par ce mutuel & doux emportement,
Nous nous trouvons liés indiſſolublement.

M.de ARGANTE.

Indiſſolublement ! l'expreſſion eſt belle.

Le CHEVALIER.

Oui.

M.de ARGANTE.

Mais à mon oreille elle eſt un peu nouvelle.

Le CHEVALIER.

Je le crois bien, ma foi ; je viens de l'inventer
Exprès pour vous ſurprendre & pour vous enchanter.

M.de ARGANTE.

Vous y réuſſiſſez.

Le CHEVALIER.

Tout de bon, ma princeſſe,
Je veux être pour vous un héros de tendreſſe :
Vous me rendrez plus fou qu'un vieillard amoureux,
Et nous nous piquerons d'extravaguer tous deux ;
Nous nous aimerons même après le mariage.

M.de ARGANTE.

Vous promettez beaucoup.

Le CHEVALIER.

Je tiendrai davantage.

M.de ARGANTE.

Qui m'en ſera garant !

Le CHEVALIER.

Ma vive paſſion.

M.de ARGANTE.

Nos âges ont un peu de diſproportion.

Le CHEVALIER.

Bon ! trente ans plus ou moins, c'eſt une bagatelle.

M.de ARGANTE.

M.de ARGANTE.

Mais enfin je commence à n'être plus ſi belle,
Du moins à ce qu'on dit.

Le CHEVALIER.

Qui le dit a menti.
Vous avez mille appas : c'eſt un fait garanti
Par mes yeux, par mon cœur. Malheur au téméraire,
Au fat, qui m'oſera ſoûtenir le contraire.

(mettant la main ſur la garde de ſon épée.)

Ceci vous défendra contre le monde entier,
Et de votre beauté je ſuis le Chevalier.

M.de ARGANTE.

Je n'y puis plus tenir, vous m'allez rendre folle.

Le CHEVALIER.

Et vous, vous m'enchantez, vous êtes mon idole :
Vous me verrez toûjours... donnez-moi cette main.

(il lui baiſe la main.)

Quand nous marierons-nous ?

M.de ARGANTE.

Peut-être dès demain.

Le CHEVALIER.

Dorante en même-temps épouſera Julie.

M.de ARGANTE *vivement.*

Ah ! ne m'en parlez point.

Le CHEVALIER.

Auriez-vous la folie
De balancer encore entre Dorante & moi ?

M.de ARGANTE.

Non pas ; mais le dépit...

Le CHEVALIER.

Mais le don de ma foi

N'eſt qu'à ce prix. Je veux vous avoir toute entière ;
Et pour m'en aſſurer, la plus ſûre manière
C'eſt que de votre amant vous faſſiez un beau-fils.

M.^de ARGANTE.

Vous êtes donc jaloux !

Le CHEVALIER.

Princeſſe, à votre avis,
Ai-je tort ! vous l'aimiez ; mais s'il eſt votre gendre,
Vous n'aurez rien ſur lui deſormais à prétendre.

M.^de ARGANTE.

Mais vous donnant parole . . .

Le CHEVALIER.

Oui, parole ; non, non,
Cela ne ſuffit pas, l'amour eſt un fripon.

M.^de ARGANTE.

Donnez-moi, tout au moins, le temps de me réſoudre.

Le CHEVALIER.

Pas un inſtant.

M.^de ARGANTE.

Bon Dieu, quel tyran !

Le CHEVALIER.

Que la foudre
M'écraſe en ce moment, ſi je ſouffre un délai !
Décidez tout-à-l'heure, ou parbleu je romprai.

M.^de ARGANTE *triſtement.*

Puiſque vous le voulez, dites-lui qu'il eſpère.

Le CHEVALIER.

Je lui porte parole, & j'amène un notaire.
Sans adieu, mon amour.

SCENE IX.

M.de ARGANTE *seule.*

MON amour! Après tout,
Ce garçon est aimable, & peut venir à bout
De bannir de mon cœur l'infidèle Dorante.
Qu'il y faudra d'efforts! son image charmante
Malgré moi me surprend, m'agite; mais enfin . . .

SCENE X.

M.de ARGANTE, PYRANTE,

PYRANTE.

JE viens de voir mon fils dans un mortel chagrin.
Voulez-vous empêcher un hymen si sortable,
Et ne prendrez-vous point un parti raisonnable!
Son humeur & la vôtre ont si peu de rapport,
Que si vous l'épousiez, je plaindrois votre sort.
Songez-y bien, madame, & souffrez qu'on vous dise...

M.de ARGANTE.

Doucement, vous m'allez lâcher quelque sottise,
Car je vous vois venir; mais tous ces discours-là
Ne me conviennent plus.

PYRANTE.

Pour finir tout cela,
Consentez que mon fils épouse ce qu'il aime,
Et songez qu'à votre âge...

M.de A R G A N T E.

A votre âge vous-même.
Ne le voilà-t-il pas ſur mon âge auſſi-tôt!
Je ſais ce que je veux, je ſais ce qu'il me faut:
J'ai fait réflexion ſur ce que je dois faire,
Et j'ai plus de raiſon que vous ni votre père,
Ni que tous vos aïeux.

P Y R A N T E.

Oh! je n'en doute point.

M.de A R G A N T E.

Et vous faites fort bien.

P Y R A N T E.

Mais revenons au point
Qui m'amène vers vous.

M.de A R G A N T E.

Donnez-vous patience:
L'affaire, ce me ſemble, eſt aſſez d'importance
Pour mériter, monſieur, que j'y penſe deux fois,
Et l'on attendra bien ma réponſe, je crois.

S C E N E X I.

M.de ARGANTE, PYRANTE, LYSIMON.

L Y S I M O N.

AH! vous voilà, monſieur. Bonjour, madame Argante.
Vraiment, je viens d'apprendre une choſe plaiſante.
Vous mariez mon fils ſans que j'en ſache rien.
Je viens vous dire, moi, qu'il a trop peu de bien

Pour qu'il puiſſe épouſer Julie ou Célimène,
Et que . . .

M.de ARGANTE.

Sur ce ſujet ne ſoyez point en peine:
Si mes filles n'ont pas aſſez de bien pour lui,
Peut-être pourra-t-on ſe réſoudre aujourd'hui
A faire en ſa faveur un ſi bon mariage,
Que vous le trouverez fort à ſon avantage.

LYSIMON.

Et quelle eſt la perſonne à qui vous prétendez . . .

M.de ARGANTE.

Faut-il vous le dire?

LYSIMON.

Oui.

M.de ARGANTE.

Mon Dieu, vous m'entendez.

LYSIMON.

Point.

M.de ARGANTE.

S'il n'épouſe pas Célimène ou Julie,
Vous ne devinez pas à qui je le marie?

LYSIMON.

En aucune façon.

M.de ARGANTE.

Mais regardez-moi bien.

LYSIMON.

Hé bien, je vous regarde, & ne devine rien.
Je ſuis las à la fin de tout ce badinage,
Et ſi . . .

M.de ARGANTE.

Vous n'en ſaurez pourtant pas davantage;
Et lorſque j'aurai pris mes réſolutions,
Je vous informerai de mes intentions.
Adieu, mes chers meſſieurs, je ſuis votre ſervante.

SCENE XII.

PYRANTE, LYSIMON.

LYSIMON.

JE ne comprends plus rien à cette extravagante.

PYRANTE.

Je m'en vais la rejoindre, & tâcher de ſavoir
Quels ſont donc ſes deſſeins: je crois les entrevoir,
Mais ſi vous voulez croire un homme qui vous aime,
Tâchez en tout ceci de prendre ſur vous même,
Et ſuivez...

LYSIMON.

Oh, monſieur, gouvernez votre fils.
Je ſais que vous aimez à donner des avis;
Et moi, comme il me plaît, je prétends me conduire,
C'eſt-là ma folie.

PYRANTE.

Oui! je n'ai rien à vous dire.
Bien-tôt par les effets nous pourrons voir, je croi,
Qui ſe gouverne mieux, ou de vous, ou de moi.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CE'LIMENE, NE'RINE,

NE'RINE.

Oui, j'ai ſi bien parlé, qu'enfin madame Argante
A quitté le deſſein de s'unir à Dorante,
Et par un effort triſte, & pour elle, & pour vous,
Conſent que de Julie il devienne l'époux;
Même elle a fait venir ſur le champ ſon notaire,
Afin de terminer aujourd'hui cette affaire.

CE'LIMENE.

Il épouſe ma ſœur! hé qui l'eût cru, dis-moi,
Après qu'il m'a donné ſa parole & ſa foi?

NE'RINE.

L'aventure eſt cruelle, & franchement j'admire ...

CE'LIMENE.

Plus cruelle cent fois que je ne le puis dire.
Car enfin, je te parle à préſent ſans détour,
L'amour propre eſt bleſſé tout autant que l'amour.
Dorante m'étoit cher, ſa perte m'eſt ſenſible;
Mais de m'en conſoler il me ſeroit poſſible,
S'il ne me falloit point, pour ſurcroît de malheur,

De mes foibles attraits voir triompher ma ſœur.
C'eſt là ce qui me tue.

NE'RINE.

Ah, bon! je ſuis ravie
Que vous ſoyez ſenſible une fois en la vie.

CE'LIMENE.

Je crêve de dépit.

NE'RINE.

Et vous n'avez pas tort.
Jurez deux ou trois fois, cela ſoulage fort,
Dit-on.

CE'LIMENE.

Pour un moment fais trève au badinage,
Dis-moi par où ma ſœur emporte l'avantage.
Quoi donc! pour m'effacer a-t-elle tant d'appas!

NE'RINE.

Non; elle a l'air coquet, & vous ne l'avez pas.
La beauté bien ſouvent plaît moins que les manières.
Les belles autrefois étoient prudes & fières,
Et ne pouvoient charmer nos ſévères aïeux,
Qu'en affectant un air modeſte & vertueux;
Mais dans ce ſiècle-ci, c'eſt une autre méthode:
Tout ce qui paroît libre eſt le plus à la mode.
Une belle à préſent, par des regards flatteurs,
Tendres, inſinuans, va relancer les cœurs;
Et moins elle paroît digne d'être eſtimée,
Et plus elle jouit du plaiſir d'être aimée.
On veut ſe voir heureux dès qu'on eſt engagé,
Et l'on traite à préſent l'amour en abrégé.

Si

Si bien qu'une beauté qui fuit cette méthode,
Eſt comme un bel habit qui n'eſt plus à la mode.

CE'LIMENE.

Tu me fais concevoir ce qui fait mon malheur.
Mais j'ai tout employé pour cacher ma douleur;
Et même, quand j'ai vû qu'on m'enlevoit Dorante,
J'ai ſu, ſans balancer, paroître indifférente.
Cela ne ſuffit pas pour me venger de lui,
Et je veux hautement le braver aujourd'hui.

NE'RINE.

Comment!

CE'LIMENE.

Pour lui prouver que mon cœur le mépriſe,
Je viens de projeter une grande entrepriſe.

NE'RINE.

C'eſt...

CE'LIMENE.

De me marier au plus tôt.

NE'RINE.

Par ma foi,
C'eſt comme je voudrois me venger auſſi, moi.

CE'LIMENE.

Le plus tôt vaut le mieux. Je veux même qu'on croie
Que je cède Dorante avec bien de la joie.

NE'RINE.

Vous êtes glorieuſe, & ce noble dépit
Vous donne une manière, un certain tour d'eſprit,
Qui vous ſied mieux vingt fois que l'air de pruderie.
La peſte! que l'amour vous a bien dégourdie!
Et quel eſt, s'il vous plaît, le mortel fortuné

Que pour ce prompt hymen vous avez destiné!

CÉLIMENE.

Le Chevalier...

NÉRINE.

Il doit épouser votre mère.

CÉLIMENE.

J'empêcherai par-là qu'il ne soit mon beau-père.

NÉRINE.

Et vous aimerez mieux en faire votre époux.
Le projet est sensé: je ferois comme vous.

CÉLIMENE.

D'une telle union je vois la conséquence.

NÉRINE.

Votre mère, en effet, plaindroit peu la dépense.
Toute vieille qui prend un mari de vingt ans,
N'en peut rien obtenir qu'à beaux deniers comptans.
Avide des plaisirs que le fripon ménage,
Pour lui plaire elle met tout son bien au pillage:
Le drôle fait sa bourse, & vend cher ses faveurs,
Tant qu'il ait ruiné la vieille & les mineurs.

CÉLIMENE.

Prévenons ce malheur, &...

NÉRINE.

J'ai fait votre affaire,
Car le Chevalier vient d'offenser votre mère.
Il vouloit, tout d'abord, qu'elle lui fît un don
De ses meilleurs effets; mais moi j'ai tenu bon,
Et, selon mes avis, ma prudente maîtresse
S'est réservé le droit de lui faire largesse,

Selon qu'à ſon égard il ſe comporteroit,
Prévoyant ſagement qu'il la mépriſeroit
Dès que du coffre-fort elle le rendroit maître.
Mais lui, ſans en démordre, a ſi bien fait connoître
Qu'il n'en vouloit qu'aux biens de la bonne maman,
Qu'à la fin rebutée elle a changé de plan :
Embraſſant un parti plus conforme à ſon âge,
Elle veut ſe borner aux douceurs du veuvage ;
Et moi, j'ai ſi bien ſû la tourner, la plier,
Qu'elle va vous donner enfin au Chevalier.

CÉLIMENE.

Je ferai mes efforts pour paroître contente ;
Heureuſe ſi je puis mortifier Dorante.

NÉRINE.

Le voici ; laiſſez-moi lui parler un moment.

(Dorante fait une profonde révérence à Célimène, qui n'y répond qu'en le regardant avec un air de mépris. Elle ſort.)

SCENE II.

DORANTE, NÉRINE.

NÉRINE *à Dorante qui paroît rêveur.*

On donne à votre choix un plein conſentement,
Vos vœux ſont accomplis ; & quoiqu'elle en ſoupire,
Madame m'a permis de venir vous le dire ;
Julie en eſt inſtruite, & je vais à l'inſtant
Le dire à votre père, & le rendre content.

SCENE III.

DORANTE *ſeul.*

JE puis donc me flatter que j'épouſe Julie ...
Mais l'épouſer ſi-tôt, c'eſt faire une folie.
E'tant homme de guerre, & tout prêt à partir,
A m'engager ainſi puis-je donc conſentir!
A peine marié, ſi je quitte ma femme,
La longue liberté peut corrompre ſon ame.
L'abſence d'un mari fait ſouvent ſon malheur,
Et trop de confiance expoſe au deshonneur.
Julie eſt ſage, mais c'eſt être mal habile
Que de trop préſumer de ſon ſexe fragile;
Et qui veut l'empêcher d'être foible & léger,
Doit de l'occaſion lui ſauver le danger.
Hé quelle occaſion plus belle que l'abſence!
Je frémis d'y penſer. Mais ſans extravagance
Pourrois-je différer ou changer mon deſſein!
Non: mes juſtes frayeurs me retiennent en vain.
Que je ſuis malheureux! à quoi bon tant de plaintes!
J'imagine un moyen qui peut calmer mes craintes.
Embraſſons un état qui, loin de m'éloigner,
Me faſſe en ma maiſon toûjours vivre & régner.
Je n'en connois aucun qui ſoit mieux mon affaire
Que d'endoſſer la robe, & d'être ſédentaire.
Un grave magiſtrat eſt bien moins expoſé,
Qu'un guerrier par l'honneur toûjours tyranniſé,

Et qui, cherchant au loin d'illuſtres aventures,
Souvent reçoit chez lui de fâcheuſes bleſſures.
Oui, la robe convient à mon cœur délicat :
Faiſons donc au plumet ſuccéder le rabat.
J'en plairai moins peut-être à ma future épouſe,
Mais je ſens dans mon ame un fonds d'humeur jalouſe
Qui ne pourroit jamais ſouffrir l'éloignement,
Et qui de mon bonheur me feroit un tourment.
M'y voilà réſolu, je vais quitter l'épée,
Et par-là ma frayeur ſe trouve diſſipée.

SCENE IV.

DORANTE, FRONTIN *traverſe le Théâtre, portant l'équipage d'un homme de robe.*

DORANTE.

OU vas-tu donc, Frontin !

FRONTIN.

Je reviens à l'inſtant ;
Je m'en vais équiper notre vieux préſident.

DORANTE.

Mon oncle a, ce me ſemble, aſſez de domeſtiques.

FRONTIN.

Oui, mais qui ne ſont pas aſſez bons politiques
Pour être ſous ſa main quand il en a beſoin.
Votre oncle eſt libéral, & ſait payer le ſoin
Que je prends de lui plaire. En ce noir équipage,
Il s'en va viſiter un grave perſonnage,

Chez qui cet attirail eſt décent & requis.
Ah! qu'il eſt différent de celui d'un marquis!

DORANTE.

Cela doit être. Attends.

FRONTIN.

Monſieur, qu'allez-vous faire?
Vous ôtez votre épée!

DORANTE.

Oui, tiens.

FRONTIN.

Sans vous déplaire,
Puis-je vous demander à quelle intention?

DORANTE.

Donne-moi cette robe, & point de queſtion.
Le rabat.

FRONTIN *d'un air étonné.*

Le rabat? cette noire perruque,
La voulez-vous auſſi pour vous couvrir la nuque?

DORANTE *mettant la perruque noire.*

Aſſurément, cela ne me ſiéra point mal.

FRONTIN.

Non, pour aller en maſque & pour courir le bal.

DORANTE.

Va chercher un miroir.

FRONTIN.

Le bon homme Lycandre,
Si vous m'amuſez trop, ſe laſſera d'attendre.

DORANTE.

Hé bien, tu lui diras que je t'ai retardé.

(Frontin ſort.)

SCENE V.

DORANTE *seul.*

J'AURAI sous ce harnois l'air un peu trop guindé;
Ce me semble; n'importe, un extérieur sage
Donne du relief aux nœuds du mariage.
Ma femme, en me voyant & grave & sérieux,
Sera plus réservée, & tout en ira mieux.

SCENE VI.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN *apportant un miroir de toilette.*

TENEZ, la glace est nette, & va, je vous assure,
Peindre fidèlement votre sombre figure.
Vous paroissez déjà triste, froid & rêveur,
Et, par ma foi, j'en ris du meilleur de mon cœur.
(il rit de toute sa force.)

DORANTE.

N'en ris point tant, Frontin, la robe a son mérite.
Je m'y trouve à ravir, & sa grace m'invite
A briller desormais sous ce grave ornement.

FRONTIN.

Bon, vous voulez railler.

DORANTE.

Très-sérieusement

Je veux changer d'état, c'est chose résolue;
Cette robe me plaît.

FRONTIN.

Vous avez la berlue.

DORANTE.

Non, j'achette une charge, & me fais Conseiller.

FRONTIN.

En voici bien d'une autre. Il faut vous éveiller,
Car vous rêvez, je crois.

DORANTE.

Crois plustôt que je veille.
Le parti que je prends n'est pas une merveille;
Bien d'autres, avant moi, d'aussi bonne maison,
M'en ont donné l'exemple.

FRONTIN.

Oui, pour bonne raison,
Votre oncle, je le sais, a fait la même chose;
Mais quant à vous, monsieur, je n'en vois pas la cause.
Vous êtes jeune, brave, & dans votre métier
Déjà fort avancé. Quoi! pour se marier
Faut-il prendre une robe!

DORANTE.

Oui, précaution sage.

FRONTIN.

Ma foi, mon cher patron, en fait de mariage,
Il faut s'attendre à tout: vous aurez beau changer,
La robe & le plumet courent même danger.
Un mari doit glisser sur tout ce qu'il hasarde.
La vertu d'une femme est sa plus sûre garde.

Elle

Elle veille bien mieux que les yeux d'un époux,
Et dès qu'elle s'endort, on coëffe le jaloux.

DORANTE.

Tes ſots raiſonnemens . . .

FRONTIN.

Voici votre future.

SCENE VII.

DORANTE, JULIE, FRONTIN.

JULIE *accourant.*

Enfin vous triomphez . . . Bon Dieu, quelle figure!
Que veut dire ceci! vous voilà tout changé.
Avez-vous, dites-moi, le cerveau dérangé?

FRONTIN.

Vous avez deviné.

DORANTE.

Faquin, ce badinage
Pourroit ſur votre dos attirer quelque orage.
Je ſuis déjà ſi las de vos mauvais diſcours . . .

JULIE.

De cette veſpérie interrompez le cours,
Et dites-moi d'où vient votre métamorphoſe . . .
Non, ſans que vous parliez, j'en pénètre la cauſe.
L'eſpoir de m'épouſer vous met en belle humeur,
Et pour me divertir . . . Mais vous me faites peur,
Je vous en avertis: quittez cet équipage,
Il a je ne ſais quoi de triſte & de ſauvage.

DORANTE.

Si bien donc que la robe a pour vous peu d'appas?

JULIE.

Je la reſpecte fort, mais je ne l'aime pas:
C'eſt une viſion qui me choque la vûe.
J'aimerois cent fois mieux n'être jamais pourvûe,
Que d'épouſer un homme avec cet attirail.

FRONTIN *à Dorante.*

C'eſt tout dire en trois mots pour ſauver le détail.

DORANTE *à Julie.*

Pour moi, je ne vois pas d'où vous vient cette haine.

JULIE.

Si la ſeule apparence & m'ennuie & me gêne,
Jugez ce que l'effet produiroit ſur mon cœur.

FRONTIN *bas à Julie.*

Pouſſez.

JULIE *à Dorante.*

Qu'avez-vous donc? vous voilà tout rêveur.
Voyez ce que la robe en un moment opère!
Oſte-la lui, Frontin, ou je m'enfuis.

DORANTE.

J'eſpère
Que ce faux préjugé...

JULIE.

Vous vous moquez, je croi.
Préjugé! viens, Frontin.

FRONTIN.

Quoi, madame!

JULIE *lui ôte ſa robe & ſon rabat.*

Aide-moi.

Préjugé ! rendons-lui sa forme naturelle.

DORANTE *voulant empêcher Julie de lui ôter sa robe.*

Quoi donc ! que faites-vous !

JULIE.

Comme épouse fidèle,
Et prompte à vous servir, souffrez qu'en ce moment
Je vous marque mon zèle & mon empressement.

DORANTE *à Julie.*

E'coutez.

JULIE.

Pas un mot, je suis trop occupée.
Dépêchons-nous, Frontin.

(lui remettant l'épée au côté.)

Je vous rends votre épée,
Et de ma propre main je vous fais chevalier.

FRONTIN *lui mettant son chapeau.*

Et moi, par conséquent, je suis votre écuyer.

JULIE *le considérant.*

Ah je vous reconnois ! vous voilà sous les armes,
Et semblez à mes yeux avoir de nouveaux charmes.
Plus de robe sur-tout, & vive le plumet.
Suivez-moi chez ma mère, elle vous le permet,
Et m'a même ordonné que je vinsse vous prendre
Pour vous mener chez elle, où je vais vous attendre.

DORANTE.

Mais . . .

JULIE.

Sans adieu.

SCENE VIII.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

La robe a très-mal réuſſi;
Auſſi vous aviez l'air d'un amoureux tranſi.

DORANTE.

Me voilà pour toûjours dégoûté de Julie ...

FRONTIN.

Bon! vous n'y penſez pas; l'affaire eſt accomplie,
Ou du moins autant vaut.

DORANTE.

Ah! je lis dans ſon cœur.
Un époux ſérieux, aſſidu, lui fait peur;
Sa préſence déjà la gêne & l'incommode,
Et ſi l'on veut lui plaire, il faut être à la mode.
Non, il n'en ſera rien. Julie a mille attraits
Dont la force, il eſt vrai, m'enchaîne pour jamais,
Je ne puis aimer qu'elle, & c'eſt ma deſtinée;
Mais moi, l'épouſer! non: puiſqu'elle eſt obſtinée
A mépriſer l'état que je veux embraſſer,
De tout engagement je dois me diſpenſer.
Je cède aux mouvemens de mon ame alarmée.
Allons, partons, Frontin, & rejoignons l'armée;
Au milieu des périls j'éteindrai mon amour,
Ou vivrai libre au moins juſqu'à mon dernier jour.

FRONTIN.

Mais, monsieur, s'il vous plaît, songez . . .

DORANTE.

Point de langage;
Je parts dans quatre jours, songe à mon équipage.

SCENE IX.

FRONTIN, un LAQUAIS.

un LAQUAIS.

DONNEZ-moi, s'il vous plaît, tout ceci.

FRONTIN.

De bon cœur.
Prends tout ton attirail, il nous porte malheur.

SCENE X.

FRONTIN *seul.*

MON maître est, sans mentir, un homme bien étrange!
A toute heure il balance, à tout moment il change.
Ma foi, je ne sais plus desormais qu'en penser.

SCENE XI.

NÉRINE, FRONTIN.

NÉRINE.

DEUX noces à la fois! que nous allons danser!
Hé bien, voilà ton maître au comble de la joie,

Et lorſque pour quelqu'un mon adreſſe s'emploie,
Tout réuſſit.

FRONTIN.

Pas trop.

NE'RINE.

Pas trop ! mais dès ce ſoir
On ſigne le contrat.

FRONTIN.

Peut-être. A te revoir,
Mon enfant.

NE'RINE.

Où vas-tu ?

FRONTIN.

Je vais graiſſer mes bottes;
Et bien-tôt affrontant vent, neige, pluie & crottes,
Nous courrons à la gloire en dépit de l'amour.

NE'RINE.

Comment ! vous nous laiſſez !

FRONTIN.

Adieu, juſqu'au retour.
Que Julie après tout ne ſoit point inquiète,
Nous pourrons l'épouſer quand la paix ſera faite.

NE'RINE.

Quoi ! dans le même inſtant qu'on vient de s'accorder ...

FRONTIN.

Quand nous nous marierons, nous voulons réſider,
Et pour cauſe. E'pouſer, partir dans la ſemaine,
C'eſt pour peu de plaiſir prendre bien de la peine.

NE'RINE.

Pourquoi donc tant preſſer, tant prier !

FRONTIN.

En effet;
Mais quand on aime trop, on ne ſait ce qu'on fait,
On ſuit ſa paſſion: la raiſon vient, tracaſſe,
Et d'un cœur tout en feu fait un cœur tout de glace.

NÉRINE.

C'eſt-à-dire, Frontin, que Dorante eſt jaloux,
Et n'oſe en s'éloignant ſe confier à nous!

FRONTIN.

Oui, tu te mets au fait. Julie eſt belle & vive,
On la laiſſe expoſée à quelque tentative;
Et comme ſur l'honneur nous ne badinons point,
Nous craignons de nous voir quelque jour un adjoint.

NÉRINE.

Un adjoint! qu'eſt cela!

FRONTIN.

Ce mot n'eſt pas moderne:
Un adjoint, c'eſt, ma chère, un mari ſubalterne;
C'eſt un vicegérent, un blondin favori,
Qui prend en tapinois la place du mari.

NÉRINE.

Hé fi! craint-on cela quand on aime une fille...

FRONTIN.

Peſte! il dit que chez lui c'eſt un mal de famille.

NÉRINE.

Le bon homme, à coup ſûr, ſera bien affligé,
Ne ſachant point encor que ſon fils a changé.
Plein de joie il ſtipule avec notre notaire,
Lorſque Dorante ſonge à rompre cette affaire.

Je m'en lave les mains, & n'en veux plus parler.
Il brouille la fuſée, il peut la démêler.
C'eſt un homme incertain, dont la tête eſt fêlée;
Allez tous deux au diable, & j'en ſuis conſolée.

SCENE XII.

FRONTIN *ſeul.*

L'ADIEU me paroît tendre & touchant, par ma foi,
J'en dirois tout autant à ſa place; mais moi,
Dois-je ſouffrir au fond des écarts de mon maître?
Allons voir le bon homme, il fixera peut-être . . .
Mais il vient.

SCENE XIII.

PYRANTE, LYSIMON, FRONTIN.

PYRANTE.

Ecoutez.

LYSIMON.

Vous me parlez en vain.

PYRANTE.

Croyez-moi.

LYSIMON.

Rien ne peut empêcher mon deſſein.
Toûjours deſobéir! toûjours me contredire!
L'impudent! il oſoit, ſans même m'en inſtruire,

E'pouſer

E'pouſer une folle à cinquante ans paſſés !

PYRANTE.

Mais il n'y penſe plus, & . . .

LYSIMON.

Ce n'eſt pas aſſez.
Je prétends le punir d'une telle inſolence,
Et le faire enfermer.

PYRANTE.

Bon, bon, quelle apparence,
Qu'après . . .

LYSIMON.

J'ai ſur cela voulu le quereller.
Savez-vous de quel ton il vient de me parler !

PYRANTE.

Son peu d'égard pour vous avec raiſon vous bleſſe ;
Mais qui produit cela ! c'eſt le peu de tendreſſe
Que vous lui témoignez en chaque occaſion :
Vous ne lui faites voir que de la paſſion,
A vos corrections l'emportement préſide,
Et vous ne montrez point que la raiſon vous guide.
Or c'eſt la raiſon ſeule, & non l'emportement,
Qui tire les enfans de leur égarement.

LYSIMON.

Pour les ſpéculatifs ce diſcours fait merveilles ;
Il enchante d'abord l'eſprit & les oreilles :
Veut-on le pratiquer ! on voit incontinent,
Que ce diſcours ſi ſage eſt fort impertinent.

PYRANTE.

Point du tout, & mon fils me prouve le contraire.

LYSIMON.

Hé morbleu ! vous cherchez en tout à lui complaire :
Mais s'il aimoit Julie à présent malgré vous,
Que voulant l'épouser il vous mît en courroux,
Pourriez-vous vous flatter, père prudent & sage,
De le forcer à rompre un pareil mariage !

PYRANTE.

Je n'ai qu'à dire un mot, il y renoncera.

LYSIMON.

Vous vous moquez de moi.

PYRANTE.

Non. Quand il vous plaira,
Je feindrai devant vous que je veux qu'il renonce
A l'hymen de Julie.

LYSIMON.

Hé bien, si sa réponse
Est qu'il obéira, j'ose vous protester
Que je veux desormais en tout vous imiter.
Aux desirs de mon fils je souscrirai sans peine.

PYRANTE.

Il faudra donc lui faire épouser Célimène.
Clitandre votre aîné n'a point encor d'enfans,
Il est toûjours malade . . .

LYSIMON.

Il n'est pas encor temps . . .

PYRANTE.

Pour remettre un ami dans la meilleure voie,
Je veux bien de mon fils suspendre un peu la joie.
Il vient. Toi, ne dis mot.

FRONTIN *à part.*

Plaiſant évènement!
Son fils n'obéira que trop facilement.

SCENE XIV.

PYRANTE, LYSIMON, DORANTE, FRONTIN.

DORANTE *à ſon père.*

JE vous cherchois, monſieur, pour vous prier d'entendre...

PYRANTE.

E'coutez-moi pluſtôt, je m'en vais vous ſurprendre.
Vous m'avez vû, mon fils, juſques à ce moment
Donner à vos deſirs un plein conſentement:
Pourrez-vous me marquer votre reconnoiſſance
De toutes mes bontés & de ma complaiſance!
Le prix que j'en demande, eſt que, ſans balancer,
A l'hymen projeté vous vouliez renoncer.
Je viens de me brouiller avec madame Argante;
Ainſi préparez-vous à remplir mon attente.

LYSIMON *à Pyrante.*

Bon, il n'en fera rien.

PYRANTE.

Patience, attendez.

DORANTE.

Je dois exécuter ce que vous commandez,
Et j'ai de mon bonheur une marque certaine,
Pouvant ſur ce ſujet vous obéir ſans peine.

PYRANTE.

Mais il faut dès ce jour quitter cette maiſon.

DORANTE.

Dès ce jour!

PYRANTE.

Oui vraiment, & pour bonne raiſon.

DORANTE.

Vous pourriez différer... mais enfin il n'importe,
Vous avez vos raiſons pour preſſer de la ſorte,
Et ce qui vous convient eſt ma ſuprême loi.

PYRANTE *à Lyſimon.*

Hé bien, qu'en dites-vous!

LYSIMON.

Je ſuis tout hors de moi.
Votre ſyſtème eſt bon, j'en vois tout le mérite,
Et je veux deſormais réformer ma conduite.
Je vais trouver mon fils, mais daignez un moment
M'aider de vos conſeils dans ce commencement.
Venez.

PYRANTE.

(à Dorante.)

Très-volontiers... Je reviens tout-à-l'heure.

LYSIMON.

Ne perdons point de temps.

PYRANTE. *(à Frontin.)*

Je vous ſuis. Toi demeure
Pour le deſabuſer ſur l'ordre...

FRONTIN.

Oui, monſieur.

(à part.)

Je veux quelques inſtans le laiſſer dans l'erreur.

SCENE XV.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Enfin vous voilà libre, &, ſelon votre envie,
Votre père conſent que vous quittiez Julie.
Vous allez vous en voir éloigné pour jamais.
Voyez quelle bonté! prévenir vos ſouhaits!

DORANTE *ſe promenant à grands pas.*

Tais-toi. Dès ce jour même il veut qu'on ſe ſépare!
Cet empreſſement-là me ſemble aſſez bizarre.
Il m'a parlé d'ailleurs avec une hauteur...
Quoi! ſi de cet hymen je faiſois mon bonheur,
Il exigeroit donc le plus prompt ſacrifice
Des plus tendres deſirs? ah! c'eſt une injuſtice;
N'eſt-il pas vrai, Frontin? & j'attendois de lui...
A-t-il dit qu'il falloit la quitter aujourd'hui?
Réponds.

FRONTIN.

Vous m'avez dit de garder le ſilence;
Je ſuis dans le reſpect & dans l'obéiſſance.

DORANTE.

Oh, fais trève une fois à tes fades diſcours.
(il s'arrête tout court.)
Ne pouvoit-il pas bien attendre quatre jours?
Parle-donc ... non, tais-toi.
(il ſe jette dans un fauteuil.)
Rappelons nos idées.

Cet ordre dans le fond s'accorde à mes penſées,
Je dois partir bien-tôt, & mon père a raiſon . . .
(en ſe levant bruſquement.)
Mais quoi ! dès aujourd'hui quitter cette maiſon !
Frontin.

FRONTIN.

Délibérez s'il faut que je réponde,
Car je ſuis diſcret, moi.

DORANTE.

Que le ciel te confonde !
(il rêve.)
Va-t-en trouver Julie.

FRONTIN.

Oui.

DORANTE.

Non, reſte en ce lieu.

FRONTIN.

Soit.

DORANTE.

Je m'en vais lui dire un éternel adieu . . .
Ah ! jamais ma douleur ne pourra le permettre . . .
Approche cette table, il faut par une lettre
L'informer que mon père eſt cruel juſqu'au point
D'exiger . . .

FRONTIN.

Pour le coup je ne me tairai point ;
Car ne vouliez-vous pas rompre ce mariage !

DORANTE.

Il eſt vrai ; mais enfin on auroit pu . . .
(il écrit.)

FRONTIN.

Je gage
Que vous n'êtes pas ſûr de ce que vous penſez.
Vous écrivez trois mots, puis vous les effacez.

DORANTE *après avoir écrit.*

Porte-lui ce billet, & fais-lui bien entendre
Que mon père . . . attends donc. Avant que de le rendre,
Tu diras . . .

(il reprend le billet : après l'avoir lû, il le déchire.)

FRONTIN.

Bon, voilà le billet déchiré.

DORANTE *avec tranſport.*

On veut m'en ſéparer, mais je l'épouſerai.
E'loignez-vous de moi trop importuns ſcrupules,
Fades raiſonnemens & craintes ridicules;
Mon eſprit ſuit mon cœur, l'amour eſt ma raiſon,
Et la raiſon pour moi n'eſt plus qu'un noir poiſon.

FRONTIN.

Oui, oui, défaites-vous de cette tracaſſière.

DORANTE.

Je m'en vais me jeter aux genoux de mon père
Et de madame Argante; & ſi je n'obtiens rien,
Pour faire mon bonheur il eſt un ſûr moyen.

FRONTIN.

Quel eſt-il, s'il vous plaît!

DORANTE.

J'enleverai Julie.

FRONTIN.

Fort bien. J'ai ſouhaité, monſieur, toute ma vie
D'aſſiſter une fois à quelque enlèvement,
Et je m'en vais avoir ce divertiſſement.

SCENE XVI.

DORANTE, JULIE, CÉLIMENE, Le CHEVALIER, FRONTIN.

DORANTE *court au devant de Julie, & ſe jette à ſes genoux.*

AH! prenez part, madame, à l'excès de ma peine.
Si vous m'abandonnez, ma diſgrace eſt certaine;
Si vous m'aimez toûjours, quoi qu'il puiſſe arriver...

JULIE.

Que faites-vous!

FRONTIN.

Madame, il va vous enlever.

JULIE.

M'enlever!

FRONTIN.

Oui ſans doute, & dès ce moment même.

JULIE.

Votre diſcours me cauſe une ſurpriſe extrême:
Tout conſpire, Dorante, à contenter nos vœux,
Et l'hymen, dès ce jour, va nous unir tous deux.

DORANTE.

Dès ce jour!

JULIE.

Oui ſans doute, & j'ai vû votre père
Signer notre contrat, auſſi-bien que ma mère.

DORANTE.

Ah ciel! il m'avoit dit...

FRONTIN.

FRONTIN.

C'étoit pour faire voir
Combien ſur votre eſprit il avoit de pouvoir,
Afin que Lyſimon reconnût dans la ſuite,
Qu'il doit de votre père imiter la conduite.

Le CHEVALIER.

Je ſens de cet exemple un effet aſſez doux,
Mon père me marie en même-temps que vous;
Au lieu de la maman, on me donne madame,
Et l'on traite la choſe avec la bonne femme.

DORANTE *à Célimène.*

Et vous y conſentez!

CE'LIMENE.

Je fais tout mon bonheur
De lui donner bien-tôt, & ma main, & mon cœur.

SCENE DERNIE'RE.

PYRANTE, JULIE, CE'LIMENE, DORANTE, Le CHEVALIER, FRONTIN.

PYRANTE.

Enfin, graces au ciel, j'ai fini mon ouvrage,
Nous venons de conclurre un double mariage.
(à Dorante.)
J'ai pendant quelque temps troublé votre bonheur;
Mais vous allez ſortir heureuſement d'erreur.

Je n'ai jamais rien tant ſouhaité dans ma vie,
Que de pouvoir un jour vous unir à Julie.
J'ai ſigné : tout eſt prêt, ſuivez-moi promptement,
Et mêlez votre joie à mon raviſſement.

(ils ſortent tous, hors Dorante & Frontin.)

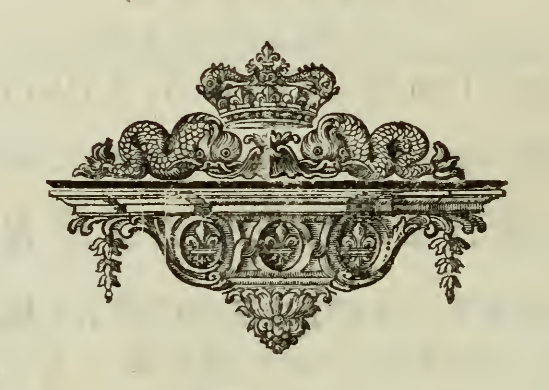
FRONTIN *à Dorante.*

Julie eſt tout à vous ; nous voilà hors de peine.

DORANTE *après avoir rêvé.*

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouſer Célimène.

FIN.



LE MÉDISANT.

COMÉDIE.

ACTEURS.

Le BARON.

La BARONNE.

MARIANNE, fille du Baron.

VALÉRE, frère de Marianne.

DAMON, amant de Marianne.

LÉANDRE, amant de Marianne.

Le marquis de RICHESOURCE, autre amant de Marianne.

ISABELLE, sœur de Richeſource.

LISETTE, ſuivante de Marianne.

JAVOTTE, ſuivante d'Iſabelle.

Le MARQUIS, père de Léandre.

FRONTIN, valet de Léandre.

Un ÉCUYER.

Six LAQUAIS.

La Scène eſt à Paris, dans la maiſon du Baron.



LE MÉDISANT,

Comédie.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le BARON, La BARONNE.

Le BARON.

HE' bien, ſur ce ſujet n'ayons point de querelle;
Oui, ma femme, autrefois vous fûtes jeune & belle,
Et, grace à vos vertus, le lardon ſcandaleux
Ne m'a point mis au rang des époux malheureux,
Ou ſi mon front par vous a reçû du dommage,
Je l'ignore, & pour moi c'eſt un grand avantage.

La BARONNE.

Comment donc! vous doutez . . .

Le BARON.

Ah! point d'emportement.
Je m'en vais vous parler plus poſitivement,
Et je proteſterai, s'il le faut, pour vous plaire,
Que je ſuis ſeul exempt du malheur ordinaire;
Mais par vous cet honneur eſt mis à trop haut prix,
Et je ſuis moins heureux que les autres maris.

La BARONNE.

Quoi, le plaiſir d'avoir la femme la plus ſage ...

Le BARON.

Il n'eſt plus queſtion de ſageſſe à votre âge;
Ou celle dont il faut vous piquer à préſent,
C'eſt d'avoir un eſprit facile & complaiſant,
Et d'adoucir par-là le poids de ma vieilleſſe:
Mais vous contrariez & querellez ſans ceſſe,
Jamais ſur aucun fait nous ne ſommes d'accord.

La BARONNE.

Non; j'ai toûjours raiſon, vous avez toûjours tort:
Devant tout l'univers je le ferai connoître.

Le BARON.

En un mot comme en cent, je veux être le maître.

La BARONNE.

Et moi je veux qu'ici tout ſe faſſe à mon gré.

Le BARON.

Le pouvoir d'un mari doit être révéré.

La BARONNE.

Le pouvoir d'une femme eſt plus conſidérable,
Lorſque la femme en tout eſt la plus raiſonnable.

Le BARON.

Et le prouvez-vous bien en voulant que Damon
E'poufe notre fille?

La BARONNE.

Oui, monfieur; pourquoi non!

Le BARON.

Outre qu'il a befoin d'une riche alliance,
Le croyez-vous au fond digne de fa naiffance?
Jamais homme ne fut plus dangereux que lui;
Il donne un mauvais tour aux actions d'autrui,
Tout le monde eft en butte à fes traits fatyriques,
Et l'on craint en tous lieux fes malignes critiques.
Ses amis, s'il en a, n'en peuvent être exempts,
D'autant plus dangereux dans fes traits médifans,
Qu'il cache fon venin & fa langue traîtreffe
Sous les dehors trompeurs d'une humble politeffe.
Fi! vouloir que ma fille accepte un tel époux,
C'eft prétendre introduire une pefte chez nous.

La BARONNE.

Hé vous le haïffez faute de le connoître:
Mais pour moi qui fais mieux tout ce qu'il en peut être,
Je foûtiens...

Le BARON.

Hé morbleu, je le connois trop bien:
Depuis qu'il eft chez nous, je n'y connois plus rien;
Contre moi fes difcours vous aigriffent fans ceffe,
Nos enfans n'ont pour nous ni refpect, ni tendreffe;
Moi-même il me prévient fi fouvent contre vous,
Que je ne puis vous voir fans me mettre en courroux,

Et qu'à tous les inſtans nous nous brouillons enſemble.
Des traits auſſi marqués auroient dû ce me ſemble,
Vous le faire haïr autant que je le hais,
Et remettre entre nous l'union & la paix.
Mais de votre amitié c'eſt en vain qu'il abuſe,
Il a toûjours raiſon, & c'eſt moi qu'on accuſe.

La BARONNE.

Donnez à mes deſſeins un plein conſentement,
Et vous verrez bien-tôt qu'il n'eſt point...

Le BARON.

Non vraiment:
Je ne le donnerai ſur aucun mariage,
Que lorſque de ma fille il aura le ſuffrage;
Il faut la conſulter.

La BARONNE.

La conſulter! pourquoi,
Monſieur! prit-on le ſoin de me conſulter, moi,
Lorſqu'il fut queſtion de nous unir enſemble!
Je veux que ſur cela ma fille me reſſemble.
Je ne vous aimois point, cependant j'obéis;
Et ma fille prendra celui que je choiſis.

Le BARON.

Oui! puiſque vous parlez avec cette inſolence,
Je vais avec rigueur uſer de ma puiſſance;
Et pour en revenir à mon premier deſſein,
Marianne au couvent entrera dès demain.

La BARONNE.

Au couvent! nous verrons.

Le BARON.

Taiſez-vous.

La BARONNE.

La BARONNE.

Moi, me taire !
J'aimerois mieux mourir.

Le BARON.

Vous ne pourriez mieux faire.

La BARONNE.

Quoi ! vous avez le front de me traiter ainsi !

Le BARON.

Par la mort . . .

SCENE II.

Le BARON, La BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

HE', bon Dieu ! quel desordre est ceci !
On vous entend crier du milieu de la rue.
Pour mettre le holà je suis vîte accourue ;
Ne finirez-vous point !

Le BARON.

Je changerai de ton
Si-tôt que j'aurai mis ma femme à la raison.

LISETTE *à part.*

Bon ! c'est lui déclarer une guerre éternelle.

La BARONNE.

Je n'en démordrai point.

Le BARON.

La maudite femelle !

La BARONNE.

Le vieux fou !

Le BARON.

C'eſt ainſi que je ſuis reſpecté!

La BARONNE.

Je ne reconnois point ici d'autorité.

Le BARON.

Que maudit ſoit celui qui fit notre aſſemblage!

LISETTE.

Admirables effets des nœuds du mariage!
Quelle docilité! quel doux rapport d'humeurs!
Allons, dites-vous donc encor quelques douceurs.

Le BARON.

Ah! trève, s'il vous plaît, à la plaiſanterie;
Je ne ſuis point d'humeur d'entendre raillerie.

La BARONNE.

Ni moi: quoi qu'il en ſoit, j'ai tort ou j'ai raiſon;
Mais je veux à mon gré gouverner ma maiſon.

Le BARON.

Oh parbleu, nous verrons.

LISETTE.

D'où vient votre querelle?
N'eſt-ce pas au ſujet de Marianne?

Le BARON.

Oui, d'elle.

LISETTE.

Hé bien?

Le BARON.

Nous avons mis en queſtion, d'abord,
S'il falloit l'envoyer au couvent.

LISETTE.

C'eſt à tort

Que vous délibérez ſur un ſujet ſemblable.

Le BARON.

Eh pourquoi, s'il vous plaît? je vous trouve admirable.

LISETTE.

Pour vingt raiſons au moins.

Le BARON.

Vingt raiſons?

LISETTE.

Tout autant.

Le BARON.

Sachons donc...

LISETTE.

Je m'en vais vous le dire à l'inſtant.
La première eſt, monſieur, qu'elle n'en veut rien faire.

Le BARON.

Ma fille n'iroit pas au couvent pour me plaire?

LISETTE.

Oh, pour celui-là, non. Sur tout autre ſujet
Vos ordres, j'en ſuis ſûre, auront un plein effet,
Elle agira toûjours en fille obéiſſante;
A l'égard du couvent, elle eſt votre ſervante.

Le BARON.

Hé quoi, ſi j'en ai pris la réſolution...

LISETTE.

Il ne lui manquera que la vocation,
Et que la volonté; ſans cela je vous jure
Que la choſe ſeroit fort aiſée à conclure.

Le BARON.

Mais l'a-t-elle dit?

LISETTE.

Non; j'en juge par ſes yeux.

Le BARON.

Par ſes yeux?

LISETTE.

Oui vraiment. Dame, ils parlent des mieux,
Et vous ont dit cent fois...

Le BARON.

Quoi?

LISETTE.

Qu'elle n'eſt point faite
Pour l'éternel ennui d'une auſtère retraite,
Et qu'elle incline fort à la ſociété.

La BARONNE.

Je le crois, & de plus c'eſt-là ma volonté.

LISETTE *à la Baronne.*

Quoi? c'eſt vous qui voulez qu'elle ſoit mariée?

La BARONNE.

Oui, moi.

LISETTE.

Sur ce pied-là, l'affaire eſt décidée.

Le BARON.

Comment donc, décidée?

LISETTE.

Oui, cela paſſera.
Un mari contredire une femme?

Le BARON.

On verra...

LISETTE.

Cela crieroit vengeance. Allons, monſieur, courage;
Il faut que nous tâtions un peu du mariage.

Le BARON.

Hé bien, ſoit; ſur ce point je veux bien vous céder.

LISETTE.

Ah! voilà le moyen de vous raccommoder.

La BARONNE.

Point du tout.

LISETTE.

Point du tout!

Le BARON.

Non, car cela fait naître
Un autre différend.

LISETTE.

Dites-le-moi, peut-être
Pourrai-je ...

La BARONNE.

Deux partis s'offrent tout à la fois.

Le BARON.

Eſt-ce nous qui devons de l'un d'eux faire choix,
Ou faut-il qu'en ceci Marianne choiſiſſe!

LISETTE.

Ceci mérite bien que l'on y réfléchiſſe.
Vous penſez ſur cela tous deux différemment!

Le BARON.

Oui.

LISETTE.

Je le crois.

La BARONNE.

Cela ſe peut-il autrement!

LISETTE.

Entre gens mariés, ce ſeroit conſcience.

Le BARON.

Çà, nous avons en toi beaucoup de confiance.
(à la Baronne.)
Juges-nous, ſi tu peux. N'y conſentez-vous pas!

La BARONNE.

Volontiers; mais prends garde à ce que tu diras.

LISETTE *au Baron.*

Votre avis?

Le BARON.

Que le choix dépend de Marianne.

LISETTE *à la Baronne.*

Et le vôtre?

La BARONNE.

Pour moi, c'eſt ce que je condamne.

Le BARON.

Quoi qu'il en ſoit, morbleu, je ſuis ferme en ce point.

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, ne nous emportons point.
Qui ſont les deux amans?

La BARONNE.

Damon & Richeſource.

Le BARON.

L'un brille par ſon rang, & l'autre par ſa bourſe.

LISETTE.

Ah! j'entends bien: madame eſt pour le financier.

La BARONNE.

Au contraire, vraiment, je ſuis pour le premier.

LISETTE.

Bon: prenons ce fauteuil.

Le BARON.

Pourquoi?

LISETTE.

Ne vous déplaiſe,
Il faut pour bien juger que l'on ſoit à ſon aiſe.
(elle touſſe, crache, & puis prononce gravement.)

Tout bien conſidéré, monſieur pour cette fois,
Faiſant céder madame, uſera de ſes droits;
Et Marianne ainſi doit avoir la licence
De choiſir ou le bien, ou la haute naiſſance;
Mais pour dédommager madame avec honneur,
Du chagrin d'obéir une fois à monſieur,
Déclarons que madame en toute autre matière,
Pourra le contredire & lui rompre en viſière,
Pour maintenir les droits des femmes de ce temps.
Le cas ainſi jugé, hors de cour ſans dépens.

La BARONNE.

Quoi! vous avez le front, madame l'inſolente . . .

LISETTE.

Reſpect à la juſtice.

La BARONNE.

Allons, impertinente,
Sortez.

Le BARON *ôtant ſon chapeau.*

Non, s'il vous plaît, elle demeurera.

La BARONNE *faiſant la révérence.*

Excuſez-moi, mon fils, elle décampera.

Le BARON.

Je prétends qu'elle reſte.

La BARONNE.

Et je veux qu'elle ſorte.

Le BARON.

Demeure ici, te dis-je.

La BARONNE.

Allons, paſſe la porte.

LISETTE.

Je voudrois de bon cœur tous deux vous contenter,
Et pouvoir tout enſemble & ſortir & reſter;
Mais il faut que je ſuive ou ſon ordre, ou le vôtre:
Voyez qui de vous deux l'emportera ſur l'autre.
Armez-vous, combattez tous deux en gens de cœur,
Et le combat fini, j'obéis au vainqueur.

La BARONNE.

Elle ſe rit de nous.

Le BARON.

Elle a raiſon, ma femme.

LISETTE.

Il eſt vrai; mais de grace, écoutez-moi, madame,
Peut-être Marianne aime-t-elle Damon;
En ce cas, il n'eſt plus de conteſtation:
Laiſſez-moi lui parler, je vous ferai connoître
Dans un petit moment tout ce qu'il en peut être.
Cependant faites trève, & qu'il ſoit arrêté
Qu'on ne commettra plus d'acte d'hoſtilité;
Donnez-vous les doux noms de *mon cœur,* de *ma mie,*
Et laiſſez pour un temps votre haine endormie,
Sauf à la réveiller tantôt ſur nouveaux frais,
Si l'on ne convient pas d'une ſolide paix.

La BARONNE.

C'eſt bien dit: apprends donc le ſecret de ſon ame;
Allons, mon cher époux.

Le BARON.

Venez, ma chère femme.

SCENE III.

SCENE III.

LISETTE *seule.*

Ceci finira mal, & je crains tout de bon,
Que l'on ne nous oblige à l'hymen de Damon;
Mais il m'a si bien fait sentir sa médisance,
Qu'en traversant ses vœux j'en dois tirer vengeance;
Et c'est à quoi mes soins vont tous être employés.

SCENE IV.

MARIANNE, LISETTE.

MARIANNE.

Je te cherchois, Lisette.

LISETTE.

Hé bien, vous me voyez;
Que voulez-vous?

MARIANNE.

Je viens par ordre de mon père,
Qui veut que je te parle au sujet d'une affaire
Sur laquelle, dit-il, tu dois me consulter.
De quoi s'agit-il donc?

LISETTE.

C'est qu'on vient d'agiter
Lequel des deux partis vous convient davantage,
Ou d'aller au couvent, ou d'entrer en ménage.

MARIANNE.

Comment donc ! on a mis la choſe en queſtion !

LISETTE.

Oui vraiment. Qu'avez-vous !

MARIANNE.

Beaucoup d'émotion ;
Je tremble . . . quel parti prétend-on que je prenne !

LISETTE.

La choſe a demeuré fort long-temps incertaine :
Chacun ſur ce ſujet penſoit différemment,
Et tous deux diſputoient avec emportement.

MARIANNE.

Juſte ciel ! & dis-moi, n'étoit-ce point ma mère
Qui parloit du couvent !

LISETTE.

Non, c'étoit votre père.

MARIANNE.

Je reſpire.

LISETTE.

J'ignore, à le voir ſi mutin,
Sur quelle herbe monſieur a marché ce matin ;
Mais il n'a point encor montré tant de courage.
Quand je ſuis arrivée, il avoit l'avantage,
Et, ce qu'on n'a jamais remarqué qu'aujourd'hui,
Je l'ai vû ſur le point . . . d'être maître chez lui.
Doit-on jurer de rien après cette aventure !

MARIANNE.

Non.

LISETTE.

Comme ils ſouhaitoient cependant de conclure,

On m'a prise pour juge, & moi j'ai prononcé.

MARIANNE.

Qu'as-tu dit!

LISETTE.

Que monsieur avoit fort bien pensé,
Que le seul nom d'époux vous causoit mille alarmes,
Et qu'un couvent pour vous auroit bien plus de charmes.

MARIANNE.

Ah ciel! tu m'as perdue!

LISETTE.

Hé quoi! que dites-vous!
Seriez-vous disposée à souffrir un époux!
La physionomie est, ma foi, bien trompeuse!
J'ai cru que vous brûliez d'être religieuse;
J'en aurois juré même, & ...

MARIANNE.

Que tu juges mal!

LISETTE.

Tout de bon!

MARIANNE.

Ton arrêt va m'être bien fatal!

LISETTE.

Qu'est devenu le temps où la seule retraite
Pouvoit, me disiez-vous, vous rendre satisfaite!

MARIANNE.

Ah! par le dépit seul ce dessein fut dicté.

LISETTE.

On vous avoit donc fait quelque infidélité!

MARIANNE.

Tu te souviens du temps où je fus en Bretagne!

Lorſque j'y demeurai ſix mois à la campagne;
Il venoit chez ma tante un jeune homme bien fait,
Riche, noble.

LISETTE.

Il vous plut?

MARIANNE.

Il me plut en effet,
Et bien-tôt il connut ma paſſion naiſſante.
Comme il m'aima de même, il le dit à ma tante,
Et la preſſa ſi fort de nous unir tous deux,
Qu'elle fut diſpoſée à ſeconder nos vœux.
On en parla d'abord au père de Léandre,
C'eſt le nom du jeune homme; & bien loin de ſe rendre,
Ayant d'autres deſſeins il emmena ſon fils.

LISETTE.

Le brutal!

MARIANNE.

Et jamais je ne l'ai vû depuis.

LISETTE.

Vous vouliez au couvent pleurer votre diſgrace;
Mais comme avec le temps cette douleur ſe paſſe,
Pour mieux vous conſoler d'un amant ſi chéri,
Vous croyez qu'il vous faut le ſecours d'un mari,
N'eſt-ce pas?

MARIANNE.

Je conviens de tout ce que tu penſes

LISETTE.

Oh! j'ai ſur tout cela de grandes connoiſſances.

MARIANNE.

Et tu veux qu'un couvent....

LISETTE.

Pour ſonder votre cœur,
J'ai voulu tout du long vous en faire la peur:
Mais j'ai très-bien jugé dès votre plus jeune âge,
Que vous aviez les yeux tournés au mariage;
Et je l'ai ſi bien dit, que par cette raiſon,
On penſe à vous donner Richeſource ou Damon.

MARIANNE.

Ma mère eſt pour Damon, je n'en fais aucun doute.

LISETTE.

Il eſt vrai; mais, madame, écoutez-moi.

MARIANNE.

J'écoute.

LISETTE.

Je penſe que Damon...

MARIANNE.

Tu penſes ſagement;
Lui ſeul peut réparer la perte d'un amant;
Il a beaucoup d'eſprit & beaucoup de mérite.

LISETTE.

Mais ce n'eſt point pour lui que je vous ſollicite;
Richeſource vaut mieux, il faut dorénavant...

MARIANNE.

Ah! ne m'en parle point.

LISETTE.

Vous irez au couvent.

MARIANNE.

Mais...?

LISETTE.

Pour vous y forcer j'ai plus d'une reſſource.

MARIANNE.

Comment, j'épouſerois monſieur de Richeſource!

LISETTE.

Pourquoi non, s'il vous plaît?

MARIANNE.

Tu me conſeilles mal.

LISETTE.

Je conviens qu'il n'eſt point d'homme plus animal.
Il a l'eſprit borné, mais il eſt franc, ſincère,
Bon ami, généreux, fait à ne point déplaire;
Il eſt puiſſamment riche, & s'eſt mis dans l'eſprit,
Que pour égaler tout, ce mérite ſuffit.
Vingt flatteurs affamés, qu'il nourrit, qu'il habille,
Lui font croire qu'il ſort d'une illuſtre famille;
Mais au fond, ce défaut n'eſt point eſſentiel;
Il eſt noble en idée, & ſon bien eſt réel.

MARIANNE.

Moi, femme d'un bourgeois! la choſe eſt odieuſe.

LISETTE.

Ce bourgeois ennobli vous rendra trop heureuſe.
Les titres de Damon vous feroient plus d'honneur,
Mais j'aime mieux l'argent du moderne ſeigneur.
Chez l'un on ſera fier d'une illuſtre naiſſance,
Chez l'autre on brillera par la magnificence;
Grand train, riche équipage, habits toûjours nouveaux,
Belles maiſons, gros jeu, bonne chère, cadeaux;
Et vous éprouverez, dans le ſiècle où nous ſommes,
Que les riches bourgeois ſont les bons gentilshommes.

MARIANNE.

Non, je n'aurai jamais des ſentimens ſi bas:

D'un ſeigneur indigent je fais bien plus de cas;
Que d'un gueux enrichi des miſères publiques.

LISETTE.

Vous donnez donc auſſi dans les traits ſatyriques!
Je ne m'étonne pas ſi Damon vous plaît tant;
Car jamais on n'a vû d'homme ſi médiſant.
Tout le monde le fuit, le craint & le déteſte,
Et ſon humeur pourra lui devenir funeſte.
Avoir un tel mari, c'eſt un ſort bien fatal.

MARIANNE.

Je vous défends tout net de m'en dire du mal,
Je l'eſtime: d'ailleurs il convient à ma mère,
Et cela lui ſuffit pour ne vous craindre guère.
Adieu.

SCENE V.

LISETTE *ſeule.*

QUELLE arrogance! ah! c'eſt trop m'inſulter.
Pour rompre leur projet je m'en vais tout tenter;
Et joignant mes efforts aux ordres de ſon père,
Peut-être qu'à la fin ...

SCENE VI.

LE'ANDRE *ſous le nom de* La FONTAINE;
LISETTE.

LE'ANDRE.

PEUT-on, ſans vous déplaire,
Vous prier de vouloir m'introduire céans?

LISETTE.

Hé qu'y demandez-vous ?

LE'ANDRE.

J'ai des ordres preſſans
D'y chercher au plus tôt une perſonne aimable,
Vive, pleine d'eſprit, d'une humeur agréable,
Adroite, s'il en fut; & ſans vous offenſer,
Je crois que c'eſt à vous que je dois m'adreſſer.

LISETTE.

Vous me connoiſſez mal, je m'appelle Liſette,
Et ne ſuis point du tout cette perſonne adroite
Dont on vous a vanté l'eſprit & les appas;
Mais pour la bonne humeur, je ne m'en défends pas.

LE'ANDRE.

Dans cette modeſtie, & rare, & ſurprenante,
Je pourrois méconnoître une fille ſuivante,
Si dans le même inſtant votre air & votre eſprit
Ne me confirmoient tout ce que l'on m'en a dit.

LISETTE.

Vous aimez à railler.

LE'ANDRE.

Si vous voulez, ma chère,
Deux baiſers prouveront que je ſuis fort ſincère.

LISETTE.

J'aime mieux endurer votre éloge flatteur.
Mais de quoi s'agit-il ?

LE'ANDRE.

Je ſuis ambaſſadeur,
Et de plus, confident d'un jeune gentilhomme
Qui voudroit être bien avec vous.

LISETTE.

LISETTE.

Il se nomme ?

LÉANDRE.

Monsieur de Richesource, un marquis nouveau né,
De votre Marianne amant passionné.

LISETTE.

Soyez le bien venu.

LÉANDRE.

Pour abréger l'affaire,
Il croit votre secours tout-à-fait nécessaire.
Je viens ici chargé de ses instructions,
Avec un plein pouvoir sur les conditions ;
Et comme il est plus riche en effets qu'en paroles,
Commençons le traité par ces trente pistoles ;
C'est le préliminaire.

LISETTE.

Il me gagne le cœur.
Je ne puis refuser monsieur l'ambassadeur,
Et nous aurons bien-tôt conclu notre alliance,
S'il persiste à parler avec cette éloquence.

LÉANDRE.

J'entends, & parlerai toûjours de mieux en mieux.
Mais revenons au fait.

LISETTE.

Le cas est sérieux.
Pour tracer en deux mots le plan de cette affaire,
Marianne dépend d'un père & d'une mère.
Le Baron notre maître est plein d'humanité,
Mais madame a céans toute l'autorité ;

Elle eſt femme, & de-là vous pouvez bien conclure
Que tout ſe fait ici ſans raiſon ni meſure.

LÉANDRE.

Ainſi notre demande a réuſſi fort mal?

LISETTE.

Sans doute, & l'on appuie un dangereux rival.

LÉANDRE.

Quel eſt-il?

LISETTE.

C'eſt Damon, vous devez le connoître.

LÉANDRE.

Par-tout avec fureur il déchire mon maître:
Mais il faut l'en punir; & c'eſt bien commencer,
Si dans cette recherche on peut le traverſer.
Marianne avec nous ſera d'intelligence,
Je n'en ſaurois douter.

LISETTE.

Perdez cette eſpérance,
Car Damon a trouvé le chemin de ſon cœur.

LÉANDRE.

Juſte ciel!

LISETTE.

Qu'avez-vous? vous changez de couleur.

LÉANDRE.

J'apprends avec chagrin cette triſte nouvelle.

LISETTE.

Monſieur l'ambaſſadeur, modérez votre zèle;
Nous ne devons encor deſeſpérer de rien,
Et pour tout rajuſter je ſais un bon moyen.

LÉANDRE *l'embraſſant.*

Vous me rendez la vie, achevez de m'inſtruire.

LISETTE.

Un zèle ſi preſſant mérite qu'on l'admire.
Votre maître, ma foi, ſait bien choiſir ſes gens,
Et l'on rencontre peu de ſemblables agens.

LÉANDRE.

Vous ne croiriez jamais combien je m'intéreſſe...
Mais puiſque la Baronne eſt ici la maîtreſſe,
Il faudroit la gagner.

LISETTE.

C'eſt mon intention.
Comme elle aime Valère à l'adoration,
C'eſt ce fils, pour qui ſeul on la voit complaiſante,
Qu'il faut intéreſſer dans l'affaire préſente.

LÉANDRE.

Non, non, avec Damon Valère eſt trop lié...

LISETTE.

L'amour fait déranger la plus forte amitié.
Pour en venir à bout employons Iſabelle.

LÉANDRE.

Qui! la ſœur de mon maître!

LISETTE.

Oui: l'on dit qu'elle eſt belle,
Bien faite, riche, jeune; à de ſi doux appas,
Valère, aſſurément, ne réſiſtera pas.
Qu'elle vienne chez nous pour rendre une viſite
A Marianne; & moi je ſaurai bien enſuite...

LÉANDRE.

Je crains...

LISETTE.

Dans un projet plein de difficultés,

Quand les plus ſûrs moyens ſont vainement tentés,
Faites intervenir une femme jolie,
Et voilà ſur le champ votre affaire accomplie.

LÉANDRE *apercevant Frontin.*

Que veut cet homme-ci? le connoiſſez-vous?

LISETTE.

Non;
C'eſt l'ami du valet de monſieur le Baron.
Il rode ici ſouvent. Il faut que je vous quitte;
Juſqu'au revoir: ſur-tout, ſongez à la viſite.

LÉANDRE.

C'eſt ce que je m'en vais preſſer avec ardeur.
Bonjour la belle.

LISETTE.

Adieu, monſieur l'ambaſſadeur.

SCENE VII.

LÉANDRE, FRONTIN.

LÉANDRE.

JE ne me trompe point, c'eſt Frontin, c'eſt lui-même.
Comment eſt-il ici? ma ſurpriſe eſt extrême!

FRONTIN.

Parbleu, plus je le vois, & plus je ſuis frappé.
Eſt-ce lui? non. Si fait. Oh! je me ſuis trompé.
C'eſt pourtant-là ſon air, ſa taille, ſon viſage:
Mais où diable a-t-il pris ce groteſque équipage?

LÉANDRE.

Que cherches-tu céans?

FRONTIN.

Ah ventrebleu, c'eſt lui !
J'ai bien peur que mon dos ne pâtiſſe aujourd'hui.

LÉANDRE.

Que cherches-tu ? réponds.

FRONTIN.

Moi ? je cherche la porte.

LÉANDRE.

Demeure. Ah ! c'eſt donc toi ?

FRONTIN.

Non, le diable m'emporte.

LÉANDRE.

Allons, ſortons d'ici, je prétends m'éclaircir ...

FRONTIN.

A d'autres.

LÉANDRE.

Marche donc.

FRONTIN.

Je ne veux pas ſortir.

LÉANDRE.

Tu ne veux pas ?

FRONTIN.

Dehors je crains la baſtonade :
Ici vous n'oſeriez me faire d'incartade,
Ou je m'en vais crier comme un diable. On viendra,
Et pour Léandre enfin on vous reconnoîtra :
C'eſt ce que vous craignez, je le vois bien.

LÉANDRE.

J'enrage.

FRONTIN.

Moi, je ſuis dans mon fort, & veux en homme ſage

Capituler ici. Jurez-moi votre ſoi,
Que bâton, pieds, ni mains n'agiront point ſur moi.

LÉANDRE.

Oui, Je te le promets.

FRONTIN.

Moi, je ſerai ſincère.

LÉANDRE.

N'es-tu pas en ces lieux envoyé par mon père!
Parle.

FRONTIN.

Depuis le jour de votre évaſion,
J'ai, pour vous retrouver, la charge d'eſpion.

LÉANDRE.

Fort bien.

FRONTIN.

Ayant jugé que vous fuyiez Lucrèce
Pour venir à Paris chercher votre maîtreſſe,
Votre père m'envoie auſſi-tôt ſur vos pas.
J'arrive, je vous cherche, & ne vous trouve pas.
De Marianne enfin découvrant la demeure,
J'ai cru que je devois y roder à toute heure;
Et pour m'y procurer un plus facile accès,
Je me ſuis aviſé de loger tout auprès.
Je m'informe ſous-main ſi l'on connoît Léandre,
S'il vient ici ſouvent; je n'en puis rien apprendre.
Je ne ſavois que faire ayant perdu mes ſoins,
Et je vous trouve enfin quand j'y penſe le moins.

LÉANDRE.

Tout ce que tu me dis me paroît ſi ſincère ...

FRONTIN.

Je veux vous en convaincre en trompant votre père,
Et je vous donne avis, pour prouver mon discours,
Que le bon homme doit arriver dans deux jours.

LEANDRE.

Je l'ai prévû; voilà pourquoi je me déguise.

FRONTIN.

Ne craignez de ma part trahison ni surprise.

LEANDRE.

J'ai tout lieu de le croire après de tels avis.
Jugeant bien qu'on viendroit me chercher à Paris,
J'allai trouver Cléon, mon ami dès l'enfance.
Comme avec Richesource il a grande alliance,
Et qu'il le voit souvent, nous convinmes d'abord
Qu'il m'offriroit à lui pour valet. Je plûs fort
A ce nouveau seigneur, qui bien-tôt me confie
Un fait que j'avois sû; c'est qu'il avoit envie
D'épouser Marianne, & qu'il cherchoit aussi
Quelque agent fort adroit pour l'introduire ici.

FRONTIN.

Fort bien. Vous refusez une charge pareille!

LEANDRE.

Moi! point; mais avant tout, Frontin, je lui conseille
De savoir si la belle a le cœur prévenu;
Et pour entrer céans sans être reconnu,
Je me charge du soin d'éclaircir le mystère.

FRONTIN.

Gagner la confidente est ce qu'il falloit faire.

LEANDRE.

C'est à quoi j'ai pensé, me faisant un plaisir

De m'éclaircir moi-même, & de me découvrir,
Si je trouvois encor Marianne fidèle,
Pour chercher les moyens de m'unir avec elle.

FRONTIN.

Avez-vous réussi?

LEANDRE.

Trop bien pour mon malheur,
Et j'apprends qu'un rival m'a dérobé son cœur.

FRONTIN.

Que faire donc?

LEANDRE.

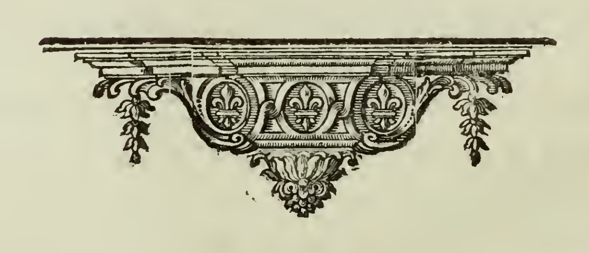
Je crains que l'on ne nous entende.
Sortons; mais prends ceci.

(il lui donne sa bourse.)

FRONTIN.

Que l'Amour vous le rende.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE.

NOUS aurons de la peine à parer ce deſſein,
Si Valère au plus tôt ne nous prête la main.
Ah! le voici.

SCENE II.

VALE'RE, LISETTE.

LISETTE.

MONSIEUR...

VALE'RE.

Je vais chez la comteſſe,
Qui veut m'entretenir d'une affaire qui preſſe.

LISETTE.

Cette tante, monſieur, vous aime tendrement.

VALE'RE.

Je n'en ſaurois douter; j'ai vû ſon teſtament
Qui me fait légataire.

LISETTE.

Avec cet héritage

Vous pourrez contracter un riche mariage,
Et je ſais un parti qui vous conviendroit fort.

VALERE.

Ce n'eſt pas l'intérêt qui réglera mon ſort.
Je tiens qu'il faut aimer celle à qui l'on ſe donne.

LISETTE.

Connoiſſez-vous, monſieur, une jeune perſonne
Que l'on nomme Iſabelle?

VALERE.

En aucune façon.

LISETTE.

La ſœur de Richeſource, & . . .

VALERE.

Je connois ce nom.
Il n'eſt point dans Paris de plus riche famille,
Gens d'honneur.

LISETTE.

N'avez-vous jamais vû cette fille?

VALERE.

Non, elle eſt au couvent; mais bien des gens m'ont dit
Qu'elle avoit mille appas, & même de l'eſprit.

LISETTE.

Depuis un mois elle eſt dans le monde, & je penſe
Qu'il ne tiendra qu'à vous qu'une double alliance . . .

VALERE.

Non, l'amour a déjà diſpoſé de mon cœur,
Et tu ſais que Damon doit épouſer ma ſœur.

LISETTE.

Ma foi, m'en croirez-vous?

VALERE.

C'eſt une choſe faite.
S'il vient, tu lui diras qu'il m'attende, Liſette,
Que j'ai parlé pour lui, que ma mère conſent . . .

LISETTE.

Mais ſongez-vous . . .

VALERE.

Adieu; la comteſſe m'attend,
Et de plus je lui veux conter une aventure
Que j'eus hier au bal.

LISETTE.

Monſieur, je vous conjure
De vouloir m'accorder audience au retour.

VALERE.

Oui, je te le promets.

SCENE III.

LISETTE *ſeule.*

JE vois fort peu de jour
Au deſſein que j'ai pris; mais par mes ſoins, peut-être...
Si notre ambaſſadeur au moins vouloit paroître,
Je pourrois avec lui, dans un autre entretien . . .
Oui! notre ambaſſadeur! ah, je vous entends bien,
Il eſt jeune, bien fait, rempli de politeſſe,
Il ne reſſemble point à ceux de ſon eſpèce.
Vous avez le goût fin, Liſette, avouez-moi
Que ce jeune garçon vous plaît fort. Oui, ma foi,

Je l'aime tout de bon. La réponſe eſt naïve,
Mais la raiſon voudroit . . . Oh, pour moi, je ſuis vive:
Dès que mon cœur dit oui, ma raiſon le veut fort,
Et je n'ai point de peine à les mettre d'accord.
Voici quelque fâcheuſe, il faut faire retraite.

SCENE IV.

LISETTE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

BONJOUR la belle enfant; n'êtes-vous pas Liſette?

LISETTE.

Pourquoi?

JAVOTTE.

Je vous cherchois.

LISETTE.

C'eſt moi-même, en effet.

JAVOTTE.

Et moi, je ſuis Javotte.

LISETTE.

Ah vraiment, c'eſt bien fait.
Que me demandez-vous?

JAVOTTE.

J'avois impatience
De vous voir, & de faire avec vous connoiſſance.

LISETTE.

Hé bien, vous m'avez vûe, & vous me connoiſſez:
Bonjour, bonſoir, adieu.

JAVOTTE.

Comment, vous me laiſſez!

LISETTE.

Oui : je cherche quelqu'un, & ſuis impatiente . . .

JAVOTTE.

Iſabelle eſt céans, je ſuis ſa confidente;
Je ſais pour quel ſujet vous l'attirez ici,
Et ſans moi ce deſſein n'auroit pas réuſſi :
Elle avoit pour cela beaucoup de répugnance.
Lafontaine employoit toute ſon éloquence
Pour la perſuader, & preſſoit vainement;
Et ſi, ce garçon-là perſuade aiſément.

LISETTE.

Quel eſt ce Lafontaine!

JAVOTTE.

Hé mais, c'eſt un jeune homme
Dont vous avez reçû tantôt certaine ſomme . . .

LISETTE.

Lafontaine eſt ſon nom!

JAVOTTE.

Ne vous l'a-t-il pas dit!

LISETTE.

Non vraiment.

JAVOTTE.

Avouez qu'il eſt garçon d'eſprit.

LISETTE.

Il n'a point d'un valet l'air groſſier & ruſtique.

JAVOTTE.

Trouvez-vous pas en lui je ne ſais quoi qui pique!

LISETTE.

Oui, j'ai trouvé cela tout auſſi-bien que vous.

JAVOTTE.

Ah! ſi vous le voyiez auſſi ſouvent que nous,
Vous ſentiriez bien mieux juſqu'où va ſon mérite.

LISETTE.

A ce que je puis voir, vous en êtes inſtruite,
Et par l'air empreſſé dont vous me le vantez ...

JAVOTTE.

Vous connoîtrez bien-tôt ſes bonnes qualités.

LISETTE.

Et depuis quand eſt-il au frère d'Iſabelle!

JAVOTTE.

Depuis près de huit jours. Il marque tant de zèle
Pour monſieur le marquis, & le flatte ſi bien,
Que ſans le conſulter il n'exécute rien.

LISETTE.

Et vous avez déjà tous deux fait connoiſſance!

JAVOTTE.

Je pourrai quelque jour vous faire confidence ...

LISETTE.

Croyez-moi, vous pouvez me parler librement,
Déjà vos intérêts me touchent vivement.

JAVOTTE.

Tout de bon!

LISETTE.

Oui, ma foi.

JAVOTTE.

Mais je ſerois honteuſe ...

LISETTE.

Et fi donc! ce n'eſt pas que je ſois curieuſe.

JAVOTTE.

Je vous crois.

LISETTE.

Mais je vois tout ce qui s'eſt paſſé.
Vous l'aimez!

JAVOTTE.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Bon, c'eſt bien commencé;
Achevez.

JAVOTTE.

Volontiers, car je ſuis fort ſincère.

LISETTE.

Ah, je m'en aperçois. Pourſuivez votre affaire.

JAVOTTE.

Tantôt nous étions ſeuls; j'ai voulu m'aviſer...

LISETTE.

De quoi donc?

JAVOTTE.

De ſavoir s'il voudroit m'épouſer.

LISETTE.

Vous êtes vive: hé bien!

JAVOTTE.

Hé bien, ſans me rien dire,
Il ne m'a répondu qu'en s'étouffant de rire.
Pour moi, je n'en ſaurois deviner la raiſon,
Car je ne riois point, & parlois tout de bon.

LISETTE.

C'eſt qu'il en aime une autre.

JAVOTTE.

Hé vraiment, je m'aviſe...
N'eſt-ce point vous qu'il aime? & ma ſotte franchiſe....

LISETTE.

Moi ?

JAVOTTE.

Vous-même. Depuis qu'il eſt venu céans,
Il ne fait que parler de vous à tous momens.

LISETTE.

C'eſt pour ſe divertir.

JAVOTTE.

Vous voilà mon amie,
Ne me l'enlevez pas au moins, je vous en prie.

LISETTE.

Allez, vos intérêts ſont en fort bonnes mains :
Songez à ſeconder ſeulement nos deſſeins,
Et tâchez qu'Iſabelle, en faveur de ſon frère,
Faſſe tous ſes efforts pour engager Valère.

JAVOTTE.

Je m'en vais le rejoindre, & parlerai des mieux,
Pour que leur entrevûe ait un ſuccès heureux.

SCENE V.

LISETTE *ſeule.*

JE n'ai vû de mes jours une fille ſi ſotte,
Et Lafontaine, au fond, eſt trop bon pour Javotte :
Il m'aime aſſurément ; elle aura beau crier,
Il me plaît, j'ai deſſein de me l'approprier,
Et plus tôt que plus tard ... mais le voici lui-même,
Parlons ; le cœur me bat : qu'on eſt ſot quand on aime !

SCENE VI.

SCENE VI.

L E' A N D R E, L I S E T T E.

L E' A N D R E *sans voir Lisette.*

JE viens de la revoir sans en être aperçû.
Qu'elle est belle!

L I S E T T E.

On lui plaît. Mais dès qu'il a paru
Je m'en suis aperçûe; & je ne puis comprendre . . .

L E' A N D R E *sans la voir.*

Mon cœur de tant d'appas ne sauroit se défendre;
Mais pour me taire encor j'ai de fortes raisons.

L I S E T T E *à part.*

Entre gens comme nous faut-il tant de façons!
Je ne dois pas pourtant m'expliquer la première,
Et pour l'honneur du sexe il faut faire la fière.

L E' A N D R E *sans la voir.*

Parlerai-je à Lisette!

L I S E T T E.

Oh, pour le coup, je voi
Que le pauvre garçon est amoureux de moi.

L E' A N D R E.

Avant que lui parler il faut la mieux connoître;
Je ne veux rien risquer.

L I S E T T E *se présentant à lui.*

Je risquerois peut-être
Autant que vous.

LE'ANDRE.

Que vois-je ! on m'écoutoit.

LISETTE.

Fort bien.

Raſſurez-vous, mon cher, & ne me cachez rien.
Quoi donc vous héſitez ! j'ai l'oreille aſſez fine,
Et par votre embarras, aiſément je devine
La moitié du ſecret. Achevez.

LE'ANDRE.

Et comment
Savez-vous . . .

LISETTE.

Vous parliez aſſez diſtinctement.

LE'ANDRE *à part.*

Je me ſerai trahi : quelle eſt mon imprudence !
(à Liſette.)
Il faut vous prévenir ſur mon extravagance ;
Je rêve quelquefois en veillant.

LISETTE.

Croyez-moi,
J'entends à demi-mot.

LE'ANDRE.

Non, c'eſt de bonne foi
Que je vous fais ici l'aveu de ma foibleſſe.

LISETTE.

Vous avez dans le cœur un grand fonds de tendreſſe.

LE'ANDRE.

Il eſt vrai. Bien ſouvent, admirez mon erreur,
Je me crois tout d'un coup le fils d'un grand ſeigneur,
Et me mets dans l'eſprit que pour voir ce que j'aime,

Il faut que je me cache avec un ſoin extrême;
Je me plains, je m'agite; &, qui m'écouteroit,
Pour ce que je crois être à la fin me prendroit.
Si quelqu'un m'interrompt, je me connois ſur l'heure,
Le grand ſeigneur s'éclipſe, & le valet demeure.

LISETTE.

Vous me dépayſez avec beaucoup d'eſprit,
Vous y tâchez au moins; mais ce que l'on m'a dit,
Ce que j'ai ſû par vous me fait croire ſans peine ...
Allons, expliquons-nous, monſieur de Lafontaine.

LÉANDRE *à part.*

Frontin m'aura trahi!

LISETTE.

Pourquoi diſſimuler!
Dans ces occaſions il n'eſt que de parler;
Et d'ailleurs c'eſt en vain qu'avec moi l'on ſe cache,
Vous ne me direz rien que déjà je ne ſache.

LÉANDRE.

Comment donc! vous ſavez ...

LISETTE.

Faut-il s'alarmer tant!
Vous avez la pudeur d'un jeune adoleſcent.

LÉANDRE.

Vous m'embarraſſez fort, il faut que je le diſe.

LISETTE.

Moi, de votre embarras, je ſuis auſſi ſurpriſe.

LÉANDRE.

A moins qu'on n'ait parlé, je ne vois pas pourquoi
Vous pouvez démêler mon ſecret malgré moi.

LISETTE *tendrement.*

C'eſt que nous devinons ce qui nous intéreſſe.

LÉANDRE.

Vous m'obligez beaucoup. Votre belle maîtreſſe
En eſt donc informée?

LISETTE.

Il n'eſt pas encor temps;
Convenons de nos faits, & puis ...

LÉANDRE.

Je vous entends.
Qu'exigez-vous de moi?

LISETTE.

Que vous parliez ſans feinte.

LÉANDRE.

Je vois bien qu'il le faut.

LISETTE.

Pour moi, qui ſuis atteinte
Du même mal que vous, je balancerai peu
A vous en faire auſſi le plus ſincère aveu.

LÉANDRE.

Vous aimez donc, Liſette?

LISETTE.

Autant qu'il eſt poſſible.

LÉANDRE.

Ah! puiſque vous avez le cœur tendre & ſenſible,
Vous ſaurez compatir à mon ſort rigoureux.

LISETTE.

De quoi vous plaignez-vous? vous êtes trop heureux.

LÉANDRE.

Trop heureux!

LISETTE.

Oui vraiment. Si l'amour vous tranſporte,
L'ardeur qu'on ſent pour vous eſt du moins auſſi forte :
Car pour moi, ſans façon je dis mes ſentimens,
Et par de vains diſcours je ne perds point le temps.

LÉANDRE.

Mais Damon eſt aimé.

LISETTE.

Ah quelle extravagance !
Moi, j'aimerois Damon !

LÉANDRE.

Qui vous dit que je penſe
Que vous l'aimiez !

LISETTE.

C'eſt vous.

LÉANDRE.

En aucune façon.
Je dis que Marianne a du goût pour Damon,
Et c'eſt ce que tantôt vous m'aſſuriez vous-même.

LISETTE.

Devez-vous vous fâcher que Marianne l'aime ?

LÉANDRE.

Juſte ciel ! vous pouvez m'outrager à ce point !
J'adore Marianne, & ne ſouffrirois point
De voir que dans ſon cœur un autre ait pris ma place ?

LISETTE.

Pour le coup vous rêvez. Hé, dites-moi, de grace,
Ces égaremens-là vous prennent-ils ſouvent ?

LÉANDRE.

Vous m'offenſez : au moins, ſongez dorénavant,
Puiſque vous avez ſû malgré moi me connoître,

Que je puis quelque jour devenir votre maître.

LISETTE.

Mon maître!

LÉANDRE.

Marianne à ma fidélité
Rendra peut-être un cœur que j'ai bien mérité.

LISETTE.

Vous fûtes autrefois aimé de ma maîtreſſe!

LÉANDRE.

Sans doute, & l'infidèle a trahi ſa promeſſe;
Mais non, mon père ſeul m'a rendu malheureux,
Et ſon cruel pouvoir nous ſépara tous deux.

LISETTE *à part.*

De quel étonnement me trouvai-je frappée!
C'eſt l'amant de Bretagne, ou je ſuis fort trompée.
E'clairciſſons le fait, puiſque j'ai commencé.
Ce garçon-là, peut-être, a le cerveau bleſſé.

LÉANDRE.

Vous vous taiſez.

LISETTE.

Tout franc, j'ai peine à vous entendre:
Ou vous extravaguez, ou vous êtes Léandre.

LÉANDRE.

Sans doute je le ſuis, & vous le ſaviez bien.

LISETTE.

Je vous jure ma foi que je n'en ſavois rien.

LÉANDRE.

Vous aviez, diſiez-vous, découvert le myſtère,
Et j'ai cru que Frontin n'auroit pû vous le taire.

LISETTE.

C'eſt un mal-entendu; je vous croyois valet.
J'enrage maintenant d'être ſi bien au fait :
Je vois que deſormais il faut changer de note,
Et je ſuis attrapée auſſi-bien que Javotte.

LE'ANDRE.

Je ne le ſuis pas moins, comme vous le voyez:
Le haſard a voulu que vous me connuſſiez;
Mais cachez mon ſecret à Marianne même.

LISETTE.

Oui, je veux vous ſervir avec un zèle extrême,
Et du moins ... Damon vient, il eſt ſi médiſant,
Que s'il nous voit enſemble, il va dans le moment
Dire par-tout ... Sortez.

LE'ANDRE.

Il m'a vû, comment faire!
D'ailleurs je veux connoître à fond ſon caractère.

SCENE VII.

DAMON, LE'ANDRE, LISETTE.

DAMON.

JE viens mal-à-propos.

LISETTE.

Pourquoi, monſieur!

DAMON.

Pourquoi!
Ma foi, ma chère enfant, tu le ſais mieux que moi.

Il te parloit de près. Je vois à votre mine
Que vous êtiez d'accord. Là, n'en fais pas la fine.
Voilà certainement un garçon bien tourné.
Eſt-ce depuis long temps que tu te l'es donné!

LISETTE.

Monſieur, ne pouſſons pas plus loin la raillerie.

DAMON.

Ah, tu dois la ſouffrir ſur la galanterie;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je connois ton goût,
Et cet air de pudeur ne te ſied point du tout.

LISETTE.

Il vous ſied bien plus mal . . .

DAMON.

N'as-tu point vû Valère!
Je penſe qu'il devient auſſi ſot que ſon père.

LISETTE.

Quoi! Valère, monſieur, vous l'ajuſtez auſſi!

DAMON.

Oh! c'eſt par amitié que je le traite ainſi.
Depuis qu'il me néglige, & que l'on s'en empare,
Il ſe rend d'une humeur difficile & bizare,
Il veut être habile homme, il décide, il écrit,
Et devient ridicule avec beaucoup d'eſprit.
Je ſuis ſûr que déjà tu l'as ſenti toi-même.
J'en ſuis au deſeſpoir, car tu ſais que je l'aime;
Et le plus grand chagrin qu'il puiſſe me donner,
C'eſt qu'il prenne un travers à ſe faire berner.

LISETTE.

Il ne mérite pas cet excès de tendreſſe.

DAMON.

DAMON.

Je vais gager qu'il eſt chez la vieille comteſſe.
Leur commerce, entre nous, fait beaucoup de fracas.

LISETTE.

C'eſt ſa tante, pourquoi ne la verroit-il pas?
Il en doit recueillir un fort gros héritage.

DAMON.

C'eſt elle qui le rend d'une humeur ſi ſauvage.
Le public en médit, & ſe trompe fort peu.

LISETTE.

Une tante, je crois, peut aimer ſon neveu.

DAMON.

Je n'en diſconviens pas; mais on dit que Valère
A des conditions ſera ſon légataire,
Et que la vieille prude, âpre à ſes intérêts,
A mis dans le traité des articles ſecrets.

LISETTE.

A tourner tout en mal votre eſprit ſe fatigue.

DAMON.

Point. On dit que c'eſt toi qui conduis cette intrigue:
Valère m'en a fait myſtère juſqu'ici,
Mais par toi, mon enfant, je veux être éclairci.

LISETTE.

Pour qui me prenez-vous?

DAMON.

Pour une fille adroite
A mener prudemment une affaire ſecrette.

LISETTE.

Et que n'ajoûtez-vous, pour orner ce diſcours,

Que Marianne, en moi, trouve de bon ſecours!
Qui médit d'un ami, peut dauber ſa maîtreſſe.

DAMON.

Non, je me ſens pour elle une vive tendreſſe;
Et ſi-tôt qu'une belle eſt l'objet de nos vœux,
Tous les défauts qu'elle a ne bleſſent point nos yeux;
On les excuſe au moins: mais Liſette, à vrai dire,
Si je puis l'épouſer, comme je le deſire,
Vous vous ſéparerez. Tu me rendrois jaloux.

LISETTE.

Vous qui me menacez, prenez bien garde à vous.

DAMON.

Ah! je ne te crains plus.

LISETTE.

Mon Dieu, laiſſez-moi faire.

DAMON.

Va, j'ai dans mon parti Marianne & ſa mère;
Valère me ſeconde, ainſi je ne crains point
Que tu puiſſe jamais me nuire ſur ce point.

LISETTE *regardant Léandre.*

Hom! je vois pour vos vœux un dangereux obſtacle:
On peut vous ſupplanter ſans faire un grand miracle.

LÉANDRE.

Marianne, il eſt vrai, vous a donné ſon cœur,
Mais un autre prétend à ce même bonheur;
Et quoiqu'il voie ici que le vôtre s'apprête,
Il vous diſputera cette aimable conquête.

DAMON.

Comment, le beau garçon, vous m'en voulez auſſi!
Eſt-ce pour un rival que vous êtes ici!

LE'ANDRE.

Oui, c'eſt pour un rival, mais un rival à craindre.

LISETTE.

C'eſt de quoi nous parlions, puiſqu'il ne faut plus feindre:
Nous allons contre vous faire un commun effort,
Et c'eſt ſur ce ſujet que nous ſommes d'accord.
A rompre vos projets me voilà préparée;
Point de quartier, morbſeu, la guerre eſt déclarée.

DAMON.

Que Liſette me plaît dans ſa vivacité!
Ce petit air mutin augmente ta beauté;
Il donne un agrément aux diſcours que tu lâches,
Et tu n'as de l'eſprit que lorſque tu te fâches.
Tu peux donc t'échapper autant que tu voudras;
Bien loin de m'offenſer, tu me divertiras.

LE'ANDRE.

Vous la pouſſez trop loin, & cette repartie
N'eſt pas . . .

DAMON.

Ah, tu te mets auſſi de la partie;
Mais je veux faire grace à ton zèle indiſcret.
Çà, parlons de ton maître & de votre projet:
Je me fais, je t'aſſure, un plaiſir très-ſenſible
De parler tête à tête à ce rival terrible.

LE'ANDRE.

Vous êtes gentilhomme; il l'eſt.

DAMON.

Cela ſuffit.

Eſt-il riche!

LE'ANDRE.

Oui.

DAMON.

Bien fait?

LÉANDRE.

Vous verrez.

DAMON.

De l'eſprit?

LÉANDRE.

Il eſt homme d'honneur, il a de la naiſſance,
Voilà ſur quoi je puis le vanter par avance :
Peut-être ſon eſprit y répond dignement,
Mais je dois ſur cela parler modeſtement.

DAMON.

Ah! tu me mets au fait; c'eſt Damis, Dieu me damne,
Il fait le doucereux auprès de Marianne.
Voilà donc, mon enfant, ce dangereux rival?
Il eſt de mes parens, je n'en dis point de mal;
Mais au fond, c'eſt un fou que tout le monde évite.
Un nom fort reſpectable eſt ſon plus grand mérite.
Inſolent, indiſcret, débauché, grand hableur,
Plus poltron qu'une femme, & toûjours querelleur.

LISETTE.

Pour prendre un tel époux Marianne eſt trop ſage,
Et j'empêcherois bien un pareil mariage.

LÉANDRE.

Damis n'eſt point celui dont il s'agit ici;
Mais ce myſtère encor ne peut être éclairci.
Bien-tôt votre rival en ces lieux doit paroître :
Il ſe fait eſtimer lorſqu'il ſe fait connoître;
Il n'eſt point inſolent, indiſcret, querelleur,
Et de toutes façons ſait diſputer un cœur.

SCENE VIII.

DAMON, LISETTE.

DAMON.

Ce valet me ſurprend, il faut que je l'avoue.

LISETTE.

Souvent on connoît peu ceux à qui l'on ſe joue.

DAMON.

Que je ſache du moins le nom de mon rival.
Je ſuis impatient . . .

LISETTE.

D'en dire bien du mal.
Mais ce valet m'attend ; adieu, je me retire,
Car nous avons encor quelque choſe à nous dire.

SCENE IX.

DAMON, MARIANNE.

DAMON.

Enfin je dois ceſſer de vous offrir mes vœux,
On me menace ici d'un rival dangereux.

MARIANNE.

Sa ſœur, qui me paroît avoir bien du mérite,
Eſt céans, & m'a fait une longue viſite,
M'a parlé de ſon frère, & dit de bonne foi,
Qu'il feroit ſon bonheur de s'unir avec moi :

Mon père eſt ſurvenu, tous deux traitent l'affaire,
Et cherchent les moyens d'y diſpoſer ma mère.

DAMON.

Mais ſon nom, s'il vous plaît?

MARIANNE.

Richeſource.

DAMON.

Comment!
Parlez-vous tout de bon?

MARIANNE.

Oui, ſérieuſement.

DAMON.

Quoi! c'eſt-là ce rival duquel on me menace,
Et qui doit m'obliger à lui céder la place?

MARIANNE.

Oui; le voici lui-même.

DAMON.

O le plaiſant rival!
Je vous déferai, moi, de cet original.

SCENE X.

MARIANNE, DAMON, RICHESOURCE.

RICHESOURCE.

MADAME... me voici.

MARIANNE.

Vous ne pouviez mieux dire.

RICHESOURCE.

Ma ſœur vous a parlé, cela doit vous ſuffire,

Et moi j'ai dit deux mots à monſieur le Baron,
Qui veut que de mon cœur vous acceptiez le don
Par-devant ſon notaire, &... par ainſi... madame...
Vous voyez que dans peu... vous deviendrez ma femme.

DAMON.

Ce début eſt galant, il enchante, il ravit.

RICHESOURCE.

Oh! je ſais bien mon monde.

DAMON.

Oui, c'eſt ce qu'on m'a dit.

RICHESOURCE.

Auſſi j'ai tous les jours dix Auteurs à ma table,
Ils diſent tous que j'ai de l'eſprit comme un diable.

DAMON.

Ah! vous pouvez compter ſur leur ſincérité.

MARIANNE.

Ces meſſieurs les Auteurs ne vous ont point flatté.

RICHESOURCE.

Ils me trouvent ſur tout certain air de nobleſſe,
Qui frappe, qui ſaiſit.

DAMON.

Oui, votre politeſſe,
Votre abord, vos diſcours, un eſprit vif, orné,
Tout fait voir à l'inſtant ce que vous êtes né.

RICHESOURCE.

Vous ne vous trompez pas, je ſuis d'une naiſſance...
Mon écuyer!

SCENE XI.

MARIANNE, DAMON, RICHESOURCE,
Un E'CUYER.

L' E' C U Y E R.

MONSIEUR.

R I C H E S O U R C E.

Que tout mon train s'avance.

SCENE XII.

MARIANNE, DAMON, RICHESOURCE,
L'E'CUYER, Six LAQUAIS.

L' E' C U Y E R.

ENTREZ.

R I C H E S O U R C E.

N'ai-je pas là ſix coquins bien bâtis!
Franchement, à ce train, on connoît un marquis.
Mais à propos, madame, avez-vous vû mon ſuiſſe!
Quelle mouſtache! mais j'ai pris à mon ſervice
Certain valet de chambre, adroit, ſobre, prudent,
Beau, bien fait, plein d'eſprit; j'en fais mon confident.
Il doit avoir parlé de ma part à Liſette;.
De mon amour pour vous il ſera l'interprète,
Car moi, je ne ſais point parler ſur ce ton-là.
Le connoiſſez-vous!

MARIANNE.

MARIANNE.

Non.

RICHESOURCE.

Je crois qu'il vous plaira.

DAMON.

Par un ambaſſadeur expliquer ſa tendreſſe,
C'eſt s'introduire en prince auprès d'une maîtreſſe.
Monſieur de Richeſource, il le faut avouer,
A de ces procédés qu'on ne peut trop louer;
Voilà, ſur ma parole, un charmant gentilhomme.

RICHESOURCE.

Marquis, as-tu beſoin de quelque groſſe ſomme?

DAMON.

Très-obligé, marquis.

RICHESOURCE.

Les gens de qualité
Sont ſouvent ſans eſpèce; & moi, ſans vanité,
J'en ai toûjours beaucoup, & j'en puis faire preuve.

DAMON.

C'eſt que votre nobleſſe eſt encor toute neuve.

RICHESOURCE.

Et de très-bon aloi.

DAMON.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Combien, quand vous prêtez, prenez-vous d'intérêt?

RICHESOURCE.

Le plaiſir d'obliger fait tous mes avantages.

DAMON.

Votre père autrefois a bien prêté ſur gages,

Et je ſais que du temps qu'il étoit ſous-fermier,
Il paſſoit dans Paris pour un grand uſurier.

MARIANNE.

Le père d'un marquis, ſous-fermier!

RICHESOURCE.

Médiſance...

Regardez, ai-je l'air d'un produit de finance!
Mon père, je le ſais, ne pouvoit pas citer
Un grand nombre d'aïeux dont il pût ſe vanter;
Mais il m'a toûjours dit qu'il étoit gentilhomme.

DAMON.

Il paya ſa nobleſſe une aſſez bonne ſomme,
Pour dire que le titre en étoit bien acquis.

RICHESOURCE.

Enfin, quoi qu'il en ſoit, me voilà bien marquis;
Et j'en ſais plus de vingt qui ſont figure en France,
Qui doivent, comme moi, ce titre à la finance:
D'ailleurs, ma mère étoit de ſi bonne maiſon...

DAMON.

Pour cet article-là vous avez bien raiſon;
Oubliez votre père, & vous renommez d'elle.

RICHESOURCE.

Soit; mon marquiſat eſt un marquiſat femelle:
La défunte m'a fait pour ſoûtenir ſon rang.

DAMON.

Vous pouvez être, au fond, d'un très-illuſtre ſang.
Beaucoup de grands ſeigneurs, en entrant dans le monde,
Trouvoient de la maman la reſſource féconde:
Elle étoit libérale, & ſi belle, d'ailleurs...

Ne defcendez-vous pas d'un de ces grands feigneurs?

RICHESOURCE.

Finiffons ce difcours, auffi-bien il m'ennuie.
Je fuis noble de refte, en dépit de l'envie,
Pour pouvoir afpirer à me voir votre époux.
On va vous apporter étoffes & bijoux;
Et deux mille louis offerts dans cette bourfe,
Vous diront que je fors d'une affez bonne fource.

MARIANNE.

Ah ciel! que m'offrez-vous?

RICHESOURCE.

Et pourquoi donc ce cri?

DAMON.

Vous vivrez trop contente avec un tel mari.
Par les meubles, le train, les habits, les livrées,
Vous obfcurcirez tout, jufqu'aux femmes titrées.
On les verra, de vous médire chaque jour,
Et pourtant s'empreffer à vous faire la cour.
Vous tiendrez table ouverte, & fa délicateffe
Attirera chez vous le marquis, la ducheffe,
Le duc, le prince même, en un mot tous les grands,
Des feftins délicats, convives très-friands.
Qu'un pied-plat aujourd'hui faffe de la dépenfe,
On oublie à l'inftant fon obfcure naiffance.

RICHESOURCE.

Morbleu, je puis lui faire un fort plus gracieux,
Qu'un marquis qui ne peut compter que fes aïeux.
Votre père, d'ailleurs, m'a donné fa parole.

MARIANNE.

Je ne vous aime point.

RICHESOURCE.

Mais vous êtes donc folle.

DAMON.

Remportez vos préſens, mon cher marquis.

RICHESOURCE.

Pourquoi ?

DAMON.

Madame eſt réſolue à me donner ſa foi ;
Moi, je fais mon bonheur de m'unir avec elle,
Voilà tout le myſtère.

RICHESOURCE.

Ah, ah, mademoiſelle !
Vous avez le cœur pris ? n'importe, malgré vous ...

DAMON.

Ceſſez votre pourſuite, ou craignez mon courroux.

RICHESOURCE.

Moi ?

DAMON.

Vous.

RICHESOURCE *met la main ſur la garde de ſon épée, & voyant que Damon va faire de même.*

Holà, mes gens.

MARIANNE *voyant que Damon va pour attaquer Richeſource.*

Damon, qu'allez-vous faire !

RICHESOURCE.

Par la morbleu ! je vais ... m'en plaindre à votre père.

SCENE XIII.

MARIANNE, DAMON.

DAMON.

S'il n'a que ce ſecours, le danger n'eſt pas grand.

MARIANNE.

On me l'avoit bien dit, vous êtes médiſant,
Et vous l'avez pouſſé d'une étrange manière.

DAMON.

Le dépit m'a contraint de lui rompre en viſière:
Je ne ſaurois ſouffrir qu'on traverſe mes vœux,
Et je craindrois bien moins ſi j'étois plus heureux.
Vous ne répondez point à l'ardeur qui m'anime.

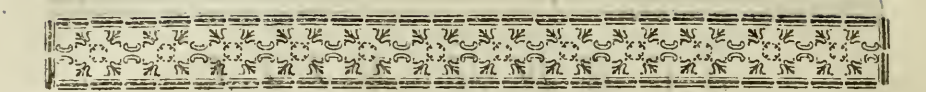
MARIANNE.

Je vous l'ai déjà dit, vous avez mon eſtime;
Soyez-en ſatisfait.

DAMON.

Je me flatte qu'un jour
Je pourrai mériter l'eſtime avec l'amour.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le BARON, LISETTE.

Le BARON.

Oui, contre nos projets ma femme ſe ſoulève,
Elle veut diſputer ſans relâche ni trève;
Chaque inſtant en fournit un ſujet tout nouveau.
Qu'une méchante femme eſt un peſant fardeau!

LISETTE.

En vérité, monſieur, c'eſt votre pure faute:
Vous deviez lui tenir la bride un peu plus haute,
Et ne permettre pas que bravant un époux,
Elle oſât uſurper un plein pouvoir ſur vous.
Allons, monſieur, il faut vaincre votre foibleſſe,
Madame a trop long-temps été votre maîtreſſe:
Soyez homme une fois; & pour vous ſeconder,
Quand je devrois ſortir, je vais tout haſarder.

Le BARON.

J'ai commencé tantôt au ſujet de ma fille.

LISETTE.

Oui, vous aviez tout l'air d'un père de famille.
Que cela vous ſied bien! vous marquiez dans vos yeux

Je ne ſais quoi de mâle, un air impérieux . . .
A vous voir on eût dit que vous étiez le maître.

Le BARON.

Oh parbleu, deſormais j'ai réſolu de l'être.
Ma foi, monſieur Damon, vous ſortirez d'ici,
Et vous, monſieur mon fils, vous ſortirez auſſi,
Ou vous épouſerez la ſœur de Richeſource.
Pour vous, ma chère fille . . .

LISETTE.

Arrêtez votre courſe,
Vous vous échauffez trop pour la première fois.

Le BARON.

Non, Liſette, j'étois un ſot en bon françois.

LISETTE.

Vous vous reconnoiſſez, j'en tire un bon augure.

Le BARON.

Ton projet eſt fort bon, & je prétends conclure.

LISETTE.

Fort bien.

Le BARON.

Malgré ma femme.

LISETTE.

Oui, monſieur le Baron.

Le BARON.

Ce double mariage enrichit ma maiſon.
Si mes enfans y font la moindre réſiſtance,
Ils verront ce que c'eſt qu'un père qu'on offenſe.

LISETTE.

Bon, tant mieux.

Le BARON.

C'eſt à moi de commander céans.

LISETTE.

D'accord.

Le BARON *avec emportement.*

Et la raiſon, c'eſt que je le prétends.

(en riant.)

Hem! n'eſt-ce pas parler comme il faut à ma femme!

LISETTE.

Oui, mais je ſuis Liſette, & ne ſuis point madame.

Le BARON.

Je lui dirai bien pis.

LISETTE.

Vous! vous n'en ferez rien.

Le BARON.

Taiſez-vous, inſolente...

LISETTE.

Ah! voilà qui va bien.

Quand on ſoûtient ſes droits, vous voyez comme on brille.

Le BARON.

Mais Liſette, après tout, donnerai-je ma fille
A ce nouveau marquis! c'eſt un ſot, franchement.

LISETTE.

Et qu'importe! un mari l'eſt ordinairement.
Mais marions toûjours Iſabelle à Valère;
Enſuite .. le voici, parlez-lui bien en père.

SCENE II.

Le BARON, VALE'RE, LISETTE.

Le BARON *gravement.*

APPROCHEZ-VOUS, monſieur.

LISETTE.

Bon, c'eſt bien débuter.

Le BARON.

Voyons ſi vous aurez le front de réſiſter
Au deſſein que j'ai pris touchant votre perſonne.

VALE'RE.

Je ne ſais qu'obéir à ce qu'un père ordonne.

LISETTE *bas au Baron.*

Allons ferme, monſieur, pouſſez-le comme il faut.

Le BARON *à Liſette.*

Ai-je bien pris mon ton?

LISETTE.

Encore un peu plus haut.

Le BARON *encore plus gravement.*

Pour votre ſœur & vous j'ai des deſſeins en tête;
Il faut qu'à m'obéir l'un & l'autre s'apprête.
Je m'en vais m'expliquer: ſur-tout, plus de Damon,
Ou bien préparez-vous à quitter la maiſon.

VALE'RE.

Mais, contre mon ami, quel ſujet vous irrite!

Le BARON.

Son caractère.

VALERE.

Au reſte, il a tant de mérite . . .

Le BARON.

Médiſant comme il eſt, pour trancher en deux mots,
Fût-il parfait d'ailleurs, il a mille défauts.

VALERE.

Ce penchant n'eſt, monſieur, qu'un défaut de jeuneſſe.
Comme il m'écoute aſſez, je le reprends ſans ceſſe,
Et j'eſpère . . .

Le BARON.

Eſpérez autant qu'il vous plaira;
Pour ma fille, jamais il ne l'épouſera.

LISETTE *gravement.*

Monſieur de Richeſource eſt deſtiné pour elle,
Et nous vous marierons à ſa ſœur Iſabelle.

VALERE.

A ſa ſœur ! ah ! monſieur, ne me l'ordonnez pas.

Le BARON.

Comment donc ! elle eſt riche, elle a beaucoup d'appas.

VALERE.

Je le crois, mais enfin un obſtacle invincible
Rend pour moi deſormais cette affaire impoſſible.

Le BARON.

Impoſſible !

VALERE.

Sans doute.

Le BARON.

Et pourquoi ?

VALERE.

J'aime ailleurs.

LISETTE.

Ah! ſi vous n'avez pas de prétextes meilleurs,
Vous prendrez à coup ſûr la femme qu'on vous donne.

VALERE.

Non, je mourrai pluſtôt.

Le BARON.

Et quelle eſt la perſonne
Qui vous plaît!

VALERE.

Je ne ſais.

Le BARON.

Vous moquez-vous de moi!

VALERE.

Non, mon père, je parle ici de bonne foi;
Celle qui m'a charmé m'eſt encore inconnue.

LISETTE.

Bon, bon, il extravague.

Le BARON.

Où l'avez-vous donc vûe!

VALERE.

Je la vis hier au bal, où ſon déguiſement
Me cacha quelque temps un objet ſi charmant;
Mais ſa danſe, ſon air & ſa taille parfaite
Portèrent à mon cœur une atteinte ſecrette.
Je voulus lui parler, pour voir ſi ſon eſprit
Répondoit dignement à tout ce que j'ai dit:
Sa converſation me toucha davantage,
Et je brûlois de voir les traits de ſon viſage,
Lorſqu'un homme inconnu tout rempli de fureur,
Par un trait ſingulier me cauſa ce bonheur.

Le BARON.

Vous nous contez, mon fils, de rares aventures.

VALERE.

Il s'emporte contre elle aux plus baſſes injures.
Que ne lui dit-il point ! j'arrête ce brutal,
Et notre différend alloit troubler le bal ;
L'inconnue auſſi-tôt, pour finir la querelle,
Se démaſque : à mes yeux elle paroît ſi belle,
Que ſes charmans attraits s'emparent de mon cœur,
Et contre l'inſolent redoublent ma fureur.
Mais ſi-tôt qu'il la voit : excuſez-moi, madame,
Lui dit-il, à votre air je vous ai cru ma femme ;
Je ſais qu'elle eſt ici pour certain rendez-vous ;
Et ſans rien ajoûter il s'éloigne de nous.

LISETTE.

Un mari, pour ſi peu, faire un vacarme horrible !

VALERE.

A mon empreſſement la belle fut ſenſible ;
Mais craignant quelque éclat, elle ſortit d'abord,
Et pour la retrouver je fis un vain effort.
Cependant ſa beauté, préſente à ma penſée,
Par aucun autre objet n'en peut être effacée.

Le BARON.

Tout ceci n'eſt, mon fils, qu'un vrai galimathias,
Chimère de jeune homme, & je n'en fais nul cas.
Il n'y paroîtra plus dans deux jours ; & ce terme ...

VALERE.

Souffrez qu'à vos genoux ...

Le BARON.

Liſette ...

LISETTE.

Tenez ferme.

VALERE *lui baisant la main.*

Mon père, révoquez une si dure loi.

Le BARON.

(à Lisette.)

Levez-vous. Le fripon m'attendrit malgré moi.

LISETTE.

Laissez-moi lui parler à l'écart.

Le BARON.

Soit. Valère,

E'coutez ses avis, vous ne sauriez mieux faire.

(Valère & Lisette vont au fond du théatre, Valère tourné du côté de Lisette qui lui parle d'action.)

SCENE III.

ISABELLE, Le BARON, VALERE, LISETTE, JAVOTTE.

ISABELLE *à Javotte.*

POUR me persuader tes soins sont superflus.

JAVOTTE.

Demeurons un moment.

ISABELLE.

Tu ne me retiens plus.

Le BARON *sans les voir.*

S'entêter de la sorte !

JAVOTTE.

E'coutez-donc, madame.

ISABELLE.

Tout ſe réſout céans par l'ordre d'une femme ;
Et ſon peu de raiſon me fait voir aiſément
Que mon frère s'attache ici très-vainement.

(au Baron.)

Vous me voyez, monſieur, tout-à-fait rebutée ;
Ma propoſition vient d'être rejetée :
Madame la Baronne, à votre volonté
Oppoſe un autre hymen par elle projeté ;
Mon frère lui déplaît, il ſeroit inutile . . .

Le BARON.

Non, jamais on n'a vû femme plus indocile ;
Mais c'eſt de mes bontés trop long-temps abuſer ;
Je connois mon pouvoir, & je veux en uſer.
Monſieur de Richeſource épouſera ma fille.
Pour vous, ſi vous voulez entrer dans ma famille,
Je vous offre mon fils, qui ſera trop heureux . . .

ISABELLE.

Tant de bontés, monſieur, nous honorent tous deux ;
Daignez les conſerver en faveur de mon frère :
Mais pour moi, je n'ai point de réponſe à vous faire,
Si ce n'eſt que mon cœur, libre juſqu'à préſent,
Ne ſe ſent pour l'hymen encore aucun penchant.

LISETTE *à Valère.*

C'eſt elle, approchons-nous.

VALÈRE.

La choſe eſt ſuperflue.

Le BARON *à Iſabelle.*

Peut-être que mon fils . . .

ISABELLE.

Non, je ſuis réſolue
A ne point m'engager ſans inclination.

LISETTE *à Valère.*

Mais voyez-la du moins. Quelle obſtination!

Le BARON.

Valère, ici.

ISABELLE *apercevant Valère.*

Javotte!

JAVOTTE.

Hé bien!

ISABELLE.

Quelle aventure!

VALERE *reconnoiſſant Iſabelle.*

Que vois-je!

LISETTE.

Ils font tous deux une étrange figure!
Comment! ſe regarder ſans ſe dire un ſeul mot!
(à Valère.)
Saluez donc madame.

Le BARON.

Ah! mon fils n'eſt qu'un ſot.

ISABELLE *au Baron.*

Monſieur eſt votre fils!

VALERE *à Liſette.*

Madame eſt Iſabelle!

Le BARON *à Iſabelle.*

Vraiment oui, c'eſt lui-même.

LISETTE *à Valère.*

Hé oui, monſieur, c'eſt elle.

ISABELLE *à Javotte.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.

VALERE.

Je ne ſais où j'en ſuis.

LISETTE.

Oh çà, ſans compliment,
L'extaſe où je vous vois, qu'eſt-ce qu'il ſignifie!
Eſt-ce inclination, ou bien antipathie!

VALERE.

Mon cœur eſt maintenant d'accord avec mes yeux;
Et je ſerois, madame, au comble de mes vœux,
Si l'hymen...

LISETTE.

Alte-là, votre réponſe eſt claire.
Allons, madame, à vous.

ISABELLE.

Je dépends de mon frère;
C'eſt à lui, non à moi, d'ordonner de mon ſort.

LISETTE.

(au Baron.)

Ah, voilà qui va bien. Il faut faire un effort.
C'eſt à vous maintenant à vous rendre le maître.
Ces deux perſonnes-ci vous font aſſez connoître
Qu'elles ont dans le cœur des diſpoſitions
A ſe rendre bien-tôt à vos intentions.

Le BARON *à Iſabelle.*

M'y voilà réſolu ſi vous voulez ſouſcrire...

ISABELLE.

Je vous ai dit, monſieur, ce que je pouvois dire;
Je n'ai plus que mon frère, il diſpoſe de moi.

LISETTE.

L I S E T T E *à Valère.*

L'affaire eſt faite, allons, donnez-lui votre foi.

I S A B E L L E.

Remettons ce diſcours, je ſuis trop interdite.
Adieu.

J A V O T T E *à Liſette.*

Juſqu'au revoir.

L I S E T T E.

Comme elle prend la fuite !

V A L E' R E.

Je vous ſuivrai du moins.

I S A B E L L E.

Non, je vous le défends,
Et je veux être à moi pendant quelques momens.

S C E N E I V.

Le B A R O N, V A L E' R E, L I S E T T E.

Le B A R O N.

CE changement m'étonne, & votre complaiſance . . .

L I S E T T E.

Ceci n'eſt point l'effet de ſon obéiſſance.

Le B A R O N.

Comment !

L I S E T T E.

Je m'y connois, ils s'en vouloient d'ailleurs,
L'amour avoit pris ſoin de diſpoſer leurs cœurs.
Monſieur tout interdit, la belle auſſi frappée . . .
C'eſt la dame du bal, ou je ſuis fort trompée.

VALERE.

Elle-même, & voilà ce qui fait que tous deux . . .

Le BARON.

(la Baronne entre & écoute.)

L'aventure me charme, & tient du merveilleux.
Ainſi vous n'aurez plus de peine à me complaire,
Et c'eſt vous qui devez diſpoſer votre mère
A ne s'oppoſer point . . .

VALERE.

Je ferai mon devoir,
Et mon penchant s'accorde avec votre pouvoir.

SCENE V.

Le BARON, La BARONNE, VALERE, LISETTE.

La BARONNE.

SON pouvoir ! qu'eſt-ce donc que tout ceci veut dire !
Eſt-ce que contre moi tout le monde conſpire !
Avez-vous ſi bien fait, monſieur mon cher époux,
Que vous ayez ligué votre fils avec vous !

LISETTE *bas au Baron.*

Courage, l'ennemi vient vous livrer bataille ;
Défendez-vous, frappez & d'eſtoc & de taille.

Le BARON *à Liſette.*

Ne me quitte pas.

LISETTE.

Non.

La BARONNE.

Je vois d'où vient cela,
Vous consultez en tout cette coquine-là,
C'est elle qui vous gâte.

LISETTE *d'un air simple.*

Ah ! madame, au contraire.
Monsieur vouloit sans vous terminer une affaire;
Et moi je lui disois qu'avant de la finir,
Il falloit vous forcer au moins d'y consentir.

La BARONNE.

Me forcer! moi!

LISETTE.

De plus, monsieur m'a fait entendre
Qu'ayant cédé ses droits il alloit les reprendre;
Que honteux qu'une femme eût tout pouvoir céans,
Il vouloit à son gré marier ses enfans ;
Qu'il donnoit Richesource à sa fille, & Valère
A sa sœur Isabelle. Et moi, toute en colère,
J'ai dit . . . que ces projets étoient pleins de raison,
Mais que pour gendre, vous, vous choisissiez Damon;
Qu'en cela, comme en tout, vous seriez la maîtresse.

La BARONNE.

Ah ! je vous en réponds.

LISETTE.

Quoi ! j'aurois la foiblesse,
Quand il faut établir & ma fille & mon fils,
De suivre son caprice & non pas mon avis!
M'a repliqué monsieur. J'y donnerai bon ordre,
Et je réglerai tout sans qu'elle y puisse mordre;

Ou ſi ſon arrogance oſe me traverſer,
Je ſais par quels moyens il faut la rabaiſſer.

(elle regarde le Baron.)

Çà, voyons donc comment vous ſoûtiendrez la choſe,
Ai-je dit, mais toûjours défendant votre cauſe.
Monſieur a perſiſté, voilà le réſultat :
Vous êtes en préſence, entre vous le débat.

La BARONNE.

Vraiment, je viens d'entendre un récit admirable.

(au Baron.)

Quoi ! tout ce qu'elle a dit ſeroit-il véritable !

Le BARON *embarraſſé.*

A peu près.

LISETTE *vivement.*

A peu près ! je ne ments pas d'un mot.

(au Baron.)

Allons donc.

Le BARON.

Hé bien, oui, j'ai long-temps fait le ſot,
Mais je ne ſerai plus l'eſclave de ma femme.
Songez à m'obéir.

LISETTE.

Vous l'entendez, madame.

La BARONNE.

Oui, je l'entends fort bien. Je ſais depuis long-temps,
Que le ciel m'a ſoûmiſe à vos commandemens ;
Et contre mon avis, en père de famille,
Vous pouvez marier Valère & votre fille :
Je ſaurai reſpecter les decrets d'un époux.

Le BARON.

Voilà du fruit nouveau.

LISETTE.

La griffe eſt là-deſſous.

La BARONNE.

Mais vous trouverez bon qu'en vous laiſſant le maître,
A vos yeux deſormais je ceſſe de paroître;
Et qu'avant d'accomplir la ſéparation,
Je donne à mes enfans ma malédiction.

Le BARON.

Oh! j'empêcherai bien...

La BARONNE *avec emportement.*

Vous! moi, je vous déclare
Qu'il faut que vous cédiez, ou que l'on nous ſépare.
Oui, merci de ma vie, ou l'on m'aſſommera,
Ou jamais un mari ne me commandera.

Le BARON.

J'aime mieux mon repos que mon fils ni ma fille,
Et vous laiſſe le ſoin de régler ma famille.

(il ſort.)

La BARONNE *à Valère.*

Mon fils, gardez-vous bien d'un hymen odieux,
Ou ne vous préſentez jamais devant mes yeux.

SCENE VI.

VALÉRE, LISETTE.

LISETTE.

VOILA, je vous l'avoue, une maîtreſſe femme.

VALÉRE.

Je crains peu ſon courroux. Dans le fond de ſon ame

Elle eſt au deſeſpoir d'empêcher mon projet,
Et tout mon embarras vient d'un autre ſujet.

LISETTE.

Damon vient.

VALERE.

Laiſſe-nous.

SCENE VII.

DAMON, VALERE.

DAMON.

Par quelle humeur bizare,
Depuis un temps, ami, nous deviens-tu ſi rare!
On a beau te chercher, on ne te trouve pas.
Quoi! la vieille comteſſe a-t-elle tant d'appas,
Qu'il faille à tes amis te dérober pour elle!
Parbleu, j'irai tantôt lui faire une querelle.
Qu'elle permette au moins que nous t'ayons le jour.

VALERE

Tu veux abſolument donner un mauvais tour
Aux aſſiduités que j'ai pour la comteſſe;
Tu ſais que ſes bienfaits méritent ma tendreſſe.

DAMON.

Mais du moins inſtruis-moi de vos conventions.

VALERE.

Il n'eſt rien de plus pur que ſes intentions;
Elle veut que je puiſſe avec magnificence,
Par le bien que j'aurai, ſoûtenir ma naiſſance,

Et croit que me laiſſer à moi ſeul tout le ſien,
C'en ſera le plus noble & le plus ſûr moyen.
Moi, pour la confirmer dans une telle idée,
Et bannir des parens dont elle eſt obſédée,
Je lui rends chaque jour mille ſoins aſſidus...

DAMON.

Et ne lui rends-tu point quelque choſe de plus!

VALERE.

Tu crois...

DAMON.

Nous ſommes ſeuls, il faut ne me rien taire:
Parle.

VALERE.

Sur mon honneur voilà tout le myſtère.
Après un tel ſerment, tu me connois trop bien
Pour croire qu'en ceci je te déguiſe rien.

DAMON.

Je me ſuis donc trompé d'une manière étrange!
Et...

VALERE.

Les mauvais eſprits prennent toûjours le change.

DAMON.

Oui, ta mère en ceci le prenoit comme moi.

VALERE.

Elle a pû ſoupçonner la comteſſe!

DAMON.

Oui, ma foi;
Nous en avons raillé plus de vingt fois enſemble.
La Barônne, entre nous, n'eſt pas ce qu'il te ſemble:
Son maintien réſervé n'eſt qu'affectation;

Et malgré tout l'éclat de ſa dévotion,
Je n'ai jamais connu femme plus médiſante.
E'poux, enfans, amis, parens, ſur-tout la tante,
Rien ne peut échapper à ſes traits mordicans.
Quoique ſon bien-aimé, ſouvent à tes dépens
Elle ſe divertit & ſe donne carrière.

VALE'RE.

Que dit-elle de moi!

DAMON.

Que tu tiens de ton père.
Elle eſt au deſeſpoir, & ſe veut bien du mal,
De t'avoir copié ſur cet original.

VALE'RE.

Oh! laiſſons ce ſujet, & parlons d'autre affaire.
Sur l'hymen de ma ſœur j'ai preſſenti ma mère;
Elle eſt très-favorable à notre intention,
Et voit avec plaiſir ton inclination.

DAMON.

Point. Lorſque je lui dis du bien de Marianne,
Elle applaudit tout haut, mais ſon cœur me condamne;
Ses diſcours, ſes regards, tout marque ſon dépit,
Et je ne puis jamais adoucir ſon eſprit
Qu'en avouant qu'elle a des reſtes de jeuneſſe,
Qu'elle mérite encor que pour elle on s'empreſſe;
Elle ajoûte à cela que le Baron eſt vieux,
Qu'elle ſait un parti qui me conviendroit mieux
Que ta ſœur . . . En un mot, elle me fait entendre
Que ſon deſſein n'eſt pas de me faire ſon gendre.

VALE'RE.

VALERE.

Mais quand d'autres que toi font demander ma ſœur,
Elle refuſe tout, & même avec aigreur.

DAMON.

C'eſt pour dépayſer . . .

VALERE.

N'en dis pas davantage:
Je ne puis plus ſouffrir un diſcours qui l'outrage;
Et tout autre que toi, dans ce même moment,
Verroit à quel excès va mon reſſentiment.

DAMON.

Tu prends le ſérieux!

VALERE.

Ai-je tort! conſidère
Ce qu'un pareil diſcours dès l'inſtant même opère.
J'ai cru juſqu'à préſent que ma mère m'aimoit;
Je croyois encor plus, c'eſt qu'elle m'eſtimoit,
Et tu me fais penſer, juge de ma ſurpriſe,
Qu'elle ne m'aime point, & qu'elle me mépriſe.

DAMON.

Oui, mais par ſon portrait que je te fais ici,
En revanche tu peux la mépriſer auſſi.

VALERE.

La conſolation eſt grande, je l'avoue;
C'eſt un trait merveilleux & digne qu'on le loue.
Vois juſques à quel point t'aveugle ton penchant,
Et rougis avec moi d'un trait auſſi méchant.
Nul ne peut t'effacer par le talent de plaire,
Mais tu fais éclater un maudit caractère.
Je ne m'étonne plus qu'on s'empreſſe à te fuir:
Tu crois te faire aimer, & tu te fais haïr;

Et de tous tes amis, ton eſprit qu'on déteſte,
Fait que je ſuis le ſeul à préſent qui te reſte.

DAMON.

Parbleu, tu le prends-là ſur un fort joli ton.
Qu'à ton âge il ſied mal de faire le Caton !
C'eſt ce que je diſois ce matin à Julie :
Valère a de l'eſprit, mais ſon eſprit ennuie.

VALERE.

Je te ſuis obligé de ta ſincérité.

DAMON.

Tu devois dès long temps en avoir profité.
C'eſt pourtant ce qu'on oſe appeler médiſance.
Dire ſur un chacun librement ce qu'on penſe,
Chercher le ridicule & lire au fond des cœurs,
Peindre ce qu'on y voit des plus vives couleurs,
Diſcerner les motifs & peſer le mérite,
Faire la guerre aux ſots, démaſquer l'hypocrite,
Voilà ce que je fais, je ne m'en défends point.
Plût au ciel que chacun m'imitât ſur ce point !
Oui, cette liberté, cette exacte juſtice
Corrigeroit les ſots, & détruiroit le vice.

VALERE.

Il eſt beau de vouloir corriger ſon prochain ;
Mais, pour y réuſſir, uſer d'un tour malin ...

DAMON.

C'eſt par-là qu'on corrige, autrement on ennuie.
Tel rit quand on le prêche, & craint la raillerie.
Sans moi, ce vieux abbé, parent de Lyſidor,
Sous ſes faux cheveux blonds ſe farderoit encor.

Ce petit magiſtrat qui toûjours pindariſe,
Se croiroit adoré de la vieille Béliſe,
Si je ne l'euſſe pas averti plaiſamment
Qu'elle avoit de Damis payé le régiment.
Un couplet de chanſon que j'ai dit dans le monde,
A fait voir de Lycas la malice profonde,
Et que depuis qu'il doit ſa fortune à Cliton,
Il le fait à la Cour paſſer pour un fripon.
J'ai mis ce plat Auteur qui loue à toute outrance,
Au point de n'impoſer qu'aux benêts qu'il encenſe.
N'eſt-ce pas par mes traits que nos petits marquis
N'oſent plus au théatre étaler leurs habits!
Ce flandrin de Lycandre, avec ſa face éthique,
Vouloit paſſer par-tout pour habile critique;
Il ne parloit jamais que d'actrices, d'acteurs,
Et d'un ton déciſif il frondoit les Auteurs:
Par caprice il blâmoit, ou bien crioit miracle,
Et ridiculement ſe donnoit en ſpectacle.
Je l'ai ſi bien berné, plaiſanté là-deſſus,
Qu'il s'enivre à préſent & ne décide plus.
La prude Célimène, en public vertueuſe,
Avec ſon intendant eſt très-peu ſcrupuleuſe.
Le monde, à qui la dame avoit trop impoſé,
Par les ſoins que j'ai pris en eſt deſabuſé:
C'eſt-là rendre au public un utile ſervice.

VALERE.

Non, dis pluſtôt que c'eſt lui prouver ta malice.
Je te le dis ici pour la dernière fois,
Toi-même tu te nuis bien plus que tu ne crois.

SCENE VIII.

MARIANNE, DAMON, VALE'RE.

MARIANNE.

Qu'avez-vous fait, Damon! qu'elle eſt votre imprudence!
On ſe plaint en tous lieux de votre médiſance:
Tous nos meilleurs amis, & les vôtres auſſi,
Déchaînés contre vous viennent en foule ici,
Et font tous leurs efforts pour vous en faire exclure.
Croyant que notre hymen eſt prêt à ſe conclure,
Richeſource offenſé des diſcours d'aujourd'hui
Fait agir ſes parens offenſés comme lui.
Ils ſont puiſſans, ma mère en eſt intimidée,
Et pourroit à la fin être perſuadée.
Mon père, qui tantôt n'oſoit lui réſiſter,
Prétend de ſon deſſein la faire déſiſter;
Et ſi vous n'obtenez au plus tôt ſon ſuffrage,
Il pourra mettre obſtacle à notre mariage.

VALE'RE.

Voilà ce qu'ont produit tes bons mots & tes traits.

DAMON *après avoir rêvé.*

Je veux être écraſé ſi je médis jamais.

VALE'RE.

Ne fais point de ſermens, l'effort eſt trop pénible;
Promets-nous ſeulement d'y faire ton poſſible.

DAMON.

Mon poſſible! oh parbleu, je vous réponds de moi.

Je ferois encor plus pour vous donner ma foi,
Madame, & je connois par cette expérience,
Quels inconvéniens produit la médiſance.
Tout ce qu'on m'a prédit n'eſt que trop confirmé:
Je ſuis las d'être craint, & je veux être aimé.

VALERE.

Il ne tiendra qu'à toi, ſi tu tiens ta promeſſe.

MARIANNE.

C'eſt le plus ſûr moyen de gagner ma tendreſſe.

DAMON.

Et je pourrois encor médire après cela!
Que le ciel...

VALERE.

Doucement.

DAMON.

Mais...

VALERE.

Demeurons-en là.
Je crains...

DAMON.

De mes ſermens Valère ſe défie!

VALERE.

Oui.

DAMON.

Si j'y manque, ami, que je perde la vie.
Oui, je vais travailler à réparer le mal
Que j'ai fait en ſuivant un penchant trop fatal.

MARIANNE.

Allez donc voir mon père, & lui faites connoître
Que de vous-même enfin vous vous rendez le maître.

A gagner ſon eſtime employez vos efforts;
Dites-lui le projet qu'en ce moment . . .

DAMON.

Je ſors
Pour le chercher. Ami, ſi tes ſoins me ſecondent,
Doute-tu qu'à mes vœux les effets ne répondent!
Tu connois bien ton père; & ſa facilité
Pourroit même paſſer pour imbécillité.
Oui, par ſon peu d'eſprit & ſa foibleſſe extrême,
Il ne ſait jamais prendre un parti de lui-même;
Il veut être mené: pour en venir à bout,
Nous prendrons le parti de le flatter ſur tout.
La louange eſt un mets qui le touche & l'enchante;
Pour lui la plus groſſière eſt la plus excellente;
D'ailleurs, il hait ta mère; en dire un peu de mal,
C'eſt lui faire à coup ſûr un plaiſir ſans égal.

VALERE.

Comment! & j'irai, moi, médire de ma mère!

DAMON.

Non, je prendrai ce ſoin.

VALERE.

L'aimable caractère!
Puiſque pour ton bonheur nos ſoins ſont ſuperflus,
Fais ce que tu voudras, je ne m'en mêle plus.

DAMON.

J'ai tort, mais preſcris-moi ce qu'il faut que je faſſe.
(à Marianne.)
Il fuit ſans m'écouter. Ah! permettez, de grace,
Que je ſuive ſes pas pour calmer ſon courroux.

SCENE IX.

MARIANNE *seule.*

QUEL ami, juste ciel! quel amant! quel époux!
Je n'avois pû l'aimer; mais je croyois, sans crime,
Lui pouvoir accorder la plus parfaite estime,
Et je m'étois flattée au moins, en l'épousant,
De conserver mon rang, & de fuir le couvent;
Mais je ne vois que trop...

SCENE X.

MARIANNE, LISETTE.

LISETTE.

MADAME vous demande.

MARIANNE.

Quoi!

LISETTE.

Je parle assez haut, je crois, pour qu'on m'entende.
Je vous dis... Vous rêvez!

MARIANNE.

Ah! j'en ai bien sujet.

LISETTE.

Vos vœux vont cependant avoir un plein effet.
Si vous avez Damon, n'êtes-vous pas contente!

MARIANNE.

Hélas !

LISETTE.

Vous ſoupirez ! je ſuis intelligente ;
Ce ſoupir ſignifie un tendre ſouvenir.

MARIANNE.

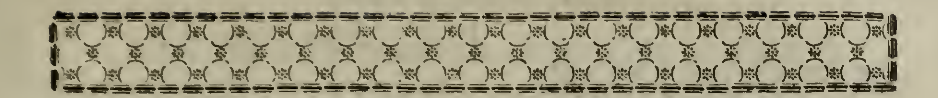
Liſette, je voudrois un peu t'entretenir.

LISETTE.

Je le ſouhaite auſſi, courez chez votre mère :
Quand vous aurez fini, nous parlerons d'affaire.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE'ANDRE, FRONTIN.

FRONTIN.

Oui, monſieur, je l'ai vû tout comme je vous voi.

LE'ANDRE.

Mon père!

FRONTIN.

Oui.

LE'ANDRE.

Tu l'as vû!

FRONTIN.

Vous moquez-vous de moi,
De me faire vingt fois dire la même choſe!

LE'ANDRE.

Mon père eſt arrivé!

FRONTIN.

Mais, monſieur, ſi je l'oſe,
Je vous dirai tout franc que vous extravaguez.
Pourquoi m'interroger ſur ce que vous ſavez!

LE'ANDRE.

Je ſuis au deſeſpoir.

FRONTIN.

Je n'y ſaurois que faire :
Le cas eſt vrai pourtant.

LE'ANDRE.

Que t'a-t-il dit, mon père ?

FRONTIN.

Bien des choſes. D'abord il a voulu ſavoir,
Comme vous jugez bien, ſi j'avois pû vous voir.
J'ai dit que j'avois pris une peine inutile,
Et qu'on ne vous pouvoit trouver en cette ville.

LE'ANDRE.

Qu'a-t-il répondu ?

FRONTIN.

Rien ; il s'eſt mis à pleurer.

LE'ANDRE.

A pleurer !

FRONTIN.

Des deux yeux. Je puis vous aſſurer
Qu'il ſe repent bien fort de la dure contrainte ...

LE'ANDRE.

Que dit-il de Lucrèce ?

FRONTIN.

A vous parler ſans feinte,
Je doute qu'il vous preſſe encor ſur ſon ſujet.

LE'ANDRE.

Comment, tu crois cela ?

FRONTIN.

Je le crois en effet.

LE'ANDRE.

En ſais-tu la raiſon ?

FRONTIN.

Il vient de me la dire.
Il vous ſouvient du jour qu'il voulut vous preſcrire
Pour ſigner le contrat.

LÉANDRE.

Je dois m'en ſouvenir.

FRONTIN.

Vous lui promites tout pour ne lui rien tenir.
Ce jour étant venu, vous fites le malade,
On le crut, mais le ſoir on ſut votre eſcapade.

LÉANDRE.

Qu'eſt-il beſoin ...

FRONTIN.

Jugez de notre étonnement.
On vous attend un jour, deux jours, mais vainement.

LÉANDRE.

Hé! bourreau, viens au fait.

FRONTIN.

Donnez-vous patience.
Enfin, quand du retour on n'a plus d'eſpérance,
Lucrèce au deſeſpoir verſe un torrent de pleurs.

LÉANDRE.

Que m'importe!

FRONTIN.

On s'empreſſe à calmer ſes douleurs:
La gloire l'aiguillonne; elle ſe tranquilliſe,
Puis chante, danſe, rit, à la fin vous mépriſe.

LÉANDRE.

Ah! tant mieux.

FRONTIN.

Mais l'amour rapelle ſon dépit,

Qui juſques à tel point la preſſe, la ſaiſit,
Que par le prompt effet de ſa noire furie . . .

LÉANDRE.

Comment donc, elle meurt!

FRONTIN.

Non, elle ſe marie.
Quel courage, monſieur!

LÉANDRE.

Peſte ſoit du faquin.
J'ai craint que ce récit n'eût une triſte fin.

FRONTIN.

Vous perdre, & pour époux prendre un vieux aſthmatique,
N'eſt-ce pas là pour elle une fin bien tragique!

LÉANDRE.

Mon père n'a plus lieu de traverſer mes vœux.

FRONTIN.

Non; mais tout eſt céans fort contraire à vos feux:
Damon & la Baronne ont fait le diable à quatre,
Et le mari, dit-on, n'oſe plus les combattre.

LÉANDRE.

Je le crois, mais j'eſpère au pouvoir de l'amour,
Et Liſette me flatte encor d'un doux retour.

FRONTIN.

Montrez-vous.

LÉANDRE.

Attendons.

FRONTIN.

C'eſt un point néceſſaire;
Car enfin, que ſait-on! ſi monſieur votre père,

Voyant qu'il n'a de vous aucun avis par moi,
Alloit venir ici.

LÉANDRE.

Le crois-tu?

FRONTIN.

Je le croi.
Voulez-vous qu'il vous trouve en ce bel équipage?

LÉANDRE.

Je saurai l'éviter, & je serois peu sage
Si je desabusois Richesource d'abord:
Sa poursuite céans m'est nécessaire encor.
Aux yeux de Marianne il faut enfin paroître,
Mais sans me découvrir à mon prétendu maître.
Il vient; as-tu porté chez toi tous mes habits?
Je te l'avois dit.

FRONTIN.

Oui.

LÉANDRE.

Vas-y donc, je te suis.

SCENE II.

LÉANDRE, RICHESOURCE.

RICHESOURCE.

BRAVER à tous momens un homme de ma trempe!
Quoi, morbleu! devant lui prétend-il que je rampe!
Et se croit-il en droit de me traiter en fat,
Et de m'exclure ainsi pour un vieux marquisat!

LÉANDRE.

Vous parlez de Damon !

RICHESOURCE.

Ah ! c'eſt toi, Lafontaine.
Oui, je veux m'en venger, ou mourir à la peine.
Nous nous meſurerons. Il va voir aujourd'hui
Que je ſuis par le cœur auſſi noble que lui.

LÉANDRE.

Quel eſt votre deſſein !

RICHESOURCE.

Mon deſſein ! de me battre
Un contre un, deux à deux, ou quatre contre quatre,
Comme il voudra : je dois réparer mon honneur,
Et rabaiſſer l'orgueil de ce petit ſeigneur.
Vois-tu bien cette épée !

LÉANDRE.

Ah ! quelle énorme brette !

RICHESOURCE.

Je l'atteindrai de loin ce mignon de toilette :
Dès qu'il verra cette arme il parlera plus bas,
Je t'en réponds.

LÉANDRE.

Ma foi, ne vous y fiez pas.
Damon a du courage, & la plus longue épée
N'eſt rien, ſi par le cœur elle n'eſt ſecondée.

RICHESOURCE.

Du cœur ! en manque-t-on lorſque l'on eſt marquis !

LÉANDRE.

Quelquefois.

RICHESOURCE.

Je ſuis donc un lâche, à ton avis !

L E' A N D R E.

Non ; mais il faut un peu vous consulter vous-même.

R I C H E S O U R C E.

Sur quoi ?

L E' A N D R E.

Vous sentez-vous une valeur extrême ?

L'avez-vous éprouvée en quelque occasion ?

R I C H E S O U R C E.

Bon, je me suis battu vingt fois comme un lion.

L E' A N D R E.

Quoi, l'épée à la main ?

R I C H E S O U R C E.

Non ; mais je te proteste . . .

L E' A N D R E.

Ah, c'est au pistolet.

R I C H E S O U R C E.

Au pistolet ! la peste,

Je crains trop l'arme à feu. J'ai fait vingt fois assaut

Contre mon maître d'arme & contre son prevôt ;

Je sais pousser de tierce, & de quarte, & de quinte.

L E' A N D R E *mettant l'épée à la main.*

Oui, mais cet objet-ci donne bien plus de crainte.

Quand Damon en fureur s'avancera sur vous.

(il lui allonge une botte, & Richesource fuit.)

Ah, ah !

R I C H E S O U R C E.

Oh ! j'ai déjà perdu tout mon courroux.

A te dire le vrai, cette pointe me choque ;

Je sens à son aspect ma valeur équivoque.

Qui voudra se signale en ces nobles combats ;

Mais quand la pointe en eſt, je ne m'y frotte pas.

L E' A N D R E.

N'allez donc point vous battre.

R I C H E S O U R C E.

Ah morbleu, c'eſt dommage,
Car un fleuret en main je me ſens du courage;
Mais toi, tu me parois un fort brave garçon,
Tu pourrois me venger.

L E' A N D R E.

Et de quelle façon,
Monſieur!

R I C H E S O U R C E.

J'ai mon couſin le comte de Bienville,
Qui dans peu, de province, arrive en cette ville;
Sa perſonne, à coup ſûr, n'eſt point connue ici.
T'y connoit-on!

L E' A N D R E.

Moi! point. Quel ſujet...

R I C H E S O U R C E.

Le voici.
Si tu veux du couſin faire le perſonnage,
Et t'offrir ſous ſon nom dans un riche équipage,
Tu pourras à coup ſûr m'être d'un grand ſecours.
J'irai dire au Baron que depuis quelques jours
Mon couſin eſt ici, & qu'ayant vû ſa fille,
Il brûle autant que moi d'entrer dans ſa famille;
Que ma ſeule pourſuite arrêtoit ſon deſſein;
Mais que comme je vois que je m'empreſſe en vain;
Que pour moi Marianne a de la répugnance;
Que d'ailleurs mon couſin eſt de haute naiſſance,

Riche,

Riche, bien fait; j'ai pris la résolution
De lui céder ma place & ma prétention.

LÉANDRE.

Qu'en résultera-t-il?

RICHESOURCE.

Le Baron est facile;
Il appuiera d'abord le comte de Bienville.
Tu paroîtras. Damon enragé contre toi,
Prétendra te traiter comme il m'a traité, moi:
C'est alors qu'il faudra signaler ta vaillance,
Le rosser comme un diable & hâter ma vengeance.

LÉANDRE.

Ce projet me paroît assez bien inventé.

RICHESOURCE.

Il ne tiendra qu'à toi qu'il soit exécuté.

LÉANDRE.

J'y consens volontiers.

RICHESOURCE.

Que ma joie est extrême!

LÉANDRE.

Vous servir en ceci, c'est me servir moi-même.

RICHESOURCE.

Pourquoi!

LÉANDRE.

Vous en saurez quelque jour la raison.
Je vais me préparer. Allez voir le Baron.
Il faut tout au plus tôt entamer cette affaire.
Vantez bien le cousin.

RICHESOURCE.

C'est ce que je vais faire.

SCENE III.

LÉANDRE, VALÉRE.

VALÉRE *entre en rêvant.*

J'AI pû lui pardonner! ah! je dois en rougir.

LÉANDRE *ſans le voir.*

A Marianne enfin je puis me découvrir
Sans que l'on me connoiſſe, & toute ma reſſource...

VALÉRE *aperçoit Léandre.*

Que cherchez-vous ici?

LÉANDRE.

Monſieur de Richeſource
Mon maître.

VALÉRE.

Comment donc, vous êtes ſon valet!

LÉANDRE.

Oui, monſieur.

VALÉRE.

Je vous plains.

LÉANDRE.

C'eſt ſans aucun ſujet.
Quoi que la ſervitude ait de deſagréable,
Elle n'a rien chez lui qui ne ſoit ſupportable.

VALÉRE.

Rarement de ſon maître un valet parle ainſi:
Votre réponſe veut que je m'explique ici.
Je ne vous ai pas plaint de ſervir un tel maître;
Mais je plains votre état; & ſans trop vous connoître,

Par votre air, vos diſcours, je juge tout d'abord
Que vous mériteriez ſans doute un meilleur ſort.

LÉANDRE.

Vous m'honorez beaucoup. En effet, je puis dire
Que je n'étois pas né pour ſervir; j'en ſoupire :
Mais peut-être qu'un jour je ſerai plus heureux,
Et que l'amour auſſi comblera tous vos vœux.
Vous aimez Iſabelle, Iſabelle vous aime.

VALÉRE.

Comment le ſavez-vous ?

LÉANDRE.

Je le ſais d'elle-même,
Ou du moins de ſon frère, & cette aimable ſœur
Vient de lui confier le ſecret de ſon cœur.
Je vous dirai bien plus.

VALÉRE.

Quoi donc !

LÉANDRE.

C'eſt qu'Iſabelle
Avoit cru qu'aujourd'hui vous viendriez chez elle.

VALÉRE.

Ah ! faut-il qu'un ami . . .

LÉANDRE.

Je vois votre embarras :
Vous ménagez Damon ; il ne mérite pas
Que pour lui vous fuyiez une aimable maîtreſſe,
Digne objet de vos ſoins & de votre tendreſſe.

VALÉRE.

Je vais lui proteſter . . .

LÉANDRE.

Différez un moment.

VALERE.

Pourquoi ?

LEANDRE.

C'eſt que Clitandre eſt chez elle à préſent.

VALERE.

Clitandre ?

LEANDRE.

Il eſt ami de Damon ; je m'étonne . . .

VALERE.

Je connois fort ſon nom, mais non pas ſa perſonne.

LEANDRE.

C'eſt ce mari jaloux, qui, hier au ſoir au bal,
Crut qu'elle étoit ſa femme, & la traita ſi mal.

VALERE.

Ah ! qu'entends-je !

LEANDRE.

Il a ſu que c'étoit Iſabelle,
Et s'eſt venu d'abord excuſer auprès d'elle.
Du fracas qu'il a fait il accuſe Damon,
Dont un avis ſecret l'avoit mis en ſoupçon :
Il dit que c'eſt à tort qu'on accuſoit ſa femme,
Qui s'eſt juſtifiée ; & cette jeune dame
Sachant que c'eſt Damon qui vouloit l'outrager,
Veut le perdre céans afin de ſe venger.

VALERE.

Quelque indigne qu'il ſoit de l'appui de ma mère,
Je m'en vais le preſſer d'appaiſer cette affaire.
Adieu ; faites qu'ici je puiſſe vous revoir.

LEANDRE *ſeul.*

Tout ſemble concourir à me rendre l'eſpoir.

SCENE VI.

LEANDRE, LISETTE.

LISETTE.

AH ! vraiment, voici bien une autre comédie ;
Il nous vient un mari de baſſe Normandie.
Qui diable eſt ce couſin qu'on veut nous préſenter !
Ce comte de Bienville eſt propre à tout gâter.
Le Baron qui connoît ſon bien & ſa naiſſance,
Vient de faire ſerment d'uſer de ſa puiſſance
Pour conclurre avec lui, s'il le veut, dès ce jour ;
Et ceci pourroit bien vous perdre ſans retour.
Vous deviez l'empêcher.

LEANDRE.

L'empêcher ! au contraire,
Je ſerai le couſin.

LISETTE.

Vous !

LEANDRE.

Moi.

LISETTE.

J'entends l'affaire.

LEANDRE.

Je reviens à l'inſtant, gardez bien le ſecret,
Et ſur-tout préparez le ſuccès du projet :
Vous ſaurez les raiſons . . .

LISETTE.

Je comprends votre adreſſe.
Allez, je vais ſonder le cœur de ma maîtreſſe.

SCENE V.

LISETTE *ſeule.*

ON ne peut rien de mieux, & nous pourrons ſavoir...

SCENE VI.

MARIANNE, LISETTE.

MARIANNE.

AH, Liſette!

LISETTE.

Quoi donc?

MARIANNE.

Je ſuis au deſeſpoir.
Tu ſais qu'on me propoſe un nouveau mariage?

LISETTE.

Vraiment, j'y vois pour vous un fort gros avantage.

MARIANNE.

Du jour au lendemain je me livrerai, moi,
Sans connoître celui qui recevra ma foi?

LISETTE.

Ne vous alarmez point, je vous réponds d'avance,
Que vous aurez tous deux bien-tôt fait connoiſſance.

MARIANNE.

D'un grand nom, d'un grand bien, je fais fort peu de cas,
Si le cœur & l'eſprit ne les relèvent pas.

LISETTE.

Trouvez-vous en Damon de quoi vous ſatisfaire?

MARIANNE.

Liſette, avec douleur j'y vois tout le contraire.
J'avois cru tout au moins le pouvoir eſtimer,
Ayant perdu celui qui m'avoit ſû charmer;
Mais je l'ai mal connu : plus notre hymen s'apprête,
Et moins je m'applaudis d'une telle conquête.
Faut-il t'avouer tout? je ſens inceſſamment
Mon cœur s'intéreſſer pour mon premier amant.
Je voulois par l'oubli punir le ſien, Liſette;
Mais plus il me néglige, & plus je le regrette.

LISETTE.

Ma foi, vous me charmez quand vous parlez ainſi:
Peut-être votre amant n'eſt-il pas loin d'ici.
J'ai des preſſentimens dont je veux vous inſtruire,
Et j'avois négligé tantôt de vous les dire.

MARIANNE.

Non, j'ai lieu de penſer que Léandre me fuit,
Liſette.

LISETTE.

Cependant je l'ai vû cette nuit.

MARIANNE.

Cette nuit!

LISETTE.

En dormant, je fais de jolis ſonges
Quelquefois, & ſouvent ce ne ſont point menſonges.
Je gage qu'à l'inſtant je vous fais ſon portrait.

MARIANNE.

Voyons.

LISETTE.

Il m'a paru fort grand & fort bien fait.

MARIANNE.

Bon ; enſuite.

LISETTE.

Il avoit une perruque blonde,
De grands yeux, & les dents les plus belles du monde,
Une bouche vermeille, un teint vif & charmant,
Les traits fort réguliers, un air tendre & touchant,
Un fort beau ſon de voix, une jambe très-fine,
Un air aiſé, très-noble.

MARIANNE.

Ah, ciel ! je m'imagine
Que je le vois encor ; le voilà tel qu'il eſt.
Te parloit-il de moi ?

LISETTE.

Croyez-vous, s'il vous plaît,
Qu'il me fût apparu s'il n'eût eu rien à dire ?
Il faut voir de quel air il contoit ſon martyre.

MARIANNE.

Pour qui ?

LISETTE.

Pour vous, madame.

MARIANNE.

Ah, douce illuſion !
Mais Lucrèce ?

LISETTE.

Eſt l'objet de ſon averſion.

MARIANNE.

Il l'a donc épouſée ?

LISETTE.

LISETTE.

Il eſt vrai, par l'uſage,
Que rarement l'amour ſurvit au mariage;
Mais ce n'eſt point cela qui vous rend votre amant:
On l'a, ſur ce ſujet, preſſé très-vainement;
La veille de la noce il s'eſt mis en campagne,
Pour venir à Paris du fond de la Bretagne.
J'ai rêvé tout cela.

MARIANNE.

Que n'en vois-je l'effet!

LISETTE.

Bon, j'ai ſongé de plus qu'il s'étoit mis valet,
Pour dépayſer ceux qui le cherchent peut-être,
Et pour venir céans ſans ſe faire connoître.

MARIANNE.

Quelle fidélité! mais pourquoi me flatter?
Tout ceci n'eſt qu'un ſonge.

LISETTE.

Il peut s'exécuter.

MARIANNE.

Et ce couſin, Liſette?

LISETTE.

Il faut vous en défaire,
A moins que par haſard il n'ait de quoi vous plaire.

MARIANNE.

Tu peux compter d'avance...

LISETTE.

Hé, ne jurons de rien.

MARIANNE.

Pourquoi?

LISETTE.

J'ai vû quelqu'un qui m'en a dit du bien.

MARIANNE.

Il n'importe.

LISETTE.

Et ſelon ce que j'en viens d'apprendre,
Il peut fort bien tenir la place de Léandre.

MARIANNE.

Après ce que tu ſais, c'eſt vouloir m'outrager
Que de croire qu'un autre . . .

LISETTE.

Et moi je vais gager
Que vous applaudiſſant de vous en voir aimée,
Si-tôt qu'il paroîtra, vous en ſerez charmée.

MARIANNE.

Ah ! finiſſons, de grace, un ſemblable diſcours.
J'attendois de ta part un utile ſecours ;
Mais puiſqu'à mon amour tu te montres contraire,
J'ai honte de l'aveu que je viens de te faire.
Pourquoi de mon amant viens-tu m'entretenir,
Si pour d'autres que lui tu veux me prévenir !

LISETTE.

C'eſt que ce couſin-là mérite bien qu'on l'aime.

MARIANNE.

Non, Liſette, fût-il plus beau que l'Amour même,
Plus charmant que Léandre, & c'eſt dire encor plus,
Ses ſoins pour l'effacer ſeroient tous ſuperflus.

LISETTE.

Ah vraiment, s'il ſavoit ce que je viens d'entendre,
Il auroit bien-tôt pris le parti qu'il doit prendre.

MARIANNE.

Empêche, ſi tu peux, le couſin de me voir.

LISETTE.

Je n'en ai le deſſein, ni même le pouvoir;
Mais je vous promets bien que je m'en vais l'inſtruire
De tout ce qu'à l'inſtant vous venez de me dire.

SCENE VII.

MARIANNE *ſeule.*

C'EST beaucoup d'avoir pû la porter à ce point,
Et s'il eſt galant homme, il n'inſiſtera point.

SCENE VIII.

Le BARON, MARIANNE.

Le BARON.

MA fille, vous ſavez quel époux je vous donne,
On en dit mille biens; mais il doit en perſonne
Venir ici tantôt, à ce que l'on m'a dit:
Voyez s'il vous convient; vous avez de l'eſprit,
Et vous en jugerez beaucoup mieux que tout autre:
Ma réſolution ſuivra de près la vôtre,
Vous ne ſerez contrainte en rien ſur ſon ſujet;
Mais ſi vous le goûtez, je ſuivrai mon projet.
Hors Damon que j'exclus, & que je dois exclure,
Sans avoir votre aveu je ne veux rien conclure.

MARIANNE.

Et moi, loin d'abuſer de toutes vos bontés,
Je ne me réglerai que ſur vos volontés.

Le BARON.

C'eſt bien répondre; adieu, je ſors pour une affaire
Où Lyſimon m'écrit que je ſuis néceſſaire.
Un de ſes bons amis eſt arrivé chez lui,
Et ſouhaiteroit fort me parler aujourd'hui;
Je vais voir ce que c'eſt, & reviens tout à l'heure.

SCENE IX.

MARIANNE, LISETTE.

LISETTE.

PLACE, place au couſin.

MARIANNE.

Il vient donc!

LISETTE.

Oui, je meure
Si j'ai jamais vû rien de ſi charmant: ma foi,
Si vous n'en voulez point, je le prendrai pour moi.

SCENE X.

MARIANNE, LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE.

DOIS-je chercher, madame, ou fuir votre préſence!
Puis-je me préſenter après ſix mois d'abſence!

M'avez-vous oublié! me reconnoiſſez-vous!
M'eſt-il permis encor d'embraſſer vos genoux!

MARIANNE.

Dans quel étonnement cet incident me plonge!
Je doute ſi je veille.

LISETTE.

Ai-je fait un bon ſonge?

MARIANNE.

Liſette, ſoûtiens-moi.

LISETTE.

D'où vient cette vapeur?
Eſt-ce que le couſin vous fait ſi grande peur!

LÉANDRE.

Ouvrez les yeux, madame, ou votre amant expire.

MARIANNE.

Ah! Léandre, eſt-ce vous!

LÉANDRE.

Je n'oſe vous le dire.

MARIANNE.

C'eſt Léandre, mes yeux le retrouvent en vous,
Et mon cœur me le dit par des tranſports ſi doux...

LÉANDRE.

O ciel! en ma faveur vous parle-t-il encore?

MARIANNE.

Je vous aime toûjours.

LÉANDRE.

Et moi, je vous adore.
Mais puis-je me flatter d'être cher à vos yeux,
Lorſque vous écoutez un rival odieux!

MARIANNE.

Mais vous, qu'un père avoit deſtiné pour une autre,

En doutant de mon cœur, me gardez-vous le vôtre!
Eſtes-vous libre encor!

L E' A N D R E.

J'aurois péri cent fois,
Pluſtôt que d'obéir à de ſi dures loix :
Oui, je ſuis tout à vous.

M A R I A N N E.

Et moi je vous déclare
Que je mourrai cent fois pluſtôt qu'on nous ſépare.
Je vous vois, vous m'aimez, je vous donne ma foi
Que nul autre que vous ne m'obtiendra de moi.

L E' A N D R E.

Des maux que j'ai ſoufferts, trop douce récompenſe,
Vous me rendez le jour, me rendant l'eſpérance.

L I S E T T E.

Comment donc! ce couſin eſt Léandre en effet!

M A R I A N N E.

Tu le ſavois, Liſette.

L I S E T T E.

Oui, vous êtes au fait.
Mon ſonge, que tantôt vous aviez peine à croire,
Eſt une vérité; voilà toute l'hiſtoire.
Par ce détour adroit j'ai trouvé le moyen
De ſonder votre cœur, en vous ouvrant le ſien.
Vous vous aimez toûjours, la choſe eſt très-certaine,
Songeons à vous unir par une étroite chaîne;
Mais pour venir à bout d'un ſi juſte deſſein,
Le mal eſt qu'il faut faire encor bien du chemin.

SCENE XI.

MARIANNE, LEANDRE, RICHESOURCE, LISETTE.

RICHESOURCE *à Marianne.*

Puisque je n'ai pas pû vous donner dans la vûe,
Vous allez de ma main du moins être pourvûe;
Mon cousin ... le voici: peste qu'il est paré!
Comment le trouvez-vous?

MARIANNE.

Il est fort à mon gré.

RICHESOURCE.

Quoi, sérieusement?

LISETTE.

Oh, la chose est très-sûre:
Dès qu'on sera d'accord, ils sont prêts à conclure.

RICHESOURCE *à Marianne.*

Tout de bon?

MARIANNE.

Oui, monsieur.

RICHESOURCE.

Ventrebleu, le cousin
En peu de temps, me semble, a bien fait du chemin.

MARIANNE.

Vous avez des parens d'un mérite suprême;
A peine les voit-on, qu'aussi-tôt on les aime.

LISETTE.

Oh, pour cela, monsieur est bien apparenté:

Mais n'admirez-vous pas ſa généroſité !
Il vous offre ſa main, ce don vous importune ;
Il veut, bon gré, mal gré, faire votre fortune.
Que fait-il ! il vous donne un couſin, un époux,
Que l'amour, tout exprès, avoit formé pour vous.
En vérité, monſieur, ce procédé m'enchante.

MARIANNE.

Vous verrez à quel point je ſuis reconnoiſſante,
Et combien vos préſens me ſont chers.

RICHESOURCE.

Cet aveu . . .

LISETTE.

N'auriez-vous point, pour moi, quelque arrière-neveu !
J'aime bien vos parens.

RICHESOURCE.

L'eau te vient à la bouche.

(à Marianne.)

Enfin, pour ce garçon vous n'êtes point farouche !

MARIANNE.

Si je l'ai pour époux, vous comblerez mes vœux.

LÉANDRE *lui baiſant la main.*

Vous me charmez, madame, & je ſuis trop heureux . . .

RICHESOURCE *le tirant.*

Monſieur mon cher couſin, vous allez un peu vîte.
Bride en main, s'il vous plaît, ou retournez au gîte.

LÉANDRE.

De quoi vous plaignez-vous ! vous l'avez ſouhaité.

RICHESOURCE.

Oui, mais je vois ici certaine privauté,

Dans

Dans un premier abord, que j'ai peine à comprendre;
Et ...

LISETTE.

C'eſt la ſympathie, on ne peut s'en défendre;
Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt ...

RICHESOURCE.

J'ai le chagrin
De voir que de plein ſaut on ſe livre au couſin;
Et moi, tout franc, je joue un fort ſot perſonnage.

LE'ANDRE *tirant Richeſource à l'écart.*

Je fais bannir Damon; que faut-il davantage!
Si vous parlez encore, adieu notre projet.

RICHESOURCE.

Mais puis-je lui laiſſer épouſer mon valet!
Car au train qu'elle prend, elle eſt fille à le faire.

LE'ANDRE.

Ne vous alarmez pas, je conduirai l'affaire
A ſon point, & bien-tôt...

SCENE XII.

MARIANNE, DAMON, LE'ANDRE, RICHESOURCE, LISETTE.

DAMON *à Marianne.*

Mes ſoins ont réuſſi,
Valère en ma faveur s'eſt enfin radouci,
Et j'ai ſi bien promis de ne jamais médire,
Qu'il n'empêchera point le bonheur où j'aſpire.
Que vois-je! Richeſource eſt encore en ces lieux!

RICHESOURCE.

Oh ! je ne ſuis pas prêt à faire mes adieux ,
Et voilà mon couſin, qui charmé de madame,
Vient auſſi de lui faire un aveu de ſa flamme.
Nous allons épouſer, l'un ou l'autre, s'entend,
Et cela ſans délai, dès aujourd'hui.

DAMON.

Comment !
C'eſt-là votre couſin !

RICHESOURCE.

Oui, mon couſin lui-même,
Beau, jeune, bien tourné, d'une valeur extrême ;
Il vous en convaincra bien-tôt par les effets.

DAMON.

Ah, ah, de vos parens vous faites vos valets !
Mais je ſuis maintenant au fait de cette affaire :
Monſieur étoit neveu de défunt votre père,
Et par cette raiſon je ne m'étonne pas
Si vous l'avez tiré d'un étage ſi bas.
Heureuſement pour vous il eſt d'une figure
A cacher aiſément une naiſſance obſcure.
Des financiers-marquis j'admire le bonheur,
Ils ont mille parens qui leur font peu d'honneur,
Mais pour les déguiſer leur méthode eſt ſi fine,
Qu'on ignore bien-tôt quelle eſt leur origine.
Cependant je ſuis las de pareils concurrens ;
Renvoyez ce marquis & ſes nobles parens,
Ou ſi vous refuſez de punir leur audace,
Je ſaurai les contraindre à me quitter la place.

LÉANDRE *fièrement.*

Doucement, s'il vous plaît, vous me connoiſſez mal.
Je vous ai ce matin menacé d'un rival :
Vous le voyez en moi, prêt à vous ſatisfaire.

RICHESOURCE.

Sachez qu'il eſt neveu de madame ma mère,
Noble par conſéquent tout auſſi-bien que vous.

LÉANDRE.

Je me ferai bien-tôt connoître aux yeux de tous,
Et mon nom...

RICHESOURCE.

Pour trancher un diſcours inutile,
C'eſt monſieur mon couſin le comte de Bienville.

DAMON.

Lui! comment, vous oſez vous donner un tel nom!
Vous voulez impoſer à monſieur le Baron!
Certes, je ſuis ſurpris d'une telle impudence;
Le comte de Bienville eſt de ma connoiſſance,
Et nous avons ſervi tous deux en même temps.

RICHESOURCE.

Ce diable d'homme-là connoît tous mes parens.

DAMON.

Le comte de Bienville eſt un baſſet fort mince,
Qui ſent de deux cens pas le noble de province,
Homme de peu d'eſprit, aſſez plein de valeur,
Fort grand fripon au jeu, du reſte homme d'honneur:
Le voilà tel qu'il eſt, puiſqu'il faut vous inſtruire.

MARIANNE.

Vous aviez tant promis de ne jamais médire!
Adieu, je ne puis plus vous voir à tous momens
Déchirer tout le monde & fauſſer vos ſermens.

DAMON.

Madame, permettez que je me juſtifie.

MARIANNE.

Vous me parlez en vain.

DAMON.

Il y va de ma vie,

(à Léandre.)

Je ne vous quitte point. Nous nous verrons tantôt,
Et je ſaurai vous faire expliquer comme il faut.

LE'ANDRE.

Loin de vous éviter, je m'en vais vous attendre.

SCENE XIII.

LE'ANDRE, RICHESOURCE.

LE'ANDRE.

Vous voyez que Damon n'a plus rien à prétendre;
Mais je crains la Baronne, & pour parer ſes coups,
Il faut gagner Valère, & qu'il parle pour nous.

RICHESOURCE.

Comment faire!

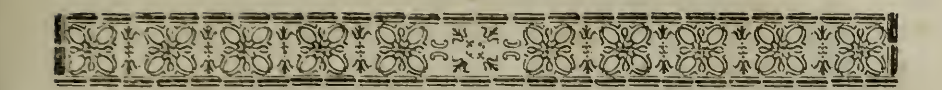
LE'ANDRE.

Allons voir un moment Iſabelle,
Et tâchons de le faire expliquer avec elle.

RICHESOURCE.

C'eſt bien dit: juſqu'au bout je ſuivrai mon projet,
Et je ſuis trop heureux d'avoir un tel valet.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le BARON, Le MARQUIS.

Le BARON.

QUOIQUE nous ne puiſſions encor bien nous connoître,
Et que notre amitié ne faſſe que de naître,
Je vous dirai pourtant qu'en cette occaſion
Vous marquez trop de crainte & trop d'affliction.

Le MARQUIS.

Puis-je trop m'affliger, lorſque je conſidère
Que ma dureté ſeule a cauſé ma miſère,
Et le malheur d'un fils qui méritoit d'avoir
Un père qui ſût mieux uſer de ſon pouvoir!
Ah! j'ai trop mérité la douleur qui m'accable.
Il aimoit votre fille autant qu'elle eſt aimable :
Pour vaincre, pour forcer ſon inclination,
J'ai tout fait, tout tenté : vaine précaution !
Il m'a trompé; mais loin de blâmer ſa conduite,
Je conviens qu'il me rend les maux que je mérite.

Le BARON.

J'eſpère que bien-tôt vous en verrez la fin.

Le MARQUIS.

Puiſqu'il n'eſt point céans, vous l'eſpérez en vain :
A d'éternels regrets ſa fuite me condamne.

Le BARON.

Je vais ſur ce ſujet parler à Marianne ;
Elle ſait que ma femme a fait choix de Damon,
Et veut le ſoûtenir contre droit & raiſon :
Ce motif a pû ſeul l'engager au ſilence ;
Et Léandre d'ailleurs, craignant votre vengeance,
A pû venir céans, & ſe cacher ſi bien,
Qu'ils ſe ſoient vûs tous deux ſans qu'on en ait ſu rien.

Le MARQUIS.

Plût au ciel !

Le BARON.

Je m'en vais éclaircir ce myſtère ;
Pour en venir à bout, je ſais ce qu'il faut faire.

Le MARQUIS.

Moi je vais un moment rejoindre Lyſimon,
Nous reviendrons enſemble.

Le BARON.

Allez.

SCENE II.

Le BARON, DAMON.

DAMON.

C'EST le Baron !
Je veux adroitement gagner ſa confiance.

Puis-je vous demander un moment d'audience,
Monſieur!

Le BARON *(à part.)*

Très-volontiers. J'entrevois ſon deſſein,
Il veut me régaler aux dépens du prochain.

DAMON.

J'ai toûjours eu pour vous une eſtime ſincère,
Et vous reſpecte encor comme mon propre père.

Le BARON.

Très-obligé, monſieur.

DAMON.

Vous le méritez bien.

Le BARON *à part.*

Il a beau me flatter, il n'avancera rien.

DAMON.

En effet, qui pourroit n'en uſer pas de même!
On voit briller en vous un mérite ſuprême:
Tout ce que vos aïeux ont eu ſéparément,
L'honneur, la probité, l'eſprit, l'entendement,
La droiture du cœur, la vertu, le courage,
Tout cela forme en vous un parfait aſſemblage,
Qui vous fait en tous lieux à tel point admirer,
Qu'un flatteur ſur cela ne peut exagérer.

Le BARON *à part.*

Ce diſcours juſqu'ici ne peut bleſſer perſonne.

DAMON.

Quoique vous rejetiez tout l'encens qu'on vous donne,
Que votre modeſtie, une fois ſeulement,
De ce que vous valez convienne franchement.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſais qu'on l'irrite,
Dès qu'on veut devant vous louer votre mérite;
Mais il faut, dût ſur moi tomber votre courroux,
Que je vous diſe ici ce que j'admire en vous.

Le BARON *à part.*

Ce garçon-là, vraiment, a de la politeſſe.

(haut.)

Finiſſez votre éloge.

DAMON.

Oh! je ne puis ſans ceſſe
Me priver du plaiſir d'encenſer vos vertus.

Le BARON.

Vous vous êtes bien tard aviſé là-deſſus.

DAMON.

C'eſt que ...

Le BARON.

Je ſais fort bien que vous aimez ma fille.
Vous avez juſqu'ici ménagé ma famille;
A ma femme ſur-tout vous faites votre cour:
Vous ne m'avez pas dit un mot juſqu'à ce jour.

DAMON.

Je craignois d'offenſer madame la Baronne.

Le BARON.

Comment donc l'offenſer?

DAMON.

O l'étrange perſonne!
Veut-on marquer pour vous quelque ménagement!
C'eſt vouloir s'expoſer à ſon reſſentiment.
Vous lui laiſſez ici l'autorité ſuprême:
On cherche ſon appui, blâmez-vous-en vous-même.

Le BARON.

Le BARON.

Il a parbleu raiſon, je ſuis un pauvre eſprit.

DAMON.

C'eſt ce qu'à tout moment la Baronne me dit.

Le BARON.

L'inſolente!

DAMON.

Après tout, eſt-il rien plus infâme
Que d'être abſolument gouverné par ſa femme?
C'eſt l'unique défaut que je voyois en vous;
J'en ai gémi cent fois. Il me ſera plus doux
De tenir mon bonheur d'un homme reſpectable,
Monſieur, que d'une femme auſſi déraiſonnable.

Le BARON.

Vous la connoiſſez bien.

DAMON.

Si je la connois, moi!
Voulez-vous que je parle ici de bonne foi?

Le BARON.

Vous me ferez plaiſir.

DAMON.

J'entrevois avec peine
Juſques où va pour vous ſon mépris & ſa haine.
A toute heure du jour elle médit de vous;
Cela me met ſouvent dans un ſi grand courroux...

Le BARON.

C'eſt un diable.

DAMON.

Il eſt vrai. Je lui faiſois entendre
Qu'il falloit votre aveu pour être votre gendre.

Son orgueil fut ſi bien piqué de ce diſcours,
Que nous fumes brouillés pendant deux ou trois jours;
Et je ne pûs jamais finir notre querelle,
Qu'en avouant tout net que vous dépendiez d'elle;
Bien réſolu pourtant de ne conclure point,
Si je n'obtenois pas votre aveu ſur ce point.

Le BARON.

C'eſt que vous ſentez bien qu'au fond je ſuis le maître.

DAMON.

Non, vous ne l'êtes pas, mais vous devriez l'être.

Le BARON.

Me diriez-vous cela devant ma femme?

DAMON.

Bon!
Je ſerois dès l'inſtant exclus de la maiſon.
Sur ſes droits prétendus vous ſavez qu'elle eſt vive;
Et comme elle eſt dévote, elle eſt vindicative.
Quelle dévotion, qui ne peut corriger
La colère, l'orgueil, l'ardeur de ſe venger!
Qui ne met dans l'eſprit égard ni bienſéance,
Foule aux pieds les devoirs, uſurpe la puiſſance,
Et qui n'a d'autre effet qu'un grave extérieur,
Laiſſant les paſſions les maîtreſſes du cœur!

Le BARON.

La voilà trait pour trait.

DAMON.

Si cela vous irrite...

Le BARON.

Oh, point; vous la louez comme elle le mérite.

Si je puis une fois faire un effort ſur moi,
Je la rangerai bien.

DAMON.

Vous m'excuſez, je croi,
De ce que je me prête à ſon humeur bizare,
Puiſque mes ſentimens, qu'ici je vous déclare,
Sont tels que vous devez en être ſatisfait.

Le BARON.

Oui, monſieur, j'en ſerois fort content en effet,
Et je ſens que bien-tôt vous m'auriez gagné l'ame,
Si vous ne médiſiez jamais que de ma femme.

DAMON.

Oh, je ne médis plus, j'ai pris cela ſur moi.

Le BARON.

Et que faites-vous donc! Parlons de bonne foi,
Jamais où vous ſerez on ne vivra tranquille.
Ma femme ne veut point du comte de Bienville,
Elle vient même encor de me jurer tout net,
Qu'elle ne démordroit jamais de ſon projet:
Pour ne point m'emporter j'ai gardé le ſilence,
Mais à la fin, parbleu, je perdrai patience.
Pour ne nous point forcer à quelque éclat fâcheux,
Daignez porter ailleurs & vos ſoins & vos vœux;
C'eſt moi qui vous en prie & qui vous fais excuſe
Si...

DAMON.

Mais puis-je ſouffrir qu'un fripon vous abuſe!

Le BARON.

Comment donc, on m'abuſe!

DAMON.

Oui, je puis le prouver,
Et je le prouverai, quoi qu'il puiſſe arriver.
Ce couſin prétendu, qu'on vous offre pour gendre,
Sous un nom ſuppoſé cherchoit à vous ſurprendre.
Moi qui connois le Comte, & qui l'ai vû cent fois,
J'ai confondu tantôt l'impoſteur, & je vois ...

Le BARON.

Oh, oh! quel homme donc eſt-ce que ce peut être?

DAMON.

Je ne ſais, mais dans peu je prétends le connoître.
Cependant, ce qui doit vous ſurprendre aujourd'hui,
Marianne paroît avoir du goût pour lui.
L'intrigue à démêler eſt aſſez difficile;
Mais enfin, ce n'eſt point le comte de Bienville.

Le BARON.

Certes, vous me donnez un avis important.
Adieu, monſieur, j'en vais profiter à l'inſtant.

(à part.)

C'eſt notre jeune amant, je n'en fais aucun doute.

SCENE III.

DAMON *ſeul.*

J'AI le plaiſir du moins de les mettre en déroute.
Le bon homme a ſaiſi l'avis avec ardeur.

SCENE IV.

La BARONNE, DAMON.

DAMON.

MADAME, vous ſaurez . . .

La BARONNE.

Ecoutez-moi, monſieur.

Ma fille . . . je n'ai pas la force de le dire . . .

(ils s'aſſeyent.)

Aſſeyons-nous, de grace, il faut que je reſpire.

DAMON.

Qu'a donc fait Marianne?

La BARONNE.

Ah! j'en mourrai, je croi.

DAMON.

Vous m'effrayez beaucoup.

La BARONNE.

Croiriez-vous, monſieur . .

DAMON.

Quoi!

La BARONNE.

Qu'elle vient de me dire, à moi qui ſuis ſa mère . . .
Oh je l'étranglerois, tant je ſuis en colère.

DAMON.

Qu'a-t-elle dit enfin? ne puis-je le ſavoir?

La BARONNE.

Que ſon père céans avoit un plein pouvoir.

DAMON.

Son père! quel blaſphême!

La BARONNE.

Et qu'en fille bien ſage,
Elle avoit réſolu, touchant ſon mariage,
De ſuivre ſes avis & ſon intention.
Eſt-ce donc là le fruit de l'éducation
Que j'ai toûjours pris ſoin de lui donner moi-même!

SCENE V.

VALERE, La BARONNE, DAMON.

VALERE *à part.*

LE voici juſtement, & ma joie eſt extrême
De les trouver enſemble. Il faut les écouter.

DAMON.

Plus que jamais, madame, il faut lui réſiſter.

La BARONNE.

De mon autorité je me verrois déchue!
Un mari m'ôteroit la puiſſance abſolue!

DAMON.

Gardez-vous de ſouffrir un affront ſi ſanglant.
Par bonheur le Baron eſt un homme indolent.

La BARONNE.

Que trop.

DAMON.

Depuis dix ans il radotte, & ſurpaſſe
Tous ceux ...

La BARONNE.

Depuis dix ans! ah! vous lui faites grace;
Il radotte, monsieur, du moment qu'il est né.

DAMON.

Jusques à ce moment vous l'avez gouverné,
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il veut faire le maître:
Quoiqu'il s'y prenne mal, en effet il croit l'être.

La BARONNE.

Il croit l'être!

DAMON.

Il affecte un air de gravité,
Et vient de me parler d'un ton d'autorité ...

La BARONNE.

D'autorité!

DAMON.

Comment! il faut l'entendre dire.

La BARONNE.

Que dit-il ce vieux fou?

DAMON.

Bon, il n'en faut que rire.

La BARONNE.

Mais enfin!

DAMON.

Qu'il prétend vous matter à tel point,
Que même devant lui vous ne parlerez point.

La BARONNE.

Je ne parlerai point? o le plaisant visage!

DAMON.

Prétendre faire taire une femme si sage!

La BARONNE *se levant avec fureur.*

Allons, monsieur, allons.

DAMON.

Où voulez-vous aller!

La BARONNE.

Où! chercher mon époux & ne point déparler.

(elle retombe dans le fauteuil.)

Je vois trop d'où lui vient une telle inſolence,
Mes enfans l'ont gâté par trop d'obéiſſance;
C'eſt d'eux que vient l'affront qu'on me fait aujourd'hui.

DAMON.

Ils n'ont aucun reſpect, ni pour vous, ni pour lui,
Et leur obéiſſance eſt une hypocriſie
Pour mener leurs deſſeins ſelon leur fantaiſie.
Valère vous mépriſe, & vous l'avez gâté.
Pour moi, d'un tel ami je ſuis fort dégoûté.
Il adore Iſabelle.

La BARONNE.

Ah, l'indigne!

DAMON.

Et je gage
Qu'il prétend, malgré vous, faire ce mariage.
Il me l'a dit.

La BARONNE.

Aimer une fille ſans nom!

DAMON.

Cette fille de plus eſt fort ſotte, dit-on;
Mais ſotte glorieuſe, & qui, ſous un air prude,
Cache une humeur fort libre, un eſprit aigre & rude,
Qui vous contredira du matin juſqu'au ſoir,
Et qui par ſes grands biens prétendra vous valoir.

La BARONNE.

Ah! que l'humeur bourgeoiſe eſt ici bien dépeinte!

DAMON.

Pour Marianne, il faut que j'en porte ma plainte,
Je l'aime, & ses défauts n'ont point trompé mes yeux;
C'est un esprit changeant, léger, capricieux;
Elle a fait voir tantôt son ame toute nue;
Un valet déguisé lui donne dans la vûe:
S'il s'offroit un parti d'un étage plus bas,
Je pense que pour elle il auroit plus d'appas.

La BARONNE.

Mais n'est-ce point plustôt un gendre qu'on suppose
Pour nous dépayser! examinons la chose.
Je soupçonne en ceci quelque dessein secret;
Lisette aura, sans doute, inventé ce projet,
Et mon mari n'osant aller à force ouverte,
Ils sont tous de concert...

DAMON.

L'intrigue est découverte;
C'est cela justement.

La BARONNE.

Je vous rejoins dans peu,
Je vais pourvoir à tout, & nous verrons beau jeu.

SCENE VI.

DAMON, VALÉRE.

DAMON.

Te voilà! d'où viens-tu!

VALÉRE.

J'écoutois.

DAMON *à part.*

Ah ! qu'entends-je !

VALERE.

Vous nous avez à tous départi la louange ;
Le portrait d'Iſabelle eſt d'un beau coloris,
Et celui de ma ſœur m'a frappé, m'a ſurpris :
Tous vos coups de pinceau ſont autant de miracles.

DAMON.

Comme de tous côtés on me fait mille obſtacles . . .

VALERE.

De vos nouveaux ſermens voilà donc tout l'effet !
Pour le coup nous romprons.

DAMON.

Comment donc !

VALERE.

C'en eſt fait,
Je vais offrir ma main à l'aimable Iſabelle.

DAMON.

Tu cherchois un prétexte à me faire querelle :
Le voilà, je t'ai mis au comble de tes vœux.

VALERE.

C'eſt moi qu'il faut blâmer !

DAMON.

Le fait n'eſt point douteux,
Ton cœur me ſacrifie à ce qu'il trouve aimable,
Et s'il n'aimoit pas tant, je ſerois moins coupable.

VALERE.

Quoi ! vous oſez encor . . .

DAMON.

Finiſſons, auſſi-bien

J'appréhende l'effet d'un pareil entretien.
Contre moi vous formez une ſecrette ligue,
Mais nous aurons dans peu démêlé cette intrigue :
Malgré tous vos efforts, en dépit de ta ſœur,
J'eſpère que bien-tôt j'en ſerai poſſeſſeur.
Puiſque tout me trahit, mon ami, ma maîtreſſe,
Plus de ménagement, plus de délicateſſe.
Adieu, Valère.

VALE'RE.

Adieu.

SCENE VII.

VALE'RE *ſeul.*

Non, non, plus de retour,
Une telle amitié doit céder à l'amour.

SCENE VIII.

VALE'RE, LISETTE.

LISETTE.

Damon ſort d'avec vous, il ſe plaint, il murmure;
Qu'eſt-ce qu'il s'eſt paſſé?

VALE'RE.

Liſette, je te jure
Que de lui pour jamais me voilà dégagé.

LISETTE.

J'entends, ce galant homme a reçû ſon congé.

VALERE.

Tu l'as dit. J'abandonne un ami de la forte.

LISETTE.

Il n'a donc qu'à chercher le chemin de la porte.
Tantôt en bonne forme & très-distinctement
Nous l'avons régalé du même compliment.
Si madame pouvoit . . .

VALERE.

J'ai du crédit sur elle,
Je la détromperai. Je cours chez Isabelle,
Et veux . . .

LISETTE.

Pour la trouver vous n'irez pas bien loin,
Elle est chez votre sœur; nous avons pris le soin
De lui rendre visite, & l'avons amenée
Pour venir avec nous passer l'après-dînée.

VALERE.

Je vois bien que le ciel la destine pour moi,
Et je lui vais offrir & mon cœur & ma foi.

SCENE IX.

LISETTE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

Enfin me voilà seule avec vous, je respire.

LISETTE.

Comment donc! avez-vous quelque chose à me dire?

JAVOTTE.

Oui, je veux vous parler sur l'état où je suis.

L'amour me cauſe bien du trouble & des ennuis.

LISETTE.

Diantre !

JAVOTTE.

Vous me voyez dans une peine extrême;
Je ſuis jalouſe.

LISETTE.

Oh, oh! de qui donc?

JAVOTTE.

De vous-même.
Tantôt en me parlant vous m'avez plû d'abord,
Mais je ſuis ſur le point de vous haïr bien fort.

LISETTE.

L'aveu n'eſt point fardé. D'où viendroit cette haine?

JAVOTTE.

Perfide! vous m'avez enlevé Lafontaine:
Je le cherche par-tout, mais en vain, & je voi...

LISETTE.

Quoi donc? ſuis-je obligée à vous le trouver, moi?

SCENE X.

MARIANNE, ISABELLE, VALERE, LISETTE, JAVOTTE.

ISABELLE.

De quoi s'agit-il donc?

LISETTE.

D'une importante affaire,
Et je vais en deux mots découvrir le myſtère.

Javotte vient ici de me faire un appel ;
Il ne tiendra qu'à moi de me battre en duel.

VALÉRE.

Tu railles.

LISETTE.

Non, ma foi; la choſe eſt ſérieuſe.
D'un jeune adoleſcent Javotte eſt amoureuſe ;
Elle croit que je veux lui dérober ſon cœur,
Et me le redemande avec beaucoup d'ardeur.

VALÉRE.

Laiſſons ce badinage & parlons d'autre choſe.
Madame accepte enfin l'hymen qu'on lui propoſe :
Je touche au doux inſtant qui doit combler mes vœux,
Liſette, ſi ma ſœur veut bien me rendre heureux.

LISETTE.

Il s'agit d'épouſer le frère de madame !

VALÉRE.

C'eſt le prix qu'elle met au bonheur de ma flamme ;
Mais ma ſœur ſe refuſe à nos communs ſouhaits.

LISETTE.

Dame, écoutez, chacun ſonge à ſes intérêts :
Vous avez vos raiſons, & nous avons les nôtres ;
Mais il faut accorder les unes & les autres,
Et voici votre père avec qui nous verrons
De quel biais en ceci nous nous ajuſterons.

SCENE XI.

Le BARON, Le MARQUIS, MARIANNE, ISABELLE, VALERE, LISETTE, JAVOTTE.

Le BARON *au Marquis.*

Oui, tout ce qu'il m'a dit a beaucoup d'apparence,
Et l'on peut...

Le MARQUIS.

J'en conçois quelque foible eſpérance;
Mais ne nous flattons point, & tâchons de ſavoir...

MARIANNE *apercevant le Marquis.*

Ah! Liſette.

LISETTE.

Quoi donc!

MARIANNE.

Je ſuis au deſeſpoir.
Tout eſt perdu, je vois le père de Léandre.

VALERE.

Que craignez-vous, ma ſœur!

LISETTE.

Ah! vous allez l'apprendre.

Le BARON *au Marquis.*

Voici ma fille.

LISETTE *à Marianne.*

Il faut uſer d'adreſſe ici;
Laiſſez-moi, s'il vous plaît, ménager tout ceci,

Le MARQUIS *au Baron.*

Je n'oſe l'aborder.

MARIANNE.

Que je crains ſa préſence!

ISABELLE *à Javotte.*

Du trouble où je les vois, que faut-il que je penſe!

Le BARON.

Approchons.

Le MARQUIS *à Marianne.*

Vous voyez un père malheureux,
Dont l'injuſte caprice a traverſé vos vœux;
Mais ſi le repentir peut adoucir la haine,
Vous devez m'excuſer & terminer ma peine.
Contre moi vos appas ont révolté mon fils,
Il me craint, il me fuit. Je n'en ſuis point ſurpris:
Qui vous aime une fois doit vous aimer ſans ceſſe.
J'approuve que mon fils vous marque ſa tendreſſe,
Qu'il abandonne tout pour vous chercher ici;
Mais de ſon ſort au moins que je ſois éclairci,
C'eſt de vous ſeulement que je pourrai l'apprendre.

Le BARON.

Çà, ma fille, parlez, avez-vous vû Léandre!

MARIANNE.

Je pourrois . . .

LISETTE.

Doucement. Qu'avez-vous réſolu!
Nous avons vû Léandre, & ne l'avons pas vû.

Le BARON.

Que veut dire cela!

LISETTE.

La choſe eſt toute claire.

Si

Si monſieur avec nous veut entrer en affaire,
Nous avons vû Léandre, & nous le ferons voir;
Mais s'il veut contre nous uſer de ſon pouvoir,
Nous ne l'avons pas vû, n'eſt-il pas vrai, madame!

Le MARQUIS.

Vous me voyez tout prêt à couronner ſa flamme,
Et je ſerai, madame, au comble de mes vœux,
Si l'on veut conſentir à vous unir tous deux.

LISETTE.

Point de ſurpriſe au moins.

Le MARQUIS.

Vous verrez par l'iſſue...

LISETTE.

Il viendra donc bien-tôt s'offrir à votre vûe;
Et dès qu'il apprendra ce doux conſentement,
Vos yeux ſeront témoins de ſon raviſſement.

Le MARQUIS.

Qu'on le cherche, de grace.

LISETTE.

Il n'eſt pas loin; peut-être
Viendra-t-il de lui-même: il eſt avec ſon maître.

Le MARQUIS.

Son maître!

LISETTE.

Oui, vraiment, c'eſt un fort bon valet,
Monſieur de Richeſource en eſt très-ſatisfait.

ISABELLE.

Que dit-elle!

LISETTE *à Iſabelle.*

Sachez, pour vous tirer de peine,

Que le fils de monſieur eſt votre Lafontaine.

ISABELLE.

Quoi, ſe faire valet...

LISETTE.

Oui, valet pour l'amour.
Allez, vous l'allez voir plus beau que le beau jour.

JAVOTTE.

Vraiment me voilà bien!

LISETTE *au Marquis.*

Tenez, voici Javotte
Qui prétend l'épouſer.

JAVOTTE.

Je ne ſuis pas trop ſotte.

SCENE XII.

Le BARON, Le MARQUIS, MARIANNE, ISABELLE, VALE'RE, LISETTE, JAVOTTE, RICHESOURCE, LE'ANDRE.

RICHESOURCE *au Baron.*

SERVITEUR. Le couſin va paroître à vos yeux,
Et ſi vous l'honorez d'un accueil gracieux,
Nous chaſſerons Damon, ou je me donne au diable.

LE'ANDRE *au Baron.*

Mon couſin m'a flatté d'un accueil favorable,
Et je viens vous marquer... Ah, ciel!

Le MARQUIS.

Me fuyez-vous,
Léandre, mon cher fils!

LE'ANDRE.

Puifque d'un nom fi doux
Vous m'honorez encore, il m'eft permis, mon père,
D'efpérer de fléchir enfin votre colère.

(il fe jette à fes genoux.)

En faveur de l'amour j'implore vos bontés,
Sans lui j'aurois toûjours fuivi vos volontés;
Mais s'il a fait le crime, il vous demande grace.

Le MARQUIS.

Le crime eft pardonné, votre refpect l'efface;
Embraffez-moi, mon fils.

RICHESOURCE.

Que veut dire ceci!

Le BARON.

On va vous expliquer tout ce myftère-ci.
Mais monfieur le marquis, puifque fans répugnance
Vous voulez avec nous conclurre une alliance...

RICHESOURCE.

Son père eft un marquis! je n'y comprends plus rien.

LISETTE.

Jufques-à ce moment l'affaire tourne bien.

LE'ANDRE *à Richefource.*

J'adorois Marianne, & j'avois fû lui plaire;
Au bonheur de mes feux mon père étoit contraire:
Pour rompre un autre hymen qu'il m'avoit propofé,
Sous l'habit de valet je me fuis déguifé.

Pardonnez-moi, monſieur, cette feinte innocente,
Et daignez . . .

RICHESOURCE.

Par ma foi, la choſe eſt trop plaiſante,
Et me réjouit trop pour en être offenſé;
D'ailleurs, je ſuis content ſi Damon eſt chaſſé.

Le BARON.

C'eſt ce que je voudrois du meilleur de mon ame,
Mais pour y réuſſir il faut gagner ma femme:
J'eſpère avec le temps que nous ſerons d'accord,
Du moins j'y veux tâcher par un nouvel effort;
Mais ſi j'y réuſſis, Valère aime Iſabelle,
Voudrez-vous conſentir qu'il s'uniſſe avec elle?

RICHESOURCE.

C'eſt trop d'honneur pour nous, j'approuve ce deſſein;
Si la Baronne y taupe, on conclurra demain.

SCENE XIII.

Le BARON, La BARONNE, Le MARQUIS, MARIANNE, ISABELLE, VALÉRE, LISETTE, JAVOTTE, RICHESOURCE, LÉANDRE.

La BARONNE.

JE me réjouis fort de vous voir tous enſemble,
Et je vois à peu près quel ſujet vous aſſemble.

Le BARON.

Vous verrai-je toûjours traverſer mes deſſeins?

La BARONNE.

Au contraire, je viens pour y donner les mains,
Et pourvû que Damon ne ſoit pas notre gendre,
J'approuve tout le reſte.

Le BARON.

Oh, oh, peut-on apprendre
Quel motif cauſe en vous un ſi prompt changement?

La BARONNE.

Cette lettre en fait voir le premier fondement,
Elle va vous cauſer une juſte triſteſſe:
Liſez, mon fils, elle eſt de ma ſœur la comteſſe.

VALÉRE *lit:*

Pluſieurs perſonnes de mes amies viennent de m'avertir, ma ſœur, des bruits affreux que Damon a répandus dans le monde, tant par ſes diſcours, que par des Vers qui me deshonorent, & que je vous envoie, ſur l'amitié que j'ai toûjours eue pour Valère mon neveu, & ſur les diſpoſitions que j'ai faites en ſa faveur. J'en ſuis tellement ſaiſie, que je n'ai pas la force d'aller chez vous; mais je vous avertis d'avance, que s'il épouſe ma nièce, & que ſi Valère ne rompt pas avec lui pour toûjours, j'ai réſolu de le priver de ma ſucceſſion.

La BARONNE.

Juſte ciel! ſe peut-il qu'il m'attaque auſſi, moi!
Je ne puis vous cacher l'avis que j'en reçoi.
Je viens de voir ici la femme de Clitandre,
Qui par divers écrits qu'elle vient de me rendre,
Et par divers témoins m'a prouvé clairement
Que Damon de nous tous médit également:

Il publie à la Cour auſſi-bien qu'à la ville ;
(au Baron.)
Que vous n'êtes qu'un ſot, & qu'un vieux imbécille.
S'il n'eût fait que cela le mal ſeroit petit ;
Mais dire que je ſuis un dangereux eſprit,
Que je l'aime, & qu'afin qu'il ſoit dans ma famille ;
Et pour cacher mon jeu, je lui donne ma fille,
Ah ! c'eſt un trait ſi noir qu'il n'eſt point de danger
Où je ne m'expoſaſſe afin de m'en venger.

Le BARON.

Vous voyez à préſent qu'une mauvaiſe langue . . .

La BARONNE.

Vous allez commencer quelque ſotte harangue.

SCENE DERNIE'RE.

Le BARON, La BARONNE, Le MARQUIS, MARIANNE, ISABELLE, VALE'RE, LISETTE, JAVOTTE, RICHESOURCE, LE'ANDRE, DAMON.

La BARONNE *à Damon.*

AH, vous voilà, monſieur.

Le MARQUIS *la retenant.*

Madame, croyez-moi,
Il ſera trop puni de tout ce que je voi ;
Et pour votre vengeance il ſuffit qu'il apprenne
Qu'il perd votre amitié, que vous fuyez la ſienne ;

Que Léandre mon fils qui paroît devant lui,
A sû plaire à madame & l'épouse aujourd'hui.

Le BARON.

Point d'explication. Pour terminer l'affaire,
Suivez-moi, je vais faire avertir mon notaire,
Et par un double hymen, que nous approuvons tous,
Nous comblerons les vœux de ces jeunes époux.

(il sort avec le Marquis, Léandre & Marianne.)

DAMON *à la Baronne.*

Quel est donc ce discours, & que veut-on m'apprendre?

La BARONNE.

Allez le demander à votre ami Clitandre,
A sa femme, à ma sœur, enfin à tout Paris,
Et de ce changement vous serez peu surpris.

DAMON.

Je vous l'ai déjà dit, chacun ici conspire
Pour vous tromper, madame, afin de me détruire.
Jamais . . .

La BARONNE.

Il n'est plus temps de tenir ces propos;
Sors de ma maison, monstre ennemi du repos.

(elle sort.)

RICHESOURCE.

Adieu, noble Marquis.

(il s'enfuit.)

VALÉRE *emmenant Isabelle.*

Je plains votre disgrace,
Mais accusez-vous seul de tout ce qui se passe.
Heureux si ce revers, qui doit vous affliger,
D'un penchant odieux pouvoit vous corriger!

JAVOTTE.

Bonjour, monſieur Damon.

LISETTE *lui faiſant une profonde révérence.*

Je ſuis votre ſervante.

DAMON *la retenant.*

Tu me crois affligé, mais contre ton attente
Apprends que tout ceci ne me fait nul dépit.
Valère n'eſt qu'un fat, je l'ai toûjours bien dit;
Son père eſt moins que rien: pour madame ſa mère,
Je ne ſuis point ſurpris de la voir en colère,
J'ai ſû la démaſquer ſous ſon air impoſant:
Marianne a beſoin d'un mari complaiſant,
Je n'étois pas ſon homme; ainſi, loin qu'on m'outrage,
Mon front, quand je la perds, ſe ſauve du naufrage.

LISETTE.

Si vous êtes content, nous le ſommes donc tous;
Mais faites-nous l'honneur de n'entrer plus chez nous.

FIN.



LE TRIPLE
MARIAGE.

COMÉDIE.

ACTEURS.

ORONTE, vieillard.

ISABELLE, fille d'Oronte.

VALÉRE, fils d'Oronte.

CLÉON, mari d'Isabelle.

NÉRINE, suivante d'Isabelle.

La comtesse de la RUFFARDIÉRE.

JULIE, femme de Valère.

CÉLIMÉNE, femme d'Oronte.

PASQUIN, valet de Valère.

LÉPINE, valet de Cléon.

JAVOTTE, petite fille.

Troupes de DANSEURS & de DANSEUSES.

La Scène est à Paris, dans la maison d'Oronte.



LE TRIPLE MARIAGE,

Comédie.

SCENE PREMIERE.

ORONTE.

NON, je ne puis être parfaitement heureux. J'avois une femme, elle eſt morte : je l'ai pleurée pour la forme, tandis que je me réjouiſſois en ſecret d'être délivré d'un tyran qui contrôloit toutes mes actions, & qui vouloit diſpoſer de mon cœur, après vingt-deux ans de mariage. Je croyois que ſa mort me laiſſeroit libre ; je ſuis eſclave de mes enfans, qui m'obligent à me contraindre, & à garder des bienſéances ſur leſquelles je n'oſerois paſſer ſans me faire tympaniſer par la ville. J'ai un fils plus grand que moi : quelle mortification pour un père qui n'eſt pas dans le goût de renoncer au monde ! J'ai une fille aimable & bien faite, elle ne veut point ſe faire religieuſe. Il faut donc la marier : la fâcheuſe néceſſité

pour un père qui aime ſon bien plus que ſa fille! Quel parti dois-je prendre! il faut que je tâche de les amuſer encore quelque temps, pour me donner celui d'arranger mes affaires à ma fantaiſie.

SCENE II.

ORONTE, NÉRINE.

NÉRINE.

QU'EST-CE que cela veut dire, monſieur! je viens de voir là-bas je ne ſais combien de gens qui s'enivrent. Quels goſiers! ils ont déjà vuidé plus de trente bouteilles, & ils ſe plaignent qu'on les laiſſe mourir de ſoif. Qui ſont donc ces gens-là?

ORONTE.

Ce ſont des danſeurs & des muſiciens.

NÉRINE.

Ils boivent comme des Templiers.

ORONTE.

Eh bien, ne font-ils pas leur métier!

NÉRINE.

Sur-tout quand ils boivent aux dépens d'autrui: j'aurois dû les reconnoître à cela. Mais, monſieur, par quelle fantaiſie, s'il vous plaît, faites-vous venir chez vous toute cette troupe bachique! eſt-ce que vous donnez le bal ce ſoir!

ORONTE.

Oui, mon enfant, je veux donner une eſpèce de bal chez

moi, ou pluſtôt un petit concert mêlé de danſe ; c'eſt pour cela que j'ai fait venir ces danſeurs & ces muſiciens.

NE'RINE.

Envoyez donc dire qu'on leur ôte le vin ; car s'ils continuent comme ils ont commencé, vous ſerez obligé de les faire emporter chez eux.

ORONTE.

Va, ne te mets pas en peine ; plus ils boivent, mieux ils s'accordent.

NE'RINE.

A la bonne heure. Eh comment avez-vous pû vous réſoudre à faire chez vous un ſemblable appareil, vous qui étiez ennemi juré de ces ſortes de divertiſſemens !

ORONTE.

J'ai mes raiſons pour cela, & on les ſaura peut-être avant qu'il ſoit peu : d'ailleurs, comme ma fille ſort d'une longue maladie, j'ai cru qu'un petit divertiſſement comme celui-là contribueroit beaucoup à ſa convaleſcence.

NE'RINE.

Il eſt vrai que la muſique & la danſe ont quelque choſe de récréatif ; mais je ne crois pas que ce ſoit là préciſément ce qu'il faudroit à mademoiſelle votre fille, pour rétablir entièrement ſa ſanté.

ORONTE.

Oh, je te vois venir ; tu veux dire qu'il lui faudroit un mari.

NE'RINE.

Sans doute ; un mari eſt un baume ſpécifique, qui rétablit les forces d'une fille languiſſante.

ORONTE.

Je connois la mienne, elle eſt trop vertueuſe . . .

NÉRINE.

Et pour être vertueuſe, eſt-ce qu'on ſouhaite moins un époux! au contraire, c'eſt la vertu d'une fille qui cauſe ſon empreſſement pour le mariage; celles qui ne ſont pas ſcrupuleuſes, s'en paſſent bien plus aiſément. Je vais vous prouver cela.

ORONTE.

Je n'ai que faire de tes preuves.

NÉRINE.

Suppoſé, par exemple, que vous ayez un long chemin à faire pendant les chaleurs de l'été,

ORONTE.

Eh bien.

NÉRINE.

Et qu'il vous ſoit expreſſément défendu de boire, juſqu'à ce que vous ſoyez arrivé au gîte, où l'on vous attend avec d'agréables rafraîchiſſemens;

ORONTE.

Belle ſuppoſition!

NÉRINE.

N'eſt-il pas vrai que ſi, malgré ce qui vous eſt preſcrit, vous entrez dans quelque cabaret ſur la route, vous aurez moins d'empreſſement d'arriver, que ſi vous aviez ſcrupuleuſement obſervé la défenſe!

ORONTE.

J'en demeure d'accord.

NÉRINE.

Voilà juſtement le portrait d'une fille qui s'eſt émancipée.

Iſabelle au contraire eſt le voyageur qui obſerve la loi qu'on lui a impoſée, mais que ſon exactitude ſcrupuleuſe réduit à la dernière extrémité. Songez-y bien, monſieur, on ne peut pas toûjours ſoûtenir la ſoif, & il ne faut pas mettre une fille dans la néceſſité de ſe rafraîchir ſur la route.

O R O N T E.

Tu as beau dire, je ne crois point que ce ſoit un pareil empreſſement qui ait cauſé la maladie d'Iſabelle.

N E' R I N E.

Cependant les médecins y ont perdu leur latin, & c'eſt pluſtôt par miracle que par leurs remèdes qu'elle eſt ſortie d'un état ſi périlleux: je ne l'ai point quittée, elle ſoupiroit jour & nuit, elle répandoit ſouvent des larmes, elle tomboit dans une langueur, dans un anéantiſſement, qui faiſoient craindre pour ſa vie. Morbleu, monſieur, je m'y connois, ce ſont-là les ſymptomes d'une maladie dont l'amour eſt la cauſe.

O R O N T E.

Tu crois qu'elle a quelque inclination dans le cœur?

N E' R I N E.

Je n'en doute point.

O R O N T E.

Allons, allons, cela ne peut pas être; je ſuis ſûr qu'elle ne ſait pas même ce que c'eſt qu'une inclination.

N E' R I N E.

A vingt-cinq ans elle ignoreroit cela! dans un ſiècle où les filles ſont ſi prématurées! eh fi donc, vous n'y penſez pas.

ORONTE.

Garde-toi de lui dire un mot ſur ce ſujet; tu pourrois lui faire venir des idées qu'elle n'a point du tout.

NÉRINE.

Oh, je gage qu'elle a l'imagination auſſi vive que moi.

ORONTE.

Je vais ſonger à notre petit divertiſſement.

SCENE III.

NÉRINE *ſeule.*

IL a beau diſſimuler, mes diſcours l'ont frappé; mais je n'oſe encore eſpérer . . .

SCENE IV.

ISABELLE, NÉRINE.

ISABELLE.

MON père ſort d'ici. Que te diſoit-il?

NÉRINE.

Nous avons parlé de votre maladie, nous nous ſommes réjouis de votre convaleſcence.

ISABELLE.

N'a-t-il été queſtion que de cela ſeulement?

NÉRINE.

Vous voulez ſavoir s'il ne parle point de vous marier?

ISABELLE.

Ne devroit-il pas y penſer?

NÉRINE.

NERINE.

Il eſt vrai que vous êtes encore fille; & quand on l'eſt ſi long-temps, on court riſque de l'être toûjours. J'ai fait faire à monſieur votre père de belles réflexions ſur ce ſujet.

ISABELLE.

T'a-t-il paru dans des diſpoſitions plus favorables à mon égard!

NERINE.

Point du tout. Il veut croire que vous n'êtes encore qu'un enfant, & que vous ne penſez non plus au mariage que votre petite ſœur Javotte.

ISABELLE.

Feue ma mère m'avoit bien prédit que ſi elle mouroit la première, je courois riſque de n'être mariée de long-temps.

NERINE.

Nous ne voyons que trop l'accompliſſement de ſa prédiction. Mort de ma vie, mademoiſelle, il faut faire un effort.

ISABELLE.

Quel effort veux-tu que je faſſe!

NERINE.

Déclarer vos ſentimens à monſieur votre père; lui dire tout net qu'il ſe trompe lourdement dans l'opinion qu'il a de vous, & que vous êtes trop honnête fille pour pouvoir l'être plus long-temps.

ISABELLE.

Je n'aurai jamais la force de lui faire une pareille déclaration.

NERINE.

Il faut donc que vous ayez la force de ne vous point

marier, & d'attendre patiemment que le bon homme ſoit défunt.

ISABELLE.

J'ai pris ma réſolution ſur cela.

NÉRINE.

Il y auroit encore un autre parti à prendre, mais vous n'aurez jamais ce courage-là.

ISABELLE.

Quel ſeroit ce parti ?

NÉRINE.

De jeter les yeux ſur quelque honnête homme, de convenir de vos faits avec lui, & de vous marier en votre petit particulier.

ISABELLE.

Tu me donnes un conſeil comme celui-là ?

NÉRINE.

Ma foi, mademoiſelle, il faut s'aider dans la vie : lorſqu'un père a auſſi peu d'attention que le vôtre, il eſt permis de pourvoir ſoi-même à ſes petites néceſſités, quand cela ſe fait en tout bien & en tout honneur. Vous avez beau faire la réſervée, je ſuis ſûre que vous aimez Cléon.

ISABELLE.

Que j'aurois de choſes à te dire, ſi j'étois perſuadée de ta diſcrétion !

NÉRINE.

Je ſuis fille, mais je ſais garder un ſecret ; cependant, puiſque vous en doutez, je ne veux rien ſavoir.

ISABELLE.

Après les preuves que tu m'as données de ton affection, je me flatte que tu ne voudras point me perdre ; car tu

me perdrois en effet, si tu allois révéler ce que j'ai résolu de te confier.

NE'RINE.

Je vous jure que vos intérêts me sont plus chers que les miens.

ISABELLE.

Je t'avoue premièrement, que j'aime Cléon de tout mon cœur.

NE'RINE.

Je m'en étois bien doutée.

ISABELLE.

Que je lui ai promis de l'aimer toute ma vie.

NE'RINE.

Voilà ce qu'il ne faut jamais promettre: une fille sur-tout ne doit point s'engager à cela.

ISABELLE.

Pourquoi?

NE'RINE.

Parce qu'il y a cent contre un à parier, qu'elle ne tiendra point sa parole.

ISABELLE.

Je tiendrai la mienne à Cléon.

NE'RINE.

Vous ne voulez donc pas l'épouser?

ISABELLE.

Au contraire, je lui ai juré de n'épouser jamais que lui.

NE'RINE.

Ma foi, mademoiselle, il y a long-temps que l'Amour & le Mariage ont fait divorce, & qu'ils ont juré de n'habiter plus ensemble: je compte plus sur leurs sermens que sur les vôtres.

ISABELLE.

Ceſſe de plaiſanter· Cléon & moi nous trouverons moyen de les remettre en bonne intelligence.

NE'RINE.

Je le ſouhaite. Eſt-ce là tout ce que vous avez à me dire!

ISABELLE.

Je tremble à t'avouer le reſte.

NE'RINE.

Oui! oh, j'ai bien peur que vous ne vous ſoyez deſaltérée en chemin.

ISABELLE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie!

NE'RINE.

Vous le ſaurez, pourſuivez ſeulement.

ISABELLE.

Comme Cléon eſt d'une naiſſance égale à la mienne, & que d'ailleurs il a du bien conſidérablement, nous convinmes qu'un de ſes amis preſſentiroit mon père, ſans lui nommer cependant la perſonne dont il étoit queſtion, pour ſavoir s'il ſeroit diſpoſé à me donner en mariage à un homme qui me conviendroit parfaitement.

NE'RINE.

Bon! *neſcio vos.*

ISABELLE.

Je ne ſaurois te dire avec quelle dureté il répondit à l'ami de Cléon: en un mot, il lui fit connoître qu'il refuſeroit abſolument tous les partis qui ſe préſenteroient.

NE'RINE.

Mort de ma vie, voilà un père qui mériteroit bien que ſa fille ſe fût mariée toute ſeule.

ISABELLE.

Aurois-tu pris ce parti ?

NÉRINE.

Moi ! Je me ſerois mariée dix fois pour une.

ISABELLE.

Hé bien, ma pauvre Nérine, j'ai prévenu tes conſeils ; je ſuis la femme de Cléon : ce mariage s'eſt fait ſecrettement, mais de l'aveu de ma tante, chez qui je voyois Cléon tous les jours. Hélas ! mon bonheur ne dura pas long-temps. Mon père s'alarma des fréquentes viſites que je faiſois à ma tante, il m'ordonna de les ceſſer, il défendit à Cléon de paroître céans. J'en fus au deſeſpoir, & mon chagrin me jeta dans une maladie qui m'a penſé faire mourir.

NÉRINE.

Je ſuis ravie de ſavoir tout cela, & je veux vous aider... Mais que vois-je !

SCENE V.

ISABELLE, NÉRINE,
CLÉON, LÉPINE *en habits de Danſeurs ; Lépine eſt ivre.*

LÉPINE.

ALLONS, monſieur, du courage, il faut faire main-baſſe ſur ces deux filles-là.

CLÉON.

Tais-toi, maraud, & ſonge à demeurer dans le reſpect.

LÉPINE.

Ma foi, j'ai bien bû. Le respect & le vin ne vont guère de compagnie.

CLÉON.

Je crains que cet ivrogne-là ne dérange mes projets. Que je suis malheureux d'avoir besoin de toi!

ISABELLE.

Qui sont ces gens-là, Nérine?

NÉRINE.

Ce sont deux de ces danseurs que monsieur votre père a fait venir. Ils se sont habillés pour vous divertir apparemment.

LÉPINE.

Oui, mes princesses, nous allons vous donner un petit moment de récréation.

NÉRINE.

Je connois ce visage-là.

LÉPINE.

Visage! oh, visage vous-même.

CLÉON *à Lépine.*

Te tairas-tu!

ISABELLE.

Qu'entends-je! c'est la voix de Cléon; c'est lui que j'aperçois. Ah ciel!

CLÉON.

Ne vous effrayez point, ma chère Isabelle; oui, c'est Cléon qui se présente devant vous, & qui a franchi des obstacles insurmontables pour se procurer le plaisir de vous voir.

ISABELLE.

Vous ne pouviez me surprendre plus agréablement: ma joie est si grande que j'ai peine à parler; mais elle est

cruellement traverſée par la peur que j'ai que mon père ne vous ſurprenne.

CLE'ON.

Ne vous alarmez pas, je vous en conjure : ce déguiſement me cache ſi bien à ſes yeux, qu'il ne ſoupçonnera point que je ſois ici ; outre qu'il m'a vû trop rarement pour me reconnoître en cet état.

ISABELLE.

Eh comment avez-vous fait pour vous introduire céans?

CLE'ON.

J'ai ſû qu'il faiſoit venir chez lui des danſeurs & des muſiciens, je les ai engagés par quelque argent à m'y introduire comme un de leurs camarades. J'ai cru qu'il étoit à propos que Lépine fût de la partie pour figurer avec moi ; il ne danſe pas mal, je m'en tire paſſablement bien, & nous devons paroître l'un & l'autre dans le petit divertiſſement qu'on a préparé.

NE'RINE.

Eh comment Lépine pourra-t-il vous ſeconder? il eſt ſi ivre qu'il ne peut pas ſe ſoûtenir.

LE'PINE.

Que cela ne vous embarraſſe point ; je n'ai jamais l'eſprit ſi préſent que quand j'ai bien bû. Ma foi, j'étois né pour être muſicien.

NE'RINE.

Il y paroît, tu t'es fort bien accommodé là-bas.

ISABELLE.

Cet homme-là vous découvrira infailliblement.

LE'PINE.

Eh fi donc ; eſt-ce que je ne ſais pas bien que monſieur

votre père, ſauf correction, eſt un brutal qui ne veut pas que vous voyez mon maître, & que mon maître a une rage d'amour qui l'oblige à vous voir malgré monſieur votre père ; par conſéquent il faut que mon maître vous voie, ſans que monſieur votre père le voie ; & moi, comme un diſcret confident, il faut que je vous voie tous deux ſans rien voir. Allons, mes enfans, profitons de l'occaſion, voilà la partie quarrée ; faites tous deux la belle converſation, pendant que je m'amuſerai avec cette friponne-là.

ISABELLE.

Votre valet me cauſe de terribles inquiétudes.

CLEON.

Maraud, ſi tu me fais découvrir, je te donnerai cent coups de bâton quand nous ſerons dehors. Je ne pouvois plus vivre ſans vous voir, ma chère Iſabelle.

LEPINE.

Ni moi, ſans t'embraſſer, ma chère Nérine.

CLEON.

Puiſque le ciel me procure ce bonheur, il ſera ſuivi de cette parfaite félicité après laquelle je ſoupire depuis ſi long-temps ; mais ne me faites plus appréhender pour votre vie, c'eſt la grace que je vous demande à genoux.

ISABELLE.

Oui, je vous le promets. Levez-vous, Cléon ; ſi on vous ſurprenoit en cet état, tout ſeroit perdu.

CLEON.

Non, je ne me releverai point que vous ne me juriez . . .

NERINE.

Paix, j'entends quelqu'un.

SCENE VI.

SCENE VI.

ISABELLE, CLE'ON, NE'RINE, LE'PINE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

AH, ah, ma ſœur, je vous y attrappe. Un homme à vos genoux! cela eſt fort joli vraiment. Et là, là, patience.

ISABELLE.

Je ſuis au deſeſpoir; elle ira tout dire à mon père.

L'E'PINE.

Peſte ſoit de la petite carogne!

NE'RINE.

Que cherchez-vous ici, mademoiſelle!

JAVOTTE.

Vous ne m'y attendiez pas: vous avez chacune le vôtre; pendant qu'on me laiſſe toute ſeule, moi.

ISABELLE.

Que voulez-vous donc dire, petite écervelée!

JAVOTTE.

Et oui, oui, petite écervelée. Ce monſieur-là ne vous diſoit pas des douceurs! celui-ci ne careſſoit pas Nérine! qu'ils ſont ruſés!

LE'PINE.

Parlez-donc, petite fille: ſi je vous prends, je vous donnerai le fouet.

JAVOTTE.

Le fouet! ah, ah, voyez donc.

L E' P I N E.

Oui, le fouet. Allons, qu'on m'apporte des verges tout-à-l'heure.

J A V O T T E.

Mais voyez donc cet ivrogne-là, qui veut me donner le fouet.

L E' P I N E.

Ivrogne! la petite masque connoît bien ses gens.

N E' R I N E.

E'coutez, petite, n'allez pas vous aviser de dire quelques sottises, c'est monsieur votre père qui a fait venir ces messieurs.

J A V O T T E.

Je sais bien qu'il les a fait venir; mais c'est pour danser, & non pas pour vous faire l'amour.

I S A B E L L E.

Comment, vous avez l'insolence...

J A V O T T E.

Allez, allez, je commence déjà à m'y connoître. Faire le langoureux, se jeter à genoux, baiser tendrement les mains, lancer des regards mourans, cela s'appelle faire l'amour, car je le sais bien.

C L E' O N.

Voilà une petite personne bien dangereuse!

J A V O T T E.

J'ai surpris aussi ce matin mon papa qui faisoit tout de même.

N E' R I N E.

Votre papa!

J A V O T T E.

Oui, vraiment; il falloit voir comme il faisoit le jeune

homme : je ne lui en ai rien dit, mais je la lui garde bonne, & je lui reprocherai cela quand je ſerai grande, & qu'il voudra m'empêcher d'avoir un amant.

NÉRINE.

Voilà la plus méchante petite peſte que j'aie jamais connue.

JAVOTTE.

Vous êtes bien fâchés, vous autres, de ce que je vous ai découverts ; car il ne tient qu'à moi de vous faire endêver, & de me venger de ma ſœur qui me traite comme un enfant, & qui veut être mariée avant moi.

ISABELLE.

Eh bien, vous paſſerez la première, ne dites rien.

JAVOTTE.

Bon, je paſſerai la première ! vous aurez bien cette patience-là. Allons, allons, ma ſœur, prenez vîte ce monſieur-là pour votre mari, afin qu'on me donne bien-tôt la permiſſion d'en choiſir un pour moi.

ISABELLE.

Ne vous ai-je pas dit que monſieur eſt un danſeur, & qu'il ne me convient pas . . .

JAVOTTE.

Eh oui, un danſeur. Quel danſeur !

NÉRINE.

Aſſurément.

JAVOTTE.

Il a beau ſe cacher avec ſon maſque, je ſais qui il eſt.

ISABELLE.

Allez, vous êtes folle.

JAVOTTE.

Eh non, je ne l'ai pas vû là-bas qui buvoit avec les

muſiciens, je ne l'ai pas écouté ſans qu'il y prît garde; il leur diſoit qu'il leur donneroit bien de l'argent, qu'il vouloit paſſer pour un de leurs camarades, qu'il ſeroit ſi fâché, ſi fâché ſi mon papa le voyoit. Oh! puiſqu'il craint tant mon papa, il faut que cè ſoit votre amant; car mon papa ne veut pas que vous en ayez: il a grand tort, car je crois que cela eſt fort divertiſſant.

ISABELLE.

Que je ſuis malheureuſe!

JAVOTTE.

Allez, allez, ne craignez rien, ma ſœur, faites vos petites affaires en repos; je vais empêcher que mon papa ne vienne ici quand il ſera rentré, mais à condition que vous m'aiderez auſſi quand je ſerai grande.

ISABELLE.

Je vous en donne ma parole.

NE'RINE.

Et moi auſſi.

SCENE VII.

ISABELLE, CLE'ON, L'E'PINE, NE'RINE.

NE'RINE.

CETTE petite fille promet beaucoup. Un enfant de dix ans débrouiller une intrigue auſſi ſecrette!

ISABELLE.

Je vous avoue que je ſuis dans une véritable inquiétude;

& je crois qu'après ce qui vous vient d'arriver, il eſt à propos que vous ſortiez d'ici.

NÉRINE.

Et moi je ſoûtiens que cela n'eſt pas néceſſaire: comptez que Javotte ne dira rien. Ah! qu'elle ſera bonne à marier! que de talens elle aura pour dépayſer un jaloux! ce ſera du bien perdu, car les maris dans ce pays-ci ſont les meilleurs gens du monde, & il ne faut pas beaucoup de fineſſes pour les attraper.

ISABELLE.

En vérité, Nérine, tu ferois bien mieux de ſonger à nous ſecourir, que de faire des réflexions auſſi ridicules.

NÉRINE.

Puiſque vous le voulez, je vais éclairer la petite fille de ſi près, qu'elle ne parlera point à monſieur votre père.

ISABELLE.

Je t'en aurai beaucoup d'obligation.

NÉRINE.

Par ma foi, le voici lui-même.

ISABELLE.

Ah! nous ſommes découverts.

LÉPINE.

Garre les étrivières.

SCENE VIII.

ISABELLE, CLEON, ORONTE, NERINE, LEPINE.

ORONTE.

Bonjour, ma fille, comment te portes-tu !

ISABELLE.

Pas trop bien aujourd'hui, mon père.

NERINE.

Je gage que c'eſt mademoiſelle Javotte qui vous envoie ici.

ORONTE.

Au contraire, elle ne vouloit pas que j'y vinſſe; elle m'a dit qu'Iſabelle étoit ſortie avec toi, pour aller faire quelques emplettes au Palais.

NERINE.

C'eſt que nous avons parlé de cela devant elle; mais mademoiſelle a changé de réſolution, parce qu'elle eſt un peu indiſpoſée; & comme elle a beaucoup de goût pour la danſe, j'ai fait venir ici ces meſſieurs pour la réjouir en attendant votre petit divertiſſement.

ORONTE.

Tu as fort bien fait.

NERINE.

Ils ſe ſont habillés pour rendre la choſe plus touchante.

ORONTE.

Ils ont fort bon air l'un & l'autre.

L'EPINE.

Monſieur, ſans vanité, nous ſommes aſſez bien campés ſur nos jambes.

(il tombe ſur Oronte.)

ORONTE.

Pas trop bien, à ce qu'il me paroît.

NERINE.

Ils ſont ſi ivres tous deux, qu'ils n'ont pas la force de former un pas: je vous avois bien prédit que cela arriveroit.

L'EPINE.

Franchement, monſieur Oronte, vous avez bien le meilleur vin qui ſoit dans Paris; & ſi je n'étois pas auſſi ſobre que je ſuis, je m'en ſerois donné juſqu'aux gardes.

ORONTE.

Il me ſemble que vous ne l'avez pas trop épargné.

L'EPINE.

C'eſt pour vous mieux divertir; le vin me donne une force, une ſoupleſſe . . . Voulez-vous danſer une petite entrée avec moi, monſieur Oronte!

ORONTE.

Non, mon enfant; vous ferez mieux d'aller dormir, en attendant que la compagnie ſoit venue.

L'EPINE.

Vous êtes homme de bon conſeil. Tope à dormir.

ORONTE.

Je crois que l'autre n'eſt pas ſi ivre que celui-ci, car il ne dit mot.

L'EPINE.

Il n'en penſe pas moins; mon maître a le vin triſte.

ORONTE.

Comment donc ſon maître !

LE'PINE.

Eh oui, parbleu, je ne ſuis que ſon prevôt, afin que vous le ſachiez ; c'eſt le premier homme du monde, & ſi vous voulez, il montrera à danſer à mademoiſelle votre fille.

ORONTE.

Serois-tu dans le goût d'apprendre de lui ?

ISABELLE.

Je n'oſois vous le propoſer, mon père ; mais ſi vous y conſentiez, cela me feroit le plus grand plaiſir du monde.

ORONTE.

J'y conſens volontiers. Je vous retiens pour montrer à ma fille, elle a déjà de bons principes.

LE'PINE.

Tant pis ; mon maître veut toûjours commencer ſes écolières.

CLE'ON *faiſant l'ivrogne.*

Ne vous mettez pas en peine, je lui donnerai toute ma ſcience.

ORONTE.

Et le plus tôt que vous pourrez, je vous en prie : je viens de prendre la réſolution de la marier, & je veux qu'elle danſe à ſa nôce.

NE'RINE.

Et à qui la donnez-vous, s'il vous plaît ?

ORONTE.

A un de mes meilleurs amis, avec qui j'ai étudié autrefois.

NE'RINE.

Avec qui vous avez étudié ! fi donc, vous vous moquez.

ORONTE.

ORONTE.

Comment! ne me diſois-tu pas tantôt qu'elle ſeroit bien aiſe d'être mariée!

NÉRINE.

Oui, monſieur; mais croyez-vous de bonne foi, qu'un homme qui a étudié avec vous ſoit capable de lui rendre la ſanté!

ORONTE.

Monſieur Michaut s'offre de la prendre ſans que je lui donne rien: ſa propoſition me convient, il doit venir ici tout-à-l'heure, & je m'en vais le recevoir.

SCENE IX.

ISABELLE, CLÉON, NÉRINE, LÉPINE.

LÉPINE *à Iſabelle.*

MADAME Michaut, je ſuis votre très-humble ſerviteur.

CLÉON.

Traître! eſt-il temps de plaiſanter!

ISABELLE.

Ah! Cléon, qu'allons-nous devenir!

CLÉON.

Quel parti prendre dans une ſi terrible conjoncture!

ISABELLE.

Nérine, aide-nous de tes conſeils.

NÉRINE.

Je ſuis auſſi embarraſſée que vous, & ce que vous m'avez déclaré tantôt augmente encore mes inquiétudes.

ISABELLE.

Ah si mon frère étoit à Paris! il m'aime, mon père a beaucoup d'égards pour lui, nous lui confierions notre secret, & il pourroit nous secourir; mais il est à la campagne depuis huit jours, & nous ne savons quand il sera de retour.

LE'PINE.

Parbleu, vous voilà bien embarrassés: j'ai trouvé un moyen pour vous tirer d'affaire.

CLE'ON.

Quels conseils peux-tu nous donner dans l'état où te voilà!

LE'PINE.

Le vin me donne de l'esprit à moi ... Silence ... je vais parler.

CLE'ON.

Voyons.

LE'PINE.

Premièrement, il faut que mademoiselle s'explique avec monsieur Oronte, & qu'elle lui dise avec beaucoup de politesse & de douceur: Monsieur mon père, vous ne savez plus ni ce que vous dites, ni ce que vous faites.

NE'RINE.

Beau début!

LE'PINE *à Cléon.*

En second lieu, vous parlerez, vous, à ce vieux roquentin qu'on veut faire épouser à mademoiselle.

CLE'ON.

Eh bien, que lui dirai-je!

LE'PINE.

Vous le prierez très-honnêtement (car je veux de

l'honnêteté par-tout moi) de fortir d'ici tout le plus tôt qu'il pourra, mais à condition qu'il n'y rentrera jamais.

CLE'ON.

Le beau compliment!

LE'PINE.

Il pourra fort bien arriver qu'il n'en voudra rien faire; tant mieux.

CLE'ON.

Comment tant mieux!

LE'PINE.

Oui vraiment, nous en ferons plus tôt défaits; car fur le refus qu'il fera de paffer la porte, nous le ferons fortir par les fenêtres.

CLE'ON.

Eh tais-toi, maraud, & laiffe-nous en repos confulter... *Pafquin crie derrière le Théatre,* tayaut, briffaut; *& on donne du cor.*

NE'RINE.

J'entends quelqu'un. C'eft la voix de Pafquin.

ISABELLE.

Ah· fi c'eft lui, mon frère n'eft pas loin.

NE'RINE *à Ifabelle.*

Retournez à votre appartement, mademoifelle; vous, meffieurs, allez joindre vos prétendus camarades. Je veux fonder Pafquin, & favoir de lui fi Valère n'a point quelque inclination; en ce cas, vos intérêts font communs, & je veux vous unir tous enfemble, pour déranger les projets de monfieur votre père.

ISABELLE.

C'eſt bien dit; il faut la laiſſer agir, ſes ſoins peuvent nous être utiles.

CLEON.

Tu peux compter ſur une récompenſe proportionnée aux ſervices que tu nous rendras.

SCENE X.

NERINE, PASQUIN *en habit de chaſſeur avec un cor de chaſſe.*

PASQUIN *crie en entrant,*

TAYAUT, tayaut, briſſaut.

NERINE.

A te voir dans cet équipage, il n'eſt pas difficile de deviner d'où tu viens. Que je ſuis aiſe de te revoir, mon cher Paſquin! t'es-tu bien diverti! parle donc.

PASQUIN *crie encore,*

Tayaut, tayaut, briſſaut.

NERINE.

Eh à quoi bon tout ce bruit de chaſſe! as-tu perdu l'eſprit, mon enfant!

PASQUIN.

Non, ma chère, je ſuis auſſi ſage que de coûtume. Monſieur Oronte n'eſt-il pas ici!

NERINE.

Oui.

PASQUIN.

Aſſurément!

NÉRINE.

Aſſurément. Il trouvera fort mauvais que tu faſſes un pareil vacarme.

PASQUIN *courant autour du Théatre.*

Tayaut, tayaut.

NÉRINE.

Eh mort de ma vie finis donc, & ne m'étourdis pas davantage. Quelle diable de muſique eſt-ce là?

PASQUIN.

Crois-tu que monſieur Oronte m'ait entendu?

NÉRINE.

Sans doute, & tous les voiſins auſſi. *(On donne du cor.)* Mais qu'entends-je? autre bruit de chaſſe; eſt-ce que nous ſommes au temps des Fées, & m'auroit-on tout d'un coup tranſportée dans un bois?

PASQUIN.

Ah! ma chère, je voudrois te tenir en fin fond de forêt.

NÉRINE.

Pourquoi? pour me couper la gorge?

PASQUIN.

Non, mon enfant, tu n'en mourrois pas.

(On donne encore du cor.)

NÉRINE.

On redouble. Que veut dire tout ceci?

PASQUIN.

C'eſt mon maître qui chaſſe dans l'anti-chambre de monſieur ſon père.

NÉRINE.

Explique-moi donc ce que cela ſignifie.

PASQUIN.

Cela ſignifie que nous voulons faire du bruit.

NÉRINE.

Eſt-ce que ton maître veut inſulter ſon père? rêvez-vous? êtes-vous poſſédés?

PASQUIN.

Oh! donne-toi patience, & tu ſauras tout.

NÉRINE.

Dépêche-toi donc; de quoi s'agit-il?

PASQUIN.

De faire croire à monſieur Oronte que nous ſommes allés à la campagne pour une grande partie de chaſſe. Nous venons de faire entrer au logis deux mulets tout chargés de gibier.

NÉRINE.

Deux mulets? quels braconniers! vous avez donc dépeuplé tout le pays?

PASQUIN.

Vraiment oui; nous n'avons rien laiſſé à la Valée, ni chez les rôtiſſeurs.

NÉRINE.

Que diantre veux-tu dire?

PASQUIN.

Que nous ne venons point du château de Clitandre, comme nous voulons le perſuader au père de mon maître. Nous n'avons été qu'à un village à demi-lieue de Paris, & nous n'y avons pas ſeulement tué un moineau.

NÉRINE.

Qu'avez-vous donc fait là pendant huit jours?

PASQUIN.

La peſte ! nous avons fait de bonne beſogne; mais c'eſt un ſecret qu'il ne m'eſt pas permis de te révéler.

NÉRINE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Parce que mon maître m'a défendu d'en parler, & c'eſt pour cela que je meurs d'envie de te le dire. Oh le peſant fardeau qu'un ſecret ! Voici ce que c'eſt. Mon maître... Alte-là, monſieur Paſquin, vous allez faire une ſottiſe.

NÉRINE.

Tu aurois quelque choſe de réſervé pour moi ? pour ta maîtreſſe !

PASQUIN.

Je demeure d'accord que cela n'eſt pas dans les règles, mais je ſonge en même-temps que ma maîtreſſe eſt fille: qui dit fille, ſuppoſe une perſonne incapable de ſe taire, & forcée à révéler le plus grand ſecret, ou à crever dans les vingt-quatre heures.

NÉRINE.

N'appréhende rien; je ſuis plus forte qu'un homme, moi, ſur la diſcrétion. Parle, ou je romps avec toi.

PASQUIN.

Tu me prends par mon endroit ſenſible. Allons, il faut parler; les plus grands hommes font des folies pour ces animaux-là. Perſonne ne peut-il nous entendre ?

NÉRINE.

Non, ſi tu ne cries bien fort.

PASQUIN.

Diable, ce ne ſont pas ici des jeux d'enfant.

NÉRINE.

Comment donc!

PASQUIN.

Si on découvroit le myſtère, mon maître pourroit être deshérité; cela va là, tout au moins.

NÉRINE.

Diantre!

PASQUIN.

Et moi, tout au contraire, je pourrois hériter d'une centaine de coups de bâton: je n'aime point ces aubaines-là.

NÉRINE.

Tu ne fais qu'irriter ma curioſité. D'où venez-vous!

PASQUIN.

Nous venons... Malepeſte, voici le bon homme, il faut que je le dépayſe adroitement ſur ce ſujet. Laiſſe-nous; j'irai te joindre tout-à-l'heure.

SCENE XI.

ORONTE, PASQUIN.

ORONTE *ſans voir Paſquin.*

ME jouer de la ſorte!

PASQUIN *à part.*

Il paroît en colère.

ORONTE *ſans le voir.*

Me débiter avec effronterie une pareille hiſtoire!

PASQUIN *à part.*

Serions-nous découverts?

ORONTE,

ORONTE, *toûjours ſans le voir.*

Avoir l'audace de ſoûtenir qu'il vient du château de Clitandre !

PASQUIN *à part.*

La mine eſt éventée.

ORONTE *à part.*

Je voudrois bien ſavoir ſi ce maraud de Paſquin aura auſſi l'inſolence de me ſoûtenir cette impoſture.

PASQUIN *à part.*

Il n'y manquera pas.

ORONTE.

(apercevant Paſquin.)

Plait-il ! Ah ! vous voilà, je ſuis bien aiſe de vous trouver ici, monſieur le coquin.

PASQUIN.

Bonjour, monſieur, comment vous portez-vous !

ORONTE.

Ce ne ſont pas-là tes affaires.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, monſieur. L'intérêt que je prends à votre chère ſanté, fait que dans le moment que je ſuis éloigné de vous, mon cœur prévenu des ſentimens de la plus vive tendreſſe . . . ſe livre à des inquiétudes dont l'excès tendre & paſſionné . . . enfin vous vous portez bien, & je m'en réjouis.

ORONTE.

Traître ! il n'eſt pas queſtion de tout ce galimathias, & il faut que tu me diſes . . .

PASQUIN.

Tout ce qu'il vous plaira. De quoi s'agit-il !

ORONTE.

De me faire ſavoir où mon fils a paſſé toute la ſemaine.

PASQUIN.

Eſt-ce qu'il ne vous l'a pas dit?

ORONTE.

Il m'a dit que c'étoit au château de Clitandre.

PASQUIN.

Eh bien, c'eſt la vérité.

ORONTE.

Ne l'avois-je pas prévû qu'il me ſoûtiendroit cela!

PASQUIN.

Oui, je le ſoûtiens, & je le ſoûtiendrai: quand je dis la vérité, je ne crains perſonne.

ORONTE.

J'admire l'effronterie de ce pendard.

PASQUIN *voulant s'eſquiver.*

Oh, puiſque vous vous fâchez . . .

ORONTE.

Demeure, où je t'aſſomme.

PASQUIN.

Y a-t-il quelque choſe pour votre ſervice! vous n'avez qu'à parler.

ORONTE.

Et toi, tu n'as qu'à choiſir de deux choſes que je vais te propoſer.

PASQUIN.

Voyons.

ORONTE.

Deux piſtoles, ou vingt coups de bâton.

PASQUIN.

Le choix n'eſt pas difficile, je prends les deux piſtoles.

ORONTE.

Les voici.

PASQUIN.

Grand-merci, monſieur ; je vous donne le bon jour.

ORONTE.

Tu t'en vas!

PASQUIN.

Oui, vraiment ; n'ai-je pas choiſi !

ORONTE.

Et m'as-tu dit ce que je voulois ſavoir !

PASQUIN.

Quoi, monſieur !

ORONTE.

Où avez-vous paſſé toute la ſemaine ! je ſais que ce n'eſt point au château de Clitandre. Sa tante, la comteſſe de la Truffardière, en arrive ; elle y a demeuré pendant quinze jours, & elle vient de me dire que mon fils n'y avoit point paru.

PASQUIN.

Elle n'oſeroit ſoûtenir cela devant moi.

ORONTE.

C'eſt ce qu'il faut voir, elle eſt encore ici.

PASQUIN.

Oh, puiſqu'elle eſt encore ici, je n'ai rien à dire : je n'irai pas démentir en face une perſonne de ſa condition.

ORONTE.

Tu veux me faire prendre le change, mais tu n'y réuſſiras pas ; je ſuis ſur mes gardes. Allons, parle-moi naturellement.

PASQUIN.

Oh, volontiers; c'eſt mon caractère à moi, que de parler naturellement.

ORONTE.

Le bon apôtre!

PASQUIN.

Or donc, pour vous dire la vérité...

ORONTE.

Le traître va mentir; mais compte que cela ne ſervira de rien, je ſais d'où vous venez.

PASQUIN.

Si vous le ſavez, pourquoi me le demandez-vous?

ORONTE.

C'eſt que j'ai intérêt de ſavoir les choſes de ta propre bouche.

PASQUIN.

Eh fi, monſieur, où eſt l'honneur? où eſt la probité? je veux de la bonne foi dans le commerce. Avouez-moi que vous ne ſavez rien, ſinon je ne dirai mot.

ORONTE.

Tu ne diras mot? je te roſſerai.

PASQUIN.

Ce ſeront des coups perdus; j'ai des épaules à l'épreuve de tout, je ſuis de race de ſergent, & jamais les coups de bâton n'ont fait peur aux illuſtres de ma famille.

ORONTE.

Voilà un inſigne maraud!

PASQUIN.

C'eſt moi qui ai intérêt de vous faire avouer que vous ignorez pleinement où nous avons été.

ORONTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

C'eſt que je ſuis ſenſible à l'honneur ; je veux pouvoir me vanter de vous avoir mis au fait, & d'avoir bien gagné votre argent.

ORONTE.

Eh bien, je demeure d'accord que tout ce que je ſais, c'eſt que vous ne venez point d'où vous dites.

PASQUIN.

Vous ne ſavez que cela ?

ORONTE.

Non, en vérité.

PASQUIN.

Tant mieux ; je veux que la peſte m'étouffe, ſi je vous en dis davantage.

ORONTE.

Tu ne parleras pas ?

PASQUIN.

Voilà votre argent, je ſuis en droit de me taire.

ORONTE *levant la canne.*

Et moi, en droit de t'aſſommer.

PASQUIN *tendant le dos.*

Frappez ; je vous ferai voir que je ne dégénère point de l'intrépidité de mes ancêtres.

ORONTE.

Son impudence me rend immobile, & je ne ſais plus où j'en ſuis. Je t'ordonne de ſortir de ma maiſon, & de ne paroître jamais devant mes yeux.

SCENE XII.

PASQUIN *seul.*

MA foi, j'ai soûtenu là un rude assaut, mais je m'en suis tiré galamment. Allons chercher mon maître; il est nécessaire de l'instruire . . . Le voici justement.

SCENE XIII.

VALE'RE, PASQUIN.

VALE'RE.

QU'AS-tu, Pasquin?

PASQUIN.

Rien; ce n'est qu'une volée de coups de bâton que j'ai pensé recevoir pour l'amour de vous.

VALE'RE.

Pour l'amour de moi! & qui est le maraud qui a voulu te traiter de la sorte?

PASQUIN.

C'est monsieur votre père.

VALE'RE.

Je ne comprends rien à ce discours. Est-ce que tu plaisantes?

PASQUIN.

Non vraiment. La tante de Clitandre vient d'assurer monsieur Oronte, que nous n'avons pas approché du château de son neveu.

VALERE.

Ah, la vieille folle ! elle a juré de me desespérer. Ce n'est pas encore là tout le mal qu'elle me fait.

PASQUIN.

Je sais qu'elle a le diable au corps.

VALERE.

Tu n'ignores pas qu'elle m'aime depuis deux ans, & qu'elle veut absolument que je soupire pour elle.

PASQUIN.

Cela est vrai. Je vous ai un peu aidé à la tromper, & vous en avez tiré d'assez bonnes nippes.

VALERE.

La voici qui va me persécuter encore.

PASQUIN.

Laissez-moi faire ; je vais lui donner son congé.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, VALERE, PASQUIN.

La COMTESSE.

EH bien, monsieur, vous avez donc résolu de me desespérer !

VALERE.

Moi, madame, je n'ai nulle intention de vous faire de la peine.

PASQUIN.

Il ne songe pas seulement que vous soyez au monde.

La COMTESSE.

Je ne le ſais que trop. Qu'eſt-ce donc que cette partie de chaſſe que vous venez de faire ?

VALERE.

Madame, avec votre permiſſion, je n'ai point de compte à vous rendre.

La COMTESSE.

Tu n'as point de compte à me rendre, petit ſcélérat ! je te ferai bien parler. Il faut que tu me diſes tout-à-l'heure où tu as été pendant huit jours. Oſeras-tu me ſoûtenir que c'eſt au château de Clitandre ? je t'y attendois, infidèle, & je me flattois que l'Amour t'y feroit voler.

PASQUIN.

Madame, il avoit prié l'Amour de l'y conduire, mais par malheur ils ont manqué le chemin, & ils ſe ſont égarés tous deux.

La COMTESSE.

Et deviez-vous le ſuivre, ingrat, puiſqu'il vous conduiſoit en des lieux où je n'étois pas ?

PASQUIN.

Il ne ſavoit pas les chemins, madame, ni moi non plus. L'Amour eſt aveugle, à ce que j'entends dire : quand on le prend pour guide, on eſt ſujet à s'égarer.

La COMTESSE.

Tout ce galimathias eſt inutile : je veux qu'il réponde lui-même à mes queſtions.

VALERE.

Il vous ſied bien, madame, de me faire des reproches, après avoir fait tout ce qu'il falloit pour me brouiller avec mon

mon père. Si mon absence vous avoit causé de l'inquiétude, il falloit vous expliquer avec moi, je vous aurois éclaircie de tout; mais après le tour que vous venez de me faire, je vous déclare que vous ne saurez rien.

La COMTESSE.

Je ne saurai rien! tu t'expliqueras, ou je t'étranglerai.

PASQUIN.

Laissez-le là, madame, c'est un petit opiniâtre qui ne parlera point, je vous en réponds. Je vais vous dire naïvement ses pensées, moi.

La COMTESSE.

Eh bien, parle, & je te récompenserai de ta sincérité.

PASQUIN.

Vous avez beaucoup de tendresse pour lui!

La COMTESSE.

Cela ne peut pas s'imaginer : j'en perds l'esprit, mon pauvre Pasquin.

PASQUIN.

Cela est visible. Vous voudriez qu'il y répondît par une tendresse égale à la vôtre!

La COMTESSE.

N'ai-je pas lieu d'y prétendre!

PASQUIN.

Il y a du pour & du contre dans cette affaire-là. Il connoît vos sentimens pour lui, il en est pénétré de reconnoissance : avec cela, madame, je gage cent louis contre vous qu'il ne pourra jamais vous aimer.

La COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer, monsieur le coquin! je ne sais qui me tient que je ne t'arrache les yeux.

PASQUIN.

Doucement, s'il vous plaît : ce n'eſt pas moi qui ſuis inſenſible à vos charmes ; au contraire, je les trouve tout-à-fait piquans, quoiqu'ils ne ſoient pas de la dernière édition.

La COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer ! me dit-il vrai, perfide !

VALÈRE.

Madame ... en vérité ... je ſuis dans la confuſion ; & ſi mon cœur étoit ... Paſquin, explique tout cela à madame la Comteſſe.

La COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer !

PASQUIN.

Non, madame, mais c'eſt votre faute, & ce n'eſt pas la ſienne.

La COMTESSE.

C'eſt ma faute ! après tout ce que j'ai fait !

PASQUIN.

Cela eſt vrai, nous n'en diſconvenons pas ; mais il dit que vous avez dans la phyſionomie tant de nobleſſe, tant de majeſté, je ne ſais quoi de ſi grave & de ſi impoſant, qu'elle ne peut lui inſpirer que de l'eſtime & du reſpect. L'Amour ne ſe frotte point à des perſonnes ſi vénérables.

La COMTESSE.

Si ma phyſionomie lui inſpire du reſpect, mes regards ont dû lui inſpirer de l'amour.

PASQUIN.

Voilà de quoi nous ne convenons pas.

La COMTESSE.

Vous n'en convenez pas!

VALERE.

Tenez, madame, je vous ai trop d'obligation, & je ſuis trop galant homme pour ne vous pas parler ſincèrement. Souffrez-donc que je vous deſabuſe, & que je vous diſe avec tout le reſpect que je vous dois . . .

La COMTESSE.

N'achève pas, perfide, je vois où tend ce diſcours.

PASQUIN.

Mais auſſi vous avez tort, madame.

La COMTESSE.

J'ai tort! moi, j'ai tort! & en quoi, s'il vous plaît!

PASQUIN.

Vous avez tort d'être venue au monde une vingtaine d'années avant lui : pourquoi diable vous preſſiez-vous ſi fort! puiſque vous deviez l'aimer avec tant de tendreſſe, il falloit prendre ſi bien vos meſures, qu'il vînt au monde cinq ou ſix ans avant vous.

La COMTESSE.

Cela dépendoit-il de moi!

VALERE.

Non, madame; mais il ne dépend pas plus de moi de vous aimer.

La COMTESSE.

Il ne falloit donc point me tromper par de fauſſes proteſtations.

PASQUIN.

Ce n'eſt pas à lui qu'il faut vous en prendre.

La COMTESSE.

Et à qui donc!

PASQUIN.

C'eſt à monſieur ſon père, qui le laiſſe manquer de tout. Vous vous êtes offerte à le ſecourir dans ſes beſoins; l'occaſion étoit preſſante, il s'eſt vû contraint à profiter de votre généroſité. Pour récompenſe vous avez voulu des marques d'amour; le pauvre garçon a fait auprès de vous une dépenſe incroyable en ſoûpirs & en proteſtations : vous traitez cela de bagatelle, & il n'a point d'autre monnoie à vous donner.

La COMTESSE *à Valère.*

Vous ne dites mot à tout cela, monſieur!

VALE'RE.

Ma foi, madame, qui ne dit mot conſent.

PASQUIN *à la Comteſſe.*

Voulez-vous que je vous donne un moyen de vous venger de lui!

La COMTESSE.

Tu me feras plaiſir, car je ſuis outrée.

PASQUIN.

Et moi, qui vous parle, je ſuis en fureur contre lui. E'loignons-nous un peu.

VALE'RE *à part.*

Que diable va-t-il lui dire!

PASQUIN.

Ce n'eſt pas tout-à-fait la qualité que vous cherchez dans un mari!

La COMTESSE.

Je ne veux qu'un mari qui m'aime & qui m'adore.

PASQUIN.

Eh bien, je ſuis votre homme; je vous épouſerai, ſi vous voulez.

La COMTESSE.

Retire-toi, malheureux.

PASQUIN.

Je vous vengerai mieux qu'un autre.

La COMTESSE.

Retire-toi, te dis-je, je ſais un moyen plus ſûr pour punir cet infidèle.

PASQUIN.

C'eſt de quoi je doute bien fort.

VALÉRE.

Eh qu'ai-je lieu d'appréhender ?

La COMTESSE.

Tout. Je vais t'épouſer malgré toi.

VALÉRE.

M'épouſer ! ah ! madame, ſerez-vous aſſez cruelle pour cela ?

La COMTESSE.

Oui, perfide, je viens de te demander à ton père ; je lui ai offert de te prendre ſans un ſol : ma propoſition lui convient, il l'accepte, & cela me ſuffit. Adieu, monſieur, faites vos petites réflexions ; mais mettez-vous en tête que je ſerai votre femme : je l'ai juré, cela ſera, c'eſt moi qui vous le dis, & qui ſuis votre très-humble ſervante.

SCENE XV.

VALÉRE, PASQUIN.

PASQUIN.

ELLE eſt femme à le faire comme elle le dit, au moins.

VALÉRE.

Dans quel embarras me jette cette vieille folle !

SCENE XVI.

VALERE, ISABELLE, NERINE, PASQUIN.

ISABELLE.

Ah, mon frère, que j'ai besoin de votre secours!

VALERE.

Ah, ma sœur, que j'ai besoin de vos conseils!

ISABELLE.

Mon père me met au desespoir.

VALERE.

Mon père me veut faire mourir de douleur.

ISABELLE.

Il prétend que j'épouse monsieur Michaut.

VALERE.

Il veut que je me marie avec la vieille Comtesse.

ISABELLE.

Il faut que je périsse, si je lui obéis.

VALERE.

Il faut que j'expire, si je ne lui résiste pas.

NERINE.

Voilà qui débute bien. Jusqu'ici vos fortunes sont pareilles; ne se ressemblent-elles point encore par d'autres circonstances!

VALERE.

Ah, Nérine! ma sœur est moins à plaindre que moi: si elle n'a pas la force de résister, elle en sera quitte pour

vivre quelque temps malheureuſe avec un mari qu'elle ſera en droit de haïr ; mais mon ſort eſt ſi cruel, que je ne ſaurois ſuivre les ordres de mon père, ni lui déclarer les raiſons qui m'en empêchent.

NÉRINE.

Nous ſommes dans le même cas.

VALÉRE.

Comment donc ?

NÉRINE.

Expliquez-vous un peu plus clairement, & nous nous rendrons plus intelligibles.

ISABELLE.

Mon frère, ne me déguiſez rien, je vous en conjure.

VALÉRE.

Ah, ma ſœur ! je n'oſerois parler ; la moindre indiſcrétion me perdroit.

NÉRINE.

C'eſt tout de même ici ; un mot lâché mal-à-propos eſt capable de gâter toutes nos affaires.

ISABELLE.

Croyez-vous, mon frère, que je ſois capable de vous trahir ?

VALÉRE.

Puiſqu'il faut ne vous rien céler, ma ſœur . . . Paſquin, dis-lui ce qui s'eſt paſſé, je n'ai pas la force de l'avouer moi-même.

PASQUIN.

Moi, monſieur, révéler un ſecret ? vous me prenez pour un autre.

VALÉRE.

Tout ce que je vous avouerai en général, c'eſt que je ne puis plus me marier deſormais.

ISABELLE.

Hélas, mon frère! il ne m'eſt pas plus permis qu'à vous de conſentir au mariage qu'on me propoſe.

VALERE.

La dureté de mon père m'a contraint à prendre de certaines réſolutions, dont je ne puis ni ne veux me dédire.

ISABELLE.

La même raiſon m'a miſe dans la néceſſité de conſentir à des engagemens, que rien ne peut rompre deſormais.

VALERE.

Je ſuis marié, ma ſœur.

ISABELLE.

Je ſuis mariée, mon frère.

VALERE.

Ah, ciel! quel eſt votre époux!

ISABELLE.

C'eſt Cléon.

VALERE.

Cléon! je le connois, il eſt de mes amis.

ISABELLE.

Et quelle eſt la femme que vous avez priſe!

VALERE.

C'eſt Julie.

ISABELLE.

Je la connois auſſi; c'eſt une fort aimable perſonne.

NERINE.

Voilà la confidence achevée.

ISABELLE.

Quel parti prenez-vous, mon frère!

VALERE.

VALE'RE.

De m'exposer à tout, plustôt que de rompre mes engagemens. Et vous, ma sœur !

ISABELLE.

De mourir, plustôt que de manquer à ma foi.

NE'RINE.

Voilà monsieur votre père avec la Comtesse & monsieur Michaut.

VALE'RE.

Je tremble.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

SCENE XVII.

ORONTE, La COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, NE'RINE, VALE'RE, PASQUIN.

ORONTE *à la Comtesse.*

LES voici l'un & l'autre ; je vais les faire consentir aux projets que nous avons formés.

La COMTESSE.

C'est ici qu'il faut vous servir de toute votre autorité.

M. MICHAUT.

Pour moi, je ne prétends point à la main d'Isabelle, si elle ne me la donne pas de bon cœur.

ORONTE *à Valere.*

Ah ! c'est donc vous, monsieur le Chasseur ! quand retournerez-vous au château de Clitandre !

VALERE.

Mon père, si vous voulez m'écouter...

ORONTE.

Je n'ai rien à écouter. Pour réparer la faute que vous avez faite, il faut que vous vous disposiez à m'obéir.

VALERE.

Si ce que vous m'ordonnerez m'est possible, il n'y a rien que je ne fasse...

SCENE XVIII.

ORONTE, La COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALERE, NERINE, PASQUIN, JAVOTTE.

JAVOTTE.

MON papa, il y a ici je ne sais combien de Masques qui viennent d'entrer, parce qu'ils ont entendu les violons; ils sont tout-à-fait plaisans : voulez-vous qu'on les fasse venir ici ?

ORONTE.

Ils seront les bien-venus : dans un jour comme celui-ci, il ne faut songer qu'à ce qui peut donner de la joie.

SCENE XIX.

Marche de Perſonnes maſquées.

ORONTE, La COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALE'RE, NE'RINE, PASQUIN, JAVOTTE, JULIE, CLE'ON & LE'PINE *maſqués.*

La COMTESSE *après que la marche eſt finie.*

L'ASSEMBLÉE n'eſt pas nombreuſe, mais elle eſt tout-à-fait agréable. Approchez-vous de moi, Valère; voici un jour bienheureux pour vous.

ORONTE.

Aſſurément; plus qu'il ne mérite.

La COMTESSE.

Vous êtes inſtruit de mes intentions?

VALE'RE.

Madame ...

La COMTESSE.

Enfin, je vous épouſe : tous vos rivaux vont crever de jalouſie; mais vous méritez bien d'en triompher. Au reſte, monſieur votre père m'a donné ſa parole ſur notre mariage.

M. MICHAUT *à Iſabelle.*

Et il m'a promis auſſi, mademoiſelle, que j'aurois le bonheur de vous épouſer.

ORONTE *à Valère.*

Répondez donc.

La COMTESSE.

Il eſt ſi tranſporté de joie, qu'il n'a pas la force de me remercier.

M. MICHAUT.

Mademoiſelle ne me paroît pas ſi joyeuſe de la nouvelle que je lui apprends.

ORONTE.

Nous parlerons de cela tantôt. Madame, ſongeons à notre divertiſſement.

La COMTESSE.

Non pas, s'il vous plaît, je veux finir, & on ne danſera que quand on m'aura miſe en train de danſer, moi.

VALERE.

Puiſque vous êtes ſi preſſée de finir, madame, je prendrai la liberté de vous dire, avec la permiſſion de mon père, que je ne veux point du tout me marier.

La COMTESSE.

Tout cela eſt inutiſe.

VALERE.

J'ai beaucoup de reſpect pour vous, madame; mais c'eſt tout ce que votre perſonne peut m'inſpirer.

ORONTE.

Il n'eſt pas queſtion ici ni d'amour, ni de reſpect; les propoſitions que me fait madame, ſont ſi avantageuſes pour vous & pour moi, que vous ne ſauriez mieux faire que de l'épouſer.

VALERE.

Quoi! faut-il que l'intérêt vous oblige à me rendre

malheureux ! Jetez ſur moi des yeux de père, & ne deſeſpérez pas un fils qui ſe jette à vos genoux, & qui eſt réſolu de mourir pluſtôt mille fois, que de ſe laiſſer ſacrifier impitoyablement.

ORONTE.

Lève-toi, fripon, tu m'attendris.

VALERE.

Je ne me leverai point que vous n'écoutiez les raiſons...

ORONTE.

Je crois qu'elles ne ſont pas mauvaiſes, mais j'ai donné ma parole à madame. Oh ça, je ne veux point te contraindre à l'épouſer, mais je te prie de t'y réſoudre pour l'amour de moi. Pourrois-tu refuſer à ton père une grace qu'il te demande, lorſqu'il eſt en droit de te faire obéir !

VALERE.

Je prends le ciel à témoin que je vaincrois tout-à-l'heure ma répugnance, pour répondre à un procédé ſi doux & ſi obligeant, s'il dépendoit encore de moi de vous complaire en ceci ; mais vous me forcez à vous dire, & même devant tout le monde, que je ne ſuis plus libre, & que ma foi eſt engagée pour jamais.

ORONTE.

Pour jamais ! ſans mon conſentement !

VALERE.

Ne vous prenez qu'à vous-même de la démarche hardie que je viens de faire : vous n'avez jamais voulu me marier, j'ai pris une femme ſans votre aveu ; mon oncle & tous mes parens me l'ont conſeillé, & c'eſt en leur préſence que j'épouſai Julie il y a huit jours.

ORONTE.

Je ſuis bien aiſe de ſavoir cela, monſieur le coquin, je ſais les meſures que je dois prendre.

VALERE.

Toutes vos meſures ſeront inutiles. Je prie le Ciel de me confondre, ſi je prends jamais une autre femme que Julie : il n'y a rien à redire à cette alliance, tout le monde connoît Julie pour une perſonne ſage & vertueuſe; elle a de la naiſſance, & plus de bien qu'il n'en faut pour nous faire ſubſiſter l'un & l'autre ſans vous être à charge : toute la terre ſera pour nous.

ORONTE.

J'enrage d'être contraint d'avouer qu'il a raiſon, & que je ne puis, ſans injuſtice, deſapprouver ce mariage.

La COMTESSE.

Oh bien, je le ferai caſſer, moi, puiſque vous êtes aſſez fou pour le confirmer.

VALERE.

Et de quel droit, madame, s'il vous plaît?

La COMTESSE.

De quel droit, ſcélérat? ah! tu ne le ſais que trop.

M. MICHAUT.

Croyez-moi, madame la Comteſſe, avalez doucement la pilule.

La COMTESSE.

Patience, il m'épouſera, ou je le ferai enlever.

SCENE XX.

ORONTE, M MICHAUT, ISABELLE, VALE'RE, NE'RINE, PASQUIN, JAVOTTE, JULIE, CLE'ON & LE'PINE *masqués.*

ORONTE.

LAISSONS-la dire, c'est une femme qui parle. Nérine, allez chercher Julie : il faut faire les choses de bonne grace, quand il n'y a pas moyen de s'en dispenser ; je vais lui dire moi-même, que je la reconnois pour ma belle-fille.

JULIE *se démasquant.*

Me voici, monsieur, souffrez que je reçoive ce titre précieux, & que je vous proteste que je ferai tout mon possible pour le mériter.

ORONTE.

Ah, ah ! ma belle-fille étoit de la mascarade ! soyez la bien-venue, madame ; il n'est pas nécessaire que je vous dise rien de plus, & vous avez entendu tous nos discours.

JULIE.

Je suis pénétrée de vos bontés, monsieur, & vous ne vous repentirez point . . .

VALE'RE.

Quelles actions de graces ne vous dois-je point, mon père !

ORONTE.

Laissons-là les complimens ; divertissons-nous pour célébrer ce mariage, & celui de ma fille avec monsieur Michaut.

NÉRINE *à Isabelle.*

Allons, à vous, mademoiselle, il faut sauter le fossé.

ISABELLE.

Puisque vous êtes en train de pardonner, mon père, & que vous avez tant d'indulgence pour mon frère & pour Julie, souffrez que je vous demande pour moi la même grace.

ORONTE.

Comment donc!

ISABELLE.

Je n'aime point monsieur; ne me contraignez pas à l'épouser, si ma vie vous est chère : j'ai pensé la perdre dans une longue maladie, qui n'a été causée que par le refus que vous avez fait de me donner à Cléon; mais comptez que je vais mourir à vos genoux, si vous ne confirmez pas aussi notre mariage.

ORONTE.

Si je ne confirme pas votre mariage! est-ce que vous l'auriez aussi épousé secrettement!

ISABELLE.

C'est avec une extrême confusion que je vous l'avoue; oui, mon père, Cléon est mon époux, il y a plus de six mois que je suis sa femme, & ma tante qui a bien voulu nous unir ensemble...

ORONTE.

Mon oncle, ma tante. Parbleu, je suis bien redevable à mon frère & à ma sœur du soin qu'ils prennent de marier mes enfans. Voilà une affaire où il y a encore moins de remède qu'à l'autre, monsieur Michaut, & je ne puis rompre ce mariage, sans deshonorer ma fille.

M. MICHAUT.

Je n'ai donc qu'à prendre congé de l'honorable compagnie.

SCENE XXI.

SCENE DERNIE'RE.

ORONTE, ISABELLE, VALE'RE, NE'RINE, PASQUIN, JAVOTTE, JULIE, CLE'ON, LE'PINE.

ORONTE.

ALLONS, allons, je vois bien qu'il en faut paſſer par-là. Qu'on avertiſſe Cléon que je le reçois pour mon gendre, mais à condition qu'il n'aura mon bien qu'après ma mort.

CLE'ON *ſe démaſquant.*

J'accepte cette condition du meilleur de mon cœur, & je ſuis trop heureux que vous daigniez m'accorder Iſabelle, qui m'eſt cent fois plus précieuſe que tous les biens du monde.

ORONTE.

Ah! monſieur le maître à danſer, vous montriez donc à ma fille ſans ma permiſſion! Oh çà, mes enfans, je vous pardonne vos fautes & vos folies, mais à condition que vous me pardonnerez les miennes.

VALE'RE.

Comment donc, mon père!

ORONTE.

Je me ſuis marié ſecrettement auſſi, moi qui vous parle.

PASQUIN.

Sans notre conſentement!

ORONTE.

Je ne voulois point déclarer cette affaire, de peur de vous chagriner; mais voici l'occaſion de nous excuſer tous mutuellement.

VALERE.

Faites-nous voir notre belle-mère, & nous la recevrons avec tout le reſpect & toute la tendreſſe que nous vous devons.

ORONTE.

Elle eſt auſſi de la maſcarade, & c'eſt pour elle que j'avois fait la fête. Daignez vous montrer, madame, & recevoir ces jeunes époux pour vos enfans.

CÉLIMENE.

Je ſuis trop-heureuſe d'entrer dans une ſi aimable famille : j'eſpère qu'ils ſeront auſſi contens de moi, que ſi j'étois leur propre mère.

PASQUIN.

Nérine, donnerons-nous notre conſentement à ce dernier mariage-là !

NÉRINE.

On pourroit le critiquer; mais allons, il faut publier une amniſtie générale.

JAVOTTE.

Mon papa, j'ai encore une grace à vous demander.

ORONTE.

Comment, morbleu, petite friponne, vous êtes-vous auſſi mariée ſecrettement !

JAVOTTE.

Non, mon papa, je ne veux l'être que de votre main; mais je vous prie que ce ſoit bien-tôt.

ORONTE.

Nous verrons. Parbleu, c'eſt une rage qui a gagné toute ma famille.

PASQUIN.

L'Aſſemblée s'impatiente; commençons le divertiſſement.

DIVERTISSEMENT.

PASQUIN *chante.*

CHANTONS, chantons des nœuds ſecrets,
Formés par l'enfant de Cythère.

CHŒUR.

Chantons, chantons des nœuds ſecrets,
Formés par l'enfant de Cythère.

NE'RINE.

Quand on veut des plaiſirs parfaits,
Il faut les goûter & ſe taire.

CHŒUR.

Chantons, &c.

ISABELLE.

Vivez heureux, amans diſcrets:
Les amans d'aujourd'hui ne vous reſſemblent guère.

CHŒUR.

Chantons, &c.

PREMIE'RE ENTRE'E.

MADEMOISELLE SALLE' *chante.*

VOUS qui, ſans rien aimer, cherchez toûjours à plaire,
Vous croyez vivre en liberté ;

Apprenez que ce bien ſi vanté
N'eſt qu'un bonheur imaginaire.

Mille tyrans nous bravent tour à tour,
La Fortune, l'Amour, le Dieu du Mariage;
Mais de quelque côté que notre cœur s'engage,
Vivons toûjours ſous les loix de l'Amour,
Il adoucit le plus rude eſclavage.

SECONDE ENTRE'E.

ORONTE *chante.*

J'AI goûté les douceurs d'un aſſez long veuvage,
Ma femme étoit un vrai dragon,
Et quand elle partit, j'écoutai la raiſon,
Qui voulut me défendre un ſecond mariage:
J'avois juré de fuir cet écueil dangereux;
Malgré tous mes ſermens, l'hymen encor m'engage,
Et près de deux beaux yeux
A ſoixante ans j'ai fait naufrage.

BRANLE.

I.er Couplet.

PROFITEZ du temps des amours,
Tendre & brillante jeuneſſe,
Livrez-vous à la tendreſſe,

Songez que les momens ſont courts;
Bien-tôt la froide vieilleſſe
Succède au printemps de nos jours.

I I.me

Voulez-vous d'aimables inſtans,
Même après le mariage,
Fuyez l'ordinaire uſage,
Suivez la mode du vieux temps:
L'Amour ſe plaît en ménage,
Tant que les maris ſont amans.

I I I.me

Où ſont-ils ces tendres époux!
Ils ne ſont plus à la mode.
Jamais la vieille méthode
Ne pourra revivre chez nous:
La nouvelle eſt plus commode,
On n'eſt ni tendre, ni jaloux.

I V.me

Autrefois, après leur printemps,
Les Belles faiſoient retraite;
Mais aujourd'hui la coquette
Veut toûjours avoir des amans:
Quand elle eſt vieille, elle achette
Ce qu'elle vendoit à vingt ans.

V.me

Empreſſés à vous divertir,
Nous cherchons l'art de vous plaire,

Toûjours la critique amère
Craint de nous y voir réuſſir :
Pour la forcer à ſe taire,
Meſſieurs, daignez nous applaudir.

FIN.



L'OBSTACLE IMPRÉVÛ.

COMÉDIE.

ACTEURS.

LISIMON, vieillard.

LICANDRE, autre vieillard.

JULIE, crue nièce de Licandre.

La comteſſe de la PE'PINIE'RE.

ANGE'LIQUE, fille de la Comteſſe.

LE'ANDRE, amant de Julie.

VALE'RE, fils de Liſimon, petit-maître.

NE'RINE, ſuivante de Julie.

CRISPIN, valet de Léandre.

PASQUIN, valet de Valère.

Un LAQUAIS.

La Scène eſt dans la maiſon de Liſimon.

L'OBSTACLE



L'OBSTACLE IMPREVÛ.

Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, PASQUIN.

(Ils entrent par deux différens côtés du Théatre.)

VALERE *du côté par où il entre.*

MORBLEU, vous avez beau dire, je n'en ferai qu'à ma tête.

PASQUIN.

Ah ! voici mon étourdi de maître.

VALERE.

La peste soit de l'homme !

PASQUIN.

Il eſt en colère.

VALERE.

Il n'y a plus moyen de vivre avec lui, & il faut que nous rompions enſemble.

PASQUIN.

De qui parlez-vous là?

VALERE.

Je parle de mon père.

PASQUIN.

Mais vraiment, cela eſt fort honnête. S'il vous avoit entendu...

VALERE.

Je voudrois qu'il n'eût pas perdu un mot de tout ce que j'ai dit.

PASQUIN.

Dieu vous en garde, vous ſeriez perdu.

VALERE.

Tu crois donc que je l'appréhende? cela étoit bon lorſque j'étois au Collège.

PASQUIN.

Ma foi, ne vous y jouez pas; il eſt homme à vous traiter comme ſi vous y alliez encore.

VALERE *enfonçant ſon chapeau.*

Lui! mon père! ah ventrebleu, je lui ferois voir...

PASQUIN.

Paix, monſieur, le voilà qui vient.

VALERE.

Je m'en vais.

PASQUIN.

Revenez, revenez; ce n'eſt pas lui.

VALÉRE.

Te moques-tu de moi de me faire une peur ſemblable ?

PASQUIN.

Moi, je vous ai fait peur ! & vous dites que vous ne le craignez point.

VALÉRE.

J'ai encore quelque foible pour lui, mais je m'en déferai. Me voila remis : préſentement je ſerois homme à le braver.

PASQUIN.

Oui, en fuyant. Voilà comme font tous vos pareils, vous êtes braves juſqu'au dégainer. Croyez-moi, changez de conduite, & vous ne craindrez plus votre pére.

VALÉRE.

Dis-moi, faquin, combien le bon homme te donne-t-il pour me prêcher ?

PASQUIN.

Bon ! il croit que c'eſt moi qui vous gâte, & franchement j'ai trop de bonté pour vous.

VALÉRE.

Inſolent . . .

PASQUIN.

Allons, monſieur, il faut tâcher deſormais de le contenter.

VALÉRE.

Sachons un peu ce qu'il faut que je faſſe pour cela.

PASQUIN.

Tout le contraire de ce que vous avez fait juſqu'à préſent.

VALÉRE.

Quels crimes ai-je donc commis ?

PASQUIN.

Vous n'en êtes pas encore aux crimes, vous n'en êtes

qu'aux sottises. Par exemple, n'ai-je pas été témoin de la conversation que vous avez eue ce matin avec monsieur votre père ! il vous disoit d'excellentes choses, & vous lui répondiez tout de travers.

VALE'RE.

Moi !

PASQUIN.

Vous-même. Voulez-vous, pour vous en convaincre, que je vous fasse le récit de la conversation ; je m'en souviens mot pour mot.

VALE'RE.

Voyons : je suis bien aise de juger de sang froid si j'ai tort.

PASQUIN.

Voici ce qu'il vous a dit quand vous êtes entré dans sa chambre de la manière que je vais vous dépeindre.

Il fait l'action d'un petit-maître qui entre dans une chambre en étourdi ; ensuite il prend l'air sérieux du père.

Bonjour, monsieur, bonjour. *Monsieur, je suis votre serviteur.* Où avez-vous passé la nuit, pendard que vous êtes ! *Parbleu, j'ai soupé au cabaret avec mes amis, & de-là nous avons couru le bal.* Vous en avez menti : je sais à quel bal vous avez été, & si vous ne changez bien-tôt de conduite, je vous enverrai danser à S.t Lazare. *Je crois, Dieu me damne, que vous ne pourriez pas vivre, si tous les jours vous ne me faisiez quelque mercuriale.* Et croyez-vous, monsieur le sot, que je sois fort content de vous voir au milieu de cette pépinière de foux que l'on appelle petits-maîtres, espèce d'hommes aussi ridicules qu'incorrigibles ! que je n'entre pas en fureur depuis que vous arborez ce grand chapeau qui vous couvre un œil, &

qui ne laiſſe voir que la moitié de l'autre! depuis que vous vous débraillez juſqu'à la ceinture, que vous vous faites une gloire de vous enivrer de vin, de liqueurs & de tabac, & que vous affectez cet air fanfaron qui impoſe au bourgeois, & qui fait rire l'honnête-homme! *Tous les jeunes gens ſont faits comme cela, mon père, il faut ſuivre la mode.* Parbleu, je vous la ferai bien quitter. *Nous verrons.* Comment nous verrons! oh! voici qui vous corrigera.

(il prend un bâton.)

VALERE.

Que vas-tu faire!

PASQUIN.

Vous roſſer.

VALERE.

Quoi, coquin, tu aurois la hardieſſe . . .

PASQUIN.

Ma foi, je vous demande pardon; j'entrois ſi vivement dans la paſſion, que je croyois être monſieur votre père. Vous ſavez bien que ſi vous n'euſſiez décampé, la converſation auroit fini de la ſorte. Après tout, il eſt temps de vous réformer. Il y a plus de trois mois que votre future belle-mère eſt arrivée de province, avec la jeune perſonne que vous êtes ſur le point d'épouſer : votre père les loge ici l'une & l'autre; elles ſont témoins de la pluſpart de vos actions, qui ne doivent pas les édifier. Comptez-vous de vivre comme vous faites, quand vous aurez une femme!

VALERE.

Le ſat! eſt-ce qu'on ſe marie pour ſe corriger de ſes défauts! Je voudrois bien, parbleu, qu'une femme s'aviſât

de me contraindre! Regarde les jeunes gens d'aujourd'hui; ils sont assidus & complaisans le jour de leurs nôces; dès le lendemain ils vont chercher fortune ailleurs.

PASQUIN.

Et leurs femmes aussi. Voilà ce que s'attirent ces maris du bel air.

VALERE.

D'ailleurs, veux-tu que je te parle net! Je ne me sens plus qu'un foible penchant pour Angélique: je crois même qu'avant qu'il soit peu, je ne l'aimerai point du tout.

PASQUIN.

Quels défauts lui trouvez-vous donc?

VALERE.

Premièrement, elle a trop d'esprit.

PASQUIN.

Trop d'esprit! cela est insupportable.

VALERE.

Elle lit depuis le matin jusqu'au soir, & se pique de savoir tout.

PASQUIN.

C'est un reste de province; le grand monde la corrigera.

VALERE.

Elle m'aime comme une héroïne de Roman; & dès qu'elle me voit, c'est un étalage de beaux sentimens qui me fatiguent à mourir.

PASQUIN.

Je le crois bien. Parler beaux sentimens aux jeunes gens d'aujourd'hui, c'est leur parler grec & latin, ils entendent aussi-bien l'un que l'autre.

VALERE.

Mais tu m'avoueras que cette jeune perſonne dont la mère vient de mourir, & que mon père a retirée du couvent, eſt beaucoup plus piquante qu'Angélique.

PASQUIN.

Vous voulez parler de Julie. Je demeure d'accord qu'elles ſont d'une humeur différente : Angélique eſt languiſſante & ſérieuſe ; Julie eſt vive & enjouée : Angélique a quelque choſe d'affecté dans ſes manières ; Julie a cet air libre que donne le grand monde : je choiſirois Julie pour ma maîtreſſe ; j'aimerois mieux Angélique pour ma femme.

VALERE.

Nérine eſt femme de chambre & confidente de Julie ; je veux lui parler en particulier.

PASQUIN.

Oui ! oh je ſuis mari de Nérine, moi, & je ne veux point qu'elle ait de particulier avec vous.

VALERE.

Le benêt !

PASQUIN.

Je ne ſuis point un mari du bel air ; j'aime ma femme.

VALERE.

Eſt-ce une raiſon pour que je ne lui parle pas ?

PASQUIN.

Devant moi, tant qu'il vous plaira ; mais en particulier, je vous le défends.

VALERE.

Mais ſongez-vous, faquin, à qui vous parlez ?

PASQUIN.

Vous avez vos droits en qualité de maître, & moi j'ai les miens en qualité de mari.

VALERE.

Je m'en moque, & je prétends... Mais, morbleu, voici Angélique.

SCENE II.

ANGELIQUE, VALERE, PASQUIN.

ANGELIQUE *sans les voir.*

VALÈRE ne vient point, je ne le vois presque plus; son indifférence m'étonne, & commence à m'inquiéter.

PASQUIN *à Valère.*

Entendez-vous!

VALERE.

Il faut avouer qu'elle est fort aimable.

PASQUIN.

Pour moi, je m'en accommoderois fort.

ANGELIQUE.

Ah! c'est vous, monsieur; que faites-vous là!

VALERE.

Je sors d'avec mon père; il m'a mis de mauvaise humeur, & j'en portois mes plaintes à Pasquin.

ANGELIQUE.

Il me semble que c'est à moi que vous devriez confier vos chagrins, on se console avec les personnes qu'on aime; mais depuis quelque temps, vous ne me cherchez plus, je m'aperçois même que vous m'évitez.

VALERE.

Moi, vous éviter! que vous êtes injuste! demandez à Pasquin, si...

PASQUIN.

PASQUIN.

A moi!

VALERE.

Si je ne lui disois pas encore dans le moment que je vous trouvois fort aimable.

ANGELIQUE.

Est-ce à lui qu'il faut le dire! m'enviez-vous le plaisir de vous entendre parler de la sorte sur mon sujet!

VALERE.

Ma foi, mademoiselle, je crains de vous fatiguer par des redites ennuyeuses.

PASQUIN.

Vous connoissez bien peu les femmes: est-ce qu'elles se lassent de s'entendre dire des douceurs!

ANGELIQUE.

Pasquin a raison; sur-tout, ces éloges nous flattent, quand ils viennent de personnes que nous aimons.

VALERE.

Chacun a sa méthode en aimant: pour moi, quand j'ai dit une fois que j'aime, je suis persuadé que j'ai rempli tous les devoirs d'un amant, & je ne trouve rien de plus fade ni de plus ennuyeux que ces soupirans qui sont toûjours aux pieds de leurs maîtresses, & qui leur parlent tout un jour sans leur dire autre chose que ce qu'ils leur ont dit mille fois: que vous êtes belle! que je vous aime! je mourrois plustôt que de vous être infidèle: promettez-moi, ma charmante, que vous m'aimerez toûjours. La belle répond sur le même ton, & c'est toûjours à recommencer: à force de se servir de ces tendres expressions, on les rend insipides, & à la fin, on est tout étonné qu'on se

parle d'amour, & que l'on ne s'aime plus du tout.

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas mieux justifier l'indifférence : vous lui donnez des couleurs qui la rendroient aimable, si j'étois personne à prendre le change ; mais, Valère, croyez-moi, vous n'avez que de l'esprit, & je vois bien que vous n'avez point d'amour.

VALÉRE.

Je n'ai point d'amour! je ne vous aime pas, moi! *(à Pasquin)* Tu vois comme on me traite : qui a tort de nous deux, Pasquin!

PASQUIN.

C'est celui de vous deux qui ne dit pas la vérité.

VALÉRE.

Ce garçon connoît mes plus secrettes pensées, il peut vous en rendre de bons témoignages.

PASQUIN.

Ah! je vous en réponds : mon maître est l'homme de France qui aime le plus ; il n'a qu'un défaut, c'est qu'il aime trop.

VALÉRE.

Assurément.

PASQUIN.

C'est ce que je lui reprochois encore tout-à-l'heure.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en aperçois pas ; & quoique vous fassiez la satyre des amans empressés, je vous soûtiens que l'amour ne se fait connoître que par les assiduités, par les protestations, les services : il vaut mieux dire cent fois les mêmes choses, que de ne pas parler de sa tendresse. Non, Valère, vous ne m'aimez point.

VALERE.

Oh ! palſangbleu, mademoiſelle, s'il ne tient qu'à jurer, je vous ferai des ſermens.

PASQUIN.

Il vous jurera qu'il vous aime aſſez pour un homme qui doit vous épouſer.

ANGELIQUE.

Voilà ce que c'eſt ; je vous ſuis deſtinée pour femme, ce titre vous déplaît d'avance. Que je penſe différemment ! plus je ſonge que vous ſerez mon époux, & plus mon cœur s'attache à vous ſincèrement. Dans les cœurs tendres & vertueux il ſe forme les paſſions les plus violentes, quand le devoir autoriſe l'inclination.

PASQUIN.

Tenez, mademoiſelle, voilà les plus belles choſes du monde ; mais je vous jure en conſcience que mon maître n'entend point cela : ce n'eſt point là le jargon qu'on parle aujourd'hui, & je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de femmes à Paris qui l'entendiſſent, à moins qu'elles ne portaſſent des lunettes, & qu'elles ne fuſſent de la vieille Cour. Vous êtes toute fraîche émoulue de la province, il faut vous apprendre comme on fait l'amour en ce pays-ci. On entre dans une aſſemblée ou dans une compagnie, on regarde, on choiſit entre toutes les Dames celle qui revient davantáge, on lui jette de tendres œillades, on lui fait des mines, on cherche à lui parler, on lui parle, la déclaration ſe fait dès le premier abord : ſi la belle s'en ſcandaliſe, ce qui n'arrive guère, on s'en moque, & on n'y revient pas ; ſi elle prend la choſe de bonne grace,

on lui fait des protestations, elle y répond, voilà qui est fait; ensuite on court ensemble au bal, aux spectacles; on médit du prochain, on prend du tabac, on boit du vin mousseux, on avale des liqueurs, on passe les nuits au Cours, on ne songe qu'au plaisir, on le cherche ensemble tant qu'on a du goût l'un pour l'autre : dès que l'ennui se met de la partie, le monsieur tire d'un côté, la dame tire de l'autre, & on va s'accrocher ailleurs. Voilà de quelle manière naissent, s'entretiennent & finissent les belles passions d'aujourd'hui.

ANGELIQUE.

Je ne m'étonne pas si les hommes sont si polis présentement, & si la galanterie est sur un si bon pied.

PASQUIN.

C'est la guerre qui cause ce dérangement-là : les jeunes gens étoient accoûtumés à brusquer des places, ils ont voulu brusquer les femmes : la paix remettra tout dans son ordre naturel.

ANGELIQUE.

Je veux que vous m'aimiez autrement que cela, Valère, & que vous vous distinguiez des personnes de votre âge, qu'enfin vous rameniez la mode des beaux sentimens.

VALERE.

Ma foi, mademoiselle, je vous aime autant que je puis vous aimer.

PASQUIN.

Il est de bonne foi.

ANGELIQUE.

Cela ne dit rien : je veux réformer votre cœur, & le rendre capable d'une passion aussi délicate que la mienne;

il faut que nous lisions ensemble tous les romans, j'en ai une ample bibliothèque : c'est-là que vous apprendrez que les plus belles passions ne tendent qu'au mariage, & ne sont jamais détruites par ces beaux nœuds.

VALERE.

Ma foi, cela n'est vrai que dans les romans. Moi, lire ces fadaises-là ! j'aimerois autant lire des Opéras.

ANGELIQUE.

Il faut que vous preniez ce parti-là, si vous voulez me faire croire que vous m'aimez. Mais voici ma mère.

VALERE.

Surcroît d'embarras.

SCENE III.

La COMTESSE, ANGELIQUE, VALERE, PASQUIN.

La COMTESSE.

BONJOUR, mon gendre.

VALERE *à part.*

Mon gendre ! peste la provinciale !

La COMTESSE.

De quoi parliez-vous ? que je ne vous interrompe point.

ANGELIQUE.

Nous parlions de lecture, & je conseillois à monsieur...

La COMTESSE.

Ah vraiment, j'en suis ravie ; il n'y a rien de si utile que la lecture, & celle des romans sur-tout, on apprend tout

dans ces livres-là : feu monsieur le comte de la Pépinière, mon très-honoré mari, & moi, nous les lisions jour & nuit, & nous nous attendrissions, nous nous attendrissions . . .

VALÉRE *à part.*

Ah ! voilà monsieur de la Pépinière revenu, je m'étonnois bien qu'elle n'en eût pas encore parlé.

La COMTESSE.

Croiriez-vous que feu monsieur de la Pépinière, & moi,

VALÉRE *à part.*

Encore !

La COMTESSE.

Nous lûmes une fois tout Cyrus en huit jours : cela nous mettoit dans le cœur un fond de tendresse inépuisable.

PASQUIN.

Et ces lectures avoient d'agréables suites, apparemment !

La COMTESSE.

Cela est cause que monsieur le Comte & moi nous nous sommes aimés jusqu'au moment de la séparation. Mais qu'avez-vous, Valère, vous ne dites mot !

VALÉRE.

Je vous admire.

La COMTESSE.

C'est plustôt ma fille que vous admirez.

ANGÉLIQUE.

Ne lui dites rien, madame, il est de fort mauvaise humeur.

La COMTESSE.

Avouez qu'Angélique a bien de l'esprit, & qu'il est rare de trouver une jeune & belle personne qui ait autant de lecture que ma fille.

VALÉRE.

Voulez-vous que je vous parle franchement! la lecture ne convient point à une femme, & je voudrois que la mienne fût fort ignorante.

La COMTESSE.

Ah, ah, vous êtes bien dégoûté! allez chercher vos folles qui ne savent que se coëffer, farder leur visage, faire assaut de vin de Champagne, & courir le bal; ce sont là les savantes qu'il vous faut, apparemment.

VALÉRE.

Je vous avoue qu'elles m'amusent davantage que celles qui citent les Auteurs.

PASQUIN.

En voulez-vous savoir la raison! c'est que les savantes que vous estimez sont pour les anciens, & celles qui amusent monsieur sont pour les modernes. Mais voici le patron, je me retire.

SCENE IV.

LISIMON, La COMTESSE, ANGÉLIQUE, VALÉRE.

LISIMON.

On m'a dit, madame, que vous vouliez me parler.

La COMTESSE.

On vous a dit vrai.

LISIMON.

Abrégez, s'il vous plaît. Finirez-vous bien-tôt!

La COMTESSE.

Je n'ai pas encore commencé.

LISIMON.

Commencez donc, mais dépêchez-vous ; j'ai une affaire en tête qui ne me permet guère de penser à celles des autres.

La COMTESSE.

Vous êtes toûjours brusque, il n'y a pas moyen de s'expliquer avec vous : or ça, écoutez-moi, je viens au fait.

LISIMON.

Dieu le veuille !

La COMTESSE.

Vous savez que mon procès est en état d'être jugé.

LISIMON.

Si je le sais ! je viens de voir votre procureur, votre avocat, & de solliciter vos juges.

La COMTESSE.

Mais vous ne savez peut-être pas que mes parties sont allées trouver mon avocat, & que...

LISIMON.

Il n'est pas question ici ni de votre avocat, ni de vos parties : je suis si las de votre procès & de vous en entendre parler, que si je n'étois sûr qu'il sera terminé incessamment, je donnerois tout mon bien pour le faire juger. Je crois pourtant que j'en serai quitte pour cinquante pistoles que j'ai mises dans la main du secrétaire de votre Rapporteur; j'ai fait parler de jolies femmes aux jeunes Conseillers, j'ai employé des gens de crédit & d'autorité auprès des anciens, j'ai envoyé deux carteaux de vin de Champagne à votre avocat

avocat, j'ai donné ſix poulardes & deux chapons du Mans, avec un pâté de perdrix, à votre procureur : voilà, je crois, tout ce qui peut accélérer un jugement, & rendre une cauſe excellente.

La COMTESSE.

Après cela, il faut que je gagne, ou il n'y a plus de juſtice dans le monde : me voilà tranquille ſur ces articles ; mais que ferons-nous de ces jeunes gens-ci ? il y a trois mois qu'ils vivent enſemble ; c'en eſt aſſez pour ſe connoître, & peut-être pour ſe connoître plus qu'il ne ſeroit à ſouhaiter : attendrons-nous la fin de mon procès ? préviendrons-nous l'arrêt que j'attends ? les marierons-nous ? ne les marierons nous pas ?

ANGÉLIQUE.

Je prends la liberté de vous dire . . .

LISIMON.

Mademoiſelle, on ne demande pas votre avis.

VALÉRE.

Pour moi, mon ſentiment . . .

LISIMON.

On a bien affaire de votre ſentiment ! taiſez-vous. Votre procès & ce mariage ſont deux choſes qui n'ont rien de commun : nous ſommes d'accord de nos faits, mademoiſelle eſt en âge & en volonté d'être pourvûe ; il eſt dangereux de retarder les filles quand elles ſont dans ces diſpoſitions : je ſuis preſſé, moi, de me défaire de ce libertin-là ; il faut faire ſa nôce dès demain, parce que je compte me marier en même-temps, moi qui vous parle.

VALÉRE.

Vous, mon père ?

LISIMON.

Oui, mon fils.

VALERE.

Mais songez-vous...

LISIMON.

Je songe que vous êtes un sot; tournez-moi les talons: ces jeunes étourdis-là s'imaginent que le mariage n'est fait que pour eux.

La COMTESSE.

Et quelle est la personne que vous épousez?

LISIMON.

Madame, c'est-là mon affaire, & non pas celle des autres. A demain les deux mariages: n'y consentez-vous pas?

La COMTESSE.

Volontiers.

LISIMON.

Et vous, la belle?

ANGELIQUE.

Tout ce qu'il vous plaira.

LISIMON.

Quelle résignation! oh ça, nous n'avons plus rien à nous dire?

La COMTESSE.

Je vous donne le bonjour.

LISIMON *à Valère.*

Comment, vous voilà encore?

VALERE.

Oui, mon père; il faut que vous me permettiez...

LISIMON *le poussant.*

Je vous permets de vous retirer, & tout au plus vîte.

SCENE V.

LISIMON *seul.*

VOILA mon mariage déclaré, il n'y a plus qu'une petite difficulté à cette affaire-là, c'est que je ne sais si j'aurai le consentement de la personne que je veux épouser : elle est sous mes ordres en quelque façon, &, au défaut de la jeunesse & des belles manières, j'ai pour moi le pouvoir & l'autorité ; cependant je veux gagner la suivante, elle a du crédit sur l'esprit de sa maîtresse. Bon, le hasard la conduit ici fort à propos.

SCENE VI.

LISIMON, NÉRINE.

NÉRINE.

VOICI notre bourru qui brusque tout le monde ; mais à bon chat, bon rat.

LISIMON.

Bonjour, Nérine.

NÉRINE.

Bonjour, monsieur.

LISIMON.

Tu me parois de mauvaise humeur.

NÉRINE.

A peu près comme vous.

LISIMON.

Vous devez prendre garde à qui vous parlez, Nérine.

NERINE.

Et vous, comment vous parlez, monſieur !

LISIMON.

Sais-tu bien qu'il n'y a que toi qui oſe me répondre ici comme tu fais !

NERINE.

C'eſt qu'il n'y a que moi qui ait du courage & de la fermeté.

LISIMON.

Nérine.

NERINE.

Monſieur.

LISIMON.

Ces petites manières-là ne me conviennent point.

NERINE.

Les vôtres ne m'accommodent pas davantage.

LISIMON.

Tu ſais la conſidération que je témoigne à Julie, & les bontés que jai pour toi.

NERINE.

Oui : vous venez de faire ſortir ma maîtreſſe du Couvent pour la retirer chez vous ; vous nous avez habillées de deuil depuis les pieds juſqu'à la tête, parce que ſa mère vient de mourir : mais, au retour de notre oncle qui eſt aux Indes, vous ſerez bien payé de vos avances ; & vous ſavez que qui s'acquitte ne doit rien.

LISIMON.

Voilà le langage des ingrats. Peut-on jamais payer ce que je fais pour Julie ! Je veux qu'elle ait de la reconnoiſſance, & qu'elle m'en donne des témoignages.

NERINE.

Que faut-il pour cela ?

LISIMON.

M'aimer.

NERINE.

Oh ! c'eſt trop, vous demandez une choſe impoſſible.

LISIMON.

Comment, impertinente !

NERINE.

Mettez la main ſur la conſcience. Eſt-il poſſible d'aimer un homme bilieux & colère, qu'une vétille met en fureur, qui rompt en viſière à tout le monde, & qui querelle depuis le matin juſqu'au ſoir ! Tout ce qu'on peut faire pour votre ſervice, c'eſt de vous craindre & de vous haïr.

LISIMON *à part.*

Elle a raiſon ; d'ailleurs il faut filer doux, j'ai beſoin d'elle. *(haut)* Oh ça, revenons à notre affaire. La mère de Julie étant morte, tu ſais qu'elle n'a plus de parens ni d'appui qu'un oncle qui eſt aux Indes, & qui m'a prié de la retirer chez moi juſqu'à ſon retour.

NÈRINE.

Je ſais tout cela.

LISIMON.

Mais, ce que tu ne ſais pas, c'eſt que par un vaiſſeau qui arriva dernièrement, il m'envoya un pouvoir de marier Julie.

NERINE.

Le bon oncle ! il ſonge à tout ; il n'eſt pas content d'avoir fait tenir cinquante mille écus à ſa nièce, il prétend qu'elle en jouiſſe avec un aimable aſſocié ; il ſait les beſoins de notre ſexe, il y compatit ; il veut prévenir l'impatience de

Julie; il songe qu'elle a vingt-cinq ans, & que c'est l'âge où l'on ne peut plus attendre. Oh! que cet homme-là connoît bien la Nature!

LISIMON.

Oh ça, parle sincèrement; Julie n'a-t-elle point quelque inclination?

NERINE.

Vraiment, est-ce qu'une fille peut vivre sans cela? Il y a environ trois ans qu'il vint un jeune homme au Couvent où étoit ma maîtresse.

LISIMON.

Ces enragés-là se fourent par-tout.

NERINE.

Il s'appeloit Léandre.

LISIMON.

Son nom ne fait rien à l'affaire.

NERINE.

Dès qu'ils se virent, ils s'aimèrent éperdûment.

LISIMON.

Tant pis.

NERINE.

Ils firent plus.

LISIMON.

Comment diable! Et quoi donc?

NERINE.

Ils voulurent s'épouser; mais quand il fallut venir au fait, Léandre apprit que Julie n'avoit point de bien, & qu'elle ne subsistoit que d'une pension que lui faisoit son oncle, depuis que sa mère l'avoit laissée à Paris sans dire à personne où elle étoit allée.

LISIMON.

Et le jeune homme étoit-il riche?

NERINE.

Pour tous biens préſens & à venir il avoit un grand fonds de tendreſſe & de beaux ſentimens.

LISIMON.

Belle proviſion pour le ménage !

NERINE.

Cela les fit réſoudre à ſe ſéparer. Léandre partit dans le deſſein de mourir, ou de revenir aſſez riche pour épouſer Julie. Depuis cela, nous n'avons point eu de ſes nouvelles.

LISIMON.

Je m'en réjouis. C'eſt quelque jeune fripon qui vouloit l'attraper.

NERINE.

Il avoit un valet nommé Criſpin, qui étoit un aimable garçon.

LISIMON.

Il te plut.

NERINE.

Faut-il le demander ! Une ſuivante aime toûjours le valet de celui qui ſoûpire pour ſa maîtreſſe, c'eſt la règle.

LISIMON.

Eh, dis-moi, ta maîtreſſe a-t-elle toûjours de l'inclination pour ce Léandre !

NERINE.

Miracle ! c'eſt une fille conſtante. Pour moi, je n'ai pas fait de même : j'étois un peu preſſée ; & comme les abſens ont toûjours tort, Paſquin s'eſt mis ſur les rangs, & je l'ai bravement épouſé.

LISIMON.

Tu as bien fait. Ta maîtreſſe n'aura pas moins de courage.

NERINE.

C'est selon. Quel est le parti que vous lui destinez !

LISIMON.

Premièrement, celui que je lui destine n'est pas un jeune homme.

NERINE.

Premièrement, elle n'en voudra point.

LISIMON.

Nous verrons. C'est un homme entre deux âges, qui est encore en état de la rendre heureuse.

NERINE.

Ah, monsieur, je tremble !

LISIMON.

Qu'as-tu !

NERINE.

Je crois que j'ai deviné.

LISIMON.

Et cela te fait trembler!

NERINE.

Oui, je meurs de peur que ce ne soit vous qui vouliez épouser ma maîtresse.

LISIMON.

Il est vrai, c'est moi-même.

NERINE.

Je ne m'étonne plus si j'étois de si mauvaise humeur : j'ai eu tout le jour un pressentiment de ce malheur-là.

LISIMON.

Impudente, je me lasserai ....

NERINE.

Tenez, voici ma maîtresse, expliquez-vous avec elle.

SCENE VII.

SCENE VII.

LISIMON, JULIE, NE'RINE.

LISIMON.

OH ça, je n'ai pas de longs diſcours à vous faire, je vais vous dire tout en trois mots : je vous aime.

JULIE.

Vous êtes fort galant aujourd'hui. Nérine, ſuis-je bien coëffée ?

NE'RINE.

A merveilles.

LISIMON.

Voilà les femmes, elles ne ſont occupées que de leurs ajuſtemens. Trève de coëffure, il s'agit d'affaire ſérieuſe.

JULIE.

Oh, point de ſérieux, je vous prie : je veux me diſtraire de mes chagrins, & je ne cherche qu'à égayer mon imagination.

LISIMON.

Ecoutez-moi, de grace.

JULIE *à Nérine.*

Le deuil me va-t-il bien ?

NE'RINE.

Il vous pare tout-à-fait. Et moi, comment me trouvez-vous ?

LISIMON.

J'enrage.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vûe ſi jolie.

N E'R I N E.

Cela doit être, car je porte le deuil de bon cœur. Je ne le cache point, je suis ravie que votre mère soit défunte. La vieille folle! vous abandonner à l'âge de dix ans, & cacher le lieu de sa retraite! se marier en secondes nôces, sans le demander à personne! s'enrichir puissamment par ce second mariage; &, au lieu de vous faire part du bien qu'elle avoit acquis, s'amouracher d'un jeune godelureau, le faire en mourant son légataire universel, & vous deshériter par son testament! Oh! si le diable ne l'a pas emportée, c'est qu'il aura craint qu'elle ne voulût l'épouser en quatrièmes nôces.

J U L I E.

Finissons, Nérine, & ne traitons jamais cette matière.

L I S I M O N.

Oui, revenons à ce que je vous avois proposé, cela vaudra mieux.

N E'R I N E.

Ecoutez, écoutez, monsieur va vous dire de belles choses; il veut vous marier.

J U L I E.

Me marier! Oh vous m'allez rendre d'aussi mauvaise humeur que vous.

N E'R I N E.

Point, point: vous allez vous réjouir, sauter, danser, quand vous saurez le parti qu'on vous propose.

J U L I E.

Il faudroit que ce fût l'Amour même pour me faire oublier Léandre; encore ne sais-je s'il en viendroit à bout.

N É R I N E.

Oh, ſi celui qu'on vous deſtine eſt l'Amour, il faut qu'il ſoit le père de tous les autres.

L I S I M O N.

Il eſt bien queſtion d'amour, ma foi, quand il s'agit de ſe marier; il ne faut ſonger qu'à la raiſon.

J U L I E.

Eh, monſieur, ſi on ne ſongeoit qu'à la raiſon, on ne ſe marieroit jamais.

L I S I M O N.

Corbleu, vous plaît-il de m'entendre ?

J U L I E.

Volontiers. Dépêchez-vous de me faire votre propoſition, afin que je me dépêche de vous refuſer.

L I S I M O N.

Oui ! oh bien, puiſque vous le prenez ſur ce ton-là, dépêchez-vous vous-même de m'obéir. Je parle en vertu du pouvoir en bonne forme que votre oncle m'a fait tenir. Je ne puis mieux m'en ſervir que pour moi; & c'eſt moi, s'il vous plaît, que vous épouſerez.

J U L I E.

Et moi je vous réponds, en vertu d'un pouvoir en bonne forme que la Nature & la raiſon m'ont donné, & je vous déclare que j'aimerois mieux mourir que de vous épouſer.

L I S I M O N.

Vous retournerez donc dès ce ſoir au Couvent, il n'y a point de milieu. Prenez votre parti. Serviteur.

SCENE VIII.

JULIE, NE'RINE.

NE'RINE.

VOILA un petit amant bien poli.

JULIE.

Mais parle-t-il sérieusement ?

NE'RINE.

Très-sérieusement. Il m'avoit déjà sondée sur cela. Quel parti prenez-vous ?

JULIE.

Belle demande ! celui de retourner au Couvent. Il y a long-temps que mon oncle a mandé qu'il reviendroit bien-tôt, il me tirera d'esclavage.

NE'RINE.

Il faudroit trouver les moyens de rester ici, & de n'épouser point le bon homme.

JULIE.

J'en imagine un qui me paroît plaisant, mais il est scabreux.

NE'RINE.

Quel est-il ?

JULIE.

Dès le moment que je suis venue céans, j'ai remarqué que Valère avoit de l'inclination pour moi.

NE'RINE.

Ah, petite coquette !

JULIE.

Pour coquette, non, je ne le suis point, mais je suis un peu

maligne. Pour me venger de l'impertinente propoſition du père, j'ai envie de le mettre aux priſes avec ſon fils. C'eſt un jeune fou qui ſera toutes les extravagances que nous voudrons. Pendant leur démêlé, les choſes demeureront ſuſpendues, & nous gagnerons du temps.

NÉRINE.

C'eſt bien dit. Il faut que je faſſe entendre à Paſquin que vous avez de l'inclination pour ſon maître.

JULIE.

Ne lui confie pas que ceci n'eſt qu'une feinte.

NÉRINE.

Je m'en garderai bien, Paſquin n'eſt pas diſcret.

JULIE.

Il faut donc que tu le trompes le premier. Pourras-tu t'y réſoudre ?

NÉRINE.

Voyez le grand malheur. Il n'y a rien de ſi naturel à une femme, que de tromper ſon mari. Retournez à votre appartement, je vàis trouver Paſquin pour le preſſer de faire agir ſon maître; & je ſuſciterai tant d'affaires au bon homme, que je lui ferai lâcher priſe.

JULIE.

Mais nous allons mettre ici tout en confuſion.

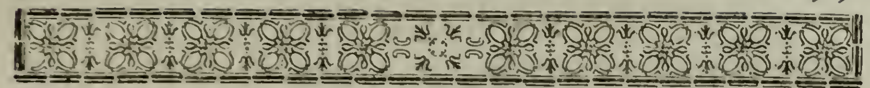
NÉRINE.

Tant mieux, j'aime le deſordre. Rien n'eſt ſi triſte qu'une maiſon où tout eſt d'accord, & il faut un peu de tracaſſeries pour égayer le commerce & ranimer la converſation. Cela ſera plaiſant : un bon homme amoureux comme

un fou; un fils rival de ſon père; le père brutal, le fils étourdi; une maîtreſſe qui n'aime ni l'un ni l'autre, & qui les amuſe pour gagner du temps. Que je vais me réjouir! je meurs d'envie de mettre la main à l'œuvre, & je n'ai jamais rien entrepris de ſi bon courage.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALÉRE, PASQUIN.

VALÉRE.

Tu vois préſentement, Paſquin, ſi j'avois tort de m'emporter contre lui. Vouloir épouſer Julie ! cela crie vengeance.

PASQUIN.

Mais au fond, de quoi vous plaignez-vous? Julie ne vous eſt pas deſtinée, & votre père n'a d'autre tort en ceci que celui d'avoir perdu le ſens & la raiſon.

VALÉRE.

Oh parbleu, j'aurai ſoin de ſon honneur, & je ne ſouffrirai pas qu'il faſſe une ſottiſe.

PASQUIN.

Voilà un fils d'un bon naturel.

VALÉRE.

Ce qui me ravit, c'eſt que Julie implore mon ſecours. Que je vais faire enrager mon père !

PASQUIN.

L'entrepriſe eſt louable.

VALÉRE.

Tiens, vois-tu, pour avoir Julie j'affronterois le diable préſentement.

PASQUIN.

Nous verrons si vous affronterez le bon homme.

VALERE.

Oh, je t'en réponds. Ce n'est pas que je sois fort entêté de Julie. Si mon dessein n'a pas un heureux succès, je ne m'en desespérerai point, & je rabattrai sur Angélique. Mais je me fais un plaisir de traverser mon père. Il me querelle sans cesse : il ne me donne point d'argent, je mourois d'envie de m'en venger, en voici l'occasion, je ne la manquerai pas. Je veux être aussi assidu auprès de Julie, faire autant de démarches pour l'obtenir, que si je l'aimois à la fureur.

PASQUIN.

Savez-vous ce qui arrivera de tout cela? Vous desolerez Lisimon,

VALERE.

Tant mieux.

PASQUIN.

Vous n'obtiendrez point Julie,

VALERE.

Je m'en consolerai.

PASQUIN.

Et Angélique vous plantera là.

VALERE.

Je l'en défie, je connois son foible pour moi. Lorsqu'une femme s'avise de m'aimer, cela tient furieusement. En tout cas, le plus grand malheur qui puisse m'arriver, c'est de n'être pas marié. Tant mieux, j'en serai plus libre.

PASQUIN.

Dites plus libertin; car ce n'est que dans l'espoir de vous rendre

rendre moins fou, que votre père veut vous donner une femme.

VALERE.

Vingt femmes à la fois ne me feroient pas changer de méthode. Il n'y a rien de si doux, rien de si agréable, que de ne faire que ce que l'on veut, & de se moquer du qu'en dira-t-on; & rien de si sot & de si ennuyeux, que d'être esclave de sa réputation. Va, j'ai de bons amis qui me forment l'esprit.

PASQUIN.

Vraiment, ils ont fait un fort joli garçon, & vous êtes leur chef-d'œuvre. Mais si vous persistez dans le dessein d'épouser Julie, je vous avertis que votre père n'est pas le seul que vous ayez à combattre : je crains pour vous un autre diable qui ne vous donnera pas moins de tablature.

VALERE.

Quel est-il!

PASQUIN.

C'est madame la Comtesse. La chronique scandaleuse du pays d'Anjou nous assure qu'elle a eu l'honneur, plus de vingt fois en sa vie, de rosser vigoureusement monsieur de la Pépinière son très-honoré mari.

VALERE.

Je ne serai pas si patient que lui, & je me démêlerai bien de tout cela.

PASQUIN.

Oh ça, vous voilà donc entré en lice. Tenez-vous ferme sur vos étriers, car voici madame la Comtesse qui vient joûter contre vous. Apparemment qu'elle sait déjà de vos nouvelles.

SCENE II.

La COMTESSE, VALERE, PASQUIN.

La COMTESSE.

QUE faites-vous là, monsieur ! pourquoi n'êtes-vous pas auprès de ma fille ! faut-il qu'elle vienne vous chercher!

VALERE.

Vous m'avez défendu, madame, de me trouver tête à tête avec elle.

La COMTESSE.

Est-ce que je la quitte jamais !

VALERE.

Je craignois que vous ne fussiez en ville.

La COMTESSE.

Vous êtes devenu bien circonspect. Je ne m'étonne plus si ma fille se desole. Je ne voulois pas appuyer ses soupçons ; mais je vois qu'ils ne sont que trop bien fondés.

VALERE.

Comment donc, madame !

La COMTESSE.

Ah ! je ne puis plus douter de votre indifférence pour elle : apparemment que vous avez oublié de quel sang elle est née. Merci de moi ! si Bertrand de la Pépinière, grand-père de son trisayeul, étoit encore en vie, il vous apprendroit le respect que vous devez aux personnes de sa race.

VALERE.

Eh, madame ! il n'eſt point queſtion ici de généalogie, & s'il s'agiſſoit de diſputer d'ancêtres...

PASQUIN.

Nous avons dans notre famille un certain Guillaume, qui vaut bien votre Bertrand, ſur ma parole.

La COMTESSE.

Plaiſante nobleſſe que celle de ce pays-ci, où l'intérêt fait la plûpart des mariages !

PASQUIN.

Il eſt vrai que depuis l'alliage des Traitans, nous avons du côté de nos mères moins de Guillaumes & de Bertrands, que de Champagnes & de Poitevins.

La COMTESSE.

Et parce que vous n'avez pour tout mérite que celui d'être gens de Cour, vous prétendez, mes petits meſſieurs...

VALERE.

Eh parſangbleu, madame, pour qui me prenez-vous donc ? pour un Céladon ? Il me ſemble qu'Angélique n'a pas lieu de ſe plaindre : il y a deux grands mois que je l'aime.

PASQUIN.

Deux mois ! ce ſont deux ſiècles pour des amans comme mon maître.

La COMTESSE.

Je vous entends, mon poulet, vous vous laſſez d'être heureux, & de l'être cent fois plus que vous ne le méritez.

VALERE.

Je n'ai point mis dans mon marché que je l'aimerai

toute ma vie, & tous les égards du monde ne me feroient pas soupirer malgré moi.

PASQUIN.

Quand il y auroit vingt Bertrands dans votre famille.

La COMTESSE.

Si bien que vous ne voulez plus l'aimer.

VALERE.

Je n'en sais rien, cela reviendra peut-être; mais pour aujourd'hui, je ne m'y sens pas de disposition.

PASQUIN.

Il y a des jours malheureux.

La COMTESSE.

Voilà un discours bien impertinent! Vous n'épouserez donc point Angélique!

PASQUIN.

Cela n'empêche pas.

La COMTESSE.

Cela n'empêche pas!

PASQUIN.

Eh non. Est-ce l'amour qui fait les mariages! au contraire, on ne doit épouser que les personnes qu'on n'aime point.

La COMTESSE.

La maxime me paroît nouvelle. Oh bien, dans nos familles nobles de Province, le mariage & l'amour ne vont jamais l'un sans l'autre.

PASQUIN.

Il y a plus de deux siècles qu'ils ne se sont trouvés ensemble dans la famille de monsieur.

La COMTESSE.

Jour de Dieu! quand il ſera mon gendre, je le ferai marcher droit. Je veux que ma fille ait un mari qui l'adore.

VALERE.

Cherchez vos benêts en Province.

PASQUIN.

Chaque pays, chaque mode.

VALERE.

Voulez-vous que je vous parle naturellement, madame? S'il ſe préſente quelque autre parti que moi pour Angélique, je vous conſeille en ami, de lui donner la préférence.

PASQUIN.

Tenez, voilà le meilleur conſeil qu'il donnera peut-être de ſa vie.

La COMTESSE.

Fort bien. C'eſt-à-dire que vous manquez à votre parole quand il vous plaît. Apparemment, c'eſt-là encore une coûtume que vous avez héritée de vos ancêtres.

PASQUIN.

N'en doutez pas.

La COMTESSE.

Voilà un beau titre. Pour moi, je ſuivrai la coûtume des miens en pareille occaſion.

VALERE.

Quelle eſt-elle?

La COMTESSE.

Je vais vous la dire en deux mots. Quand on a promis

mariage à une fille de ma race, & que la chose a fait du bruit dans le monde, nous ne dispensons jamais de tenir cette promesse. Cependant nous ne prenons point les gens à la gorge ; nous avons même l'honnêteté de ne leur rien dire, s'ils sont assez hardis pour retirer leur parole : nous observons seulement une petite formalité..

PASQUIN.

Une petite formalité ?

La COMTESSE.

Oui. Si la fille qui reçoit l'affront a son père vivant, il passe son épée au travers du corps de celui qui veut se dégager. S'il ne reste qu'une mère à la fille, son plus proche parent prend la place du défunt, il va trouver monsieur l'inconstant, & il lui brûle la cervelle d'un coup de pistolet. Vous êtes l'inconstant, monsieur de la Pépinière ne vit plus, le cousin d'Angélique est céans ; vous entendez ce que cela veut dire.

VALERE.

Dieu me damne, madame, votre menace me fait rire.

PASQUIN.

Et moi aussi ; je la trouve bouffonne. Ah, ah, ah, ah.

La COMTESSE *lui donnant un soufflet.*

Tiens, maraut, apprends le respect que tu me dois. *(à Valère)* Vous, prenez votre parti, & que je sache au plus tôt votre réponse ; sinon, dans une heure vous serez expédié. Adieu, monsieur, je suis votre très-humble servante.

SCÈNE III.

VALÉRE, PASQUIN.

PASQUIN.

VOILA la guerre déclarée; mais les premiers actes d'hostilité ont été faits sur mon territoire. Cela n'est pas juste pourtant, car je n'étois là que comme auxiliaire.

VALÉRE.

Elle est vive au moins.

PASQUIN.

Parbleu, je le sens bien. Mais je serois consolé de ma disgrace, si elle vous avoit un peu houspillé.

VALÉRE.

A dire vrai, je n'ai pas été sans appréhension.

PASQUIN.

Voilà un caractère de femme bien singulier.

VALÉRE.

J'avoue que sa folie m'étonne.

PASQUIN.

Elle vous fait peur aussi, je gage.

VALÉRE.

Oh, pour celui-là, non; c'est l'assaut qu'il faut que je livre à mon père.

PASQUIN.

Il va faire le démon quand il saura que vous rompez avec Angélique, & que vous voulez lui enlever Julie. Le moyen de lui déclarer cela! Ma foi, l'action sera périlleuse.

VALERE.

Si tu voulois, Paſquin, eſſuyer la première bordée.

PASQUIN.

Belle propoſition! Vous n'êtes pas content du ſoufflet que j'ai reçû de la Comteſſe; vous voulez attaquer votre père à l'abri de mes épaules, & que j'aille devant vous, comme un enfant perdu. Ah! le voici lui-même.

VALERE.

Je me retire, & je reviendrai quand il aura jeté ſon feu.

SCENE IV.

LISIMON, VALERE, PASQUIN.

LISIMON *à Valère.*

Ah! c'eſt vous que je cherche, monſieur, demeurez.

PASQUIN.

M'en irai-je, monſieur?

LISIMON.

Non, coquin.

PASQUIN *à part.*

Où me ſuis-je fourré?

VALERE.

Que ſouhaitez-vous mon père?

LISIMON.

Je viens d'apprendre de jolies choſes. C'eſt donc ainſi que vous avez profité de l'éducation que je vous ai donnée! Il faudra qu'inceſſamment votre conduite me faſſe rougir. Va, malheureux, je ne te reconnois plus pour mon fils.

PASQUIN.

PASQUIN *à part.*

Voilà un début qui promet beaucoup.

VALÉRE.

Pour moi, mon pére, je vous reconnois toûjours.

PASQUIN *bas à Valére.*

Brave ! allons, animez-vous, ne vous défaites point.

LISIMON.

Que lui dis-tu ?

PASQUIN.

Je lui dis qu'il a grand tort.

LISIMON.

Passe de ce côté-ci. *(à Valère)* C'est donc pour me deshonorer que vous manquez à votre parole, & que vous faussez vos sermens ?

VALÉRE.

Voilà bien du bruit pour une bagatelle ! car je vois que c'est la comtesse qui vous a parlé.

LISIMON.

Vous traitez de bagatelle un procédé aussi indigne que le vôtre ? Corbleu ! de mon temps, un homme qui auroit fait ce que vous faites, auroit été obligé de se cacher pour toûjours.

PASQUIN.

La mode a bien changé ; il n'y a pas-là aujourd'hui de quoi faire fouetter un page.

VALÉRE.

Assurément.

LISIMON.

Un mot, monsieur Pasquin.

PASQUIN *reculant au lieu d'approcher.*

Monſieur.

LISIMON *le ſaiſiſſant.*

Approchez, vous dis-je. Ah vraiment, monſieur, je ſuis bien aiſe que vous approuviez la conduite de mon fils, & que ſes raiſons ſoient honorées de vos ſuffrages. Je m'en étois douté. Cela mérite récompenſe, vous ſerez payé dans un petit moment.

PASQUIN.

Monſieur, je ne ſuis pas intéreſſé : j'aime mieux me retirer que de vous cauſer de la dépenſe.

LISIMON.

Je puis faire celle-ci ſans m'incommoder, & vingt coups d'étrivières que je vais vous faire donner, ne me coûteront rien du tout. Tu ne m'échapperas pas. Valère, appelez mes gens.

PASQUIN *à Valère.*

N'en faites rien.

LISIMON.

M'obéirez-vous !

VALERE.

Comment donc, j'appellerai vos gens pour maltraiter un homme qui n'eſt coupable auprès de vous, que parce qu'il ſoûtient mes intérêts !

LISIMON.

C'eſt pour cela qu'il mérite d'être aſſommé. Je vois bien que c'eſt ce coquin qui vous gâte.

PASQUIN.

Moi, monſieur ! vous me l'avez remis tout gâté, & je vous le rends tel que je l'ai reçû.

LISIMON.

Je crois que tu plaiſantes !

PASQUIN.

Dieu m'en garde, je ne plaiſante plus depuis que je ſuis marié ; mais, morbleu, je ſuis las d'être la victime des folies d'autrui ; & ſi vous voulez bien épargner mes épaules, je vais vous découvrir la véritable cauſe des mauvais procédés de monſieur votre fils.

VALERE *à part.*

Ah, le ſcélérat ! que vas-tu dire !

PASQUIN.

(haut) Toutes vos ſottiſes. *(bas)* Laiſſez-moi faire.

VALERE *à part.*

Que lui va-t-il conter !

LISIMON.

Voyons, monſieur le coquin, comment vous vous tirerez d'affaire !

PASQUIN.

Premièrement, je lui dis tous les jours : prenez garde à ce que vous faites, vous allez mettre monſieur votre père au deſeſpoir. Bon, me repond-il, je ſerois bien ſot de me contraindre : mon père étoit plus fou que moi dans ſa jeuneſſe ; des égrillards de ſon temps m'ont conté ſes fredaines : il faut bien qu'il me paſſe tout ce que je fais, puiſque je lui pardonne tout ce qu'il a fait.

LISIMON *à Valère.*

Vous avez dit cela !

VALERE.

Moi ! ſi je ſais...

PASQUIN.

Ce n'est rien que ceci, j'ai bien d'autres choses à vous apprendre.

VALERE.

Le bourreau! monsieur, ne l'écoutez pas.

PASQUIN.

Vous êtes bien hardi de m'interrompre devant votre père: vous avez beau me faire des mines, il faut que je dévoile votre petit caractère.

VALERE.

Quelle trahison! Mon père je vais appeler vos gens.

LISIMON.

Non, non, il n'est plus temps. Continue, mon enfant.

VALERE.

Je me retire donc.

LISIMON.

Je vous ordonne de rester.

PASQUIN.

Savez-vous bien, monsieur, que son moindre défaut est celui d'extravaguer. Regardez-moi ce jeune homme-là entre deux yeux; je vous garantis qu'il a le cœur aussi mauvais que l'esprit.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir, il faut que je l'assomme.

LISIMON.

Halte-là, je le prends sous ma protection: ce garçon-là est honnête homme.

PASQUIN.

Ah! monsieur, vous ne me haïssez que faute de me connoître.

LISIMON.

Cela eſt vrai. Revenons à ce cavalier-là.

PASQUIN.

Eh bien, monſieur, ſavez-vous qu'il a eu l'inſolence de me dire, à moi qui vous parle, que toute la différence qu'il y avoit entre vous deux, c'eſt qu'il laiſſoit bonnement éclater ſes folies, & que vous aviez l'art de parer les vôtres d'un dehors trompeur de ſageſſe & de gravité.

LISIMON *à Valère.*

Comment, inſolent....

VALÈRE.

Quoi! vous croyez que j'ai pû....

LISIMON.

Vous n'en êtes que trop capable, monſieur le coquin. Mais ſachons un peu en quoi il fait conſiſter mes folies.

PASQUIN.

Voici ce que c'eſt. Mon père n'a-t-il point de honte (ce ſont ſes propres termes que je vous rapporte en fidèle hiſtorien) de me reprocher de petites ſaillies de jeuneſſe, lui que je vois ſur le point de ſe deshonorer par un mariage qui va le tourner en ridicule, & deſabuſer tout le monde de l'opinion que l'on avoit de ſa prudence! Il y a dix ans qu'il eſt veuf. Il n'y a pas ſix mois qu'il pleuroit encore ma mère, & qu'il nous diſoit d'un ton plein d'emphaſe : *Si jamais je ſuis aſſez ſot pour prendre une ſeconde femme, je vous permets de dire que la tête m'a tourné.* Eſt-il poſſible que vous ayez dit cela, monſieur!

LISIMON.

Ce ne ſont pas là tes affaires : pourſuis ſeulement.

PASQUIN.

Demandez-lui le reste, il vous le dira mieux que moi.

LISIMON *à Valère.*

Voulez-vous prendre la parole ?

PASQUIN *faisant des signes à Valère.*

Parlez, monsieur, parlez.

VALERE.

Oh, parbleu, parle toi-même. *(à part)* Je commence à démêler son adresse, le tour est bon.

LISIMON.

Il n'en est pas demeuré là, sans doute ?

PASQUIN.

Oh, vraiment non; mais je l'ai bien chapitré, & malgré quelques coups de bâton qu'il m'a délivrés, je lui ai parlé comme vous-même : car tel que vous me voyez, monsieur, j'étois né pour être père, & pour avoir des enfans libertins à moriginer. Que je les aurois étrillés !

VALERE *à part.*

Le maître fourbe que voilà !

LISIMON.

Mais enfin qu'a-t-il donc ajoûté sur ce mariage ?

PASQUIN.

Rien, mais j'ai découvert le motif qui l'anime si vivement.

LISIMON.

Quel est-il ?

VALERE *à part.*

Il vient au fait, je tremble.

PASQUIN.

Tel que vous le voyez, il est amoureux de Julie.

LISIMON.

De Julie! quoi, pendard, fripon que vous êtes....

PASQUIN.

Oh, doucement, s'il vous plaît; s'il aime Julie, c'est un peu votre faute.

LISIMON.

Comment!

PASQUIN.

Vous dites qu'Angélique a l'air provincial, cela lui a paru de même; qu'elle a les manières précieuses & affectées, il lui trouve ces défauts. Julie vous paroît toute charmante, ses attraits frappent ses yeux : sans cesse vous louez son enjoûment, sa vivacité; il ne parle que de son esprit agréable & de sa bonne humeur. Le mérite de Julie vous égratigne le cœur; il perce aussi-tôt celui de votre fils. Vous voulez l'épouser, il la demande en mariage; & vous voyez bien que s'il fait une sottise, ce n'est que parce qu'il vous imite de trop près.

VALERE *serrant la main de Pasquin.*

Que ne te dois-je point, mon cher Pasquin!

PASQUIN *bas.*

Taisez-vous, étourdi.

LISIMON.

Que te dit-il!

PASQUIN.

Il me prie de vous faire une petite proposition de sa part.

LISIMON.

Quelle est-elle!

PASQUIN.

C'est que vous fassiez un petit troc ensemble. Il vous cède Angélique, à condition que vous lui céderez Julie.

LISIMON.

Ah! je vous entends, messieurs les fripons, vous êtes tous deux d'intelligence.

VALERE.

Eh bien, oui, mon père, nous sommes d'accord l'un & l'autre, & j'ai voulu, par respect pour vous, qu'il vous dît ce que je n'osois vous déclarer.

LISIMON.

Oh, parbleu, vous irez à saint Lazare. *(à Pasquin)* Et toi coquin ... Où vas-tu!

PASQUIN *s'enfuyant.*

Je m'en vais retenir sa chambre.

VALERE.

Parsangbleu, nous verrons si vous épouserez Julie.

LISIMON.

Attends impudent, attends que je t'assomme.

SCENE V.

LISIMON, ANGELIQUE, VALERE.

ANGELIQUE.

Juste Ciel! que vois-je!

LISIMON.

Apprenez, mademoiselle, apprenez que mon coquin de fils ...

ANGELIQUE.

Ah! monsieur, je ne souffrirai point que vous le traitiez de la sorte.

LISIMON.

LISIMON.

Apprenez, vous dis-je, que cet insolent...

ANGÉLIQUE.

Vous m'offensez en lui donnant de pareilles épithètes.

LISIMON.

Si vous saviez à quel point d'effronterie...

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous écouter, monsieur, tant que vous parlerez de lui en ces termes : vous devez plus respecter l'objet de ma tendresse ; & jamais un galant homme comme vous êtes ...

LISIMON.

A l'autre, avec son phœbus. Ventrebleu, je vous dis ...

ANGÉLIQUE.

Ah ! quel emportement ! quelle fureur ! en vérité cela ne vous sied point : un père de famille doit mesurer ses discours, & conserver toûjours son caractère.

LISIMON.

Vous feriez mieux de vous défaire du vôtre, que de me prêcher si mal-à-propos. Voulez-vous m'écouter ou non ?

ANGÉLIQUE.

Oui, pourvû que vous parliez de monsieur en termes honnêtes.

LISIMON.

Soit. Je vous dis que ce fripon...

ANGÉLIQUE.

C'est encore pis.

VALÈRE.

Voici le fait en deux mots. Mon père veut épouser Julie ; dois-je souffrir cela ? qu'en dites-vous, mademoiselle ?

ANGÉLIQUE.

Julie ! en vérité, monsieur, je vous croyois plus sage. Il faut que je vous dise, en qualité de votre très-humble servante, que voilà une éclipse totale de bon sens & de raison.

LISIMON.

Et il faut que je vous réponde, en qualité de votre très-humble serviteur, que vos spirituelles impertinences me mettent plus en fureur que les insolences de ce coquin-là. Apprenez qu'il me demande Julie en mariage.

ANGÉLIQUE.

En mariage ! pour un de ses amis apparemment ?

LISIMON.

Pour lui même.

ANGÉLIQUE.

Vous lui faites tort : je ne le crois point capable de manquer à sa foi.

LISIMON.

Je vous dis que cela est.

ANGÉLIQUE.

Je n'en crois rien.

LISIMON.

Oh ! je brûle tout vif. Parlez ; n'est-il pas vrai que vous n'aimez plus mademoiselle, que vous avez du goût pour Julie, & que vous voulez l'épouser ?

VALÈRE.

Moi, mon père ! avec votre permission, je n'ai pas dit cela.

ANGÉLIQUE.

Je le savois bien.

LISIMON.

Tu ne l'as pas dit, scélérat ?

VALERE.

J'ai dit que puisque vous étiez dans le dessein de vous remarier, je croyois que mademoiselle vous conviendroit mieux que Julie.

ANGELIQUE.

Moi! je conviens à monsieur!

VALERE.

Oui; vous avez tout l'esprit, toute la modestie, toute la sagesse qu'il faut...

ANGELIQUE.

(à Valère) Cela suffit, je t'entends. *(à Lisimon)* Je vois bien que ce que l'on m'a dit, monsieur, n'est que trop véritable, Je défie toutes les femmes du monde de l'aimer plus que je l'aime, mais ma tendresse ne me fera point courir après un infidèle : je le dégage de ses sermens, & je vais travailler à vaincre ma passion, pour le payer de toute l'indifférence qu'il mérite.

SCENE VI.

LISIMON, VALERE.

LISIMON.

C'EST bien fait; elle vous méprise, je la loue.

VALERE.

Puisqu'elle prend si-tôt le parti de me mépriser, mon père, vous voyez que mon changement ne lui fera pas beaucoup de peine ; elle vous a rendu votre parole, aussi-bien qu'à

moi : nous avons levé le plus grand obstacle, car vous êtes trop sage pour être amoureux à votre âge : faites un léger effort pour un fils que vous aimez, cédez-moi Julie, je vous en conjure.

LISIMON.

Voulez-vous que je force son inclination ?

VALERE.

Vous ne la forcerez point.

LISIMON.

Vous êtes bien fat, monsieur mon fils ; je sais qu'elle aime ailleurs.

VALERE.

Et moi je sais qu'elle a du penchant pour moi ; elle le cache de peur de vous déplaire, & de me faire rompre un mariage que vous avez conclu ; mais pour peu que vous daigniez seconder le desir qu'elle a de me rendre heureux, elle consentira volontiers à m'épouser.

LISIMON.

La voici : je vais la faire expliquer, & vous verrez que vous n'êtes qu'un sot.

SCENE VII.

LISIMON, JULIE, NERINE, VALERE.

LISIMON.

Vous venez à propos, mademoiselle.

JULIE.

Qu'avez-vous, messieurs ? vous me paroissez agités l'un & l'autre.

LISIMON.

Le moyen d'être tranquille dans une maiſon où vous êtes? une jolie femme met le deſordre par-tout; vous êtes cauſe que mon fils me manque de reſpect.

VALERE.

Si j'ai pû vous offenſer, mon père, la cauſe en eſt trop belle pour que vous ne me pardonniez pas.

JULIE *à Nérine.*

Ils ſont brouillés, Nérine, nous gagnerons du temps.

LISIMON.

Vous ſavez que je ſuis dans le deſſein de vous épouſer, & que je vous ai propoſé cette affaire.

JULIE.

Oui, monſieur; vous m'avez fait beaucoup d'honneur, & fort peu de plaiſir.

VALERE *à part.*

Bien répondu.

LISIMON.

Vous pourriez, ce me ſemble, parler plus honnêtement.

NERINE.

Voulez-vous que mademoiſelle vous diſe qu'elle vous aime? cela ſeroit obligeant; mais cela ne ſeroit pas véritable.

LISIMON.

De quoi te mêles-tu? c'eſt toi qui lui inſpire l'éloignement qu'elle a pour moi.

JULIE.

Oh non, monſieur, cela m'eſt venu tout naturellement.

VALERE *à part.*

Fort bien.

NE'RINE.

Vous voyez qu'il n'y a rien d'emprunté dans ce diſcours; c'eſt la pure Nature. Mademoiſelle trouve qu'il n'y a nul rapport d'elle à vous; que plus vous ferez d'efforts pour avoir ſon cœur & ſa main, plus vous lui paroîtrez ridicule & deſagréable; que ſi vous la forcez à vous épouſer, d'une très-honnête fille vous en ferez une très-malhonnête femme. Eſt-ce moi qui lui inſpire tout cela!

LISIMON.

Et qui donc!

NE'RINE.

C'eſt la Nature. Mademoiſelle jette les yeux ſur vous & ſur monſieur votre fils; elle voit que vous avez l'air d'un père de famille, que monſieur a l'air d'un homme qui doit ſonger à le devenir; que votre temps eſt paſſé, qu'il entre dans le ſien; qu'elle ne peut avoir que de triſtes momens avec vous, que monſieur peut lui en faire paſſer de fort agréables. Eſt-ce moi qui lui fais ſentir tout cela!

LISIMON.

La coquine va dire encore que c'eſt la Nature.

NE'RINE.

Elle-même: quand elle parle, il faut obéir. Oh! elle a de grandes influences ſur les filles de ſon âge: je ſais ce que c'eſt, j'y ai paſſé.

LISIMON.

Mais, ſi je crois tout ce que l'on me dit, mademoiſelle, mon fils ne m'a point impoſé du tout, & vous êtes aſſez folle pour l'aimer.

JULIE.

Je ne dis pas cela; mais, ſi les grands biens que je dois

avoir de mon oncle vous tentent jusqu'à vouloir qu'ils ne sortent pas de votre famille, j'aime mieux les partager avec lui qu'avec vous.

NÉRINE.

Eh bien, tenez, c'est encore la Nature qui parle : direz-vous qu'elle a tort !

LISIMON.

Oui ; oh, parsangbleu, mademoiselle, je sais le moyen de vous punir de l'affront que vous me faites, & de vous faire repentir de votre mauvais choix.

JULIE.

Quelle punition voulez-vous donc m'imposer !

LISIMON.

Elle sera plus grande que vous ne le croyez : je vous condamne à devenir la femme de ce gentilhomme-là *(montrant Valère)*, & à l'épouser dès demain. C'est à lui que votre oncle vous destinoit, si je le jugeois à propos.

JULIE *à Nérine.*

Ah ! me voilà perdue.

VALÉRE.

Je triomphe.

NÉRINE.

Bon, ne voyez-vous pas que monsieur se moque de nous!

JULIE.

Il est vrai qu'il n'est pas homme à me témoigner tant de complaisance.

LISIMON.

Cela est très-sérieux. Je vous devine mieux que vous ne pensez : vous voulez gagner du temps en nous amusant

l'un & l'autre ; mais vous n'avez que deux partis à prendre, ou d'être demain ma femme, ou d'être demain ma belle-fille. Je vous donne le bon jour.

SCENE VIII.

JULIE, VALÉRE, NÉRINE.

VALÉRE.

Pour le coup, me voilà ſûr de vous épouſer ; car je ne crois pas que vous balanciez entre mon père & moi. Je ne l'aurois jamais ſoupçonné d'être ſi raiſonnable.

JULIE *à Nérine.*

Ah ! Nérine, dans quel embarras me ſuis-je jetée moi-même !

NÉRINE.

Ma foi, mademoiſelle, puiſque la faute eſt faite, il faut la boire de bonne grace.

JULIE.

Je ſuis, par mon imprudence, dans la néceſſité d'épouſer Valère, ou ...

NÉRINE.

Voyez le grand malheur ! je voudrois bien être dans cette néceſſité-là, moi.

JULIE.

Je n'en ferai rien cependant.

VALÉRE.

Vous conſultez long-temps enſemble ! parbleu, ce ſeroit quelque choſe de nouveau, de voir une perſonne de votre âge

âge mettre en comparaiſon le père avec le fils; je vous crois trop délicate & trop ſenſée pour me faire une pareille injure.

JULIE.

Eh bien, monſieur, je vous épouſerai ſi vous portez la Comteſſe & Angélique à vous rendre votre parole, & à venir me dire elles-mêmes qu'elles conſentent à notre mariage : ſans cela, n'eſpérez rien. J'aime mieux ſouffrir toutes ſortes de perſécutions, que de m'unir avec un homme que je n'aime pas, & qui a d'autres engagemens. Adieu.

SCENE IX.

VALÉRE, NÉRINE.

VALÉRE.

Morbleu, je n'en veux pas avoir le démenti : je l'épouſerai pour la faire enrager, auſſi-bien que mon père. Mais, Nérine, je te prie de m'écouter un moment. Comment ſe peut-il faire que Julie ne m'aime point!

NÉRINE.

C'eſt qu'elle en aime un autre.

VALÉRE.

Qui eſt-il?

NÉRINE.

Je vous ferai ſon portrait en deux mots; c'eſt le plus joli homme du monde.

VALÉRE.

Ne ſais-tu point où il eſt?

NÉRINE.

Eh non, de par tous les diantres; nous ne ſavons ce qu'il eſt

devenu. Le ſcélérat ! nous abandonner de la ſorte ! Mais cela doit-il m'étonner ; tous les jolis hommes ſont des fripons.

VALERE.

Oh ça, ma chère Nérine, il faut que tu entres dans mes intérêts, & que tu engages ta maîtreſſe à ne point exiger de moi que j'obtienne d'Angélique & de ſa mère qu'elles conſentent à notre mariage.

NERINE.

Julie ne fera rien ſans cela : d'ailleurs, je ſuis dans les intérêts de ſon amant, moi qui vous parle.

VALERE *lui donne une bourſe. Paſquin paroît & écoute.*

Tiens, Nérine, prends ces trente piſtoles, & ne me refuſe pas la faveur que je te demande.

NERINE.

Monſieur, vous me faites rougir ; mais vous m'ébranlez terriblement.

VALERE.

Si cela ne ſuffit pas pour te toucher, je te ferai tant de bien, que tu ſeras au comble de tes vœux. *(Il l'embraſſe)* Allons, ma chère enfant, il faut ſe rendre.

SCENE X.

VALERE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN *ſe mettant entre deux.*

AH, je vous y attrape, monſieur mon maître !

NERINE.

Que veux-tu dire?

PASQUIN.

Ce que je veux dire, double ſcélérate! je ne ſais qui me tient que je ne t'étrangle. Vous n'étiez donc pas ſur le point de vous rendre, & je n'ai pas entendu les articles de la capitulation! Ah! coquine, défendre ſi mal une place où réſide mon honneur!

VALERE.

Eſt-tu devenu fou!

PASQUIN.

Avez-vous le diable au corps, vous! Morbleu, monſieur, vous êtes mon maître; mais, ſur le fait de ma femme, je n'entends point de raillerie.

NERINE.

En vérité, mon mari, vous êtes bien ſot.

PASQUIN.

Si je ne le ſuis pas, je viens de l'échapper belle. Comment, madame la coquine, vous mettez mon front à l'enchère, & vous m'en donnez pour trente piſtoles!

VALERE.

Savez-vous, maître fat, que je ne ſuis pas en train de plaiſanter.

PASQUIN.

Savez-vous que je ne ſuis pas en train, moi, d'être de la confrairie; & quand vous ſeriez mon propre père, je ne le ſouffrirois pas. Je vous connois; vous ne donnez pas trente piſtoles à ma femme pour enfiler des perles. *Tiens, Nérine, ne me refuſe pas la faveur que je te demande. Ah! monſieur, vous me faites rougir; mais vous m'ébranlez terriblement.* Voilà ce qui s'appelle les derniers abois de la fidélité conjugale.

VALERE.

J'ai pitié de toi. Il eſt vrai que je lui demandois une faveur, c'eſt celle de me rendre Julie favorable.

NERINE.

Oui, monſieur le benêt, voilà de quoi il s'agiſſoit, & vous êtes un fou qui prenez toûjours le change.

PASQUIN.

Eh bien, je croirai que je l'ai pris, pourvû que vous me donniez les trente piſtoles.

NERINE *les lui donnant.*

Volontiers, s'il ne tient qu'à cela pour avoir la paix.

PASQUIN *ſerrant la bourſe.*

Du moins je ne perdrai pas tout; & en tout cas, je ne ſerai pas le premier mari qui ſe ſera conſolé de la ſorte.

VALERE.

Va donc parler à ta maîtreſſe.

NERINE.

Tout à l'heure. *(à Valère)* Et vous, tâchez de perſuader Angélique & la Comteſſe.

VALERE.

Adieu, je m'en vais les trouver.

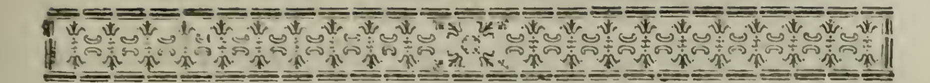
NERINE.

Allez. Je vais rejoindre Julie.

PASQUIN.

Et moi, je m'en vais les ſuivre tout doucement, pour voir s'ils ne me dreſſent pas quelqu'embuſcade.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

JE vous soûtiens que j'ai raison, & que vous ne sauriez mieux faire que de suivre mes conseils.

JULIE.

Tu as bien changé depuis une heure : personne ne me parloit plus vivement que toi contre Valère, & tu veux présentement que je l'épouse.

NÉRINE.

C'est que je suis lasse de voir que vous vous morfondiez en attendant un petit infidèle. Il n'y a rien de plus triste que l'état d'une fille : vous l'êtes depuis vingt-cinq ans, & il y en a plus de six que vous enragez de l'être ; de vingt-cinq à trente, l'intervalle est court ; insensiblement une fille arrive à quarante : la solitude où elle commence à se trouver alors, lui fait connoître que le temps passé ne revient plus ; elle enrage de n'en avoir pas profité ; tout l'avertit qu'elle est dans son automne : triste automne, qui ne porte point de fruits, & la menace d'un hiver prochain qui n'en produira jamais.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vûe ſi éloquente, & l'exhortation que tu viens de me faire eſt une oraiſon dans toutes les formes.

NERINE.

Prenez garde que ce ne ſoit l'oraiſon funèbre de vos charmes.

JULIE.

J'en ai fort peu, Nérine, & je ſens bien que ce peu doit diminuer après un certain temps; mais j'aime beaucoup mieux n'être point pourvûe, que d'épouſer un homme que je n'aime pas.

NERINE.

Ah! ſi vous ſaviez ce que c'eſt que d'être fille toute ſa vie!

JULIE.

Le grand malheur! ne ſemble-t-il pas qu'un mari ſoit quelque choſe de bien précieux! Je ſais ce qui ſe paſſe dans le monde. Qu'eſt-ce qu'un mari! c'eſt un homme qui vous a aimée, tout au plus, lorſque vous n'étiez pas ſous ſes loix, & qui vous honore de ſon indifférence du moment que vous y êtes. Si, par un miracle qui ne ſe voit guère, il vous aime encore après le mariage, c'eſt le cenſeur de tous vos diſcours, c'eſt le contrôleur de toutes vos actions. Le beau plaiſir de ſe marier pour être mépriſée, ou pour eſſuyer d'éternelles perſécutions!

NERINE.

Fort bien: vous déclamez contre le mariage, & vous voudriez en courir les riſques avec Léandre.

JULIE.

Oui, parce que je l'aime de tout mon cœur, & qu'il faut

qu'une fille se marie : d'ailleurs, je suis fortement persuadée que j'aurois moins de chagrins avec lui qu'avec un autre.

NÉRINE.

Mort de ma vie ! ne vous y fiez pas ; il n'y a qu'une ame pour tous les maris. Mais supposons l'impossible, je ne vois nulle apparence à votre bonheur : Léandre ne revient point ; selon mes conjectures, il ne reviendra jamais. Avec toutes vos chimères, vous mourrez fille, c'est moi qui vous le prédis.

JULIE.

Eh bien, je mourrai ma maîtresse.

NÉRINE.

Cependant vous avez donné votre parole à Valère.

JULIE.

Oui, s'il obtient le consentement de la Comtesse. Je la connois, elle ne le donnera jamais, & Léandre aura le temps d'arriver avant que tout ceci soit terminé.

NÉRINE.

Le faux-fuyant est admirable ; mais Dieu sait si Lisimon l'approuvera : il fulminera contre vous. Le voici, vous allez voir beau jeu.

SCENE II.

LISIMON, JULIE, NÉRINE.

LISIMON.

JE viens vous remercier, mademoiselle.

NÉRINE.

Oh, oh, le voilà bien radouci !

JULIE.

Et de quoi, s'il vous plaît ?

LISIMON.

De ce que vous ne voulez point épouſer mon fils qu'il n'ait le conſentement de la Comteſſe : cela me conſole du mépris que vous avez pour moi ; car je ſais que la Comteſſe ſe croiroit deshonorée ſi Valère n'épouſoit pas ſa fille ; & quelques ſujets qu'elle ait de ſe plaindre de lui, elle ne ſortira point d'ici qu'il ne ſoit ſon gendre. Au fond, elle a quelque raiſon ; car l'affaire a éclaté dans le monde, & toute ſa Province lui en a fait compliment.

JULIE.

De tout cela je conclus que vous ſerez charmé que je n'épouſe point monſieur votre fils.

LISIMON.

Vous n'en devez pas douter ; & c'eſt vous qui, en feignant de le ſouhaiter, m'avez mis dans la néceſſité d'y conſentir par dépit : l'obſtacle que vous avez fait naître fort à propos, nous tirera d'affaire vous & moi. Voici la Comteſſe qui vient ſe plaindre ſans doute de ce que je donne les mains aux deſſeins que mon fils a ſur vous : plus elle fera de bruit & d'éclat, plus j'aurai de raiſons pour me dédire, & pour obliger Valère à retourner du côté d'Angélique.

SCENE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANGÉLIQUE, LISIMON, NÉRINE.

La COMTESSE.

VENEZ, ma fille ; il faut faire voir à ces gens-là qui nous sommes.

NÉRINE.

Vous aurez satisfaction, monsieur ; je vous jure qu'elle va se donner carrière.

ANGÉLIQUE.

Faites-leur bien entendre...

La COMTESSE.

Reposez-vous sur moi. *(à Nérine)* Que faites-vous là, ma mie ! sortez, s'il vous plaît, & tout au plus vîte.

JULIE.

Et de quel droit la chassez-vous, madame !

La COMTESSE.

De quel droit, ma petite mignone ! par le droit qu'ont les femmes de ma condition de commander par-tout où elles sont.

LISIMON.

Madame, vous êtes dans ma maison : je prétends que Nérine demeure ici ; qu'avez-vous à dire à cela !

La COMTESSE.

Rien, sinon que vous êtes un pauvre homme, & que vous vous laissez mener comme un oyson.

ANGELIQUE.

De grace, ne vous emportez point, & venez au fait.

La COMTESSE.

J'y viens, ma fille; mais vous êtes une ſotte, une imbécille.

JULIE.

Ah, madame ! pouvez-vous traiter de la ſorte une fille auſſi aimable !

La COMTESSE.

Ce ne ſont pas-là vos affaires : ſi elle vous reſſembloit, je lui tordèrois le cou.

JULIE.

Comment donc, madame ! prenez garde à ce que vous dites.

LISIMON.

Madame la Comteſſe, je perdrai patience à la fin.

La COMTESSE.

Perdez-là, monſieur, perdez-là, c'eſt ce que je demande: nous verrons qui la perdra plus de nous deux.

ANGELIQUE.

Vous m'aviez tant promis de vous modérer.

La COMTESSE.

Eſt-ce que je ne me modère pas ! j'admire mon ſang froid: ſi je faiſois mon devoir, je mettrois ici tout ſans-deſſus-deſſous ; mais vous le voulez, ma fille, il faut être ſage & prudente, je n'ai de volontés que les vôtres. *(elle pleure)* Je vous aime trop ; c'eſt mon deſeſpoir.

LISIMON.

Aurez-vous bien-tôt fini votre préambule ! de quoi s'agit-il !

La COMTESSE.

De vous taire & de m'écouter. J'ai ſouffert vos bruſqueries

pour l'amour de ma fille & de mon procès, il faut que vous souffriez les miennes à votre tour; vous le méritez bien. N'avez-vous point de honte de vous laisser gouverner par votre fils, & de souffrir qu'il s'entête d'une petite coquette qui vous fait tourner la cervelle à tous deux!

JULIE.

Je n'y puis plus tenir, & vous me ferez raison de ces discours offensans.

La COMTESSE.

Comment, une créature comme vous, moitié noble, moitié bourgeoise, aura l'audace de demander raison à une personne de ma qualité! à moi qui sors d'une race plus ancienne que notre Province! allez, ma mie, apprenez à vous connoître.

ANGÉLIQUE.

En vérité, madame, vous me desespérez.

LISIMON.

Oh ça, finissons, s'il vous plaît. Ce n'est point à mademoiselle qu'il faut vous prendre de l'infidélité de mon fils; bien loin d'y avoir la moindre part, elle lui a déclaré qu'elle ne l'épouseroit point qu'il n'eût votre consentement & celui d'Angélique. Ce n'est que sur ce pied-là que j'ai donné le mien; ainsi vous êtes toûjours la maîtresse, & les choses ne dépendent que de vous.

La COMTESSE.

Oh vraiment non, je ne suis pas la maîtresse; si je l'étois, je ferois beau bruit: mais voilà ma fille qui me gouverne; car chacun est gouverné dans ce monde: elle tient de son père, elle n'a point de vigueur, elle a la lâcheté de

consentir que Valère épouse mademoiselle; mais il aura affaire à moi, & je prétends qu'il l'épouse mort ou vif.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est point par lâcheté, madame, que je permets à Valère de me trahir : il a jeté les yeux sur une autre, il n'est plus digne de moi.

La COMTESSE.

Mais vraiment, ma fille, je crois que tu as raison : oui, oui, il faut payer le mépris par le mépris.

ANGÉLIQUE.

Vous en étiez convenue avec moi.

La COMTESSE.

Je l'avois oublié.

ANGÉLIQUE.

Finissons honnêtement, & nous retirons au plus vîte.

La COMTESSE.

Honnêtement, c'est bien dit. Monsieur, votre fils est un sot, il est tout fait pour mademoiselle, vous pouvez les marier quand il vous plaira, nous ne nous y opposons plus. Pour vous marquer que je vous dis vrai, nous ne resterons dans votre maison que jusqu'à demain, & nous en sortirons pour n'y rentrer jamais. Adieu.

LISIMON.

Madame, écoutez donc ; je vous promets que mon fils...

La COMTESSE.

Non, monsieur, nous n'en voulons plus. Allons, mademoiselle, retirons-nous, & gardez-vous bien de me parler jamais de cet indigne-là.

ANGELIQUE.

Ne craignez aucune foibleſſe de ma part : je crois que je le hais préſentement autant qu'il le mérite.

SCENE IV.

LISIMON, JULIE, NERINE.

LISIMON.

VOILA toutes mes meſures déconcertées.

JULIE.

Je ſuis au deſeſpoir : je ſouffrois patiemment toutes ſes injures, dans l'eſpérance qu'elles ſe termineroient par une ſommation en bonne forme de lui reſtituer votre fils ; mais le préſent qu'elle s'eſt réſolue de m'en faire, me jette dans le dernier embarras.

LISIMON.

Je ne ſuis pas moins embarraſſé que vous : j'ai eu la fauſſe fineſſe de donner ma parole à mon fils, perſuadé que la Comteſſe ne vous le céderoit jamais ; ſi je m'en dédis, il va prendre ce prétexte pour faire tant de ſottiſes & d'extravagances, que je ſerai obligé de le deshériter : un éclat de la ſorte achevera de le perdre dans le monde, & quoiqu'il ne mérite plus ma tendreſſe, je ne laiſſerai pas d'en être affligé. Oh ça, ma chère Julie, je triomphe de la foibleſſe que j'avois pour vous, dans l'eſpérance de prévenir la perte de mon fils ; daignez me ſeconder, je vous en conjure, conſentez à l'épouſer : je ſuis ſûr que vos charmes,

votre bon eſprit, votre vertu, le retireront de tous ſes égaremens.

NÉRINE.

Allons, mademoiſelle, il faut vous rendre de bonne grace: je vous ſeconderai, laiſſez-moi faire, & je vous donnerai de ſi bons avis quand vous l'aurez épouſé, qu'il faudra qu'il devienne bon mari, ou qu'il déguerpiſſe. Ce ne ſera pas le premier libertin qu'une jolie femme aura réduit: en tout cas, nous ſerons deux, & il ſera bien diable, s'il l'eſt plus que nous.

JULIE.

Tu te trompes, & tu veux me tromper moi-même: je ne puis enviſager qu'avec frayeur les ſuites d'une pareille union; cependant, pour vous marquer ma reconnoiſſance, monſieur, je ferai mon poſſible afin de m'y réſoudre; mais je vous demande encore quelque temps, & je vous prie de me laiſſer ici pour rêver à cette affaire.

LISIMON.

Volontiers; mais j'attendrai votre réponſe avec impatience.

SCENE V.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Eh bien, mademoiſelle!

JULIE.

Eh bien, Nérine!

NÉRINE.

Serez-vous ſage à la fin!

JULIE.

Si je l'étois moins, je ſuivrois tes conſeils. Quoi, tu veux que j'épouſe un jeune étourdi, tout rempli de lui-même, amoureux par caprice, inconſtant par habitude, débauché par tempérament; un fou, rempli d'imperfections & de vices, & qui, bien loin de faire ſes efforts pour les cacher, a la ſotte vanité de s'en glorifier, & de vouloir même qu'on les croie plus grands qu'ils ne ſont!

NÉRINE.

Ce ſont pourtant ces hommes-là qui font tourner la tête à la pluſpart des femmes.

JULIE.

Ah, Léandre! eſt-il donc poſſible que vous m'abandonniez! c'eſt vous qui avez cauſé ma première paſſion, elle eſt plus forte que jamais, malgré votre abſence, & vous me mettez dans la néceſſité d'y renoncer.

NÉRINE.

Comment! vous donnez auſſi dans le phœbus! eh mort de ma vie, laiſſez-là votre Léandre, il eſt mort ou infidèle. Mais que vois-je!

JULIE.

Qu'as-tu donc!

NÉRINE.

Madame, c'eſt Criſpin!

JULIE.

Le valet de Léandre!

NÉRINE.

Juſtement: ſoûtenez-moi, je n'en puis plus.

JULIE.

O ciel! je ne ſais ſi je dois m'affliger ou me réjouir.

SCENE VI.

JULIE, NÉRINE, CRISPIN.

CRISPIN.

HOLA, ho, laquais, valets, ſervantes. Quelle diable de maiſon eſt-ceci? je n'y vois perſonne, & je crois que je la viſiterai du haut en bas ſans trouver à qui m'adreſſer. Mais voici deux fémelles ... Eh parbleu, c'eſt Julie! j'aperçois auſſi ma chère Nérine. Qu'avez-vous donc mes adorables? eſt-ce ainſi qu'on reçoit un homme de ma ſorte! & ſongez-vous qu'il y a trois ans que vous n'avez eu le bonheur de me voir?

JULIE.

C'eſt ton arrivée qui nous rend immobiles: je ſuis ſi ſaiſie que je ne puis dire un mot.

NÉRINE.

Ouf, ni moi non plus.

CRISPIN.

Deux filles qui n'ont pas la force de parler, voilà un prodigieux ſaiſiſſement! eſt-ce la joie ou la douleur de me voir qui vous coupe la parole?

JULIE.

Où eſt ton maître? que fait-il? ſe porte-t-il bien? m'aime-t-il toûjours? parle donc.

CRISPIN.

Je n'ai pas la force de répondre, il faut que j'embraſſe Nérine, & puis je parlerai comme un lièvre; allons, mon enfant,

enfant, faites votre devoir, recevez, étouffez dans vos bras votre futur époux.

NE'RINE.

Ah! mon pauvre Criſpin, que je ſuis aiſe de te revoir! mais...

JULIE.

Vous vous expliquerez tantôt, ſatisfais mon impatience.

CRISPIN.

Cela eſt juſte; mais je voudrois ſavoir pourquoi Nérine...

JULIE.

Parle-moi.

CRISPIN.

Tout à l'heure. Je vous dirai donc... Attendez, il faut que j'embraſſe encore Nérine.

JULIE *retenant Criſpin.*

Je me fâcherai à la fin. Où eſt ton maître?

CRISPIN.

A Paris; nous venons d'arriver.

JULIE.

A Paris? quel comble de joie! que fait-il! d'où vient qu'il n'eſt pas ici?

CRISPIN.

Mademoiſelle, il ſe fait habiller pour paroître plus décemment devant vous; pour moi, qu'aucun équipage ne défigure, & qui mourois d'envie de voir cette friponne-là, je ſuis accouru céans tout botté.

JULIE.

Tu m'as fait grand plaiſir: voilà vingt piſtoles que je te donne pour ta bien-venue.

CRISPIN.

Grand-merci. *(à Nérine)* Garde cela, mon enfant, pour ton habit de nôces.

NÉRINE *prend l'argent en pleurant.*

Ah ! ah !

CRISPIN.

Quelle diable de note ! tu me reçois froidement, & mon argent te fait pleurer.

JULIE.

Eh laiſſe-là Nérine, & parle-moi de mes affaires.

CRISPIN.

Parbleu, les miennes ſont auſſi preſſées que les vôtres.

JULIE.

Je perds patience. Léandre ſe porte-t-il bien ?

CRISPIN.

Il crève de ſanté, vous l'allez voir tout à l'heure.

JULIE.

D'où vient qu'il ne m'a point donné de ſes nouvelles depuis ſi long-temps ?

CRISPIN.

Il avoit juré que vous n'entendriez jamais parler de lui, qu'il ne fût en état de vous épouſer.

JULIE.

Ah ! tu me rends la vie. Qu'a t-il fait pendant ſon abſence ?

CRISPIN.

Tout ce qu'il a pû pour faire fortune. Vous ſavez que nous n'étions partis que dans ce deſſein-là, lui pour vous mériter, mademoiſelle, & moi pour me rendre digne de cette friponne-là.

JULIE.

Avez-vous réuſſi ?

CRISPIN.

Ce n'a pas été ſans peine, mais c'eſt la faute de mon maître : je voulois expédier, je ſavois de certains tours d'adreſſe, de petits jeux de main tout innocens, qui ont la vertu de faire puiſer dans le bien d'autrui comme ſi vous puiſiez dans le vôtre ; mais il ne ſuffit pas pour cela d'avoir de l'adreſſe, il faut avoir du courage, ſe mettre en tête que tous biens ſont communs, & que tout ce qu'on attrape eſt de bonne priſe.

JULIE.

Fi, que voulois-tu lui conſeiller-là ?

CRISPIN.

Ce qui ſe pratique tous les jours, & dans Paris plus qu'ailleurs : tous ces parvenus qui ont amaſſé tant de millions, n'ont réuſſi qu'en ſuivant ces maximes.

JULIE.

Je connois Léandre, il eſt incapable de s'avancer de la ſorte.

CRISPIN.

Eh oui, de par tous les diables, c'eſt ce qui a penſé le perdre, il s'eſt toûjours piqué de ſuivre l'honneur : le mauvais guide pour faire fortune ! il vous mène droit à l'hôpital. Auſſi perſonne n'eſt plus la dupe de ce vieux fou-là ; & quant à moi, j'ai rompu avec lui pour jamais. Autrefois à la comédie (car tel que vous me voyez, j'ai ſervi long-temps un Comédien, & je ſais toutes les belles pièces par cœur) j'ai ouï dire ce beau vers que je retiendrai toûjours :

L'honneur eſt un vieux Saint que l'on ne chaume plus.

JULIE.

Mais enfin, qu'avez-vous fait depuis que vous êtes partis d'ici ?

CRISPIN.

Voici le détail de nos aventures. D'abord que nous fumes ſortis de Paris . . .. nous fumes tout étonnés de n'y être plus.

NERINE.

Cela eſt admirable!

CRISPIN.

La parole te revient donc pour te moquer de moi?

NERINE.

Allons, fais ton voyage.

CRISPIN.

Me voilà parti. De Paris nous allames droit à Rouen. Têtebleu, qu'il y a de Normands dans cette ville-là!

NERINE.

Va, va, il n'y en a guère moins ici.

CRISPIN.

Nous n'y fumes pas pluſtôt arrivés, que nous ne ſumes de quel bois faire flèche.

JULIE.

Comment! ton maître avoit cent piſtoles.

CRISPIN.

Il eſt vrai; mais à peine fut-il débotté, qu'impatient de gagner une groſſe ſomme chemin faiſant, il alla riſquer la ſienne ſur deux ou trois cartes; il fut ſec en moins de temps que je vous en parle.

JULIE.

Et que fites-vous donc dans une pareille extrémité?

CRISPIN.

Ma foi, nous mangeames nos chevaux.

JULIE.

Vous mangeates vos chevaux!

NERINE.

Quel appétit !

CRISPIN.

Je veux dire que nous fumes obligés de les vendre pour ſouper : après cela, vous jugez bien que nous fumes mal à cheval ; c'eſt pourquoi, quelques jours après, nous nous traînames à Dieppe, où nous nous embarquames pour l'Angleterre. C'eſt-là que le bonheur nous en voulut : dès que nous fumes à Londres, mon maître alla viſiter un de ſes parens qui y demeure ; les premiers complimens furent ſuivis d'un emprunt de cent écus, avec quoi mon maître alla faire reſſource, il gagna mille piſtoles.

NERINE.

Allons, courage, mes enfans, vous êtes en bon train.

CRISPIN.

Avec cette ſomme, nous crumes avoir tout l'or du Pérou. Savez-vous l'uſage qu'en fit mon maître ?

JULIE.

Il ne me l'a point mandé.

CRISPIN.

Comme nous étions preſſés de faire fortune, nous nous aſſociames avec un Banquier françois fort accrédité ; mais gaſcon d'origine.

NERINE.

Fi, mauvaiſe compagnie.

CRISPIN.

Nous voilà donc Banquiers. Vertubleu le bon mêtier ! je ne connois que celui de maltôtier qui vaille mieux : l'argent pleuvoit de toute part, nous faiſions bonne chère & grand

feu, nous engraiſſions à vûe d'œil; pour moi, j'avois les joues d'une demi-aune de large : j'ai bien maigri depuis ce temps-là.

NERINE.

Il y paroît.

JULIE.

Que faiſiez-vous de votre argent? ton maître jouoit-il?

CRISPIN.

Souvent, & faiſoit de gros gains; mais il mettoit tout à la caiſſe. Pour moi, j'eſcamottois de temps en temps quelque vingtaine de piſtoles que je mettois dans ma caiſſe à moi. Oh! j'exerçois bien le talent de partager le bien d'autrui. Quand la caiſſe fut bien pleine, mon maître voulut partager pour s'en revenir, & propoſa la choſe au Banquier de la Garonne; il nous promit que deux jours après ſans faute, il nous feroit notre part.

NERINE.

Bon.

CRISPIN.

En effet, deux jours après il emporta l'argent, & nous laiſſa la caiſſe.

NERINE.

Le fripon!

CRISPIN.

Jamais caiſſe ne fut plus nette.

JULIE.

Après cela vous revintes en France, apparemment?

CRISPIN.

Oui, ſur mes crochets.

NERINE.

C'eſt-à-dire, aux dépens de ta caiſſe à toi.

CRISPIN.

Juſtement. Nous volames à Bordeaux pour chercher notre homme, il étoit de cette ville-là; nous crumes l'y trouver, mais il n'y étoit point : mon maître, pour ſe venger, du moins en le deshonorant, publia le tour qu'il nous avoit joué : un égrefin parent de l'aſſocié voulut prendre ſon parti, & chercha querelle à Léandre ; Léandre étoit de mauvaiſe humeur; il régala le parent d'un ſoufflet; le parent mit l'épée à la main, il paya pour notre aſſocié.

JULIE.

Comment donc!

CRISPIN.

Mon maître l'envoya dans l'autre monde, pour ſavoir ſi ſon parent ne s'y étoit point caché.

JULIE.

Juſte ciel!

CRISPIN.

Nous décampames au plus vîte; & pour nous ſauver, nous changeames d'habit & de nom : enfin, après quelques autres aventures, nous avons trouvé un ſéjour heureux, où, ſous nos noms empruntés, nous nous ſommes enrichis conſidérablement. Mais voici mon maître qui vous dira le reſte.

SCENE VII.

JULIE, LE'ANDRE, NE'RINE, CRISPIN.

LE'ANDRE.

Mes yeux ne me trompent-ils point! eſt-ce vous que je vois, mon adorable Julie!

JULIE.

Eſt-ce vous que je revois, mon cher Léandre!

LE'ANDRE.

Oui, c'eſt Léandre qui ne reſpire que pour vous, & qui même n'eſtime rien la fortune qu'il a faite, s'il n'a pas le bonheur de vous rendre heureuſe.

JULIE.

Je ne puis l'être qu'avec vous. Que j'ai ſouffert de perſécutions! un peu plus tard arrivé, vous ne me trouviez plus libre, on vouloit me forcer d'en épouſer un autre: un eſpece de Tuteur autoriſé par mon oncle...

LE'ANDRE.

Ah! j'en ſerois mort de deſeſpoir, il n'y a point d'extrémités où je ne me fuſſe porté pour vous venger de la violence qu'on vous auroit faite; mais, grace au Ciel, vous êtes libre encore, je reviens plus paſſionné que jamais, & ce qui met le comble à mon bonheur, j'ai le plaiſir de vous retrouver fidèle, tous mes vœux ſont accomplis.

JULIE.

Et les miens auſſi.

CRISPIN.

CRISPIN.

Nérine, prends pour toi tout ce qu'il dit à mademoiſelle, & je prends pour moi tout ce qu'elle lui répond.

NÉRINE *à part.*

Que je ſuis malheureuſe !

JULIE.

J'ai ſû vos aventures, elles ſont ſingulières; la meilleure, c'eſt que vous avez fait fortune.

LÉANDRE.

Pouvois-je y manquer? l'Amour me guidoit, & l'on vient toûjours à bout de ce que l'on entreprend ſous ſes auſpices. Mais, belle Julie, votre oncle ſeroit-il mort? eſt-ce de lui que vous portez le deuil?

JULIE.

Non, je porte le deuil de ma mère, elle eſt morte depuis un mois.

LÉANDRE.

Je vous en félicite; car, ſelon ce que vous m'avez toûjours dit, c'étoit la plus mauvaiſe mère du monde.

JULIE.

Elle ne l'a que trop prouvé. Mais, Léandre, vous voilà dans un équipage bien lugubre, portez-vous auſſi le deuil?

LÉANDRE.

Ne vous l'a-t-il pas dit?

CRISPIN.

Non; j'ai conté toutes vos aventures, hors la dernière, je l'ai laiſſée pour la bonne bouche.

JULIE.

Eſtes-vous en deuil, encore une fois?

LEANDRE.

Oui.

JULIE.

Et de qui?

LEANDRE.

De ma femme.

JULIE.

De votre femme! ah! infidèle. Vous êtes veuf?

CRISPIN.

Oui, Dieu merci; mais ne vous fâchez point, ce mariage-là ne lui a pas fait faire la moindre infidélité: n'eſt-il pas vrai, monſieur?

LEANDRE.

Oh, je vous en réponds.

JULIE.

Vous vous êtes marié?

LEANDRE.

Que vouliez-vous que je fiſſe? j'arrive dans une ville de Province, ſous un nom ſuppoſé; je m'y trouve ſans un ſou, je n'ai pas la moindre reſſource.

CRISPIN.

Une jeune & tendre poulette, âgée de ſoixante & dix ans, devient ſubitement amoureuſe de lui...

LEANDRE.

Elle étoit puiſſamment riche; elle me donne tout ſon bien, ſi je veux l'épouſer: je l'épouſe, parce que je compte qu'elle n'a pas deux ans à vivre...

CRISPIN.

Pour vous rejoindre plus tôt, au bout de ſix mois nous la ruinons, & nous l'enterrons qui plus eſt.

L E'A N D R E.

J'arrive ici chargé de ſes dépouilles.

C R I S P I N.

Qu'il a fort mal gagnées, par parenthèſe.

L E'A N D R E.

Je viens les dépoſer à vos pieds, & vous me blâmez de ce que j'ai fait!

C R I S P I N.

Ma foi, il n'y a pas de juſtice à cela.

J U L I E.

Je ne puis m'empêcher de rire de cette aventure, & je la trouve tout-à-fait plaiſante.

N E'R I N E.

Il faut lui pardonner pour l'invention.

J U L I E.

Je lui pardonne auſſi du meilleur de mon cœur. Mais voici le maître de la maiſon.

SCENE VIII.

LISIMON, JULIE, LE'ANDRE NE'RINE, CRISPIN.

L I S I M O N *à Julie.*

JE viens vous apprendre une nouvelle qui vous ſurprendra.

J U L I E.

Quoi donc, monſieur!

L I S I M O N.

Votre oncle vient d'arriver, il a profité de l'occaſion d'un

vaiſſeau qui l'a fait partir plus tôt qu'il ne penſoit.

JULIE.

Mon oncle eſt ici ! ah ciel !

LISIMON.

Il vous attend dans mon appartement, je viens de l'y recevoir.

JULIE.

Voilà un jour bienheureux pour moi !

LISIMON.

Oui, ſi vous vous faites un plaiſir d'épouſer mon fils ; car il le ſouhaite paſſionnément, & c'eſt la première choſe qu'il m'a dite.

JULIE.

Je vais me jeter à ſes pieds.

LÉANDRE.

Voilà un obſtacle que je n'attendois pas : que je ſuis malheureux !

LISIMON *à Nérine.*

Qui eſt ce jeune homme-là ?

NÉRINE.

Le dirai-je, mademoiſelle ?

JULIE.

Je ne ſais, je crains... Ah ! cruelle extrémité !

LISIMON.

Qui êtes-vous, monſieur ? que cherchez-vous dans ma maiſon ?

LÉANDRE.

Monſieur, j'y viens...

LISIMON *apercevant Criſpin qui lui fait des révérences.*

Oh, oh, qui eſt encore ce viſage-là ?

CRISPIN.

Monſieur, ce viſage-là eſt votre ſerviteur.

LISIMON.

Mon ſerviteur a l'air d'un grand fripon.

LÉANDRE.

Je réponds de lui.

LISIMON.

Et qui êtes-vous pour en répondre !

LÉANDRE.

Je ſuis un homme qui viens voir céans ſi monſieur votre fils ſera aſſez hardi pour épouſer Julie malgré moi.

LISIMON.

Malgré vous ! & qui vous autoriſe à parler de la ſorte !

LÉANDRE.

Tout ; mon amour pour Julie, la tendreſſe qu'elle a pour moi, la foi que nous nous ſommes donnée, & par deſſus tout cela, monſieur, la réſolution où je ſuis de mourir pluſtôt que de la céder à qui que ce ſoit.

LISIMON *à Julie.*

Mais, de la manière dont il parle, il faut que ce ſoit ce Léandre dont vous m'avez parlé.

LÉANDRE.

Oui, monſieur, c'eſt moi-même.

LISIMON.

Parbleu, je ſuis charmé de votre retour : je crains autant que vous, que mon fils n'épouſe mademoiſelle ; j'aime mieux que vous l'ayez que lui. Venez, je vais vous préſenter à Licandre : je joindrai mes inſtances pour vous à celles de Julie.

JULIE.

Ah ! monsieur, que je vous suis redevable ! Léandre, donnez-moi la main.

LE'ANDRE *à Lisimon.*

Soyez sûr, monsieur, que je ne mourrai point ingrat d'un bienfait si précieux.

LISIMON.

Entrons, sans complimens.

SCENE IX.

CRISPIN, NE'RINE.

CRISPIN *retenant Nérine.*

DOUCEMENT, ma belle, expliquons-nous présentement.

NE'RINE.

Une autre fois; je vais rendre mes devoirs à l'oncle de ma maîtresse.

CRISPIN.

Ton premier devoir est de me parler. C'est donc ainsi, ma princesse, que tu me reçois après trois ans d'absence ! est-ce que tu ne me reconnois pas ! je n'ai pourtant point changé, si ce n'est que je me trouve embelli depuis notre départ.

NE'RINE *pleurant.*

Adieu, Crispin, tu me fends le cœur.

CRISPIN.

Tu ne t'en iras point. Il faut que cette friponne-là m'ait joué quelque mauvais tour.

NÉRINE.

Séparons-nous, mon enfant, je crains qu'on ne nous ſurprenne enſemble.

CRISPIN.

Ah! je vois ce que c'eſt, le patron du logis t'a lorgnée, & il te donne des gages apparemment.

NÉRINE.

Non, ce n'eſt point cela, mais c'eſt pis mille fois.

CRISPIN.

Comment diable, as-tu fait quelque folie pendant mon abſence?

NÉRINE.

Hélas! oui, j'ai fait la plus grande folie du monde : dans le fond, je n'ai rien à me reprocher, mais cela n'empêche pas que je ne ſois fort coupable. Crois-moi, mon cœur, laiſſe-moi-là, & ne me revois plus.

CRISPIN.

Que je ne te voie plus! il faut donc que je m'aille pendre!

NÉRINE.

Ah! mon enfant, il vaudroit autant que tu fuſſes pendu, que d'apprendre ce que tu veux ſavoir.

CRISPIN.

Eh, je ſuis votre valet. Allons, ſans façon, m'as-tu fait quelque infidélité?

NÉRINE.

Oui.

CRISPIN.

Oui?

NÉRINE.

J'étois fille, cela me ſert d'excuſe.

CRISPIN.

Quoi ! après m'avoir aimé, quelqu'un a pû te paroître aimable !

NERINE.

Pas tout-à-fait, mais je n'ai pas laissé de me rendre.

CRISPIN.

C'est-à-dire qu'en m'attendant ...

NERINE.

Tu ne devines pas, je suis.. Je n'ai pas la force d'achever.

CRISPIN.

Dis donc ce que tu es.

NERINE.

Je suis ...

CRISPIN.

Quoi !

NERINE.

Mariée.

CRISPIN.

Mariée ! tout de bon !

NERINE.

Tout de bon.

CRISPIN *s'appuyant sur elle.*

Soûtiens-moi : ce coup de foudre est grand ;
Il frappe d'autant plus, que plus il me surprend.

NERINE.

Oste-toi de là, je crains que mon mari ne vienne.

CRISPIN.

Ton mari ! tu as un mari ! Et qui est ce sot-là qui a pris ma place !

NERINE.

C'est un nommé Pasquin, le valet du fils de la maison.

CRISPIN.

CRISPIN.

Fût-il le valet de Belzébut, je lui couperai les oreilles. Eſt-il jaloux ?

NE'RINE.

Comme un tigre.

CRISPIN.

Tant mieux, je veux le brûler à petit feu juſqu'à ce que je l'aſſomme.

NE'RINE.

Tu me fais trembler.

CRISPIN.

Mais dis-moi, mon adorable, avois-tu le diable au corps pour te preſſer ſi fort ?

NE'RINE.

Tu ne me donnois point de tes nouvelles, c'eſt ta faute.

CRISPIN.

Mon maître me l'avoit défendu; il craignoit qu'on ne découvrît ſon mariage, ſi on pouvoit ſavoir où nous étions.

NE'RINE.

Que veux-tu ! la faute en eſt faite : ton abſence me deſeſpéroit, je ſéchois ſur pied, je te croyois perdu, & il ne me falloit pas moins qu'un mari pour me conſoler de ta perte.

CRISPIN.

Le bon cœur de fille ! tu me perces l'ame. O ſort cruel !

NE'RINE.

O fortune traîtreſſe !

CRISPIN.

Falloit-il crever deux chevaux en chemin, pour la trouver entre les bras d'un marouſle !

NE'RINE.

Falloit-il céder à la rage d'être mariée, pour m'en mordre les doigts de si bon cœur ! Va-t-en, je ne puis plus soûtenir tes plaintes ni tes reproches.

CRISPIN.

Adieu, je vais traîner une mourante vie ... jusqu'à ce que je puisse t'épouser en secondes nôces.

NE'RINE.

Va, je te donne ma foi que ce sera le plus tôt que je pourrai. Touche-là

CRISPIN.

De tout mon cœur.

NE'RINE.

Adieu, trop aimable & trop malheureux Crispin.

CRISPIN.

Adieu, trop impatiente & trop friande Nérine,

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

NÉRINE.

QUE je ſuis malheureuſe ! mon traître de mari m'écoutoit lorſque je parlois à Criſpin, il a entendu le marché que nous avons fait en nous ſéparant, je ne puis plus ſoûtenir ſa vûe ; il me cherche de chambre en chambre, d'étage en étage : où pourrai-je me cacher ? Mais je ſuis bien ſotte de craindre tant ſes reproches : que ne ſe fait-il aimer ce butord-là ! allons, allons, je veux lui montrer les dents, & lui faire voir que je ſuis femme.

SCENE II.

NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

AH ! vous voilà donc, madame la coquine ; êtes-vous bien laſſe de me fuir ?

NÉRINE.

Es-tu bien las de me chercher, toi ?

PASQUIN.

As-tu la hardieſſe de me regarder en face, après m'avoir

fait une offense qui détruit les liens de l'union conjugale ?

NE'RINE.

Les beaux liens ! le grand malheur quand ils seroient détruits !

PASQUIN.

Sais-tu bien que je suis ton mari ?

NE'RINE.

Oui vraiment je le sais, c'est ce qui me desole.

PASQUIN.

Mais sais-tu ce que c'est qu'un mari ?

NE'RINE.

Oh qu'oui. Un mari, quand il te ressemble, est un personnage jaloux & bourru, c'est un espion perpétuel, c'est l'ennemi de la paix & de la tranquillité, c'est le centre de la bizarrerie, c'est un tyran qui se fait craindre & qui ne se fait point aimer, c'est un esprit de travers qui donne un mauvais tour aux actions les plus innocentes, c'est une taupe pour ses défauts & un Argus pour ceux de sa femme; c'est un homme qui renonce à la complaisance & aux petits soins, qui ne cherche que soi dans ses plaisirs, qui veut être libre, & qui veut rendre esclave; c'est un animal qui caresse par caprice, & qui mord par habitude; & pour achever ton portrait en deux mots, un mari de ta trempe est justement ce qu'on appelle le chien du jardinier.

PASQUIN.

Quel flux de langue ! j'aurai beau voir, beau toucher au doigt, je n'aurai jamais raison avec cette coquine-là. Je n'ai qu'un mot à vous dire pour vous confondre, madame la friponne : quand j'aurois tous les torts du monde à votre

égard, n'avez-vous pas fait pis que moi cent fois, en vous promettant à un autre de mon vivant!

NÉRINE.

Voyez le grand crime! ce n'eſt qu'une petite précaution que j'ai priſe, & qui ne te fait point de tort.

PASQUIN.

Point de tort! n'eſt-ce pas m'enterrer tout vif!

NÉRINE.

L'imbécille! quand je me promettrai cent fois, en mourras-tu plus tôt! tu n'as pas tant de complaiſance.

PASQUIN.

Non, morbleu, & je vivrai pour te faire enrager.

NÉRINE.

Et moi pour te deſeſpérer: nous verrons qui l'emportera des deux.

PASQUIN.

Tu enrageras.

NÉRINE.

Tu te deſeſpéreras.

PASQUIN.

Je ſerai veuf.

NÉRINE.

Je ſerai veuve: ne ſuis-je pas plus jeune que toi, & ne dois-je pas durer plus long-temps!

PASQUIN.

J'y donnerai bon ordre, j'ai des bras qui hâteront ton départ.

NÉRINE.

Tu crois cela!

PASQUIN.

J'y compte ſi bien, que je vais retenir ma ſeconde femme.

NERINE.

Ah ! ſi l'on pouvoit ſe démarier, que j'aurois de plaiſir ! tiens, je voudrois être la première qui en amenât la mode.

PASQUIN.

Ah ! ſi l'on étoit veuf du moment qu'on le deſire, je l'aurois été dès le lendemain de notre mariage.

NERINE.

Laiſſe-moi en repos, ivrogne, & va chercher ta ſeconde femme.

PASQUIN.

Ote-toi de mes yeux, ſcélérate, & cours à ton ſecond mari.

NERINE.

Que ne l'eſt-il déjà !

PASQUIN.

Que n'en ſuis-je à mes ſixièmes noces ! Tu cherche des yeux ton prétendu, mais voilà une épée qui m'en délivrera.

SCENE III.

VALERE, NERINE, PASQUIN.

VALERE.

EH bien, Paſquin, j'ai réuſſi ; je vais épouſer Julie, & mon père eſt au deſeſpoir.

PASQUIN.

Ah vraiment, monſieur, nous ſommes bien chanceux vous & moi : j'ai de belles nouvelles à vous apprendre !

VALERE.

Quelles nouvelles !

PASQUIN.

Apparemment que vous venez de dehors.

VALERE.

Oui: depuis que je suis sûr d'épouser Julie, comme je te l'ai dit, je me prépare à ce plaisir-là par tous ceux dont je puis m'aviser: je viens de faire la plus jolie partie du monde; nous avons bû d'un vin rouge de Sillery qui m'a bien donné de l'amour.

PASQUIN.

Vous avez fait sagement de vous fortifier le cœur pour soûtenir l'assaut que vous allez essuyer. Pendant votre absence, il s'est passé bien des choses: ma femme s'est assurée d'un second mari, & Julie a retrouvé son premier amant.

VALERE.

Son premier amant!

PASQUIN.

Lui-même; il est de retour depuis deux ou trois heures, & c'est monsieur son valet qui est l'Adonis de ma femme. Allez, ce sont des drôles qui font bien de la besogne en peu de temps.

VALERE.

Parbleu, nous allons voir beau jeu! voilà une occasion digne de moi; je prétends triompher de mon père, de mon rival, & du cœur de Julie. Oh, palsangbleu, monsieur le soûpirant, je vous enverrai faire vos doléances aux échos & aux rochers d'alentour. Où est-il, ce petit Médor! je vais le faire chanter sur le bon ton.

NERINE.

Prenez garde qu'il ne vous fasse chanter vous-même; il

entend la tablature, je vous en avertis : songez plustôt à gagner l'oncle de ma maîtresse ; il vient d'arriver presque en même temps que votre rival, & j'ai sû qu'il vous destinoit sa nièce.

VALERE.

Tout de bon ?

NERINE.

Rien n'est plus sûr. Voici l'amant de Julie.

PASQUIN.

Et mon substitut avec lui.

NERINE.

Je me retire.

PASQUIN.

M'en irai-je aussi ?

VALERE.

Non, non, demeure.

SCENE IV.

LEANDRE, VALERE, CRISPIN, PASQUIN.

CRISPIN *à Léandre.*

QUOI, monsieur, ce bourreau d'oncle n'est arrivé que pour vous faire faire naufrage au port ?

LEANDRE.

Il n'a pas voulu m'écouter ; il a défendu à sa nièce de lui parler de moi ; il croit que la reconnoissance l'oblige à donner Julie au fils de Lisimon.

CRISPIN.

Le maudit vieillard !

VALERE

VALE'RE *à Pasquin.*

Sa vûe pique mon amour propre, & j'ai peine à me retenir.

PASQUIN.

Et la vûe de son valet me met en fureur.

LE'ANDRE.

Qu'est ce jeune homme-là, Crispin?

CRISPIN.

Il m'a tout l'air d'être votre rival.

LE'ANDRE.

Je le reconnois à l'émotion qu'il m'inspire.

CRISPIN.

Vous voyez avec lui le mari de ma maîtresse. Aidez-moi à l'étrangler, je vous prie.

VALE'RE *à Léandre.*

Peut-on savoir, monsieur, ce qui vous amène ici?

LE'ANDRE.

D'où vous vient cette curiosité?

VALE'RE.

Vous ne me connoissez pas, apparemment?

LE'ANDRE.

Non; mais je soupçonne que vous êtes le fils de Lisimon.

VALE'RE.

Vous l'avez dit; vous êtes dans la maison de mon père. Apparemment que vous ignorez mes desseins?

LE'ANDRE.

Pourquoi?

VALE'RE.

C'est que je m'imagine que si vous les saviez, vous ne compteriez pas d'y demeurer long-temps, ni de nous honorer souvent de vos visites.

LE'ANDRE.

J'ai déjà ouï dire depuis que je ſuis de retour, que vous aviez des engagemens avec une fort aimable perſonne, fille de mérite, & de condition; que cette fille ſe nomme Angélique; & que, ſelon toutes les règles des procédés, vous ne pouvez vous diſpenſer de l'épouſer.

VALE'RE.

Que je m'en diſpenſe ou non, vous n'y devez pas trouver à redire.

LE'ANDRE.

Il eſt vrai que je prends peu d'intérêt à ce qui vous regarde. E'pouſez Angélique, manquez-lui de parole, cela me ſera fort indifférent; mais, ſi vous ne rompiez vos engagemens que par de certains motifs que je ſoupçonne, je ne me contenterois pas de plaindre Angélique, & je m'intéreſſerois vivement à vos actions.

VALE'RE.

Vous?

LE'ANDRE.

Moi-même.

VALE'RE.

Et de quel droit, je vous prie?

LE'ANDRE.

Le voici. Je m'appelle Léandre, j'adore Julie, je me flatte d'en être aimé, je reviens pour l'épouſer. S'il n'y a rien dans tout ceci qui vous bleſſe, il ne tiendra qu'à vous d'avoir place au rang de mes amis; ſinon, je ſais les moyens dont je dois me ſervir pour délivrer Julie de vos pourſuites.

VALE'RE.

Voici ma réponſe en deux mots. Mon père vouloit me

donner Angélique, Julie me paroît plus aimable, il consent que je l'épouse, je l'épouserai; & je m'embarrasse si peu de vos menaces, que je vais trouver l'oncle de Julie pour lui demander sa parole.

LÉANDRE.

Et moi je vous suis pour l'empêcher de vous la donner. Si vous l'emportez sur moi, vous ne jouirez pas long-temps de votre bonheur.

SCENE V.

CRISPIN, PASQUIN.

CRISPIN *à part.*

C'EST à moi présentement à bourrer mon homme.

PASQUIN *à part.*

Voici l'occasion de venger mon honneur.

Ils enfoncent tous deux leur chapeau, se regardant fièrement. Crispin met des gants de buffle, & Pasquin en fait de même, & dit ensuite :

Voilà un drôle qui me paroît vigoureux.

CRISPIN.

Voilà un pendard qui fait bonne contenance.

PASQUIN.

Courage. N'est-ce pas là cet homme qui est amoureux de ma femme?

CRISPIN.

Allons, mon enfant, de la vigueur. N'est-ce pas là ce maroufle qui m'a soufflé Nérine?

PASQUIN.

C'est lui-même, & je ne l'ai pas assommé!

CRISPIN.

C'eſt ſon mari, & je le laiſſe vivre !

PASQUIN.

Allons, je vais l'expédier.

CRISPIN.

Je veux vaincre ou mourir.

PASQUIN.

Commençons par l'inſulter, il faut que tout ſe faſſe dans les formes. Voilà un viſage que je ſuis bien las de voir.

CRISPIN.

Voilà un faquin qui me fatigue bien la vûe.

PASQUIN *à part.*

Cet homme-là n'entend point raillerie.

CRISPIN.

J'ai bien peur qu'il ne me prête le collet.

PASQUIN *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Voyons s'il a du courage.

CRISPIN *en faiſant de même.*

Tâtons un peu ſa vigueur.

PASQUIN.

Avance.

CRISPIN.

Avance toi-même.

PASQUIN.

Je t'attends.

CRISPIN.

Et moi auſſi.

PASQUIN.

C'eſt à toi à m'attaquer.

CRISPIN.

Non, c'eſt à toi.

PASQUIN.

N'ai-je pas épousé ta maîtresse !

CRISPIN.

Ne suis-je pas aimé de ta femme !

PASQUIN.

Aimé de ma femme ! oh ! pour le coup, je suis en fureur.

CRISPIN.

Il a épousé ma maîtresse ! voilà ma colère au point où je la voulois.

(Ils font mine de tirer l'épée, & ils s'écartent pour dire ce qui suit.)

PASQUIN.

Crois-moi, mon enfant, retire-toi.

CRISPIN.

Retire-toi toi-même.

PASQUIN.

Je ne te ferai point de quartier.

CRISPIN.

Je vais te mettre sur le carreau.

PASQUIN.

Toi, tu n'es qu'un bélître.

CRISPIN.

Tu n'es qu'un misérable.

PASQUIN.

Un lâche.

CRISPIN.

Un poltron.

PASQUIN *lui donnant un soufflet.*

Moi, poltron !

CRISPIN *le lui rendant.*

Moi, lâche !

(Ils mettent l'épée à la main, & se poussent en reculant.)

PASQUIN.

Vous reculez.

CRISPIN.

Et vous aussi.

PASQUIN.

C'est pour gagner du terrein.

CRISPIN.

Et moi pour mieux sauter.

(Ils s'avancent, & se regardent tous deux en tremblant.)

PASQUIN.

Je tremble pour ta vie.

CRISPIN.

Et moi pour la tienne.

PASQUIN *à part.*

S'il pouvoit s'enfuir !

CRISPIN *à part.*

Si la peur le pouvoit prendre !

PASQUIN *à part.*

Ma valeur commence à me quitter.

CRISPIN *regardant de tous côtés.*

Ne viendra-t-il personne pour nous séparer !

PASQUIN.

Il faut faire du bruit.

CRISPIN.

Je vais crier comme un diable.

(Ensemble se poussant des bottes de loin.)

Point de quartier; tue, tue, morbleu, tue.

PASQUIN *à part.*

Il ne vient pas une ame.

CRISPIN.

Ils nous laisseront égorger. Ma foi, puisqu'on ne vient pas nous séparer, je suis d'avis que nous finissions le combat.

PASQUIN.

Vous avez raiſon ; nous avons fait notre devoir.

CRISPIN.

Je vous en réponds.

PASQUIN.

Vous m'avez donné un ſoufflet, je vous l'ai rendu chaudement.

CRISPIN.

Nous avons mis l'épée à la main en braves gens.

PASQUIN.

Nous nous ſommes battus comme des enragés.

CRISPIN.

La valeur ne peut pas aller plus loin.

PASQUIN.

Voilà tout ce qui s'y peut faire : ſi vous voulez pourtant, nous recommencerons.

CRISPIN.

Non, nous ſommes d'égale force ; nous nous battrions deux heures que nous ne nous tuerions pas. Voilà aſſez de ſang répandu.

PASQUIN.

Allons nous faire panſer.

CRISPIN.

Allons pluſtôt boire, nous en avons beſoin ; la valeur altère furieuſement : c'eſt la coûtume des braves gens de boire enſemble après qu'ils ſe ſont meſurés.

PASQUIN.

Vous avez raiſon ; mais auparavant, il faut voir ce qui ſe paſſe entre nos maîtres.

SCENE VI.

LICANDRE, LISIMON, LE'ANDRE, VALE'RE, PASQUIN, CRISPIN.

LICANDRE *à Liſimon.*

RIEN n'eſt plus étonnant que l'hiſtoire que vous venez de me raconter; & le troiſième mariage de ma belle-ſœur eſt un chef-d'œuvre d'extravagance.

LISIMON.

Vous voyez qu'elle a vécu folle, & qu'elle eſt morte de même. Ce qui m'étonne, c'eſt que Julie qui eſt fort ſage, ſoit ſortie d'une mère qui l'étoit ſi peu.

LICANDRE.

Il y auroit bien des choſes à dire ſur ce ſujet; & quand nous ſerons en particulier, vous & moi, je vous révélerai certaines aventures ſecrettes, par leſquelles vous vous convaincrez qu'il n'eſt pas étonnant que Julie tienne ſi peu de ma belle-ſœur.

LISIMON.

Je meurs d'envie de les apprendre, contentez ma curioſité.

LICANDRE.

Voilà trop de perſonnes qui nous écoutent: l'hiſtoire eſt longue, ſingulière, & demande encore du ſecret.

LISIMON.

(à ſon Fils.) *(à Léandre.)*

Décampez. Monſieur, vous ſavez vivre, & ce que vous venez d'entendre exige que vous nous laiſſiez.

LE'ANDRE,

L E'A N D R E.

Cela suffit.

L I C A N D R E *à Lisimon.*

Quand nous serions seuls, je n'ai pas le temps de vous faire un si long récit : des raisons très-pressantes m'obligent à sortir dans le moment ; ainsi, Messieurs, vous pouvez rester. Mais dites-moi, je vous prie, Lisimon, avez-vous connu le duc de Sorriento ?

L I S I M O N.

Ce grand seigneur Sicilien dont vous étiez l'écuyer lorsque vous nous quittates pour aller aux Indes ?

L I C A N D R E.

Lui-même.

L I S I M O N.

Je me souviens de l'avoir vû plusieurs fois.

L I C A N D R E.

Savez-vous si ce seigneur est encore vivant ?

L I S I M O N.

Il est mort depuis quelques années.

L I C A N D R E.

Et son fils ?

L I S I M O N.

Il fut tué à la dernière campagne de Flandre.

L I C A N D R E.

Il faut que je vous embrasse pour ces bonnes nouvelles. La mort m'a défait de deux hommes qui m'étoient bien redoutables.

L I S I M O N.

Pourquoi donc cela ?

L I C A N D R E.

Vous le saurez quand je vous aurai conté mon histoire.

LISIMON.

Enfin, de toute cette famille il ne reſte qu'une fille du Duc, qui eſt veuve, & qui n'a point d'enfans.

LICANDRE.

Surcroît de bonheur pour moi ! il faut que j'aille trouver cette dame, ſans perdre un moment.

VALE'RE.

Avant que de ſortir, monſieur, il faut décider au ſujet de Julie.

LE'ANDRE.

Oui, monſieur, réglez notre ſort, je vous en conjure.

LICANDRE.

Cela ſera bien-tôt fait ; vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre.

VALE'RE.

Ah, monſieur, que dites-vous !

LE'ANDRE.

Il n'eſt pas poſſible que vous me refuſiez ...

LICANDRE.

Tous vos diſcours ne ſerviront de rien. Vous ne me convenez plus, Valère, & je n'ai garde de donner ma nièce à un homme qui a d'autres engagemens : pour vous, monſieur, je ne ſais qui vous êtes, & on ne donne point à un inconnu une fille comme Julie. Je viens de me ſouvenir qu'Oronte dont nous avons parlé, Liſimon & moi, avoit un fils fort jeune lorſque je partis pour les Indes : comme cet Oronte eſt le plus ancien de mes amis, & l'homme du monde à qui j'ai le plus d'obligation, je veux relever ſa maiſon qui eſt fort en deſordre, en donnant Julie à ſon fils, s'il eſt honnête-homme.

LE'ANDRE.

Souffrez que j'embraſſe vos genoux, & que je vous rende graces pour mon père & pour moi.

LICANDRE.

Comment donc !

LISIMON.

Que veut dire ceci ?

VALE'RE.

Je tremble.

LE'ANDRE.

Vous voyez en moi le fils d'Oronte pour qui vous avez de ſi bonnes intentions.

LICANDRE.

Vous êtes fils d'Oronte ?

LE'ANDRE.

C'eſt ce qu'il me ſera facile de prouver; mon père eſt ici, je vais l'avertir de votre retour, & le prier de venir me préſenter à vous.

VALE'RE.

Le maudit incident !

LICANDRE.

Certes, vous ne pouviez me ſurprendre plus agréablement. Julie a de l'inclination pour vous; vous êtes fils d'un homme que j'aime tendrement; dès aujourd'hui nous conclurons le mariage.

LISIMON.

Vous voyez préſentement, monſieur mon fils, que vous n'avez plus qu'à plier bagage. Croyez-moi, prenez le parti de vous raccommoder avec Angélique.

VALE'RE.

J'enrage.

LICANDRE.

Adieu. Je vais trouver la veuve dont nous venons de parler ; il faut que j'aie une explication avec elle, avant que de marier Julie : vous viendrez me trouver chez votre notaire, je vous y attendrai ; en sortant je vais annoncer à Julie, que je consens qu'elle épouse monsieur.

LISIMON.

Je vous suis pour vous demander quelques éclaircissemens sur ce que vous m'avez dit.

SCENE VII.

LE'ANDRE, VALE'RE, CRISPIN, PASQUIN.

LE'ANDRE *à Valère.*

JE ne reste ici que parce que vous y restez. On m'accorde Julie ; vous sentez-vous d'humeur à me la disputer ?

VALE'RE.

Je vous la disputerois si elle étoit digne de moi ; mais puisqu'elle s'obstine à se déclarer pour vous, elle ne mérite plus ma tendresse. *(Il sort.)*

SCENE VIII.

LE'ANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

QUAND il seroit Gascon, il ne se tireroit pas mieux d'affaire.

L E' A N D R E.

Je ſuis charmé que cela ſe paſſe de la ſorte, j'aurois été au deſeſpoir d'en venir aux extrémités; ſon père eſt galant homme, & je lui ſuis redevable de la protection qu'il m'a ſi généreuſement accordée.

C R I S P I N.

Je n'ai pas été ſi prudent que cela, moi.

L E' A N D R E.

Comment donc?

C R I S P I N.

Je me ſuis battu contre mon homme.

L E' A N D R E.

Contre qui?

C R I S P I N.

Contre celui qui a épouſé Nérine. Je vous l'ai bourré.

S C E N E I X.

JULIE, LE'ANDRE, NE'RINE, CRISPIN.

J U L I E.

Je viens vous faire compliment, & recevoir le vôtre: mon oncle conſent à notre mariage.

L E' A N D R E.

Je le ſais, belle Julie, & je viens de l'y déterminer.

J U L I E.

Que vous me rendez heureuſe!

L E' A N D R E.

C'eſt moi qui ſuis le plus fortuné de tous les hommes.

NÉRINE.

Pour le coup, voilà vos affaires en bon train : vous n'avez plus d'obstacle à craindre.

CRISPIN.

Non, à moins que le diable ne s'en mêle.

LÉANDRE.

Et qui pourroit s'opposer à notre félicité ! vous ne dépendez que de votre oncle, j'ai sa parole qu'il m'a donnée par les motifs les plus pressans : votre mère est morte.

JULIE.

Ah ! si elle vivoit, qu'elle seroit fâchée de me voir heureuse !

NÉRINE.

Je voudrois qu'elle pût revenir au monde, afin que le dépit la fît crever une seconde fois.

LÉANDRE.

Elle vous haïssoit donc furieusement !

JULIE.

Il y a paru, puisqu'après m'avoir abandonnée, elle m'a caché son séjour pendant plus de douze ans, & qu'elle s'est remariée deux fois sans m'avertir.

NÉRINE.

La vieille dénaturée !

LÉANDRE.

Voilà un indigne caractère ! je suis ravi de n'avoir jamais connu cette femme-là.

JULIE.

Peu de temps après votre départ, j'appris où elle étoit, & je sûs qu'elle n'avoit point de plus grande attention que de cacher son premier mariage, afin qu'on ignorât

qu'elle eût une fille: comme on ne la connoiſſoit point particulièrement à Lyon, il ne lui étoit pas difficile de ſe faire croire.

LÉANDRE.

A Lyon? c'eſt à Lyon qu'elle demeuroit?

JULIE.

Sans doute; c'eſt dans cette ville qu'elle a perdu ſon ſecond mari.

CRISPIN.

Parbleu nous devrions l'avoir connue: apparemment qu'elle ne demeuroit pas dans le voiſinage de Madame la baronne de Saint-Aubin?

JULIE.

Comment? de la baronne de Saint-Aubin?

CRISPIN.

Oh diable! c'étoit une bonne femme celle-là: Dieu veuille avoir ſon ame! mais je lui ai bien eſcamoté des piſtoles.

NÉRINE.

A la baronne de Saint-Aubin?

CRISPIN.

A elle-même: demandez à monſieur, il étoit de moitié avec moi.

LÉANDRE.

Tais-toi, Criſpin.

CRISPIN.

Il falloit voir avec quelle ardeur nous plumions la vieille.

NÉRINE.

Entendons-nous donc. Eſt-ce que tu connoiſſois cette Baronne-là?

CRISPIN.

La queſtion eſt plaiſante! oh vraiment oui, je la connoiſ-

ſois, & mon maître auſſi; c'étoit ſa femme.

JULIE & NÉRINE *enſemble.*

Sa femme?

LÉANDRE.

Oui ma femme: d'où vous vient donc cette ſurpriſe?

JULIE.

La baronne de Saint-Aubin?

CRISPIN.

Oui, la comteſſe de la Filandière, veuve d'un vieux Gentilhomme qui lui avoit laiſſé tout ſon bien en mourant, avoit épouſé monſieur, qui ſe faiſoit appeler le baron de Saint-Aubin; c'eſt d'elle que mon maître eſt veuf, & c'eſt elle qui a fait notre fortune.

JULIE.

Soûtiens-moi, Nérine, je ſuis morte.

LÉANDRE.

Juſte ciel!

JULIE.

Ah! malheureux, qu'avez-vous fait?

LÉANDRE.

Comment?

JULIE.

Vous avez épouſé ma mère.

LÉANDRE.

Votre mère!

NÉRINE.

Oui, la comteſſe de la Filandière, c'étoit elle-même.

CRISPIN.

Ah! c'étoit le diable.

JULIE.

Je ſavois depuis quelque temps que le jeune homme qu'elle

qu'elle avoit épousé à Lyon en troisièmes nôces, s'appeloit le baron de Saint-Aubin; mais, hélas! je n'avois garde de m'imaginer que ce fût Léandre lui-même.

L E' A N D R E.

Je ne sais où j'en suis: surpris, confus, desespéré .... Ciel! puis-je découvrir cet incident sans mourir de douleur!

J U L I E.

Quelle infortune!

L E' A N D R E.

Quel funeste revers!

J U L I E.

A-t-on jamais rien vû de pareil!

L E' A N D R E.

Fut-il jamais un coup du sort plus bizarre & plus accablant!

N E' R I N E.

Par ma foi, je tombe des nues. La maudite femme! elle a juré de nous persécuter, même après sa mort.

L E' A N D R E.

Ah! c'est le nom de son second mari qui m'a trompé; & elle m'avoit caché toutes ses aventures.

J U L I E.

Quoi! me voilà séparée de vous, au moment où je ne pouvois plus douter d'être unie avec vous pour jamais!

L E' A N D R E.

Je ne saurois survivre à mon malheur; il faut que je me punisse de la faute que j'ai faite.

J U L I E *le retenant.*

Ah! Léandre, quel est votre dessein!

L E' A N D R E.

D'expirer à vos yeux.

CRISPIN.

Quand vous vous tuerez, il n'en ſera ni plus ni moins.

NE'RINE.

Voilà un obſtacle que je n'aurois jamais prévû.

LE'ANDRE.

Par quels détours la fortune m'a conduit dans le précipice !

CRISPIN.

Oui, la fortune par ſa malignité fait voir dans cette occaſion ... qu'elle eſt femme : un maudit caprice la gouverne, & la noirceur de ſon influence produit des évènemens bizarres, qui joints aux aſpećts d'une étoile infernale, vous font épouſer de vieilles femmes qui ſont mères de vos maîtreſſes, & vous conduiſent par-là dans un gouffre profond, qui ... par ma foi, je m'y perds !

LE'ANDRE *revenant de ſa rêverie.*

Pour me venger de l'obſtacle qu'une indigne mère fait naître à notre bonheur, je prétends faire pour vous ce qui la deſeſpéreroit ſi elle vivoit encore : je veux, en nous ſéparant pour jamais, vous donner tout le bien qu'elle m'a laiſſé.

JULIE.

Je n'en veux point, puiſque je ne puis être à vous. Quelles richeſſes me faut-il, Léandre, pour paſſer le reſte de ma vie dans un couvent ?

LE'ANDRE.

Adieu. Je m'en vais en des lieux où je trouverai tant de périls, que je ne regretterai pas long-temps la perte irréparable que je fais.

SCENE X.

LISIMON, JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LISIMON.

Eh bien, qu'eſt-ce! mes enfans, vous voilà au comble de votre joie, vous ſerez mariés ſans obſtacle & ſans que perſonne s'en afflige, car je me rends à la raiſon; je conſens volontiers au bonheur de Léandre, & je viens de raccommoder mon fils avec Angélique.

JULIE.

Ah! monſieur, ſi vous ſaviez . . .

LÉANDRE.

Non, je n'en puis revenir.

NÉRINE.

Ni moi non plus. Quelle aventure diabolique!

CRISPIN *frappant du pied.*

Quel maudit contre-temps!

LISIMON.

Que veut dire ceci! Julie pleure, Léandre ſe déſeſpère, Nérine jure, & ce garçon-là ne ſe poſſède pas!

CRISPIN.

Le moyen de ne pas enrager! nous étions venus chez vous, mon maître & moi, pour y prendre une femme.

LISIMON.

Eh bien!

CRISPIN.

Eh bien, j'ai trouvé ma maîtreſſe mariée, & monſieur ſe trouve veuf de la mère de ſa maîtreſſe.

LISIMON.

Il eſt veuf de la mère de Julie ! & comment cela ſe peut-il ?

CRISPIN.

Cela ſe peut, parce qu'il l'a épouſée, & qu'elle eſt morte.

LISIMON *à Léandre.*

Parbleu, ſi cela eſt, vous êtes un grand étourdi. Comment diable avez-vous pû faire un coup comme celui-là !

LÉANDRE.

C'eſt une ſuite d'aventures qu'il faudra vous conter ; mais ſoyez ſûr que tout autre que moi ſeroit tombé dans le même inconvénient.

LISIMON.

Entrons là-dedans pour éclaircir les circonſtances de cet évènement, il me paroît incroyable.

SCENE XI.

CRISPIN, NÉRINE.

NÉRINE.

Que je les plains ! ils me font pitié, les pauvres enfans.

CRISPIN.

Et à moi auſſi. Il y a pourtant quelque choſe d'agréable pour moi dans cette aventure. Léandre eſt auſſi malheureux que je le ſuis ; nous nous deſeſpérerons de compagnie, & nous pleurerons tant enſemble, qu'à la fin nous n'aurons plus la force de nous affliger.

NÉRINE.

Comment, vous mourrez !

CRISPIN.

Non, nous nous confolerons.

NERINE.

Ah, traître! tu m'oublieras donc!

CRISPIN.

Ma foi, veux-tu que je te dise! j'ai peur que ton mari ne vive trop long-temps, & il faut que je faffe une fin. Je fuis déjà fi faoul d'affliction! vois-tu! chacun a fon tempérament; les uns font propres à s'abreuver de larmes, & à fe nourrir de lamentations: pour moi, cela me fait maigrir, la joie eft mon aliment. Depuis que je fais que tu es mariée, j'ai fait mon poffible pour mourir de douleur. Tiens, mon enfant, je ne m'en porte que mieux; j'en enrage, mais ce n'eft pas ma faute fi je fuis fait pour vivre.

NERINE.

Oui! tu le prends fur ce ton-là! oh bien, puifque tu as fi peu de délicateffe, je fais bien qui j'aimerai pour me venger de toi.

CRISPIN.

Et qui aimeras-tu!

NERINE.

J'aimerai mon mari.

CRISPIN.

Je t'en défie; mais laiffons tout cela: nous allons nous quitter pour long-temps, car mon maître va partir tout-à-l'heure; de quelle manière veux-tu que nous nous féparions! Entre gens fenfés qui s'aiment tendrement, il y a une certaine façon de prendre congé l'un de l'autre, qui ne laiffe que d'agréables idées: ces adieux ... tu m'entends bien, te vengeroient de la jaloufie de Pafquin, &

moi du chagrin que j'ai de le voir ton mari : d'ailleurs, tu te ſouviens du marché que nous avons fait, ce ſeroient des arrhes que tu me donnerois ; & après le tour que tu m'as joué, ma chère, il eſt bon qu'en partant j'aie mes ſûretés.

NE'RINE.

Merci de ma vie ! pour qui me prends-tu !

CRISPIN.

Et mais, je te prends . . . je te prends pour une femme.

NE'RINE.

Va, traître ; après une pareille propoſition, je te verrai partir ſans regret.

CRISPIN.

Après un pareil refus, ton abſence ne me tuera pas.

NE'RINE.

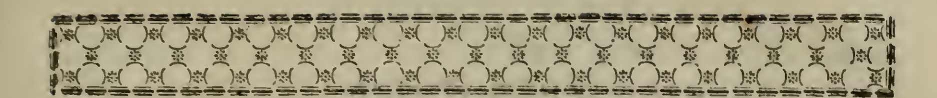
Je vais chercher mon mari, & me raccommoder avec lui.

CRISPIN.

Et moi je vais faire autant de maîtreſſes que je trouverai de jolies ſoubrettes.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LICANDRE, LISIMON.

LISIMON.

EH bien, vous avez donc vû cette veuve, fille du feu duc de Sorriento!

LICANDRE.

Je l'ai vûe; nous venons d'avoir une longue converſation, & j'en ſors plein de douleur & de joie.

LISIMON.

Comment cela ſe peut-il! vous allez donc rire & pleurer?

LICANDRE.

Je ſuis pénétré de la triſte ſituation de cette dame: la perte de ſon père, de ſon frère & de ſon époux, la détermine à renoncer au monde pour jamais, elle va ſe jeter dans un couvent; c'eſt une réſolution ſi bien priſe, que rien ne l'en peut détourner: voilà ce qui m'afflige, parce que j'ai pour elle une tendreſſe de frère; mais ce qui me comble de joie, c'eſt qu'elle donne tout ſon bien à Julie.

LISIMON.

A votre nièce!

LICANDRE.

A ma nièce, ſi vous voulez.

LISIMON.

Comment donc, ſi je veux ! je ne vous entends point.

LICANDRE.

Dans un moment vous m'entendrez mieux. Enfin, voilà Julie une riche héritière, puiſqu'elle aura non-ſeulement tout ce que je poſſède, mais encore toute la ſucceſſion de la veuve.

LISIMON.

Il eſt naturel que Julie ſoit votre héritière, puiſque vous n'avez point d'enfans; mais qu'elle le devienne encore de la fille du duc de Sorriento, c'eſt ce qui me paroît fort extraordinaire.

LICANDRE.

Cependant, apprenez de moi que rien n'eſt plus juſte ni plus raiſonnable.

LISIMON.

Voilà ce que vous aurez peine à me prouver, puiſque Julie n'eſt ni parente, ni alliée de cette veuve.

LICANDRE.

Et que diriez-vous, ſi je vous faiſois voir que Julie eſt ſa plus proche héritière !

LISIMON.

Parbleu, vous vous moquez de moi : ſa plus proche héritière !

LICANDRE.

Oui, car elle eſt ſa nièce.

LISIMON.

Sa nièce ! elle eſt petite-fille du duc de Sorriento !

LICANDRE.

Juſtement.

LISIMON.

Mais je crois que vous perdez l'eſprit, ſoit dit ſans vous offenſer.

LICANDRE.

Croyez pluſtôt que je ſuis dans mon bon ſens.

LISIMON.

Je n'y ſuis donc pas, moi! car comment me ferez-vous comprendre que la fille de votre frère . . .

LICANDRE.

Eh bien, tenez, voilà ce qui vous trompe encore, Julie n'eſt point ma nièce.

LISIMON.

Elle n'eſt point votre nièce ! elle n'eſt pas fille de la comteſſe de la Filandière, remariée en troiſièmes nôces au prétendu baron de Saint-Aubin !

LICANDRE.

Non ; & ce qui va mettre le comble à votre étonnement, c'eſt que Julie eſt ma fille à moi.

LISIMON.

Elle eſt votre fille ! Eh vous n'avez jamais été marié.

LICANDRE.

Deſabuſez-vous ; j'avois épouſé ſecrettement la fille aînée du duc de Sorriento, quoique je ne fuſſe que l'écuyer de ce ſeigneur.

LISIMON.

Oh ! pour le coup, je tombe des nues.

LICANDRE.

Une autre fois je vous conterai plus au long tous les

détails de cette aventure ſurprenante. Quoique je ſois né gentilhomme, j'avois ſi peu droit de prétendre à la fille de ce ſeigneur, que nous n'oſames lui faire part de notre mariage, & que nous réſolumes de le tenir ſecret le plus long-temps qu'il nous ſeroit poſſible; mais mon bonheur ne dura que juſqu'à la naiſſance de Julie: ma femme mourut peu de jours après l'avoir miſe au monde. La douleur que me cauſa cette perte irréparable, la crainte que j'eus qu'on n'en découvrît la cauſe, & qu'une puiſſante famille ne me ſacrifiât à ſon reſſentiment, l'humeur violente & vindicative du père & du frère de mon épouſe, qui ne m'auroient jamais pardonné ce mariage, tout cela me fit prendre le parti d'aller aux Indes, après avoir confié mon mariage à mon frère & à ſa femme, & les avoir priés de ſe charger de ma fille, & de l'élever en la faiſant paſſer pour la leur; ce qui ne leur fut pas difficile, parce qu'ils vivoient à la campagne, & que ma belle-ſœur étoit ſur le point d'accoucher: voilà tout le myſtère débrouillé.

LISIMON.

Il a tout l'air d'un roman, ce myſtère-là, & ſi je ne vous connoiſſois pas pour un homme ſage & véridique, je m'imaginerois que vous me contez vos viſions, ou que vous me régalez d'une fable de votre invention.

LICANDRE.

Dans un moment vous verrez ici la veuve dont je vous parle: je lui ai donné des preuves ſi certaines de ce que je viens de vous dire, qu'elle veut embraſſer ma fille avant que d'entrer au couvent. Cette dame va venir ici

la reconnoître pour sa nièce, & lui remettre en même-temps son testament & ses pierreries.

LISIMON.

Il n'y a plus moyen de douter de vos discours, & je veux être présent à cette reconnoissance.

LICANDRE.

Il ne tiendra qu'à vous.

LISIMON.

Mais, tout ceci supposé, Julie peut donc épouser Léandre!

LICANDRE.

Elle le peut si bien, que l'affaire se conclura dès ce soir. Je viens d'envoyer chercher le père de ce jeune homme, & je l'attends à chaque instant pour convenir avec lui des articles du contrat. Je me fais un sensible plaisir, je l'avoue, de surprendre agréablement cet ancien ami, en faisant la fortune de son fils.

LISIMON.

L'action est très-louable. Il faut au plus tôt désabuser Léandre & Julie; car ils sont tous deux au desespoir, & sur le point de se séparer pour jamais.

LICANDRE.

Il nous sera facile de l'empêcher.

LISIMON.

Nous ferons deux nôces à la fois, celle de Léandre & de Julie, & celle d'Angélique & de mon fils.

LICANDRE.

Faisons avertir votre notaire.

SCENE II.

LISIMON, LICANDRE, un LAQUAIS.

LISIMON.

QUE veux-tu?

Le LAQUAIS.

Je viens dire à Monsieur qu'un de ses anciens amis demande à lui parler.

LICANDRE.

C'est le père de Léandre, venez m'aider à le recevoir. Mon garçon, allez dire à Julie qu'elle vienne nous trouver, & que nous avons de bonnes nouvelles à lui apprendre.

Le LAQUAIS.

Il y a plus d'une heure qu'elle est sortie avec sa femme de chambre.

LICANDRE.

Eh bien, dès qu'elle rentrera, ne manquez pas de lui dire que je l'attends.

Le LAQUAIS.

Cela suffit.

SCENE III.

LICANDRE, LISIMON, VALERE, PASQUIN.

LISIMON *à Valère qui entre.*

AH! vous voilà, monsieur, avez-vous fait ce que je vous avois ordonné?

VALERE.

Quoi, mon père!

LISIMON.

Vous êtes-vous reconcilié avec la Comteſſe & avec ſa fille! n'avez-vous rien oublié des démarches que je vous avois preſcrites!

VALERE.

Madame la Comteſſe n'eſt point ici, je n'ai vû qu'Angélique.

LISIMON.

Lui avez-vous fait bien des excuſes de vos impertinences!

VALERE.

Oui, mon père.

LISIMON.

Les a-t-elle reçûes!

VALERE.

En doutez-vous!

LISIMON.

Pourquoi n'en douterois-je pas!

VALERE.

On a verſé quelques larmes, j'y ai paru ſenſible, j'ai fait quelques proteſtations, & l'on m'a cru ſur ma parole.

LISIMON.

Cette fille eſt bien folle: ſi j'étois à ſa place, je ne vous pardonnerois pas ſi facilement.

VALERE.

Je m'en conſolerois.

LISIMON.

Avec quelle confiance il dit cela! ne diriez-vous pas que tout le mérite du monde eſt renfermé dans ce perſonnage-là! Songez à vous défaire de cet air de fatuité, pour prendre

celui d'un homme raiſonnable: ſi vous ne l'êtes pas, du moins je veux que vous le paroiſſiez. Dès que la comteſſe de la Pépinière ſera rentrée, nous dreſſerons votre contrat de mariage avec Angélique.

VALERE.

Allons doucement, je vous prie, je n'ai pas encore bien pris mon parti.

LISIMON.

Tu ne l'as pas encore pris! va, je ſais le moyen de hâter ta réſolution. Marié dès ce ſoir, ou deshérité demain matin; point de milieu: délibère là-deſſus, & dépêche-toi, car l'affaire eſt ſérieuſe, & le temps preſſe, je t'en avertis.

VALERE.

Mais, mon père, avec votre permiſſion, il me vient une idée que vous approuverez peut-être. Vous ſavez que Julie . . .

LISIMON.

Encore! Si jamais tu prononces ſon nom devant moi...

LICANDRE.

Ne vous emportez point.

LISIMON.

Vous avez raiſon, il vaut mieux que nous ſortions.

(à Valère.)

Sans adieu, monſieur: ce qui eſt dit eſt dit, & j'attends de vos nouvelles.

SCENE IV.

VALERE, PASQUIN.

VALERE.

Fut-il jamais un homme plus malheureux que moi! parle-donc.

PASQUIN.

Mon malheur ſurpaſſe le vôtre. Ne ſuis-je pas le plus infortuné de tous les maris?

VALERE.

Un obſtacle imprévû rompt tous les engagemens de Julie avec mon rival: je l'ignore, & au lieu de profiter de cet évènement, je me reconcilie avec Angélique. Cela n'eſt-il pas cruel!

PASQUIN.

Oui, mais voici quelque choſe de plus tragique: je veux battre ma femme, c'étoit le droit du jeu; je n'en fais rien de peur de l'éclat: je veux tuer mon ſucceſſeur prématuré, je me trouve plus poltron que lui.

VALERE.

Que ferai-je! Si je vais m'offrir à Julie, elle me préférera ſans doute au couvent; mais mon père, Angélique, la Comteſſe, vont me tomber ſur les bras.

PASQUIN *rêvant de ſon côté.*

Si je me ſépare de ma femme, on va me rire au nez; ſi je la bats tout mon ſaoul, je la tuerai; ſi je la tue, je ſerai pendu.

VALERE.

Que me conſeilles-tu, Paſquin?

PASQUIN.

Que me conseillez-vous, monsieur?

VALERE.

Hem! ne m'entends-tu pas?

PASQUIN.

Non, monsieur. De quoi parlez-vous?

VALERE.

Je parle de Julie.

PASQUIN.

Et moi de ma femme.

VALERE.

Peste soit du faquin! je suis dans une étrange perplexité.

PASQUIN.

Mon front est bien endommagé.

VALERE.

Maraud, si tu t'avises jamais de me parler de ta femme, je t'assommerai sur la place.

PASQUIN.

Eh bien, soit, je ne parlerai plus d'elle; mais vous ne m'empêcherez pas d'y penser, j'ai l'honneur d'une délicatesse . . .

VALERE.

Encore! tu ne m'écouteras pas!

PASQUIN.

Eh! la, la, patience; vous aurez bien-tôt une femme aussi, & vous saurez ce qu'en vaut l'aune.

VALERE *voulant le frapper.*

Oh parbleu, il n'y a plus moyen d'y tenir.

PASQUIN.

Je vous écoute.

VALERE.

J'ai pris mon parti, je n'épouſerai point Angélique, & elle ne s'en plaindra point; ainſi mon père n'aura rien à dire.

PASQUIN.

Et comment ferez-vous ce miracle-là!

VALERE *ſe touchant le front.*

Cela part d'ici.

PASQUIN.

Ce ſera donc quelque choſe de merveilleux.

VALERE.

Tu vas voir. Je m'en vais déclarer à Angélique que l'on veut nous marier dès ce ſoir, & que je n'y réſiſte plus.

PASQUIN.

Fort bien.

VALERE.

Elle ſera charmée de cette nouvelle.

PASQUIN.

Je le veux croire.

VALERE.

Mais plus elle témoignera de joie & de raviſſement, plus je lui marquerai d'indifférence & de triſteſſe: elle eſt glorieuſe & délicate, ma froideur la piquera ſans doute, elle me dira quelques paroles deſobligeantes, je ne lui répondrai pas un mot; elle ſera deſeſpérée de mon ſilence, & dans le premier mouvement de ſon dépit elle me déclarera qu'elle ne veut plus m'épouſer; je ferai quelques foibles efforts pour calmer ſon eſprit, ma froideur redoublera ſa colère, & la ſcène finira par une rupture en forme; mon père s'en fâchera d'abord, je lui ferai connoître que ce n'eſt point ma faute, il n'oſera me condamner; je

ſerai délivré d'Angélique, & j'irai me jeter dans les bras de Julie.

PASQUIN.

Cela n'eſt pas mal imaginé.

VALERE.

Tout ce que j'appréhende, c'eſt qu'Angélique ne ſe pique pas aſſez vivement de ma froideur, & que l'aſcendant que j'ai ſur elle ne triomphe de ſon dépit.

PASQUIN.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me paroît qu'elle eſt bien refroidie pour vous depuis votre dernière incartade.

VALERE.

Le fat! elle ne m'aime que trop, c'eſt ce qui me deſeſpère. La voici : tu vas voir combien j'aurai de peine à me débarraſſer de ſes empreſſemens, & à la réduire au parti de l'indifférence.

PASQUIN.

Oh, voyons donc, ceci réveille mon attention.

SCENE V.

ANGELIQUE, VALERE, PASQUIN.

ANGELIQUE.

JE vous cherchois, Valère.

VALERE *à Paſquin.*

Eh bien, tu vois qu'elle me cherche. Belle diſpoſition au refroidiſſement.

PASQUIN.

Patience, écoutez ce qu'elle veut dire.

ANGÉLIQUE.

J'ai fait quelques réflexions depuis notre raccommodement, & je crains de ne devoir qu'à votre obéissance la démarche que vous avez faite de revenir à moi : parlez-moi sincèrement ; me trompai-je ? m'avez-vous rendu tout votre cœur ? n'est-il point partagé entre Julie & moi ?

VALERE.

Et si par malheur vos soupçons étoient bien fondés, quel parti prendriez-vous, mademoiselle ?

ANGÉLIQUE.

J'exigerois premièrement que vous me l'avouassiez de bonne foi.

VALERE.

Et supposé que je le fisse ?

ANGÉLIQUE.

Je vous répondrois avec tout le mépris & toute l'indifférence que vous mériteriez.

VALERE.

Point du tout.

ANGÉLIQUE.

Point du tout ?

VALERE.

Non, vous m'accableriez d'injures & de reproches, vous iriez vous plaindre à mon père, & vous me feriez deshériter.

ANGÉLIQUE.

Détrompez-vous, monsieur, je vous ai trop aimé pour pouvoir vous nuire, & je me respecte trop pour faire un pareil éclat. Supposé même que nous rompissions, en conséquence de votre sincérité je me chargerois volontiers de votre faute, pour votre intérêt & pour mon honneur.

VALERE.

Vous voulez me faire parler, mais je ne donnerai point dans le piège, la conjoncture eſt trop délicate pour moi: mon père prétend que je vous épouſe dès ce ſoir, & je vous épouſerai, mademoiſelle, puiſqu'il le veut abſolument.

ANGELIQUE.

Puiſqu'il le veut abſolument!

VALERE.

N'allez pas dire au moins, que je mette aucun obſtacle à ſa volonté. Après tout, c'eſt mon père, & je ſais la déférence que je lui dois.

ANGELIQUE.

Je ne mettrai point votre obéiſſance à une ſi rude épreuve; je vous entends mieux que vous ne penſez, & je ſuis ravie de vous entendre: cela ſuffit, monſieur, je m'en vais dire à votre père que vous m'avez déclaré ſa volonté, que vous êtes prêt à vous y ſoûmettre, mais que pour moi je n'y ſuis plus diſpoſée.

PASQUIN.

Je vous le diſois bien, moi, que vous n'auriez pas de peine à vous défaire de cette fille-là.

SCENE VI.

La COMTESSE, ANGELIQUE, VALERE, PASQUIN.

La COMTESSE.

RÉJOUIS-toi, ma fille, je t'apporte une grande nouvelle; je viens de gagner mon procès: te voilà préſentement

un des plus riches partis de notre province.

ANGÉLIQUE.

Je m'en réjouis plus par rapport à vous que par rapport à moi-même.

La COMTESSE.

On vient de me proposer un grand mariage pour vous, ma chère enfant, & si je n'avois pas pris des engagemens avec Lisimon, je serois bien tentée de l'accepter : vous épouseriez un jeune homme aimable, presque aussi noble que vous, aussi riche que monsieur, &, sans lui faire tort, bien plus sage que lui ; mais, encore une fois, je ne veux point rompre vos engagemens, ni forcer vos inclinations.

ANGÉLIQUE.

Nos engagemens ne sont point si forts qu'on ne puisse les rompre facilement ; & pour ce qui est de mon inclination, madame, j'ai tant de raisons de croire qu'elle est mal placée ; que je n'aurai pas beaucoup de peine à la vaincre.

La COMTESSE.

Parlez-vous tout de bon, ma fille ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous le proteste.

La COMTESSE.

Adieu, mon petit mignon, je prends congé de vous. Faites-lui la révérence, ma fille, & donnez-lui très-humblement le bonsoir. Vous pouvez disposer de votre mérite; comptez que nous n'y mettrons point l'enchère.

SCENE VII.

VALE'RE, PASQUIN.

PASQUIN.

Vous voilà défait d'Angélique, comme vous voyez; ou plustôt Angélique s'est défaite de vous. Que dites-vous de votre ascendant! il me paroît qu'il a bien baissé.

VALE'RE.

Je suis piqué vivement, je te l'avoue, & si je n'étois pas enchanté de Julie, je forcerois Angélique à me demander pardon; mais je me console facilement de sa perte, & je suis si plein de ma nouvelle passion, que je n'ai pas le loisir de me fâcher de l'offense qu'on vient de me faire.

PASQUIN.

Mais si Julie vous traite aussi cavalièrement, quelle idée aurez-vous de votre mérite! ne commencerez-vous pas à vous persuader qu'il n'est pas si parfait que vous vous l'imaginez!

VALE'RE.

Quoi, faquin, vous avez l'audace de croire que je perdrai mes pas auprès de Julie, lorsqu'elle ne peut plus épouser Léandre!

PASQUIN.

Mais oui-dà, cela peut arriver.

VALE'RE.

Cela peut arriver! croyez-vous qu'elle soit aveugle!

PASQUIN.

Non vraiment, je crains qu'elle n'ait de trop bons yeux.

VALERE.

Ah ! vous faites des épigrammes, monsieur Pasquin ; je pourrois bien à la fin, monsieur l'impertinent, vous inspirer quelque élégie plaintive.

PASQUIN.

Ma foi, monsieur, si je fais des épigrammes, je vous jure que c'est sans le savoir, je vous dis ma pensée tout bonnement ; puisque cela vous met de mauvaise humeur, je vous abandonne très-volontiers à la haute opinion que vous avez de vous-même : cela vous réjouit, cela vous flatte ; je ne veux plus troubler votre plaisir, & vous pouvez vous encenser tant qu'il vous plaira.

VALERE.

Voici Julie qui vient fort à propos.

PASQUIN.

Je me retire donc.

VALERE.

Non, monsieur, vous demeurerez ; je veux que vous puissiez voir par vous-même avec quelle rapidité je sais conquérir un cœur, quand je fais tant que de l'assiéger en forme.

PASQUIN.

Commencez donc le siège ; j'y veux servir comme volontaire.

SCENE VIII.

JULIE, VALERE, NERINE, PASQUIN.

JULIE.

NÉRINE, allez vous informer, je vous prie, si mon oncle est de retour.

NE'RINE.

Il eſt rentré, madame; on vient de me le dire là-bas, & même qu'il étoit en conférence avec le père de Léandre.

JULIE.

Allons donc le trouver, je ſuis impatiente de lui faire part de ma réſolution & d'obtenir ſon conſentement.

VALE'RE.

De quelle réſolution parlez-vous, mademoiſelle?

JULIE.

De celle que j'ai priſe, monſieur, de retourner au couvent pour n'en plus ſortir.

VALE'RE.

Au couvent! vous n'y penſez pas.

NE'RINE.

En effet, vous allez faire une folie: dans la retraite que vous venez de choiſir, vous porterez ſûrement le cœur d'une fille; dans ce cœur, il y aura toûjours un levain d'inconſtance & de légèreté; ce levain corrompra bien-tôt vos réſolutions, il y fera naître l'ennui de la ſolitude, le regret d'avoir quitté le monde, & le deſir violent de le revoir: vous avez aimé Léandre de bonne foi, il devoit être votre mari, un obſtacle imprévû s'y oppoſe; & parce que votre amant a fait la folie d'épouſer votre mère, il faudra que vous faſſiez la folie de mourir fille! mais, après tout, un homme eſt-il d'un ſi grand prix, qu'il failie renoncer à tout quand on le perd! mort de ma vie, c'eſt tout ce que vous pourriez faire ſi toute l'eſpèce avoit manqué.

JULIE.

Que tu es folle, Nérine!

NÉRINE.

Ma foi, c'eſt vous qui perdez l'eſprit. Regardez nos jeunes veuves, vont-elles ſe cloîtrer, s'enterrer toutes vives? elles ſe deſeſpérent, elles s'arrachent les cheveux, elles font ſerment de renoncer à tous les hommes; mais tout ce fracas ne ſignifie rien, ce ſont de pures démonſtrations que la bienſéance ſemble exiger; on ne s'en étonne point, & on a la conſolation de s'appercevoir que la douleur de ces belles affligées finit avant que le deuil ſoit paſſé.

JULIE.

Voilà un bel éloge de la conſtance des femmes.

NÉRINE.

Si je ne dis pas vrai, qu'on me démente. Ainſi, mademoiſelle, croyez-moi, dépêchez-vous de pleurer, de gémir, de regretter Léandre; mais enſuite laiſſez agir votre cœur, & vous verrez qu'il ne ſera pas long-temps ſans vous avertir qu'il n'eſt pas fait pour un ſeul objet, & que la variété eſt ſon élément.

VALÉRE.

Nérine parle juſte, & je crois que vous avez trop bon goût pour ne pas ſentir qu'il y a tel homme dans le monde qui peut aiſément vous conſoler de la perte de Léandre.

JULIE.

Et quel eſt cet homme-là, monſieur?

VALÉRE.

Vous ne le devinez pas?

JULIE.

Non, en vérité.

VALÉRE.

Ce ſera moi, mademoiſelle.

PASQUIN.

Voilà la tranchée ouverte, mais je crains une vigoureuse sortie.

JULIE.

Ce sera vous!

VALERE.

J'ose m'en flatter.

JULIE.

Et vous avez tort: je voulois un mari pour l'aimer, pour en être aimée; Léandre est le seul homme, j'ose le dire, qui m'ait fait espérer un pareil bonheur. Pour vous, monsieur, je vous dirai franchement que vous me seriez craindre un sort tout contraire; vous vous aimez trop pour partager vos inclinations.

VALERE.

Je vous jure, je vous proteste, je vous fais serment que vous en serez desormais l'unique objet Oui, charmante Julie, mon cœur me le dit & me l'assure, par le plaisir qu'il a de vous sacrifier Angélique.

JULIE.

Et mon cœur vous répond sur le champ, qu'il est trop équitable & trop délicat pour accepter les vœux d'un infidèle. Quand je ne vous connoîtrois point d'autre défaut que l'inconstance, c'en seroit assez pour me faire mépriser vos offres.

PASQUIN *à Valère.*

Voilà un siége qui sera meurtrier.

VALERE.

Il faut vous pardonner ces premières saillies: quand le temps des bienséances sera passé, vous me rendrez un peu plus de justice; faites-y vos réflexions.

JULIE.

Je vous proteste que plus je réfléchirai sur vous, moins je serai disposée à recevoir vos consolations. Suis-moi, Nérine, je veux parler à mon oncle, & prendre congé de lui dès ce moment.

PASQUIN.

Ce cœur-là est imprenable : je crois qu'il faut lever le siége.

SCENE IX.

JULIE, LÉANDRE, VALÉRE, NÉRINE, PASQUIN.

JULIE.

Que me voulez-vous, Léandre ? ne vous avois-je pas défendu de vous présenter devant moi ? venez-vous renouveler mon desespoir, & jouir encore de l'excès de ma douleur ?

LÉANDRE.

Non, mademoiselle, vous me faites injustice, votre douleur me pénètre trop vivement pour que je cherche à l'augmenter ; je viens seulement pour vous dire que si vous m'avez aimé tendrement, que si vous avez encore pour moi quelque tendresse, il faut que vous m'en donniez la preuve que j'exige.

JULIE.

Et quelle est cette preuve, je vous prie ?

LÉANDRE.

De ne point aller au couvent, de m'ôter votre cœur, & de le réserver pour un homme plus heureux que moi.

JULIE.

Vous me demandez une chose impossible, & je prie le Ciel de me punir sévèrement, si jamais je suis à d'autres qu'à vous.

PASQUIN *à Valère.*

Voilà votre congé, retirons-nous.

VALE'RE.

Viens, Pasquin, suis-moi, je suis outré. Mademoiselle, vous vous repentirez, mais ce sera trop tard, je vous en avertis.

SCENE X.

JULIE, LE'ANDRE, NE'RINE, CRISPIN.

LE'ANDRE *à Crispin.*

AS-TU tout disposé pour mon départ?

CRISPIN.

Oui, monsieur, nos chevaux sont sellés & bridés; mais je ne crois pas que nous devions nous presser de partir.

LE'ANDRE.

Et sur quoi crois-tu cela?

CRISPIN.

Sur une conversation que je viens d'entendre.

JULIE.

Une conversation?

CRISPIN.

Oui, mademoiselle, entre le père de mon maître, le patron du logis, & monsieur votre oncle qui leur contoit des choses merveilleuses sur votre sujet; je l'écoutois sans être aperçû.

JULIE.

De quoi s'agiſſoit-il donc ?

CRISPIN.

Oh ! cela va bien vous ſurprendre. Premièrement, monſieur votre oncle a dit ... qu'il étoit votre oncle.

LÉANDRE.

Te moques-tu de nous ?

CRISPIN.

Vous plaît-il de vous taire ?

JULIE.

Laiſſez-le parler.

CRISPIN.

Il eſt donc votre oncle, mais votre oncle d'une certaine façon qui fait que, pour ainſi dire .... vous comprenez bien, par le moyen d'un grand ſeigneur Italien qui s'étoit établi à Paris, & dont il étoit l'écuyer .... Attendez, je n'y ſuis plus. Pardonnez-moi, m'y voici : le ſeigneur dont je vous ai parlé, avoit deux filles, l'une qui étoit mariée, l'autre qui ne l'étoit pas ; celle qui étoit mariée... avoit un mari, comme vous le jugez bien ; mais celle qui ne l'étoit pas, en avoit un ſans en avoir ; & parce qu'elle avoit ſû plaire à monſieur votre oncle, il eſt arrivé que monſieur votre oncle & monſieur votre père ont fait un certain mariage ſecret, qui fait que madame votre tante eſt devenue madame votre mère ... parce que votre première mère, qui n'étoit pas votre tante, eſt venue à décéder par ſon trépas ; & voilà juſtement la raiſon qui fait que je ne crois pas que nous devions partir.

NÉRINE.

Certes, voilà un trait d'hiſtoire bien remarquable.

CRISPIN.

N'êtes-vous pas au fait préſentement?

LE'ANDRE.

Je veux mourir ſi je comprends un mot à tout ce qu'il a dit.

CRISPIN.

Ma foi, ni moi non plus; il y a un diable de brouillamini dans tout cela, qui m'a penſé faire tourner la cervelle. Mais tenez, voici ces meſſieurs qui vont vous éclaircir.

SCENE XI.

LISIMON, LICANDRE, JULIE, NE'RINE, LE'ANDRE, CRISPIN.

LISIMON.

RIEN ne vous empêche deſormais de rendre la choſe authentique.

LICANDRE.

Ah! je ſuis bien aiſe de vous trouver enſemble.

JULIE.

Nous n'y ſerons pas long-temps, nous nous parlons pour la dernière fois: vous ſavez, ſans doute, le malheur qui nous eſt arrivé.

LICANDRE.

Oui, je le ſais; on m'a tout conté.

LE'ANDRE.

Je vous attendois, monſieur, pour prendre congé de vous.

JULIE *ſe jetant aux genoux de Licandre.*

Je n'ai plus qu'une grace à vous demander, mon oncle,

c'eſt de ne me point engager avec un autre, & de ſouffrir que je me retire dans un couvent.

LICANDRE.

Dans un couvent! c'eſt ce que je ne ſouffrirai point; & je veux que vous demeuriez auprès de moi, pour la conſolation de ma vieilleſſe.

NE'RINE.

Je reſpire.

LE'ANDRE *à Licandre.*

Je vous conjure en partant, monſieur, de perſiſter dans cette réſolution.

LICANDRE.

J'y perſiſterai, je vous en réponds. Je ferai bien pis, car je prétends la marier.

JULIE.

Me marier!

LICANDRE.

Sans doute, & dès aujourd'hui.

LE'ANDRE.

Ah! de grace, ne lui faites point de violence ſur ce ſujet. Il ſuffira...

LICANDRE.

Je vous marierai auſſi, vous qui parlez.

LE'ANDRE.

Moi, monſieur!

LISIMON.

Vous-même; c'eſt une affaire que nous venons de conclurre.

NE'RINE.

Ah! par ma foi, je devine ce que c'eſt: on va donner Angélique à Léandre, & Valère épouſera ma maîtreſſe; cela n'eſt pas mal imaginé.

JULIE.

Si ce sont là vos intentions, mon oncle, vous me mettrez dans la nécessité d'être ingrate, & j'aurai le malheur de vous desobéir.

LICANDRE.

Vous ne serez point ingrate, vous obéirez, & vous serez ravie d'être mariée.

LE'ANDRE.

Quel est donc celui que vous lui destinez?

LICANDRE.

Vous.

LE'ANDRE.

Moi!

NE'RINE.

En voici bien d'un autre.

JULIE.

J'épouserois Léandre!

LICANDRE.

Aimez-vous mieux aller au couvent?

JULIE.

Non, vraiment, mon oncle; mais puis-je devenir la femme de mon beau-père?

LICANDRE.

Allez, rassurez-vous, il ne l'est point.

LE'ANDRE.

Juste ciel!

JULIE.

Quoi, la baronne de Saint-Aubin n'étoit point ma mère?

LICANDRE.

Non, puisque vous êtes ma fille.

JULIE.

Votre fille!

LICANDRE.

Oui, ma chère Julie, reconnoiſſez celui qui vous a donné le jour.

JULIE.

Ah! je dois vous reconnoître à la tendreſſe que j'avois pour vous, & à celle dont vous m'avez toûjours honorée.

CRISPIN.

Je vous le diſois bien, moi, que monſieur votre oncle & madame votre mère avoient fait un mariage ſecret.

LÉANDRE.

Je n'oſe croire ce que j'entends, & je crains de me tromper.

LICANDRE.

Raſſurez-vous, Léandre; ce que je dis eſt indubitable, & je vous en convaincrai dans un moment, en vous faiſant le récit de mes aventures. Qu'il vous ſuffiſe préſentement de ſavoir que Julie eſt ma fille, que vous n'avez jamais été ſon beau-père, & que l'obſtacle qui vous a tant affligé n'eſt point un obſtacle à votre bonheur.

CRISPIN.

Ne voilà-t-il pas mot pour mot ce que je vous avois dit!

JULIE.

O ciel! après une ſi vive alarme, que ma joie eſt exceſſive!

LÉANDRE.

Ma ſurpriſe, mon bonheur... je ne ſaurois parler.

LISIMON.

Allez, cela eſt plus éloquent que tout ce que vous pourriez dire; nous entendons de reſte.

LICANDRE.

Entrons, & envoyons chercher un notaire.

LISIMON.

Nous ferons deux nôces à la fois, celle de Julie & de Léandre, & celle de Valère & d'Angélique.

SCENE XII.

LISIMON, LICANDRE, JULIE, NE'RINE, LE'ANDRE, CRISPIN, PASQUIN.

PASQUIN *à Liſimon.*

JE viens vous apprendre d'étranges nouvelles, monſieur.

LISIMON.

Quoi donc!

PASQUIN.

Monſieur votre fils eſt parti.

LISIMON.

Il eſt parti! où va-t-il!

PASQUIN.

Il n'en ſait rien, ni moi non plus; mais deſeſpéré d'avoir rompu une ſeconde fois avec Angélique, pour l'amour de mademoiſelle, qui n'a point voulu recevoir ſes hommages, il vient de me dire qu'il s'en alloit ſi loin, ſi loin, que vous n'entendrez jamais parler de lui.

LISIMON.

Le malheureux! je ſuis fâché que cet incident trouble votre joie; mais, quelque triſte qu'il ſoit pour moi, il ne m'empêchera point de donner tous les ſoins néceſſaires aux préparatifs du mariage que vous venez de conclurre.

LICANDRE.

Nous vous ſommes infiniment redevables; mais ces préparatifs n'empêcheront point que nous ne cherchions tous les moyens poſſibles de remettre Valère dans vos bonnes graces, & dans celles d'Angélique.

LISIMON.

Entrons; j'y donnerai les mains de tout mon cœur, quoiqu'il ne le mérite pas.

SCENE DERNIERE.

CRISPIN, NÉRINE, PASQUIN.

CRISPIN.

VOILA donc mon maître marié. Pour moi, je vais chercher quelque jolie griſette avec qui je puiſſe faire ſouche: je ſerois reſponſable devant la poſtérité, ſi je laiſſois périr la race des Criſpins. Soyons amis, Paſquin; je te laiſſe en poſſeſſion, & je te promets que je ne chaſſerai plus ſur ton domaine.

NÉRINE *à Paſquin.*

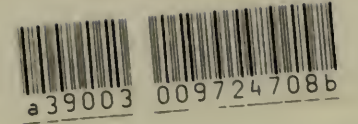
Si tu me promettois de n'être plus jaloux, je ne te regarderois plus comme un mari, & tu en ſerois mieux traité.

PASQUIN.

Touche-là, mon enfant : je vois bien que dans le ſiècle où nous ſommes, quand on fait tant que de prendre une femme, il faut ſe réſoudre à devenir commode.

Fin du premier Volume.




a39003 009724708b

